

# Libby Malin



**RED  
DRESS  
I N K®**

*Il m'aime...  
un peu...  
beaucoup?*



# Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[1 - Œillet rouge : hélas pour mon pauvre cœur !](#)

[2 - Verges d'or : encouragement ou précaution.](#)

[3 - Millepertuis : baume au cœur.](#)

[4 - Amandier en fleur : espoir.](#)

[5 - Digitale pourpre : mensonge.](#)

[6 - Chrysanthèmes chinois : bonne humeur dans l'adversité.](#)

[7 - Trèfle blanc : pense à moi.](#)

[8 - Champignons : soupçon.](#)

[9 - Violettes : tu occupes mes pensées.](#)

[10 - Muguet : retour du bonheur.](#)

[11 - Arum : panache.](#)

[12 - Figue : fécondité.](#)

[13 - Dahlia : instabilité.](#)

[14 - Chèvrefeuille : affection généreuse et dévouée.](#)

[15 - Houx : bonheur domestique.](#)

[16 - Rose sans épines : attachement précoce.](#)

[17 - Lilas bleu : premiers émois amoureux.](#)

[18 - Jasmin de Caroline : séparation.](#)

[19 - Arbre de Judée : trahison.](#)

20 - Roses jaunes : jalousie ou déclin de l'amour.

21 - Cyprès : deuil, mort, désespoir.

22 - Hysope : nettoyage.

REMERCIEMENTS

DANS LA MÊME COLLECTION par ordre alphabétique d'auteur

© 2005, Elizabeth Sternberg. © 2010, Traduction française :  
Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13 –

Tél. : 01 42 16 63 63

978-2-280-21564-0

*Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

Service Lectrices – Tél. : 01 45 82 47 47

**[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)**



*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise*

*sous le titre :*

LOVES ME, LOVES ME NOT

*Traduction française de*

NADINE GINAPE-MERCIER

ARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

*Réalisation graphique couverture : V. JACQUIOT*

*Sentir l'amour dans tout ce qui passe. Ne point passer !<sup>1</sup>*

SULLY PRUDHOMME

<sup>1</sup> En français dans le texte.



## Œillet rouge : hélas pour mon pauvre cœur !

*Lorsque j'ai composé mon bouquet de mariée, je ne connaissais pas encore le langage des fleurs. J'ignorais alors que le lierre, qui symbolise la fidélité, en était un fleuron traditionnel. Je ne m'étais intéressée qu'aux couleurs – des éclats de rouge, de bleu et de rose sur ma robe de satin ivoire. Pas de problème avec les roses blanches et les bleuets que j'avais sélectionnés. Mais lorsque j'ai flashé sur de minuscules œillets rouges, la fleuriste a haussé les sourcils, ce que j'ai interprété comme une marque de dédain envers les futures mariées profanes en matière de nuances de couleur et de texture. Je me demande maintenant si elle tentait, comme les fleurs, de me prévenir.*

Mon but dans l'existence est de posséder une piscine. Un rectangle bien net de fraîcheur dédié à une saine distraction, comme celle du jardin de ma meilleure amie, Sheila Vleznevchik. Avec le recul, je dirais que cette piscine m'a fait passer le plus bel été de ma vie, lors de notre première année de lycée. Loisirs à volonté et aucun souci – pas de boulot, pas d'école et, le top, pas de petit ami. En bref, le calme avant la tempête.

Mais mon objectif pour aujourd'hui se limite à me débarrasser de ma migraine. Ce vendredi après-midi, un incendie fait rage sous mon front et laisse un goût de cendres dans ma bouche. J'essaie de me dépêtrer du terrible mal de tête qui vrille mes tempes sans recourir à l'une des « pilules magiques » prescrites, avec peut-être un peu trop d'enthousiasme, par mon médecin six mois plus tôt. « Ce nouveau produit, m'avait-il assuré, fonctionne à merveille avec mes patientes. » Vu sa façon de s'exprimer, j'avais été étonnée que les lumières ne faiblissent pas et qu'aucune fumée ne s'élève du sol au son d'une voix caverneuse.

Je parie que, dans dix ans, mes pilules feront l'objet d'une émission choc à la télévision. Avec un titre du style : *Un médicament à l'effet secondaire inattendu : la folie.*

Non merci. Je suis assez cinglée comme ça.

Cinglée ou pas, difficile d'économiser de quoi s'offrir une piscine lorsque vous êtes la simple gérante d'une boutique de fleurs vivotant dans le quartier des affaires de Baltimore.

Peut-être que si j'avale quatre comprimés d'ibuprofène, bois un Coca et mange un gâteau à la crème sous vide, mon mal de tête disparaîtra. Je pêche mon sac sous le comptoir et en sors un flacon d'ibuprofène. Je prends un Coca – le troisième de la journée – dans le minifrigo derrière moi et avale les cachets.

Je retiens mon souffle. Je ne ressens plus aucune douleur. J'exhale et les martèlements reprennent illico.

Respirer aggrave la migraine.

Un étau étreint mon front et enserme mes tempes. Si dans une heure le Coca et l'ibuprofène n'ont

pas agi, je passe aux pilules magiques. Tant pis pour les effets secondaires. Ma sœur est déjà persuadée que je suis folle. Et mes parents ont tendance à l'approuver. Ma sœur a fait un beau mariage, alors que moi je..., eh bien, je me suis débrouillée pour tuer mon fiancé.

Je noue un ruban vert autour d'un bouquet de roses jaunes et sors une carte.

Ce bouquet a été commandé par Henry Castle. Il commande des fleurs presque chaque semaine, ou au moins une fois par mois – pour des femmes différentes, mais toujours les mêmes fleurs. Si Henry Castle a un cœur, il doit se situer quelque part à l'est de la lune et son pouls est relayé par satellite.

Je plisse les paupières, tentant de me rappeler sa commande. Zut, j'aurais dû la noter. Mais il a appelé juste avant le déjeuner, lorsque la migraine hurlait dans ma tête. Impossible d'entendre Henry Castle dans ce vacarme. Je me souviens avoir pensé, « Ah, encore elle », mais je n'ai pas noté son nom parce que le stylo se trouvait à l'autre bout du comptoir, ce qui m'aurait obligée à me déplacer. Or bouger, comme respirer, est aux migraines ce qu'un éclair est aux incendies de forêt. Rien de bon ne peut en sortir.

Note perso : ne pas faire confiance au fonctionnement de sa mémoire durant les affres de la migraine.

Ce n'est pas juste d'avoir la migraine alors que j'occupe cet emploi. L'absence de stress, de décisions à prendre constituent les atouts de ce boulot. Le client passe sa commande par téléphone et je m'en occupe. Quoi de plus simple ?

J'ai toujours fait preuve d'un certain sens artistique. Le propriétaire de la boutique a eu la gentillesse de consacrer quelques jours à ma formation et à m'apprendre à disposer les fleurs et exécuter les commandes. Il m'a aussi laissé deux livres très utiles à mon initiation. L'un d'eux, *Le Langage secret des fleurs à l'époque victorienne*, est devenu ma lecture favorite dans les moments creux. Je connais la signification de la moindre fleur présente dans la boutique, et peux expliquer pourquoi un mari anxieux de se réconcilier avec sa femme devrait éviter les iris jaunes. L'iris jaune signifie fausseté.

Mais revenons à Henry et sa douzaine de roses. Réaliser des commandes ne nécessite peut-être pas de talents exceptionnels, mais exige de se souvenir à qui les fleurs sont destinées. Concentre-toi, Amy, concentre-toi.

Une image danse dans mon esprit : « Merci pour cette soirée incomparable. Bien à vous, Henry. » Mais *quid* de la rubrique : « destinataire »? A qui doit-il cette soirée incomparable ?

J'arrange une fougère qui pointe au milieu des roses et bâille, secouant la tête pour m'éclaircir les idées. Les noms de femmes à qui il doit des « soirées incomparables » défilent dans mon esprit confus sur l'air de la chanson de l'alphabet. Anne, Bea, Bess, Blanche, Cele, Di, Des, Fran, Kate, Mare, Ren, Carol, Maude, Tess...

Tess. Oui, c'est ça. Le nom s'impose et fait momentanément reculer la migraine. Si seulement je pouvais penser sans interruption, penser *pour de bon*, sans intervalles pénibles, sans vides passagers. Penser en continu à des mots et des images sans queue ni tête... une glace à l'ananas suivie par un chien qui court après un gamin... des trucs de ce genre. Penser supprime la douleur.

Ce devait être Tess. *Ce devait être Tess, oui Tess, la belle Tess...*

L'heure de la fermeture approche. La lumière du soleil inonde la vitrine. Je vais effectuer moi-même la livraison.

J'ôte mes gants et mon tablier, passe une main dans mes cheveux et m'examine dans le miroir bon marché au-dessus de l'évier. Ma chevelure d'un brun clair est courte et bouclée. Pas très chic. De plus, je suis petite. Et pas très chic moi non plus.

Un instant plus tard, je remonte Charles Street dans ma Pontiac âgée de dix ans, jusqu'à la hauteur des numéros débutant par 3900. Me voilà à la bonne adresse – un immeuble ancien près de l'université John Hopkins.

A Baltimore, l'université joue le rôle de zone tampon. Au sud et à l'ouest s'étendent des quartiers abandonnés qui ont connu de beaux jours à l'époque où les ouvriers quittaient les aciéries au petit matin. Au nord, c'est le vieux Baltimore, qui s'est doté de complexes immobiliers aux accès protégés avant que les endroits de ce genre ne deviennent la norme.

Je fais deux fois le tour du pâté de maisons avant de renoncer à trouver une place et à me garer en double file devant l'immeuble de trois étages au charme désuet. Jonglant avec l'encombrante boîte de fleurs sous mon bras gauche et mes lunettes de soleil que je repousse sur mon front de la main droite, je sonne à l'Interphone avec mon coude.

Je brûle de savoir quel genre de femme se laisse embobiner par le nommé Henry Castle, pourvoyeur de fleurs aux mœurs légères. J'ai une image en tête – celle d'une dame très grosse et très ridicule. Impossible que semaine après semaine il s'adjuge jolie fille sur jolie fille. Il existe sûrement une association de jolies filles où sa photo et le montant de la prime en cas de capture sont affichés sur les murs vert pâle.

Le portier ouvre la porte de l'immeuble.

– Je vais les prendre, dit-il avec humeur, détaillant mon jean et mon T-shirt comme s'ils constituaient un affront personnel.

– Euh, j'étais censée les remettre en main propre. M. Castle a insisté.

– Je vous assure que je suis habilité à signer le bon de livraison.

Il parle avec une articulation exagérée, comme s'il avait décroché la veille un diplôme de diction.

A l'autre bout du hall, un ascenseur ouvre ses portes sur une longue femme, somptueuse dans sa robe noire, qui semble glisser sur le sol. Les dalles noires et blanches résonnent du tempo lointain de ses sandales aux talons de huit centimètres. Ses cheveux bruns très raides lui tombent sur les épaules et arborent une de ces coupes asymétriques concoctées par les femmes superbes pour humilier tout autre femme se risquant à l'expérimenter.

Dès qu'elle entre dans le champ de vision du portier, celui-ci se redresse et me prend la boîte des mains pour la lui tendre, telle une offrande à une déesse.

– Miss Wintergarten, minaude-t-il, elles viennent tout juste d'arriver.

Ainsi voici Tess. Ni grosse ni ridicule. Pas du tout. C'est plutôt moi qui me sens grosse et ridicule, alors que je ne suis même pas grosse. Tess doit posséder des pouvoirs magiques.

– Oh, merci, Ralph, roucoule-t-elle avec l'accent sirupeux du Sud.

Elle s'empare de la boîte et les effluves de son parfum gagnent mes narines. Je sais qu'il s'agit d'un parfum de luxe parce que je m'en asperge dès que j'entre au rayon beauté d'un grand magasin. Tess ouvre la carte et se dirige vers un fauteuil tandis que Ralph se tourne vers moi. Son visage silencieux m'intime de décamper maintenant que mon boulot est terminé. Circulez, il n'y a rien à voir.

Il me ferme la porte de verre au nez, me privant du son. Je tourne les talons pour monter dans ma voiture et découvre alors que je ne m'en sortirai pas indemne. Comme par miracle, une contravention est apparue sur le pare-brise. Si Tess possède des pouvoirs magiques, il s'agit de pouvoirs maléfiques.

– Merde!

J'arrache le papier de sous l'essuie-glace, tape du pied... rien n'y fait.

C'est à cause de cette migraine. Elle me pourrit la vie. Le chien après le garçon avec une glace à l'ananas. Le garçon à la glace à l'ananas frappe le chien. La glace à l'ananas dégouline sur le chien et le garçon. Le garçon à l'ananas bouscule le chien !

Je claque la porte derrière moi et la poignée de la vitre tombe. Exaspérée, je la remets en place, mets le contact et prends le chemin du retour.

Je poursuis ma route jusqu'au nord de la ville. D'ordinaire, la vue des champs qui défilent m'emplit d'une sensation de paix – sensation difficile à ressentir depuis l'accident de voiture qui a sonné le glas de mes fiançailles –, mais aujourd'hui la paix zigzague devant moi sans que je la rattrape jamais.

Et si j'avais besoin de changement ? Peut-être devrais-je me renseigner sur ce magasin de Craftsbury, en Pennsylvanie, dont ma sœur Gina m'a parlé ?

Gina, bénie soit sa nature hyperprotectrice, tente de me forcer à me concentrer sur mon Avenir avec un grand A et de ranimer la flamme de mon ambition.

Depuis que j'ai déménagé à la campagne, les projets de Gina à mon sujet se sont déplacés eux aussi, pour se fixer sur le charmant petit village de Craftsbury, ses boutiques d'antiquaire sentant le rance et ses pittoresques habitants amish. Gina aime se balader dans Craftsbury et je suspecte que ses suggestions naissent autant de ses rêves secrets que de son désir de m'aider. En proie à un transfert de rêves, elle m'attribue ses propres désirs. Si je la laisse faire et lui obéis, elle vivra ma réussite par procuration.

Mais Craftsbury – zut, c'est un vrai trou paumé. Qui diable y achèterait des fleurs ? Voyons voir : les familles en deuil, les invités à un mariage. Hum, super. Se lancer dans une entreprise dont le succès est lié à des taux de mortalité et de divorce élevés (les divorces engendrent des remariages). Peut-être faudrait-il élaborer quelques stratégies pour influencer le cours naturel des choses.

– Note, Brad, dis-je tout haut, m'adressant à mon secrétaire imaginaire. Effectuer des recherches sur les taux de mortalité et de divorce en Pennsylvanie et la façon de les augmenter...

Parfois, quand Chuck, mon livreur, commet une bourde, ou que j'oublie quelque chose, j'accuse « Brad ». « Ce Brad, dis-je alors, beau mec mais rien dans le crâne. Mais bon, qu'y faire ? Difficile de trouver du personnel sérieux. »

Cet après-midi encore, un client est entré dans le magasin pour demander des tubéreuses. Ma boutique est spécialisée dans les fleurs dédaignées par les autres fleuristes. En plus des classiques roses, œillets, marguerites et bouquets de fleurs séchées, je propose des brins de lavande, des passiflores, des branches de saule, des iris rares et des orchidées exotiques. Si un client réclame une fleur, je la trouve. J'aurais dû avoir des tubéreuses, mais la commande n'était pas arrivée.

Alors j'ai accusé Brad, et à ma grande surprise le client a répondu :

– Oh, Brad est votre patron ?

– Non, ai-je répliqué, indignée. Brad travaille pour moi!

Absolument. Brad est tout en muscles, a les traits bien dessinés, une chevelure de surfeur, et il travaille pour *moi* ! Ça vous pose un problème ?

Mais ce soir, même mon secrétaire échoue à détourner mon attention de mon mal de tête. J'abandonne ce petit jeu et garde le silence le reste du trajet, fenêtre ouverte pour profiter de l'air frais.

A l'embranchement avec la 439, je quitte l'autoroute et roule huit kilomètres avant d'atteindre la route de terre qui traverse un champ de maïs.

Cahotant et crachotant, ma voiture me dépose devant chez moi, une vieille ferme à la peinture jaune écaillée, flanquée d'une véranda et dont les vitres auraient dû être repolies depuis longtemps. Sur le pas de la porte, Trixie ronronne, puis s'approche d'un pas nonchalant.

– Trixie, petite coquine, que nous as-tu préparé à dîner ce soir ?

Je caresse la vieille chatte blanche, noire et rousse qui miaule avec impertinence sous ma main avant de s'éloigner. J'ouvre la porte et mon regard saute directement par-dessus le salon en désordre pour se porter dans la cuisine. Sur le plan de travail gît un billet de vingt dollars, intact.

– Tu devrais poser un billet de vingt dollars sur le plan de travail, m'a conseillé ma sœur la semaine dernière. S'il a disparu lorsque tu rentres chez toi, ressors tout de suite. Cela signifie que tu risques de tomber nez à nez avec un cambrioleur.

– Quelle bonne idée, Gina, avais-je répondu. D'habitude je laisse sorti un poignard ensanglanté, mais un billet est tellement plus pratique.

Il est évident que je vais bientôt dépenser ce billet. Ce soir, par exemple. Je n'ai pas un sou sur moi et aucun aliment digne d'être cuisiné. D'ailleurs je ne pourrais rien cuisiner avec ce mal de tête me vidant de mon énergie vitale telle la kryptonite s'attaquant à Superman.

Je commande une pizza, ouvre une bière et m'assieds sous la véranda. Humant les Friskies au saumon, Trixie se faufile jusqu'à moi et, peu subtile, glisse sa tête contre mon bras. Je la caresse derrière l'oreille. Ma migraine diminue.

– Peut-être que ce n'est pas l'effet du Coca, lui dis-je.

Trixie s'intéresse beaucoup au traitement de mes migraines.

– Peut-être que la migraine disparaît d'elle-même à la fin de la journée alors que j'y vois l'œuvre du Coca, de l'ibuprofène et du chocolat.

Je suis une citadine en exil. J'ai quitté la ville l'année dernière et n'envisage d'y retourner qu'au cas où une guerre menacerait mon refuge actuel. J'étudie le ciel autour de moi, les champs balayés

par le vent. Je suis rassurée. Aucun tank ne trouble l'horizon.

Quand Rick et moi vivions ensemble, nous partagions un appartement sur Calvert Street, dans un immeuble rénové d'un quartier calme mais branché. Au troisième étage, éclairé de fenêtres seulement à l'arrière, jouissant de très peu de soleil. Mais nous produisions notre propre lumière et notre propre chaleur.

Je savoure ma bière, même sachant que consommer de l'alcool à la fin d'une journée de souffrances migraineuses risque de déclencher un autre mal de tête. Je m'en fiche. La bière efface les toiles d'araignée et atténue un autre genre de douleur.

– Viens Trixie, allons visiter nos terres.

Trixie aime parcourir nos terres en ma compagnie.

En réalité, il ne s'agit pas de mes terres. Je loue l'endroit pour trois sous. Qui à part une citadine exilée louerait une maison au milieu de nulle part ? Mais une fois que Rick et moi avons cessé de former un couple, réduire mes dépenses est devenu une priorité, surtout après être restée un moment sans travail.

La douleur vrille à nouveau mes tempes. Je pense. Voilà pourquoi.

A moins que non ? Peut être que seulement *certaines* pensées – celles qui me ramènent à l'accident survenu à cette même date, deux ans plus tôt – aggravent mes migraines.

## Verges d'or : encouragement ou précaution.

*Rick et moi avons choisi pour la réception un restaurant de Dulaney Valley – calme, loin de la ville et très onéreux. En partie pour des raisons sentimentales. C'est lors d'un rendez-vous dans ce restaurant, m'a dit Rick, qu'il avait compris qu'il désirait m'épouser. Je me souviens de cette soirée, mais pas à cause d'une alchimie particulière entre nous. Je m'étais même plutôt montrée distraite durant le dîner. Rick ne cessait d'éternuer et je m'inquiétais à l'idée qu'il soit malade. C'est seulement en quittant le restaurant que j'ai remarqué le champ de verges d'or en fleur, derrière le parking. « La prochaine fois que nous dînerons ici, ai-je dit à Rick, n'oublie pas un antihistaminique. » Il a souri. « Peut-être est-ce à toi que je suis allergique », a-t-il répondu en plaisantant.*

Maintenir la maison dans une propreté scrupuleuse finira par convaincre mon propriétaire que je mérite une piscine. Après tout, la propreté arrive juste après la piété.

Je consacre donc mon samedi matin au nettoyage, le nettoyage de printemps auquel s'adonnait ma mère lorsque j'étais enfant. Elle lessivait les murs. Qui lessive les murs de nos jours ? Seulement les dingues. Comme je suis condamnée par mes pilules antimigraine, autant expérimenter dès maintenant l'existence avec une camisole de force.

Je bats la poussière des tapis, trie les vêtements, polis l'argenterie et m'attaque même au plafond de la véranda, incrusté de moisissures. Le propriétaire devrait me payer pour entretenir son bien si soigneusement. Une piscine représenterait un simple acompte.

En fin d'après-midi, le soleil disparaît pour laisser place à une pluie diluvienne. Flûte. Adossée à la porte d'entrée, je guette les nuages noirs comme s'il s'agissait de mes ennemis personnels.

Mon regard mauvais ne fait pas reculer le déluge. J'abandonne et rentre dans la cuisine pour réchauffer un reste de pizza au micro-ondes.

Tirons un trait sur l'ouverture d'un magasin à Craftsbury. Au grand âge de vingt-six ans, je devrais plutôt prendre ma retraite. Note perso : jouer au loto.

Je prends le téléphone et compose le numéro de Wendy. Wendy et moi nous sommes rencontrées dans l'agence de publicité où je travaillais et où elle continue de s'escrimer. J'en suis partie lorsque mon univers a été réduit en miettes. Et moi avec. Le lien particulier qui existe entre tous les opprimés nous avait réunies : des femmes situées au bas de l'échelle, corvéables à merci, tentant de prouver combien elles sont brillantes, intelligentes et créatives, tout en craignant qu'on ne finisse par découvrir qu'elles ne sont rien de tout ça. Après l'accident, Wendy s'était révélée un roc. Elle m'avait rendu visite à l'hôpital, puis chez Gina, et aidée à réintégrer le monde normal en douceur, toujours attentive à ne pas me brusquer.

Wendy n'est pas encore rentrée de sa visite chez ses parents dans leur nouvelle demeure du

Connecticut. Je réponds au message gazouillant de sa boîte vocale.

– Salut Wen, rappelle-moi quand tu...

Un vilain coup de tonnerre brise le bruit régulier de la pluie. Puis la lumière s'éteint. Et la tonalité du téléphone s'interrompt. Ma piété doit laisser à désirer.

Une demi-heure plus tard, assise dans mon salon, je suis toujours plongée dans une semi-obscurité à essayer de lire un roman policier à la lumière faiblissante du jour. Ça ne va pas marcher. L'eau d'une casserole qu'on guette ne bout jamais. Une maison qu'on surveille n'a jamais... l'électricité qui réapparaît au moment où on le voudrait.

Je saisis mes clés et mon sac et monte en voiture. Je ne prends aucune direction particulière, simplement d'un ailleurs. Une chanson qui parle de la conduite à vive allure emplit l'habitacle. Je monte le son et chante en chœur. Je me souviens mal des paroles et suis toujours en retard d'une nanoseconde sur le chanteur.

Comme guidée par son propre instinct, ma voiture se dirige vers la ville. Dans cette lumière de fin de journée, aussi sombre que mon humeur, je la laisse faire. Tout autour de moi semble gris et morne. Comme moi.

Le samedi il est permis de se garer dans la rue, ce que je fais avant de gagner ma petite boutique. J'allume l'enseigne au néon et la lumière bleue clignote dans la vitrine.

Située au cœur du quartier des affaires, la boutique n'est ouverte que du lundi au vendredi. Voilà une occasion de me mettre à jour niveau boulot. J'allume l'ordinateur, ouvre le logiciel de comptabilité et parcours quelques vieilles factures. En attendant que la machine se mette en marche, j'essaie une nouvelle fois de joindre Wendy.

Wendy, comme ma sœur, m'exhorte à « refaire ma vie ». Sortir avec un mec c'est comme faire du vélo, prétendent-elles, ça ne s'oublie pas.

Faux. Sortir avec un mec – après avoir été fiancée –, c'est plutôt comme *remplacer* sa BMW par un vélo. On se rappelle peut-être comment conduire, mais en a-t-on vraiment envie ?

Wendy m'a même arrangé deux ou trois rendez-vous avec des mecs d'humeur lubrique. Elle pense qu'un peu de sexe me ferait du bien. Après tout ce qu'elle a fait pour moi, je ne peux pas lui en vouloir. De plus, j'admire son cran. Après la fac, elle a suivi un étudiant en médecine à Baltimore, puis l'a plaqué lorsqu'elle a réalisé qu'elle tenait à lui pour l'unique raison que ses parents désiraient qu'elle épouse un médecin. Son père est un chirurgien à la retraite.

J'essaie à nouveau de la joindre. Bingo ! Elle décroche à la dernière sonnerie, juste avant que le message ne s'enclenche.

– Allô ?

– Salut Wendy, tu sembles essoufflée !

– Oh, salut Ame. Je viens de rentrer. Quoi de neuf ?

Je l'entends qui marche tout en parlant, puis je perçois un bruit d'eau, suivi de celui d'une chasse d'eau. Je ne vous avais pas dit que nous étions des amies proches ?

– Rien. Je me demandais si tu avais envie d'aller boire une bière ou un café. Je suis en ville. J'ai du boulot à rattraper.



– Oh, Ame, je suis crevée. Je viens de conduire six heures. La circulation sur l’autoroute 95 est infernale. Tout ça après mes parents. A la façon dont ils se chamaillent, tu jurerais qu’ils viennent de se marier. Mets le canapé là, accroche ce tableau ici... Un vrai cauchemar.

– J’imagine que tu n’as pas envie d’en parler.

– Non. Si. Je ne sais pas. Je n’ai même pas encore écouté mes messages.

Ah ah. Elle veut vérifier si son petit ami, Sam, a appelé. A mon avis, elle va accepter une bière en sa compagnie, même si elle peine à tenir debout. En fait, avec lui, elle ne tiendra certainement pas à la station debout.

– Tu me rappelles ? dis-je. Je suis à la boutique.

– D’accord.

– Je ne bouge pas.

Je me lève et flâne jusqu’à la fenêtre pour contempler la rue inondée de pluie. L’odeur du béton mouillé s’infiltré dans le magasin. Elle me rappelle mon enfance avec ma sœur. Pendant l’orage, nous aimions nous réfugier sous la tente dressée sur la pelouse, nous souciant peu que le tissu à l’imprimé camouflage ne soit pas résistant à l’eau.

Peu de voitures circulent. Le centre-ville de Baltimore le samedi soir ressemble au centre-ville de Baltimore le dimanche. Mort, à l’exception de Harborplace où se pressent les touristes aspirant toute l’animation de la ville jusqu’à sa dernière goutte et en vidant les autres quartiers.

Dix minutes s’écoulent. Puis dix de plus. Je fais semblant de travailler, arrange les fleurs dans la vitrine réfrigérée, vérifie mes messages, nettoie le comptoir et l’étagère en dessous, établis la liste des commandes.

Je serai bientôt à court d’excuses pour m’attarder. L’électricité et le téléphone ont peut-être été rétablis chez moi. Wendy ne rappellera plus. Elle a dû réussir à joindre Sam et enfile en ce moment-même son string léopard.

J’éteins l’ordinateur, range les papiers, parcours une dernière fois le magasin du regard et éteins l’enseigne au néon bleu.

Mon Dieu !

Une silhouette sombre s’encadrant sur le pas de la porte m’a fait sursauter. Mon cœur se met à battre très fort, mes mains dégoulinent de sueur.

L’homme frappe à la porte. Boum, boum, boum.

– Ouvrez !

Je crie :

– C’est fermé!

– Allez !

– J’étais sur le point de partir !

Je cherche mon sac. Je vais sortir par-derrière. Gla-gla. La ruelle à l’arrière me fiche les jetons même quand il ne s’agit que de sortir la poubelle.

– Je veux vous parler ! hurle-t-il.

La décoration florale de la vitrine masque son visage.

– Puisque je vous dis que c’est fermé.

Je ne vais pas me laisser intimider pour ensuite me faire dévaliser. J’attrape mon sac, mes clés, et passe dans la pièce du fond en attendant que l’intrus disparaisse. J’allume brièvement la lumière avant de l’éteindre, espérant que le flash de lumière le persuadera de mon départ. Quelques secondes plus tard, les coups à la porte cessent. Puis une sonnerie retentit. Le téléphone. Wendy qui rappelle enfin. Zut, j’ai envie de discuter. L’homme doit être parti maintenant.

Rasant les murs et restant hors de vue de la porte, je me faufile jusqu’au comptoir pour décrocher le téléphone.

– Allô ? dis-je dans un murmure.

– Amy?

C'est la voix de Wendy.

– Oui.

– Ça va ? On dirait que tu as un rhume.

– Non, non. Je parle à voix basse, c’est tout.

Boum, boum. Le voleur enragé est de retour et tambourine de toutes ses forces.

– Hé, je croyais que vous étiez fermé!

– Qu’est-ce que c’est que ce bruit ? demande Wendy.

– Quelqu’un veut entrer dans la boutique.

– Pourquoi ne pas le laisser entrer ? Tu ferais peut-être une vente.

– C'est fermé.

– Ce n’est pas un comportement commercial. Le client a toujours raison, tu n’es pas au courant ?

Wendy étudie à mi-temps pour obtenir son mastère de gestion.

Les coups redoublent, puis s’arrêtent. L’homme enfonce les mains dans ses poches et regarde à travers la vitre. Teint foncé, cheveux noirs, chaîne en or autour du cou, chemise d’un blanc éclatant au col déboutonné, pantalon gris.

Elégant cambrioleur.

– Vas-y, ouvre. J’attends.

– D’accord, d’accord. Mais si j’ai un problème, je prononce un mot de code et tu raccroches pour appeler la police.

– Quel mot de code ?

– Ananas.

– Amy, comment comptes-tu glisser le mot *ananas* dans la conversation ?

– D’accord, un autre mot. Tubéreuses, dis-je, me souvenant de la commande manquée. Il s’agit de fleurs, or nous sommes dans une boutique de fleurs.

L’homme recommence à tambouriner.

– Va ouvrir. Qui sait, il s’agit peut-être d’un millionnaire désireux de faire livrer régulièrement une douzaine de roses.

Je pose le téléphone sur le comptoir afin que Wendy puisse suivre la conversation. Puis je me dirige d’un pas nonchalant jusqu’à la porte, refusant, quoi qu’en dise Wendy, d’accorder la moindre satisfaction au cambrioleur enragé. Je tourne la clé et ouvre la porte.

– Que puis-je pour vous ? dis-je avec un sourire.

Les muscles de la mâchoire de l’individu s’agitent furieusement et, à sa tempe, une veine enfle, prenant l’allure d’un implant extra-terrestre.

– Me dire qui est l’imbécile chargé des commandes ici?

– Euh, vous devez parler de Brad.

Il lève les yeux au ciel et prend une profonde inspiration.

– Je peux entrer ? J’ai une réclamation à faire.

Sans un mot, je lui fais signe d’entrer dans la boutique. Il passe devant moi, laissant dans son sillage un effluve de Tommy Hilfiger. L’eau de toilette de Rick.

Je regagne le comptoir sans me presser. Le comptoir offre une certaine protection. De plus, c’est là que gît le téléphone. Tubéreuses. Tubéreuses.

Il me suit et se plante devant le comptoir, face à moi, les poings fermés. Il est juste de ma taille. Peut-être même mesure-t-il un centimètre de moins, or je ne suis pas très grande.

– J’exige le remboursement de ma commande, une nouvelle livraison et une lettre d’excuse, assène-t-il en me regardant dans les yeux.

– Pardon ? dis-je en soutenant son regard.

– Hier, j’ai passé une commande par téléphone. Pour une douzaine de roses jaunes. A livrer à l’adresse de Mlle Diana Malvani. Mlle Malvani n’a reçu aucune rose. Par contre Mlle Tess Wintergarten en a reçu, *elle*. Ce qui m’a causé de graves problèmes.

Ainsi il s’agit de Henry Castle. Je pouffe malgré moi. Une image flotte dans mon esprit. Tess Wintergarten attirant de sa voix sirupeuse Henry Castle dans son appartement avant de lui balancer les roses à la figure.

– Quel genre de problèmes ? dis-je d’un air innocent.

J’ai envie de savoir.

– Je ne pense pas que cela vous regarde.

– Vous exigez une lettre d’excuse. Il faut bien que je sache de quoi je m’excuse.

– Vous vous excusez d’avoir fichu mon week-end en l’air, merde.

– Je vois. Vous avez dû payer.

– Comment ?

– Je devine que vous avez été obligé de l’inviter à dîner, peut-être de l’emmener danser, de dépenser pas mal d’argent pour elle.

Je le détaille du regard. L’eau de toilette. Il a dû la voir aujourd’hui. C’est plus fort que moi, le

rire me reprend.

– C'est pas vrai. Vous avez été forcé de lui consacrer votre journée. Vous venez juste de la quitter.

Je renifle. Sentirais-je un soupçon de son parfum ? Nan, trop difficile avec les effluves de Tommy Hilfiger.

– Ce ne sont pas vos affaires.

– Elle vous a obligé à lui consacrer toute votre journée.

Je suis béate d'admiration. Tess Wintergarten a réellement des pouvoirs magiques, et ce sont des pouvoirs maléfiques. Obliger un gigolo à lui consacrer son samedi ? Uniquement parce qu'il lui a envoyé des fleurs alors qu'il n'avait aucune raison de le faire ? Plus fort que la lévitation. Je me demande si elle donne des leçons.

Le visage de Henry Castle s'assombrit encore davantage.

– Cela... ne... vous... regarde... pas, merde!

Il fouille dans ses poches. Il cherche son revolver! me dis-je. Il veut se venger. Ce n'est pas un voleur mais un fou ! Les gros titres des journaux de demain dansent dans mon esprit : « Un client furieux tire sur la fleuriste ». Non – « Un client furieux tire sur la fleuriste aimée de tous. La jolie fleuriste. La fleuriste très appréciée. La ville entière pleure la perte de sa fleuriste adorée... »

Je hurle.

– Tubéreuses ! Tubéreuses !

– Quoi?

Il sort... son portefeuille. Je soupire de soulagement. Il ouvre son portefeuille et lance sa carte sur le comptoir.

– Rien. Je me demandais simplement pourquoi je n'ai pas reçu ma commande de tubéreuses. Ce Brad !

Je souris avec gentillesse tout en étudiant sa carte. Henry Castle, avocat. Mon cœur se glace. Il travaille pour Downs, Macklin, Peterson and Squires. Rick s'appelait Rick Squires. Henry Castle travaille pour le cabinet du père de Rick. Je déglutis et mes yeux s'agrandissent comme des soucoupes. Je repousse la carte.

– Que puis-je faire ? A qui dois-je livrer de nouvelles fleurs?

– Remboursez-moi la commande et faites livrer une douzaine de roses à Diana. Et une douzaine à Tess.

– En la remerciant pour une incomparable soirée.

– Un incomparable *week-end*, corrige-t-il avec une moue.

– Un week-end incomparable, dis-je avant de m'enquérir avec une attitude toute professionnelle :

– Sur votre compte, comme d'habitude ?

Wendy serait si fière de moi.

Oh-oh. Wendy ! Elle est toujours au bout du fil. Or j'ai prononcé le code – tubéreuses. Je

m'empare du combiné et le plaque contre mon oreille.

– Wendy, Wendy, tu es là ? dis-je en hurlant. Tout va bien. Ne fais rien !

Aucune tonalité. Elle a raccroché. Henry Castle me regarde comme si j'étais folle. Folle est en train de devenir mon état naturel.

– Vous avez un problème ? me demande-t-il.

C'est marrant qu'il pose cette question parce que c'est exactement celle que pose la police, trente secondes plus tard, lorsque deux de ses représentants de Baltimore pénètrent dans mon magasin.

L'un est grand et mince et arbore d'étranges sourcils roux et broussailleux. L'autre est un « type comme tout le monde » – taille moyenne, cheveux bruns... tout dans la moyenne. Dans cinq minutes je serai incapable de le désigner parmi cinq suspects alignés dans un commissariat.

– Vous avez un problème ? demande le grand.

Avant que je n'aie une chance de répondre, Henry prend la mouche.

– Pourquoi craignez-vous un problème ? Il suffit qu'un homme au teint basané entre dans un magasin pour qu'on le soupçonne de trafiquer quelque chose ?

– Vous trafiquez quelque chose ? demande le type comme tout le monde.

Poser ce genre de questions semble lui plaire.

– Ce que je trafique ne vous regarde absolument pas, répond Henry.

C'est l'avocat qui parle.

Le policier de haute taille se déplace à la droite de Henry, tandis que le moyen reste à sa gauche. Le grand me regarde.

– Tout va bien ici, ma p'tite dame ?

On me considère comme une « p'tite dame » maintenant ? Depuis quand ?

– Euh, oui monsieur. Tout va bien. Tout est... OK.

J'ai l'air aussi franche qu'un faux diamant tentant de rayer le verre. Le grand flic regarde Henry, puis son collègue, avant de hocher la tête.

– Peut-être devrions-nous nous entretenir à l'extérieur, monsieur, dit le grand.

– Je n'ai pas fini ce que j'ai à faire ici, fulmine Henry.

– Je crois que si, dit le flic moyen en me regardant.

Dans l'existence, il y a des moments où les choix se présentent avec une clarté confondante. Où la frontière entre le bien et le mal apparaît aussi droite qu'une autoroute du Kansas. Il s'agissait là d'un de ces moments.

Si j'intervenais en faveur de Henry, tout irait bien. Si je me taisais, deux flics que le harcèlement de types d'origine hispanique ne semblait pas perturber allaient s'en prendre à lui. Facile comme décision, non?

Pourtant... j'observe Henry – Henry, imbu de sa personne, Henry et ses douzaines de roses mensuelles, Henry, et ses « Merci pour cette incomparable soirée », et je m'interroge. Qui suis-je

pour entraver un destin aux voies impénétrables ?

Henry jette un coup d'œil aux flics, puis à moi. Il écarquille les yeux, refait jouer sa mâchoire. Soit il me maudit silencieusement, soit il m'ordonne télépathiquement de dire sur-le-champ toute la vérité.

– Je précisais simplement les détails d'une commande..., reprend-il, plus calme, d'une petite voix d'enfant de chœur obéissant.

Il ne regarde pas les flics. Il ne me regarde pas non plus.

– ... n'est-ce pas ?

– Absolument. Des détails concernant une commande. Aucun problème.

Mais je me suis montrée un chouïa trop enthousiaste, augmentant ainsi la suspicion des flics. Aussi dois-je en rajouter un peu pour alléger l'atmosphère.

– ... d'ailleurs nous cherchions où aller boire une bière. N'est-ce pas chéri ?

J'adresse un clin d'œil à Henry. Il commence à m'évoquer vaguement Ricky Ricardo après que Lucy lui a annoncé qu'elle avait gaspillé par accident leurs économies d'une vie entière.

Le grand flic prend la parole.

– Bien ma p'tite dame. Nous restons dans le secteur. Criez si vous avez besoin d'aide.

Ils sont à peine partis que le téléphone sonne. C'est Wendy.

– Mon Dieu, tu vas bien ? J'ai prévenu la police, mais comme je craignais que tu ne sois retenue en otage, je ne voulais pas appeler la boutique, de peur que le criminel ne panique – à cause de la sonnerie du téléphone. Mais Sam a estimé que je devais essayer quand même, au cas où le preneur d'otage voudrait faire parvenir un message aux flics.

Donc Sam est déjà là et, entre deux orgasmes, aide ma meilleure amie à m'arracher des mains d'un client fou. Comme c'est gentil.

– Je vais bien. En fait, j'allais sortir prendre une bière avec mon kidnappeur.

Nouveau clin d'œil à l'adresse de Henry. Cette fois il me répond d'un sourire.

Un espoir soudain me traverse comme un flash, fait frétiler mes orteils et titille ma nuque. Suivi d'une sensation de déjà-vu qui étreint mon cœur. Durant une fraction de seconde, je suis de retour au bord de la piscine de Sheila, cet été où le moindre éclat de soleil recelait la promesse absolue d'un avenir heureux, où chaque plongeon dans l'eau bleu cristal célébrait l'existence.

Alors j'ai regardé Henry et plongé dans le grand bain.

## Millepertuis : baume au cœur.

*Rick et moi ne nous disputons jamais. Notre expérience la plus proche d'une dispute fut quand, trois mois avant le mariage, il avait souffert d'un mal de dents lancinant. Il haïssait les dentistes – et jouissait d'une parfaite dentition, digne de l'admiration de tout hygiéniste dentaire. Il avait tout tenté pour éviter une visite chez « l'homme à la roulette » – analgésiques de toutes sortes et toutes couleurs, médication par les plantes, comme le millepertuis, mais rien n'avait marché. J'avais fini par m'agacer et le menacer d'annuler le mariage s'il n'affrontait pas le problème. Je le revois, assis à la table de la cuisine, me regardant d'un œil abattu, son menton entre les mains. Il n'avait pas dit un mot, et l'espace d'une seconde son silence m'avait effrayée. Mais il s'était rendu chez le dentiste.*

C'est ainsi que j'ai commencé à sortir avec Henry Castle.

Mission accomplie à ma boutique, l'humeur de Henry est passée de celle d'un client furieux à celle d'un séducteur au regard de loup. Il suggère un bar de Fell's Point à l'ambiance chaleureuse, bruyante et enfumée. En m'y rendant, j'espère moitié qu'il me pose un lapin, le reste du temps je me demande ce que je suis en train de faire.

Puis j'entends des voix – je vous avais bien dit que j'étais folle. Les voix sont celles de Wendy et de ma sœur et disent toutes deux la même chose – « laisse une chance à l'amour » –, en fait elles chantent plus qu'elles ne parlent, façon groupe de filles des années 60. Elles chantent si fort que je renonce à leur expliquer qu'il ne s'agit pas de chercher l'amour, mais d'aller boire une bière, et que je suis surtout guidée par la curiosité. A moins que je ne sois en proie à la culpabilité d'avoir failli créer des ennuis à Henry.

Ma voiture garée, je prends le temps de chercher une bonne excuse pour partir, au cas où le rendez-vous ne se déroulerait pas bien à mon goût. Mais le simple mot *rendez-vous* me rend toute gaie et fière de moi. Oui, un rendez-vous. Un rendez-vous que j'ai décroché toute seule, pas un rendez-vous organisé par des amis bien intentionnés ou ma famille. Pas mal, Ame. Tout le monde va être si fier de moi. Alors peu importe ce qui a provoqué ce rendez-vous, je peux l'ajouter à mon palmarès de séductrice en attendant, plus tard, de m'en vanter. Il me sera bien utile la prochaine fois que Wendy me répétera que je ne fais aucun effort.

Cette attitude positive est telle que je finis par me décider pour la faible excuse « Mon chat n'était pas bien ce matin » au cas où j'éprouve le besoin de m'enfuir. Mais après avoir retrouvé Henry dans le bar, je n'éprouve aucun désir de fuite. Je passe en fait un bon moment, peut-être parce que je n'espérais pas grand-chose.

– Je n'étais pas certain que vous trouveriez, dit-il quand je rejoins sa table.

Il se lève et m'avance une chaise.

Vous avez bien lu – il *m'avance* une chaise. Pas étonnant qu'il séduise les femmes à la pelle. Il exsude un charme désuet.

Nous commandons des bières, puis il me demande si j'ai faim. Comme j'ai faim, nous commandons aussi une pizza. Nous tombons d'accord pour une champignons-poivrons, bien que Henry m'assure qu'on pouvait ajouter du chorizo si je le désirais vraiment.

La corvée de la commande expédiée, je plonge mon regard dans ses yeux brun chocolat. Je jurerais qu'ils pétillent.

– Vous étiez très en colère après moi, dis-je en détournant le regard.

J'ai peur qu'il ne me jette un sort si je le regarde trop longtemps dans les yeux. Tess et lui s'adonnent peut-être à la sorcellerie ensemble.

– Vous aviez commis une erreur, déclare-t-il d'une voix neutre, débarrassée de toute trace de colère. Une erreur qui m'a coûté cher.

– Combien ?

– Du temps.

Je me demande combien de temps il est désireux de m'accorder. Je change de sujet.

– Vous êtes souvent harcelé ainsi... par la police ?

On nous apporte nos bières. Henry garde le silence le temps que la serveuse en minijupe pose devant nous serviettes en papier, bouteilles et verres. Il lui adresse un sourire appréciateur.

– Parfois...

Il avale une gorgée de sa bière.

– ... mais seulement en voiture, lorsque je conduis en ville.

– Racisme ?

Il hausse les épaules.

– Qui sait ? C'est agaçant. Et ça m'énerve. Je n'aurais pas dû parler ainsi à ce flic mais...

Il avale une longue gorgée de bière et lèche la mousse sur sa lèvre supérieure, d'un mouvement lent, à la fois attendrissant et érotique. Maintenant que j'ai le temps de l'observer, je remarque ses bras musclés, sa Rolex hors de prix, sa mâchoire décidée. Henry est un beau mec, pas dans le style du Ken de Barbie, plutôt dans le genre félin.

– Vous êtes propriétaire de cette boutique de fleurs depuis longtemps ?

– Non. D'ailleurs elle ne m'appartient pas.

Je lui explique que je travaillais dans la communication, mais que j'avais mis un frein à ma carrière après qu'une voiture avait omis d'utiliser le sien et percuté mon véhicule. Je ne parle pas de Rick. Règle numéro un de la nouvelle Amy en rendez-vous, gravée dans mon cœur par ma sœur et Wendy : ne pas évoquer de fiancés décédés. Ça vous fiche un rendez-vous en l'air à tous les coups. Donc je me contente de mentionner l'accident en passant, sans parler de Rick, et exhibe la cicatrice de douze centimètres sur ma jambe, laissée par les broches qui maintenaient les os. Il est impressionné comme il convient.

– Vous avez eu de la chance, dit-il tandis qu'on dépose la pizza devant nous. L'année dernière



j'ai représenté un homme devenu paraplégique suite à un accident de voiture.

Devant la douleur qui envahit mon visage, il se reprend aussitôt.

– Enfin, je ne pense pas qu'on ait de la chance d'être victime d'un accident.

La bouche pleine de pizza, je marmonne un vague assentiment. Pour l'instant, la conversation a roulé sur le racisme et sur mon accident. Génial.

Après un silence gêné, je passe à des sujets plus inoffensifs. Je cite un film que je viens de voir. Il l'a vu lui aussi et le sujet nous occupe une demi-heure. La glace est brisée. Cette demi-heure écoulée, j'ai l'impression de bavarder avec un vieux copain. Nous partageons la même opinion sur le film – nul – et sur l'actrice principale – un mannequin doué de parole, ce qui nous arrache quelques rires sincères. Les yeux de Henry pétillent quand il sourit. Défendant une de ses opinions, il effleure mon bras, juste assez pour que je frissonne, victime de l'électricité statique. Ou d'une autre forme d'électricité.

Je déglutis avec difficulté et m'astreins à me concentrer sur un sujet propre à tuer le désir. Tout ce qui me vient à l'esprit est interdit aux moins de dix-huit ans. C'est alors que – je n'invente rien – quelqu'un met *Sexual Healing* de Marvin Gaye dans le juke-box. Peut-être est-ce ainsi que les voies du ciel se manifestent à l'époque moderne. Laissez tomber les buissons en flammes et branchez iTunes.

Une demi-heure plus tard, la pizza a disparu, nos verres de bière sont vides, mais nous papotons toujours. Après nos films préférés, nous sommes passés à nos restaurants préférés, puis à nos livres préférés. Nous évoquons nos passés respectifs, de façon superficielle. Je ne fais toujours aucune allusion à Rick. Je ne m'enquiers pas non plus des destinataires des bouquets de fleurs et Henry ne livre aucune information à ce sujet. Mais mon job dans la communication semble sincèrement l'intéresser et il me pose nombre de questions judicieuses. Je fais presque la conversation à moi toute seule et c'est agréable. A part mes échanges occasionnels avec Gina et de courts bavardages avec Wendy, je n'ai de contact qu'avec les clients. Ah, et aussi avec Trixie. Mais Henry est meilleur auditeur que Trixie.

Finalement, Henry demande l'addition et insiste pour payer, bien que j'aie dégainé mon porte-monnaie en moins de temps qu'il ne faut pour dire « découvert bancaire ».

– Laissez, dit-il, déposant négligemment sa Visa platine sur l'addition. Je suis désolé de vous avoir effrayée tout à l'heure.

Tout à l'heure ? De quoi parle-t-il ? Depuis que j'ai plongé dans son regard, l'incident s'est effacé de mon disque dur. Henry insiste pour m'escorter jusqu'à ma voiture, en bon gentleman expéditeur de fleurs qu'il est.

– Ce n'est pas un quartier pour une jeune femme seule, dit-il, la main sur mon coude.

Je frissonne.

Lorsque nous rejoignons ma voiture, le crépuscule est tombé – c'est l'heure où le ciel bleu canard se moque de vous : « Ah, vous pensiez ne pas survivre vingt-quatre heures de plus et pourtant vous voilà. » Je me sens bien. J'étais venue en ville afin d'échapper à la campagne et je me retrouve en tête à tête avec un homme, un séducteur qui plus est, ce qui doit signifier, eh bien que je suis digne d'être séduite. La preuve.

Près de ma voiture, il se rapproche encore.

– Tu as mes coordonnées. Appelle-moi.

D'un geste plein d'aisance il soulève ma nuque de sa main gauche et pose ses lèvres sur les miennes. Grâce à ce baiser, je comprends que les « soirées incomparables » vécues par la cohorte des destinataires des bouquets doivent certainement beaucoup au talent avec lequel il se sert de ses lèvres.

Les histoires mettant en scène des séducteurs ne manquent pas et sont autant d'avertissements. Mais qui les écoute ? Je me retrouve au lit avec un don juan.

Oh que oui ! Je me retrouve au lit avec lui ! Après ce baiser, il m'invite à prendre un dernier verre chez lui. J'accepte et nous nous retrouvons au lit ensemble en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « plus stupide tu meurs ».

Bon, peut-être pas si stupide. Je veux dire, après tout, nous avons vraiment passé un bon moment, non ? Wendy serait fière de moi, n'est-ce pas ? Elle est d'avis que lorsqu'on désire un homme, il faut foncer, tant qu'on se montre prudente.

A propos de sexe, Marvin Gaye a peut-être bien raison à propos de ses propriétés curatives. Et Wendy aussi lorsqu'elle me conseillait de faire l'amour pour me sentir mieux. Parce que, après que Henry Castle m'a fait l'amour, je me sens sacrément mieux. Evidemment, Henry considère peut-être ce qui vient de se passer comme du sexe pur, mais il m'a fait l'amour. Je me sens neuve et bizarrement lavée de tout, régénérée, ouverte à tous les possibles. Henry est le genre d'amant qui réconcilie une femme avec son être biologique, le même genre d'amant que le garde-chasse de *L'Amant de Lady Chatterley*, qui ne cesse d'évoquer les fonctions corporelles comme s'il s'agissait d'actes sacrés. Henry est un amant-né. Henry, *c'est* le sexe.

Et il n'a pas eu besoin de supplier pour me mettre dans son lit. En fait, une fois chez lui, après à peine une gorgée de cognac, il m'a demandé si ça allait trop vite pour moi. C'est moi qui ai accéléré le processus. J'en avais vraiment envie. Ou bien j'avais vraiment envie de quelque chose et Henry faisait l'affaire.

Le lendemain matin, je me réveille dans l'appartement de Henry, un duplex dans le quartier de Canton, l'un de ces quartiers en vogue qui suscitent l'envie ceux qui ne peuvent vivre là et poussent ceux qui le peuvent à s'autocongratuler de se réapproprier une partie d'une ville sur le déclin.

Henry est parti à la boulangerie française acheter croissants et baguettes. Gaie comme une collégienne, j'appelle Wendy. Je la réveille. C'est vrai qu'il n'est que 9 heures, un dimanche matin. Je perçois un grognement masculin dans le lointain. J'espère qu'il s'agit de Sam.

– Tu sais ce que signifient les tubéreuses ?

– Amy ? Quelle heure est-il ?

Les draps plaqués contre ma poitrine, je m'assieds dans le lit de Henry, îlot de satin noir au milieu des meubles en teck de la chambre.

– Les tubéreuses. Tu ne te souviens pas ? *Tubéreuses* était le nom de code. *Tubéreuses* signifie

« plaisirs dangereux », dis-je d'un ton triomphant.

– Hein ?

– Henry Castle et moi. Je suis chez lui.

Elle pousse un hurlement, pose toutes les questions qui s'imposent, et crie de plus belle lorsque je donne les bonnes réponses.

Après avoir promis de lui donner plus tard tous les détails, je raccroche et m'aventure dans la douche de Henry. Là ma joie nouvelle est douchée, et pas seulement par l'eau chaude de la pomme de douche. Quelqu'un y a abandonné un shampoing et un savon, un shampoing et un savon parfumés et fleuris que pas un homme n'achèterait. Réminiscence du passé de Henry ou, plus justement, prophétie annonçant le futur.

Ne jamais craquer pour un coureur de jupons, voilà ma devise. Je l'ai apprise jeune, sur les genoux de ma mère. Mon père était un homme à femmes, courant après tout ce qui portait jupon, jusqu'à ce que l'arme du crime ne déclare forfait. Maintenant son ouïe a baissé et il ne lit plus les journaux. Nous lui cachons soigneusement l'invention du Viagra. Chaque fois qu'il voit la pub à la télévision, nous lui assurons qu'il s'agit d'un traitement contre les hémorroïdes.

Alors comment ai-je atterri dans le lit d'un séducteur latino qui passe de femme en femme ? Existe-t-il pire stéréotype ? Qu'est-ce que je croyais ? Que j'allais rencontrer Don Juan et qu'il se révélerait polonais ?

Ma douche prise, je gagne la cuisine, enroulée dans le peignoir de soie de Henry, les cheveux mouillés et emmêlés. Cela fait partie de mon plan pour tester les relations potentielles. Si je lui plais au sortir de la douche, tout espoir est permis. En revenant de la boulangerie, Henry ne bat pas d'un cil.

– Tu n'as pas fait le café ! se plaint-il.

Il s'attelle à la tâche et manipule une machine noire, sophistiquée et prétentieuse, qui siffle et crachote dès qu'il appuie sur le bouton. Je m'assieds à la table ronde, près d'une baie vitrée surplombant le parking, et pioche timidement un croissant dans le sachet.

– Tu ne m'as pas raconté comment tu avais décroché un poste chez Squires, dis-je.

Nous avons parlé de son boulot – il est principalement chargé de cas de divorce – et de ses amours, du moins de ses amours matérielles. Dès que possible il s'offrira un voilier et il espère troquer sa BMW contre une Porsche l'année prochaine. Mais je m'étais retenue de lui poser trop de questions sur le cabinet où Rick avait travaillé lui aussi.

– Un poste s'est libéré il y a un an ou deux, tout simplement.

Je manque m'étrangler. Il occupe le poste de Rick !

– Oui, mais Squires est un cabinet très coté. Tu y avais des relations ? dis-je d'une voix aiguë.

– Non. Absolument personne.

Il tire une chaise pour s'asseoir à côté de moi, pioche dans le sac et grignote avec délice un morceau de pain. Il mange comme il fait l'amour, sans inhibition aucune et avec un appétit qui crève les yeux. Il y a quelque chose d'érotique dans sa façon de tâter le pain, de mordre dedans puis de se lécher les lèvres. Il avale presque la moitié d'une baguette avant de prendre une tasse

noire sur le présentoir au coin du comptoir. Pensant qu'elle m'est destinée, je glisse :

– Je le prends avec du lait.

Mais il s'empare de la carafe, bien que le café n'ait pas fini de passer, et se verse une tasse.

– Le lait est dans le frigo, dit-il avec un geste de la main.

Je me lève pour me servir mon propre café au lait.

– Je crois que Squires cherchait à diversifier son image, reprend-il. Et il préférerait un Latino à un Black, *sí*? achève-t-il dans un rire cynique.

Soucieuse de démontrer mon multiculturalisme, je fanfaronne en lâchant quelques mots dans mon espagnol scolaire. Il me regarde d'un œil rond.

– Mon père était colombien, dit-il sèchement et ma mère est américaine. Ils ont divorcé lorsque j'avais deux ans et j'ai été élevé dans le New Jersey. Au lycée j'ai étudié le français et à la fac, j'ai fait l'impasse sur les langues.

– Castle ? Ce n'est pas un nom hispanique.

– Castellano, dit-il en roulant de la langue. Enrico Castellano. Ma mère l'a anglicisé lorsqu'elle est revenue s'installer ici.

Henry en est à la seconde moitié de la baguette. Si j'en veux une part, je dois agir vite. Je décide de m'en tenir aux croissants. Les croissants font davantage grossir que la baguette et on a toujours l'usage d'un régime plus riche en graisse, non ?

– Squires, le cabinet de la côte Nord-Est employant le plus fort quota de Blancs, reprend-il en riant. Ils ont fait les gros titres de la presse spécialisée.

C'est donc ça. Henry a joué de ses origines.

– Tu leur as fait croire que tu étais un gosse des ghettos qui s'en était sorti ?

– Je leur ai laissé croire ce qu'ils avaient envie de croire. Je suis un sacré bon avocat et j'ai droit à ma chance autant qu'un autre.

Henry Castle a droit à sa chance, mais l'idée qu'il ait abusé le cabinet d'avocats de Rick pour se faire embaucher me hérisse et j'affiche une moue irritée.

– Eh bien, si tu es si malin, Coco, tu devrais savoir qu'offrir des roses jaunes à une femme signifie jalousie, et non ardeur amoureuse.

Et toc, prends ça.

– Comment ?

Son visage passe de l'incompréhension à l'amusement.

– ... Oh. Les fleurs.

– Oui. Les fleurs. Si tu prévois de m'en envoyer, tu devras faire preuve d'imagination.

– Choisir quoi par exemple ?

Il regarde par la fenêtre où des tulipes rouges plantées par un paysagiste invisible se dressent au bord de l'eau.

– ... Peut-être devrais-je me contenter de cueillir celles-ci.

– Des tulipes rouges ? Déclaration d’amour, dis-je.

Je note que Henry ne bondit pas de sa chaise pour aller les cueillir.

Il sirote lentement son café. Pas mauvais. Il fait pas mal le café et tendrement l’amour.

– D’ailleurs pourquoi envoies-tu des fleurs? dis-je en chipotant un morceau de mon croissant. Plus personne ne s’attend à recevoir des fleurs de nos jours. Un coup de fil le lendemain, peut-être. Mais pas des fleurs.

Il se recule dans sa chaise, tel un maître partageant ses secrets.

– Là réside tout le secret. L'imprévu ne laisse pas de place au prévisible.

– Les fleurs remplacent le coup de fil du lendemain ? Tu envoies des fleurs, elles oublient qu’elles attendaient ton coup de fil. Ou mieux encore...

Je claque des doigts. J’ai compris.

– ... ce sont elles qui t’appellent !

– Ce ne sont que des suppositions, aucune certitude. Qui te dit que les fleurs sont toutes destinées à des femmes avec qui j’ai couché ?

– D’accord. Avec quelles femmes parmi celles dont j’ai le nom à la boutique as-tu couché ?

Comme il tarde à répondre, je reformule.

– Peut-être te serait-il plus facile de me dire avec lesquelles tu *n’as pas* couché.

– Peut-être que le mieux, ma petite *conchita*, serait que je ne te dise rien de la sorte.

Il se lève et me tapote le sommet du crâne.

Que peut bien signifier « ma petite *conchita* ? » Un nouvel éclair de génie traverse mon cerveau anémié. « Enrico », incapable de parler espagnol, invente des mots à consonance hispanique quand il fait l’amour à ses nombreuses « conchitas ». Il s’amuse avec les stéréotypes. Je tente de me souvenir si une quelconque syllabe fleurant le Mexique lui a échappé durant nos ébats tumultueux, mais je gémissais si fort que de toute façon je n’aurais rien entendu.

– Ainsi tu travaillais dans la pub ? demande-t-il, se souvenant de notre discussion de la veille.

– Chez Gelman, sur University Parkway.

– Ils travaillent beaucoup sur les premières de films, non?

Il me tourne toujours le dos.

– Exact. Tu les connais ?

– Pas vraiment. Je me demande qui gère l’aspect juridique chez eux.

– Schwartz et Mendle, dis-je, retrouvant dans les fins fonds de ma mémoire le nom d’un autre cabinet ayant pignon sur rue.

A Baltimore, il existe deux sortes de cabinets juridiques. Les cabinets gérés par des juifs. Et ceux gérés par l’aristocratie locale.

– Schwartz a pris sa retraite. Gelman envisage peut-être d’engager quelqu’un ?

– A quoi joues-tu ? Tu cherches de nouvelles affaires pour Squires ?

Je me lève et m’approche de lui, enlace sa taille de mes bras. Aucune réaction. Je m’éloigne.

J'éprouve un peu la sensation qu'on s'est servi de moi.

– Je devrais peut-être rentrer.

– Tu peux utiliser la salle de bains.

Il croit que je suis coiffée ainsi au saut du lit ? Pourquoi se donner tant de mal ?

– C'est déjà fait.

Le temps que je rassemble mes vêtements, Henry est au téléphone et argumente à propos de « lois concernant les biens en commun ». Une migraine campe aux frontières de mon cerveau. Regagner ma maison de campagne en viendra peut-être à bout ? A moins que m'éloigner de Henry suffise ?

Sur le perron, il m'embrasse, d'un baiser assez chaleureux pour me faire désirer plus, mais assez froid pour que l'au revoir soit sans équivoque.

En partant, je parviens à m'arracher quelques balbutiements.

– On s'appelle.

## Amandier en fleur : espoir.

*Officiellement, Rick et moi nous sommes rencontrés lors d'un rendez-vous arrangé. En réalité nous nous étions rencontrés des semaines auparavant lors d'une fête de la Saint-Patrick organisée par l'un de mes amis dans son nouvel appartement – un loft aménagé dans un ancien hangar, l'un de ces vastes espaces sans cloisons. A l'exception de Wendy, je n'avais pas encore élargi le cercle de mes relations depuis ma sortie de la fac de Richmond. Aussi étais-je excitée à l'idée de cette fête. Mais j'avais dû la quitter de bonne heure. La musique trop forte vrillait mon cerveau, provoquant une migraine qui s'accordait au tempo des morceaux. L'amaretto sucré et écœurant – dont notre hôte regorgeait depuis qu'une livraison égarée avait atterri par erreur à la porte de l'« entrepôt » – n'avait rien arrangé. Rick était arrivé tard et seul, juste au moment où je partais. Efflanqué, des cheveux blonds à la coupe sage, en chemise Oxford rayée, pantalon de toile et chaussures bateau sans chaussettes, il souriait de toutes ses dents. Il avait l'air si intelligent, radieux et soigné que j'avais failli rester. Il semblait gentil. Quand un ami commun nous avait arrangé un rendez-vous la semaine suivante, je me souviens avoir pensé « c'est peut-être bien le bon ».*

\*\*\*

Comment une fille qui a failli épouser l'homme parfait se retrouve-t-elle dans le lit d'un don juan ? Hein ? Par quelle aberration ? Rick était américano-américain, un peu timide, il aimait ses parents et allait même à l'église le dimanche.

Maintenant, les parents de Rick ne m'adressent plus la parole. Je ne peux pas leur en vouloir. Il est plus facile de croire que j'aurais pu éviter le conducteur ivre que de considérer ce chauffard comme un revolver braqué sur la tempe de Rick.

Une fois chez moi, je nourris la pauvre Trixie et écoute mes messages. Un de Wendy, réclamant des détails, un de ma sœur me demandant si j'ai envie de venir dîner, un de ma mère m'invitant à dîner. Et un appel raccroché, certainement un télévendeur.

Dans la cuisine, j'avale deux aspirines. Parfois s'attaquer à la migraine dès le début suffit à l'éloigner.

Le temps que l'aspirine fasse effet, je m'étends sur le canapé et tente de chasser l'idée que je me suis comportée comme une imbécile. Henry Castle n'a probablement couché avec moi qu'afin de me soutirer des informations sur un client potentiel – mon ancienne agence de pub. Le téléphone sonne. Comme Trixie ne répond pas, je décroche.

– Alors ?

C'est Wendy, qui semble plus réveillée. Soit elle a bu un café, soit elle a vu Sam.

– Alors quoi ?

Je retourne dans la cuisine, sors un carton de lait du réfrigérateur et le renifle.

– Alors, tu sais très bien ce que je veux dire, grommelle Wendy. Dis m'en plus, beaucoup plus. D'ailleurs que fais-tu chez toi si tôt ?

Je me verse un verre de lait et transporte le téléphone sous la véranda. Trixie me caresse du museau.

– Si tu ne pensais pas me trouver chez moi, pourquoi téléphones-tu ?

– Je voulais laisser un message. Sam et moi partons nous balader en voiture. Nous passerons peut-être te voir...

Lorsque vous habitez la campagne, vous devenez le point de destination de toute connaissance, collègue, membre de la famille ou ami désireux de « se balader ».

– Super. Passez me voir.

J'avale la presque totalité du lait et verse le reste dans une soucoupe ébréchée sous la véranda pour Trixie.

– En ce qui concerne Henry, il n'y a pas grand-chose à ajouter. Le lit, génial. La soirée, géniale. Mais il avait du boulot à finir au bureau.

Effarant avec quelle facilité on peut mentir pour épargner sa fierté. Henry avait déjà terminé son boulot – obtenir le scoop concernant l'agence Gelman.

– Quand le revois-tu ?

– Je ne sais pas trop. Je suis censée l'appeler.

Oui, c'était la méthode Henry – se débrouiller pour que ce soit les filles qui l'appellent. Comme je viens juste d'entrer dans la danse, je ne veux pas déroger à la règle.

– Tu ne respirez pas l'enthousiasme. Tout va bien, tu es sûre ?

– Tout va bien ! dis-je, un peu exaspérée.

Cette question a tendance à me hérissier. Après l'accident, pas une heure ne s'écoulait sans qu'on ne me demande si j'allais bien. Deux ans plus tard, ma patience s'est émoussée.

– Henry et moi avons partagé un superbe moment et envisageons d'en passer beaucoup d'autres. En fait, il m'a avoué qu'il m'aimait et souhaitait me présenter à sa mère demain, mais c'est impossible parce que je dîne avec la mienne.

Wendy ignore mon sarcasme et s'acharne à m'arracher des réponses dont je n'ai pas la moindre idée. Ai-je eu l'impression qu'il cherchait une relation stable ? L'équipe de Baltimore va-t-elle remporter les championnats de base-ball ?

J'inspire à fond l'air de la campagne. Le pollen s'engouffre dans ma gorge et déclenche une quinte de toux.

– Ça va? demande Wendy, interrompant ses tirades extasiées.

– Oui. Le rhume des foins, c'est tout. A quelle heure toi et Sam pensez arriver ?



– Je ne sais pas. Vers midi. Midi-13 heures.

– D'accord.

Cela implique de les inviter à déjeuner, donc d'aller au supermarché. En me dépêchant je peux faire les courses avant leur arrivée.

Les courses me prennent une heure, effectuer un peu de ménage une de plus et leur présenter un aspect décontracté mais correct dix minutes entières. Ces tâches sont bienvenues. Elles m'empêchent de réfléchir à mon comportement de la veille avec Henry Castle.

Je n'avais pas couché avec Rick lors de notre premier rendez-vous. Et, après avoir fait l'amour avec lui pour la première fois, je ne me rappelle pas avoir éprouvé le moindre sentiment de gêne. Seulement de l'évolution naturelle de notre statut d'amants à celui de fiancés. C'est le problème des relations stables. On oublie la période non stable. On ne se souvient que des premiers émois, puis de la stabilité. Mais j'ai perdu le mode d'emploi.

Aucune autre femme ne se comporte donc ainsi – se jeter dans les bras d'un beau mec juste parce qu'il donne l'impression être un bon coup ? Nous n'avons pas atteint le nouveau millénaire, celui où une fille fait ce qui lui plaît ? Je me contente de me conformer au programme, non ?

Lorsque Wendy et Sam arrivent dans la coccinelle rouge de Sam, je suis fatiguée et de mauvaise humeur de m'être tant creusé la cervelle. Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit précédente et j'ai besoin d'une sieste.

Wendy est une amie super – une épaule sur laquelle pleurer, un boute-en-train toujours prête à m'aider. Sans elle, j'ignore le temps qu'il m'aurait fallu pour reprendre goût à la vie. La seule chose qu'elle soit incapable de faire pour moi, c'est rester en retrait. Elle incarne le soleil, et moi une gentille petite ombre chinoise. Elle possède un corps à tenir la vedette, un visage sensuel et une chevelure somptueuse. Et en plus, elle est intelligente.

Les mois qui ont suivi l'annonce de nos fiançailles, je me suis trituré les méninges pour savoir si Wendy devait être ou non l'une de mes demoiselles d'honneur. Je craignais que le photographe ne la mitraille elle plutôt que moi.

Heureusement que je n'ai jamais été obligée de trancher ce problème, n'est-ce pas ?

Sam n'est pas Frankenstein, mais il ne risque pas non plus de faire de l'ombre à un mannequin masculin. Grand, maigre, il me fait penser à un Woody Allen qui aurait confiance en lui. Pour détourner l'attention de son crâne en voie de dégarniture, il porte ses cheveux aux épaules. Mais sa chevelure consiste en mèches châtaines éparses, typiques des profs de fac, ce qu'il est justement. Il enseigne la littérature à l'université John-Hopkins. Wendy l'a rencontré alors qu'elle participait à titre bénévole à la promotion d'une œuvre de charité. Ils sortent ensemble depuis un an et je ne cesse d'espérer qu'elle va m'annoncer qu'ils se sont mariés en secret des mois auparavant, mais qu'elle se taisait de peur de ranimer mes propres souvenirs de mariage avorté. C'est la seule explication plausible au fait qu'il ne lui ait pas encore demandé de l'épouser.

Parce que – zut – où ce type va-t-il rencontrer une autre Wendy Jackson, une femme intelligente à la plastique d'enfer ? Il devrait s'agenouiller chaque jour devant chez elle et répéter « je ne la mérite pas » trois fois de suite.

– Bienvenue au manoir ! dis-je quand ils arrivent.

Sam me tend un sac.

– Sam a acheté des fraises au marché hier ! s’extasie Wendy.

Wendy s’extasie beaucoup. C'est son émotion favorite.

Je pose les fraises près de l’évier et respire leur riche arôme. L'ironie de la situation me frappe. J’habite à la campagne, mais le meilleur endroit pour se procurer des produits frais reste Lexington Market, en ville. Ladite ville commence à me manquer.

Comme je suppose que Wendy a apporté les fruits pour le déjeuner, j’entreprends de les laver. Sam s’approche de la porte de derrière et contemple le champ en jachère qui mène à la route. Bien que je l’aie déjà invité, c’est sa première visite. A chacune de mes invitations précédentes, Wendy et lui avaient « un truc » à faire. Aussi je considère le fait qu’elle se soit invitée aujourd’hui comme une forme d’excuse pour ces nombreux faux bonds.

– Wendy m’a dit que tu avais une piscine, dit-il.

– J'ai dit qu’elle allait avoir une piscine, corrige Wendy.

Elle s’approche pour m’aider à préparer les fraises. En short blanc et T-shirt noir, elle porte aujourd’hui ses cheveux relevés en un plumeau rigolo sur le sommet de son crâne.

– Tu es propriétaire ? demande Sam.

– Non. Un simple serf.

– Tu surfes ?

Wendy étouffe un rire.

– Non. Je veux dire que je ne suis qu’un simple manant, pas la maîtresse du château.

Les fraises prêtes, je les dispose sur ma petite table carrée.

– Nous pourrions manger dehors. Je vais déposer les plats sur la table et nous nous servons.

Façon de dire que je vais dresser le buffet. Mais suite à la confusion concernant les serfs, je préfère éviter les concepts complexes.

– Super!

Wendy m’aide à transporter couverts et assiettes, ainsi que le plateau de viande froide acheté au magasin. Mais depuis notre dernière rencontre, Sam s’est converti au végétarisme et ne dépose dans son assiette que de la laitue, des tomates pas mûres, du fromage, du pain et des fraises. Je lui en veux d’être devenu végétarien. Je le vis comme une trahison envers son héritage carnivore, un peu comme un catholique qui deviendrait athée.

Comme je ne possède pas de chaises de jardin, nous traînons nos chaises de cuisine dehors, comme les vrais campagnards qui installent un canapé sous leur véranda. Le repas se déroule dans la gêne. En ma présence, Sam parle peu. J’ai l’impression qu’il ne m’aime pas. Comme je ne vois rien que j’aie pu dire ou faire qui ait pu provoquer cette inimitié, la seule conclusion que je puisse en tirer ne plairait pas à Wendy. Il ne m’aime pas parce qu’il sait que j’aime Wendy et ne veux pas qu’on la blesse. Or il doit planifier de la blesser à un moment donné. L'enfoiré.

Mais Wendy ignore tout de ce triste état des choses et babille à bâtons rompus à propos de leur visite prévue, la semaine prochaine, à la fête de l’université, leur sortie au théâtre ce soir et leur

sortie au restaurant demain. Elle énumère à mon intention sa litanie amoureuse – c'est-à-dire toutes ses bonnes raisons de rester avec Sam. Sa liaison avec Sam représente pour Wendy un défi. Non seulement elle a quitté l'aspirant médecin approuvé par ses parents, mais elle sort avec un prof de fac marginal. Wendy est une rebelle. Et Sam... Sam est fuyant. En tout cas il fuit le mariage. Ma nuit avec Henry ayant développé ma cruauté, je décide de frapper là où ça fait mal.

– Et toi Sam, quoi de neuf? dis-je d'un air innocent, avant de transpercer un morceau de bœuf presque cru et l'enfourner dans ma bouche.

Entre deux mastications, je fais une nouvelle tentative.

– ... nous ne parlons jamais de tes projets. Tu vas bientôt être titularisé ?

Parler de sa titularisation ragaillardit Sam. Il s'avère qu'il est en lice pour la titularisation et que ses chances sont bonnes, aussi consacre-t-il dix minutes à me gratifier d'une miniconférence sur la difficulté d'être titularisé dans sa spécialité « si concurrentielle » et combien il est inhabituel que quelqu'un soit pressenti pour le titre à son âge, dans une université aussi prestigieuse qu'Hopkins. Quand il en a terminé, je porte l'estocade :

– C'est génial. Maintenant que tu es assuré d'un poste dans cette université, j'imagine que tu vas te ranger, comme on dit...

Là-dessus, je me lève pour porter mon assiette à la cuisine, comme s'il s'agissait d'un commentaire banal à notre époque. En 1950, peut-être, mais de nos jours... J'espère que cet anachronisme ne le frappe pas.

Lorsque je ressors, Sam est debout et me tend son assiette comme si j'allais l'en débarrasser. Ce que je ne fais pas. Je pose ma main en visière afin de me protéger du soleil. Il commence à faire très chaud.

– Je vais rester à Baltimore. Ville sympa, marmotte-t-il.

Comme le cerveau de Wendy fonctionne à merveille, je sais qu'elle a reçu le message. Je viens d'offrir à Sam l'opportunité de dire quelque chose de vraiment gentil, du style : « Et oui, maintenant que mon avenir est assuré, je peux faire des projets. » Là il aurait dû regarder Wendy et lui adresser un clin d'œil, ou au moins m'en adresser un à moi.

Pas de clin d'œil, pas de petits mots gentils. Sam est un enfoiré.

Wendy se lève et emporte l'assiette de Sam. L'air un peu abattu, elle ne sourit pas. J'ai envie de presser sa main et lui assurer que tout ira bien, comme elle le faisait pour moi à l'hôpital. Mais elle se requinque toute seule, sans mon aide. Quand elle ressurgit à l'extérieur, elle a plaqué un sourire sur son visage. Les mains dans les poches, elle déclare qu'elle a envie de faire une balade.

Nous arpentons donc la route en parlant de tout et de rien, sauf du sujet qui occupe tous les esprits – pourquoi Sam se comporte-t-il comme un enfoiré et ne demande pas à Wendy de l'épouser? Nous discutons de la météo, du boulot de Wendy, de mon éventuel retour dans le secteur de la communication. Nous nous donnons tant de mal pour éviter le Sujet avec un grand S que nous suons à grosses gouttes.

Lorsque nous reprenons le chemin de la maison, le sourire de Wendy est sur le point de se craqueler. Elle marmonne un truc à propos d'épuisement et de besoin de repos avant de ressortir le soir. Sam saisit l'occasion et propose de la déposer chez elle avant d'aller faire quelques courses.

Il semble très doué pour cerner le meilleur moment de laisser une femme seule.

Je me sens étrangement déçue. Je suis fatiguée moi aussi mais je désirais poser une question à Wendy, une question impossible à poser en présence de Sam. Combien de fois est-elle sortie avec lui avant qu'ils ne couchent ensemble ? Peut-être n'ai-je pas bien tout compris. J'ai besoin de savoir. Maintenant que je me repique au jeu, je tiens à m'assurer que je le joue selon les règles. J'observe Sam et me dis qu'il ne respecte probablement aucune règle. Et que là où Henry a craint que je ne précipite un peu les choses, Sam a dû insister, lui, pour les précipiter. Pauvre Wendy. La connaissant, elle est capable d'avoir trouvé sa hâte charmante.

A notre retour, une surprise m'attend sous la véranda. Une grande boîte blanche nouée d'un luxueux ruban doré. Des fleurs !

– Je n'ai pas vu passer le camion du livreur, dis-je en ouvrant la carte. Il a dû arriver par York Road et non par l'autoroute.

– Qui les envoie ? demande Wendy, retrouvant sa gaieté naturelle.

– Henry.

La carte dit : « Merci pour cette soirée réellement incomparable. »

Je ris en sortant les fleurs – pas des roses, il a compris la leçon – mais un pied de lavande dont le parfum piquant fait naître un sourire sur mes lèvres.

– Mmm... Joli. Je peux le planter.

Je note qu'elles viennent de chez un fleuriste de Towson, ouvert le dimanche. Je me demande si Henry est abonné chez différents fleuristes qui livrent ses envois de fleurs en série.

– Que signifie la lavande ? demande Wendy, admirant la plante.

Je me souviens et je rougis.

– Pureté, dis-je, décidant de mentir. C'est marrant, non ?

Mais ce n'est pas marrant du tout parce que, à l'ère victorienne, l'une des significations de la lavande était *Attention danger*. Soit Henry ne s'est pas soucié de vérifier, soit il a un sens de l'humour caustique.

Sam semble pressé de partir. Peut-être à cause des fleurs – craint-il que Wendy espère qu'il lui en envoie ? Je me fais un plaisir de faire traîner les opérations, rentre la plante à l'intérieur, cherche un pot en terre ou déposer le pot en plastique, vaporise de l'eau sur les feuilles, lit les instructions, même si j'en connais déjà le contenu. Que cela te serve de leçon, Sam. Envoie des fleurs à Wendy ! Cela ne coûte pas grand-chose et vois le plaisir que cela procure.

Sam ignore mes messages subliminaux et marmonne qu'il doit noter des devoirs avant de sortir ce soir. Il ne me remercie même pas pour le repas. Wendy, elle, si. Avec un sourire qui me brise le cœur parce que je sais que Sam ne l'apprécie pas. Elle m'adresse un clin d'œil et m'assure que nous « parlerons » plus tard.

Sam et Wendy partis dans un nuage de poussière, je reste seule avec mon évier rempli de vaisselle sale et ma plante en pot offerte par Henry Castle. Je pose la plante sur la table afin de profiter de son parfum tout en faisant la vaisselle. Pas de lave-vaisselle dans les vieux manoirs. Une raison de plus pour laquelle me réinstaller en ville pourrait ne pas être une si mauvaise idée.

Même l'ancien appartement que je partageais avec Rick était équipé d'un petit lave-vaisselle.

Henry est diabolique, me dis-je. Il sait que je sais de quels mots il accompagne tous ses envois de fleurs, aussi a-t-il ajouté le mot « réellement », pour signifier que notre soirée était différente de la série des « incomparables » soirées vécues au fil des ans. Et il a eu le tact de choisir, pour moi une fleuriste, des fleurs différentes. Une plante en pot et non des fleurs coupées. Il est diabolique, mais au moins il n'est pas comme Sam.

Peut-être, dans un autre livre sur le langage des fleurs, la lavande a-t-elle une autre signification. Peut-être cela signifie-t-il « le passé appartient au passé » ou même « Avenir fabuleux à l'horizon ». A moins que cela ne veuille dire simplement : « Oui, Amy Sheldon, un jour tu posséderas une piscine. »

## Digitale pourpre : mensonge.

*Il y a vingt ans, le père de Rick a eu une crise cardiaque. La digitaline et un régime approprié ont empêché le problème de s'aggraver, mais Rick a grandi dans une maison silencieuse, s'entraînant devant ses parents à dissimuler toute irritation, à sourire même quand il était en colère, ou à s'absorber d'un air serein dans la contemplation du vide lorsque sa mère se montrait insupportable. Quand nous les quitions, Rick restait souvent silencieux, et j'avais vite compris que pour obtenir ce que je désirais, et non ce que Mme Squires désirait, quant aux préparatifs du mariage, mieux valait la rencontrer en tête-à-tête, loin de Rick et, surtout, loin du père de Rick.*

Ça y est, je vais avoir ma piscine. Malheureusement, je n'en profiterai pas.

Vous vous rappelez ce coup de fil sans message sur ma boîte vocale ? Il s'agissait de mon propriétaire, Pete Swilton, qui voulait m'annoncer qu'il venait de vendre la maison que j'occupe, sans la faire visiter. Parce que le nouveau propriétaire s'intéresse uniquement au terrain, que Pete lui avait montré un jour où je travaillais à la boutique. L'acheteur a obtenu un permis de construire pour créer un complexe piscine-tennis. Ma maison va être rasée afin de lui laisser la place. En fait, je crois que ma maison se situe exactement à l'emplacement de la future piscine. Voilà qui s'appelle se trouver au bon endroit au bon moment.

Avec ma chance habituelle, mon bail se termine à la fin du mois. Je pourrais exiger de Pete qu'il m'accorde plus de temps, mais je renonce à lui créer des ennuis. Il s'est montré plutôt sympa comme propriétaire et à deux reprises, alors que des réparations automobiles m'avaient ruinée, il a accepté que je paie mon loyer en retard.

D'ailleurs Pete m'apprend que les bulldozers entreront en action dès la semaine prochaine. Des bulldozers et moi, je le sens mal.

Après le départ de Wendy et de Sam, je consacre ce qui reste du dimanche après-midi à manger du pop-corn passé au micro-ondes, regarder la chaîne des nazis (d'accord, je parle de la chaîne de programmes historiques, mais elle diffuse un nombre suspect d'émissions concernant Hitler), et à prétendre que je n'attends pas de coup de fil de Henry.

Je reçois un coup de fil, mais de ma sœur Gina. J'avoue être sortie avec un homme. Excitation maximale. Quand j'ajoute que je vais devoir déménager, sa joie tourne à l'hystérie. Elle veut que je revienne m'installer avec elle et son mari. Une demi-heure plus tard, c'est maman qui appelle – probablement prévenue par Gina. Maman pense que je devrais revenir vivre à la maison. Mais d'abord venir dîner à 17 heures. Comme il faut bien que je dîne de toute façon, j'accepte. Puis j'appelle Wendy, sans me soucier de savoir si Sam est là ou pas, pour me plaindre de ma famille et me lamenter sur mon futur statut de sans-abri. Du bout des lèvres, Wendy propose de m'héberger sur son canapé. Mais je sais que c'est pour la forme, juste afin de me permettre de refuser avec

gratitude. Wendy ne semble pas de très bonne humeur, mais je ne pose pas de questions indiscrètes. Je soupçonne que le trajet du retour s'est révélé orageux, suite à mes questions indiscrètes.

Lors du dîner chez mes parents, ma mère réitère son invitation pour que je revienne vivre à la maison. Je m'efforce de dîner au moins une fois par mois chez mes parents, dans leur petite maison de Parkville, douillette banlieue au nord-est du comté. On devrait installer dans les rues de Parkville des haut-parleurs diffusant du Simon et Garfunkel, tant ces pavillons aux bardeaux d'amiante évoquent les paroles de leurs chansons.

On pourrait croire que, ayant vécu leur jeunesse dans les années 60, mon père et ma mère sont des parents supercools, dont je peux emprunter les nombreux souvenirs de contestataires pour impressionner mes amis. Mais mon père a échappé à la guerre du Vietnam en allant à la fac, avant d'entrer dans une compagnie de téléphone. Quant à ma mère, ses études achevées, elle a travaillé dans une banque, puis est devenue mère au foyer lorsque Gina et moi sommes nées.

J'avais dix ans lorsque mon père a commencé à passer un tout petit trop de temps au bureau. J'ai fini par additionner un plus un et ai trouvé trois – maman, papa et l'inconnue qu'il fréquentait à l'époque. Gina elle aussi avait compris, mais nous n'avons commencé à en parler que lorsqu'elle s'est mariée et que je me suis fiancée.

La cuisine de ma mère consiste en petits plats à base de nouilles, pains de viande et poulets rôtis. Depuis son voyage en Europe avec mon père, elle a ajouté à son répertoire les flans et le poulet en croûte à la crème. Aujourd'hui, elle a cuisiné du porc rôti, des patates douces et du maïs.

– Ta chambre est telle que tu l'as laissée, insiste-t-elle lorsque je dis devoir chercher un nouveau logement.

Exactement ce qu'il me faut – un lit aux volants violets et des photos de copains de lycée perdus de vue.

– Et puis, habiter chez nous t'économiserait de l'argent. Tu ne désirais pas une maison avec piscine ?

Mon père mange en silence. Son solide appétit exprime son envie de me voir revenir à la maison. S'il n'en avait pas envie, il serait trop contrarié pour manger autant.

– Si. Une maison avec piscine.

– C'est hors de prix, intervient mon père en s'emparant de la salière.

– Pas si elle loue un appartement dans une résidence, Frank. Beaucoup de résidences comportent une piscine. Evidemment, dans ce cas, le loyer est plus élevé. Il en existe quelques-unes à Timonium, je crois. Ou Lutherville.

– J'envisageais de revenir vivre en centre ville, dis-je tout en tentant de percer les ténèbres à la recherche de beurre pour ma pomme de terre.

Malgré la large porte coulissante vitrée donnant sur la terrasse, la pénombre règne en permanence dans la salle à manger de mes parents. Ils s'obstinent à tirer les rideaux afin de ne pas réchauffer la pièce et abuser de l'air conditionné. Mais la chaleur est telle aujourd'hui qu'ils ont mis la climatisation en marche.

– Pourquoi habiter le centre-ville ? demande ma mère. Impossible d'y avoir une piscine.

– La vie en ville me manque.

– Gina dit que tu as un petit ami.

Quelle traîtresse, cette Gina ! Je ne lui ai parlé de Henry qu'une seule fois et elle l'a déjà répété à maman.

– Je sors avec quelqu'un. Rien de sérieux.

– Tu devrais l'inviter.

– On verra.

Après dîner, j'aide maman à ranger, puis m'assieds un moment avec elle sur la terrasse, avant de décréter que je veux rentrer avant la nuit. Elle aime m'entendre parler ainsi. Elle n'aime pas que nous conduisions à la nuit tombée, surtout depuis mon accident.

Tout le long du chemin, je me répète que je n'appellerai pas Henry. Comme un mantra – ne l'appelle pas, ne l'appelle pas, ne l'appelle pas. Mais, à des kilomètres de là, ce fichu pied de lavande me crie son propre mantra en retour – il veut que tu l'appelles, il veut que tu l'appelles, il veut que tu l'appelles. Un bras de fer s'engage.

Je perds.

A peine entrée dans la maison qui embaume la lavande, je sors la carte de Henry. Je raisonne : puisqu'il s'attend que je l'appelle, et qu'il sait que je sais qu'il s'y attend, l'appeler n'est pas capituler. Il s'agit plutôt de prouver que je comprends la plaisanterie.

Le cœur léger, je compose son numéro et suis presque surprise lorsqu'il répond. Mais immédiatement sa voix rauque éveille ma suspicion. Regardant la lavande, je me souviens de sa signification : mensonge.

– Salut ! Je voulais te remercier pour la plante. Je m'y attendais mais c'est gentil tout de même. Adorable.

– De rien, dit-il de cette voix un peu vague qu'on emploie lorsqu'on n'a pas encore identifié son interlocuteur. Je me suis assoupi devant les infos, ajoute-t-il.

Il s'est assoupi – ou il était en train de fricoter avec une autre nana ? Le pied de lavande semble devenir phosphorescent. Je ferme les yeux et secoue la tête.

– Excuse-moi de t'avoir dérangé. Je peux rappeler plus tard.

Rappeler plus tard ? Pourquoi ?

– Non, non, pas de problème. Que fais-tu ?

Rien. Excepté m'apitoyer sur mon sort, art que j'ai perfectionné à l'excès – j'expose au musée de Baltimore le mois prochain, je ne vous l'ai pas dit ?

Henry m'arrache à mes idées noires. Il me parle d'un voilier qu'il est allé admirer, puis me demande si je suis occupée ou si j'aimerais venir dîner chez lui.

En moins de temps qu'il n'en faut pour crier « Danger! Danger ! », je fourre quelques vêtements dans un sac de marin, verse une ration supplémentaire à Trixie et m'efforce de mettre la main sur mon string léopard. Que je trouve dans un recoin au fond de mon placard à linge.

A ce moment, je me suis déjà infligée cinq fois mon discours sur la femme du nouveau



millénaire. Ce discours tient à la fois d'une publicité pour les cigarettes extra-longues et d'un manifeste féministe. Cela donne à peu près ceci : Henry me fait du bien, physiquement. Or je suis seule maîtresse de ma destinée, donc si j'ai envie de passer un bon moment au lit, pourquoi m'en priver, tant que je fais attention ? Qui ne risque rien n'a rien. Pourquoi remettre à demain...

Non, attendez. Cela ne ressemble en rien aux sages paroles de la Femme du Nouveau Millénaire.

Vous cernez le problème – chaque fois que je me voudrais Femme Nouvelle, je finis Avant-Guerre, et la féministe en moi se métamorphose en une vieille bique à l'allure de babouchka russe agitant sous mon nez un doigt crochu en croissant : « Un homme n'achète pas une vache s'il peut avoir son lait pour rien. » Sauf que Babouchka, elle, parle avec un gros accent guttural évoquant une voix enrhumée. S'ensuit alors un débat avec la babouchka rétrograde, durant lequel la féministe hurle que si elle veut donner son lait sans vendre la vache, cela la regarde, ce à quoi Babouchka la rétrograde rétorque par une malédiction dont chaque mot s'achève dans un éternuement.

Regardons les choses en face. Je suis dans un sale état. Mais une chose est certaine – vivre comme une nonne n'arrangera rien, n'est-ce pas ? Exact. Même Babouchka la rétrograde l'admettrait (c'est évident.) D'ailleurs je les ai rangées, elle et sa copine, dans leur boîte pour la nuit. La nuit appartient à Henry.

Henry ne me déçoit pas. Ses talents culinaires sont à la hauteur de son savoir-faire concernant le café. A mon arrivée, une odeur d'ail et de citron flotte dans l'appartement, de la musique douce s'échappe du lecteur CD, les lumières sont tamisées, des bougies brûlent dans chaque pièce et deux verres d'un vin rouge rubis attendent sur une table basse devant le canapé de cuir noir.

Dois-je lui dire que j'ai déjà dîné ? Et puis zut, non. C'est bien la méthode Scarlett O'Hara, non ? S'empiffrer avant la fête pour se contenter de picorer devant les mecs.

Mais la cuisine de Henry est bien trop délicieuse pour ce genre d'espièglerie. Je décide de tester la méthode de Scarlett un autre jour. D'ailleurs, chez ma mère je n'ai pas tant mangé – il était trop tôt pour dîner. Henry a cuisiné un poulet frit accompagné d'une sauce au citron et aux câpres, un risotto, des asperges, des fraises et de la crème arrosée de Brandy en dessert.

– Tu les as achetées au marché ? dis-je en finissant les fraises.

– Oui. Hier.

Humm... Donc sans le savoir, Henry et Sam rôdaient tous deux dans Lexington ce week-end.

Si Henry compte sur ses talents culinaires pour attirer les femmes dans son lit, eh bien, c'est efficace ! Après cet aguichant dîner, je me retrouve dans son lit en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « les plantes ne mentent pas ». En fait, nous ne parvenons pas jusqu'au lit. Enfin pas tout de suite. Nous faisons d'abord l'amour sur le sofa, puis dans la douche. Et, *enfin*, dans le lit.

Je me demandais si mon souvenir de ses talents dans ce domaine était faussé par ma longue abstinence. Mais non, Henry est réellement un amant incomparable. J'en viens à penser que c'est moi qui devrais lui envoyer des fleurs.

Il est près de minuit maintenant et seule la faible lumière des lampadaires du parking à l'extérieur éclaire la chambre. Je comprends à la respiration de Henry qu'il est en train de s'endormir. Ma tête sur son épaule, j'écoute les battements de son cœur s'échapper de sa poitrine.

Il n'a fait aucune allusion au fait de passer la nuit ensemble. Comme demain est un jour ouvrable, j'en conclus que je devrais rentrer chez moi. Evidemment, j'ai emporté quelques affaires, mais je ne vais pas m'imposer. J'ai *quand même* des principes.

Je me glisse hors du lit, ramasse mon T-shirt sur le sol et l'enfile sans soutien-gorge. Henry se réveille.

– Où vas-tu ?

Il fixe le contour de mes seins sous le T-shirt. Son regard s'allume comme celui d'un loup d'humeur lubrique.

– Chez moi. Je travaille demain.

Il tend le bras et me ramène avec douceur dans le lit. Il m'embrasse dans le cou, caresse mes seins. Une série de chocs électriques parcourt ma colonne vertébrale.

– Reste, murmure-t-il en me mordillant l'oreille. Reste toute la nuit, *conchita*.

Ai-je besoin qu'on me le dise deux fois ?

Je me glisse de nouveau entre les draps et suis épatée de découvrir Henry déjà excité. Une fois de plus. Il farfouille dans la table de nuit à la recherche d'une protection et je ferme les yeux. J'ai l'impression de ressembler à Trixie. J'ai envie de ronronner et de pelotonner ma tête contre son bras. Mais en quelques secondes, Henry m'arrache davantage que des ronronnements.

Le lendemain, il décampe à 7 h 30 et je me retrouve livrée à moi-même dans son appartement. Si pour lui la fortune appartient à ceux qui se lèvent tôt, ma boutique, elle, n'ouvre pas avant 9 h 35. Enfin elle est censée ouvrir à 9 h 30 mais chaque jour j'arrive en courant, avec cinq minutes de retard.

En prenant le petit déjeuner, il m'a demandé si j'aimerais aller faire du bateau un de ces jours. Bien sûr que oui, ai-je répondu. Alors que je n'aime pas tellement naviguer, que ce soit en bateau, en avion ou autre, et que je préfère rester sur la terre ferme. Mais inutile de pousser Henry à chercher de la compagnie ailleurs.

Je sais, je sais, je me rappelle les paroles de la féministe en moi, me conseillant de m'éclater au lit et d'envoyer le reste au diable. Mais cette damnée babouchka ne me lâche pas. Je semble incapable de repousser l'idée qu'il puisse s'agir d'un prélude à une relation stable. A une relation en tout cas. Au petit déjeuner, j'ai observé Henry et établi la liste de ses qualités. Il sait écouter. Il sait cuisiner. C'est un formidable amant. Y a-t-il un revers à la médaille ?

Dès qu'il quitte l'appartement, je me trouve confrontée à un grave problème d'éthique. Est-ce que je plombe sa facture téléphonique de quelques milliers de dollars, mets son appartement sens dessus dessous, ou fouille simplement dans ses affaires ?

Comme dans le fond je suis bonne fille, je choisis de simplement fouiller dans ses affaires.

La fouille se révèle futile. L'appart de Henry est aussi vide que son cœur. Je commence à me demander s'il ne squatte pas l'appartement témoin de la résidence, à l'insu de l'agent immobilier.

Ses vêtements sont pliés avec une précision fasciste. Les seules photos qu'il conserve sont deux photos peu récentes qui semblent le représenter avec sa mère, lors de deux remises de diplômes.

Ses factures sont payées et, à la simple vue de ses placards de cuisine, Martha Stewart, la reine des fées du logis, s'empresserait de l'adopter.

Le seul indice révélateur d'une vie privée se trouve dans son réfrigérateur où sont stockés les ingrédients nécessaires à ses manœuvres séductrices – gousses d'ail, vin blanc, citrons, beurre, échalotes. J'ouvre le freezer, m'attendant à le trouver vide, mais mon cœur se glace à la même température que son contenu.

De la glace Häagen-Dazs. Un pot tout neuf. Parfum café. Je l'ouvre et remarque qu'une seule portion manque. Henry déteste la glace au café. Il me l'a avoué dimanche matin. Comme il adore le café, je ne l'avais pas cru. Et comme moi j'adore la glace au café, j'avais plaisanté en disant qu'il devait en cacher un pot qu'il gardait pour lui. Il avait alors ouvert son freezer afin de me prouver qu'il était vide, excepté le bac à glaçons et deux sachets de brocolis congelés.

Et aujourd'hui son freezer contient un pot d'Häagen-Dazs. Quelqu'un ici aime la glace au café. Quelqu'un pour qui Henry a acheté cette glace au café. Quelqu'un pour qui il l'a achetée entre le moment où je suis partie dimanche matin et celui où je suis arrivée dimanche soir.

Ma première pensée est pour me dire que ce type est une vraie dynamo. Après la nuit que nous avons passée, j'ai peine à imaginer qu'il ait encore eu de l'énergie pour une autre. A moins que cette autre ne se laisse pas faire. Peut-être s'agit-il d'une Tess Wintergarten. Une femme qu'il désire réellement, qui écoute la rétrograde en elle, et qui se refuse à lui, l'obligeant à se rabattre sur le second choix, Amy Sheldon, nana tellement en manque de sexe qu'elle choisit le type le plus susceptible de la blesser.

Je suis tentée de finir la glace et de reposer le pot vide dans le freezer. Ça lui apprendra. Quelle bonne surprise la prochaine fois qu'il invitera Mlle Dazs à dîner et que celle-ci aura envie de sa glace au café.

Mais j'interromps mon geste de m'emparer d'une cuiller. Tout cela est ridicule. Deux nuits ensemble et je me suis déjà métamorphosée en monstre d'une jalousie shakespearienne ? De plus, si je dévore cette glace, je serais un *gros* monstre d'une jalousie shakespearienne.

Mieux vaut remplacer ces vibrations négatives par des vibrations constructives. Peut-être en semant des petits mots dans son appart afin que la prochaine invitée les trouve ? Attention, diraient ces messages, vous vous trouvez chez un séducteur misogyne. Faites demi-tour avant qu'il ne soit trop tard.

Ecoutez le langage des fleurs !

## Chrysanthèmes chinois : bonne humeur dans l'adversité.

*Négocier avec la mère de Rick revenait à négocier avec une autorité étrangère intransigeante. Nous prenions rendez-vous, bavardions, discussions le plan de table, les couleurs, les fleurs... Je repartais satisfaite, persuadée que nous étions sur la même longueur d'onde. Invariablement, peu après notre rendez-vous elle appelait Rick et lui faisait part de ses désirs réels, en général incompatibles avec les miens. Messenger de ces réclamations, le pauvre Rick se répandait tant en excuses que je finissais en général par le prendre en pitié et accepter des compromis, renonçant à mes propres désirs en ce qui concernait les noces parfaites. Finalement, il était plus important de construire un mariage parfait.*

Lorsque vous êtes fleuriste, on vous fait rarement livrer des fleurs sur votre lieu de travail.

Aussi suis-je plutôt surprise lorsqu'une camionnette de Floral Garden se gare en double file devant la boutique et qu'un livreur un peu surpris entre en courant, muni d'une autre de ces boîtes blanches. Je signe le récépissé, pose la boîte de côté et termine la commande du client qui se tient devant moi.

Puis je réponds à plusieurs coups de téléphone. Puis je prépare quelques commandes.

Il s'écoule une bonne heure avant que je ne me tourne vers la boîte et ouvre l'enveloppe qui l'accompagne. Oui, oui, cela demande un contrôle de soi surhumain. Mais cela me reconforte d'ignorer la boîte, comme si j'ignorais Henry lui-même et le faisais languir.

Pour parvenir à attendre une heure, je m'imagine demander à « Brad » d'ouvrir l'enveloppe pour moi – « Tu peux t'en occuper Brad, s'il te plaît ? » Puis je me concentre sur une autre tâche, pendant que mon Brad fictif extrait la carte de l'enveloppe et la lit à haute voix.

Quel fantasme réjouissant – moi, indécise et désirée, et Brad, le beau mec jaloux.

Cette fois la carte dit : « Les mots ne peuvent exprimer... Tout à toi, Henry. »

Tout à toi ? Henry Castle, gagnant toutes catégories des concours de gigolos, confesse son amour pour moi ? Je ne crois pas.

« Tout à toi » ne signifie pas davantage que « Cordialement ». Lors de ma dernière année de lycée, j'ai échangé des lettres pendant environ six mois avec un correspondant anglais. Il terminait toutes ses lettres par « Tout à toi ». J'avais commencé à calculer combien de temps s'écoulerait, une fois que je l'aurais épousé et que nous nous serions installés dans la campagne anglaise, avant que je ne souffre du mal du pays. Selon mes calculs, cinq bonnes années m'auraient été nécessaires avant que je ne soupire après ma terre natale. Mais j'avais brutalement mis un terme à mes calculs lorsque j'avais découvert qu'il écrivait aussi à ma copine Sheila, tout comme à notre prof d'anglais, Mlle Beckwith qui, maintenant que j'y pense, ressemblait beaucoup à la babouchka de mes récentes affabulations. Notre ami britannique signait toutes ses lettres de la même façon – «

Tout à toi ».

Cette fois les fleurs ne parlent pas d'amour. Il a choisi un laurier-rose. Le laurier-rose signifie « Méfie-toi ».

Au moins il est honnête, me dis-je, les yeux plissés. Honnête, mais énigmatique. Pourquoi envoyer des messages codés ? Pourquoi ne pas avouer simplement : « Je suis un play-boy cavaleur et tant que tu as envie de jouer, je joue. »

Ma main se tend vers le téléphone et je m'imagine remercier Henry, puis lui demander tout de go pourquoi il ne me parle pas franchement au lieu de se cacher derrière les fleurs. Je me rappelle alors que je ne cherche pas une relation stable. Ah, c'est vrai. Pas de relation stable. N'est-ce pas ? C'est Babouchka que j'entends ricaner dans le fond ?

Maintenant c'est moi qui me cache. De moi-même. Ma main s'éloigne du téléphone. Je ferais mieux de définir mes propres sentiments avant de m'interroger sur les siens. Heureusement, j'ai plusieurs compositions florales urgentes – dont un pour un enterrement – à terminer avant que le livreur n'arrive. Pas le temps de sangloter, de donner dans la psychanalyse ou de passer des coups de fil inconsiderés.

Chaque fois que je songe à appeler Henry, je me force à me souvenir de ce que j'ai ressenti lorsque j'ai découvert l'Häagen-Dazs. Trahie par la crème glacée. En dégusterai-je à nouveau un jour ?

Je crois que oui.

Mais ferai-je confiance à Henry ? Non. Les messages que m'adresse son comportement expriment sans détour à quel genre de relation je peux m'attendre. Relations sexuelles agréables. Mais que ton cœur ne quitte pas le port pour le grand large, ma petite, j'ai une mauvaise nouvelle pour lui. Pourquoi acheter le bateau lorsqu'on peut naviguer gratuitement ?

L'après-midi, entre deux commandes de fleurs et autres tâches, je parcours les petites annonces immobilières et réponds même à quelques-unes par téléphone. Malgré mes paroles en l'air concernant mon retour en ville, j'ai décidé que la campagne me réussissait mieux, et je cherche dans le même coin et dans le comté de Carroll.

Mais je ne trouve rien. Deux des endroits que j'appelle sont déjà loués. Et le troisième a le téléphone coupé.

Tard dans la journée, je réfléchis en tapotant du bout des doigts sur le comptoir lorsque le téléphone sonne.

C'est Henry.

– Tu as reçu mes fleurs ?

– Oui, dis-je, m'efforçant de parler d'un ton froid.

Mais quelque chose dans sa voix sombre me rappelle sa voix au plus fort du plaisir. Et puis il a enfreint sa propre règle. Il m'appelle au lieu d'attendre que ce soit moi qui l'appelle. Malgré moi, je fonds un peu. Peut-être devrais-je me montrer moins tranchée, plus ouverte.

– Tu sais ce que signifie le laurier-rose ?

– Non. Qu'est-ce qu'il signifie ? demande-t-il.

Impossible de savoir s'il fait semblant.

– Méfie-toi.

Il rit de tout son cœur.

– C'est de circonstance.

– Au moins tu ne m'as pas à nouveau écrit « Merci pour cette soirée incomparable ».

– Minute. L'autre jour j'ai écrit : « Merci pour cette soirée *réellement* incomparable. »

– Je suis occupée, dis-je, bien que la boutique vide soit d'un calme mortel.

Je voudrais avoir l'air léger, dégage. Je voudrais que la féministe en moi resurgisse. Où est-elle lorsque j'ai besoin d'elle?

– ... que puis-je pour toi ?

– Je dois assister à un gala jeudi. L'association des avocats de la défense de Baltimore. Au Hyatt. Ça te dit de m'accompagner ?

Intérieurement, je m'effondre. J'ai déjà assisté à ce gala, mais avec Rick. Et si son père s'y rendait également ? Et si mes souvenirs, embusqués, m'y guettaient? Mais que Henry m'invite signifie... signifie quelque chose. Assister à un gala important à son bras, ou au bras de n'importe quel autre homme, montrer à tout le monde – tout le monde, même des étrangers – que j'ai un mec, serait tellement bon. Même s'il s'agit d'un mec avec qui ma relation se résume à d'agréables galipettes dans le foin.

– Je... je ne sais pas. Je n'ai rien à me mettre, dis-je.

Je mens. Je possède une robe de soie bleue, jamais portée. Je l'avais achetée pour la répétition du mariage. Je me demande si elle me va encore.

– Achète quelque chose, dit-il d'une voix toujours riieuse.

– C'est une grosse dépense ! dis-je d'une voix indignée.

– Tu dois bien avoir un truc à te mettre, Amy.

Sa voix s'est adoucie, s'est même fait un brin suppliante. A moins que ce ne soit un brin exaspérée.

Je ne sais que répondre. Bien sûr que j'ai un truc à me mettre. Si je ne porte pas la robe de soie bleue, je peux me rabattre sur mon pantalon de soirée noir. Comme je reste silencieuse, il pousse un bref soupir, puis j'entends une voix lui annoncer que quelqu'un le demande au téléphone.

Son ton se fait glacial.

– OK. Peu importe. Je dois te laisser. A plus.

A plus ? Et « Tout à toi » alors ? Ma main s'attarde sur le récepteur. J'éprouve un besoin irrésistible de le rappeler et lui débiter d'un trait que j'ai envie de l'accompagner mais que je ne peux pas parce que, vois-tu, tu occupes le poste de mon fiancé, et que son père ne tient plus vraiment à me voir, à cause de l'accident, et... ah oui, ai-je précisé que j'étais au volant, mais j'aimerais vraiment que tu me voies dans la robe de soie bleue parce que je sais que ma tenue ferait briller tes yeux de la façon dont ils brillaient la nuit dernière... Et en ce moment ce que je désire le plus au monde, à part une piscine, c'est faire briller de désir les yeux d'un homme. Or tu

es un homme. Mon homme. Et Dieu que c'est bon de dire « mon homme ». Même en ne parlant que de l'instant présent.

Je manque éclater en sanglots.

Mais le tintement de la porte de la boutique retentit et Wendy apparaît, le visage marbré, le poing crispé sur un mouchoir, et sanglotant assez pour nous deux.

– Ma grande, que se passe-t-il ?

Je me précipite pour la prendre dans mes bras.

– Il est marié ! s'écrie-t-elle.

Mon cœur sombre. Henry est marié. Non seulement c'est un gigolo, mais il trompe sa femme ! Idiote, idiote d'Amy. Livrer ton cœur ainsi au premier mec qui connaît la technique pour faire vibrer ta colonne vertébrale sous ses doigts ! A qui essaies-tu de raconter des histoires ? C'est bien de ton cœur qu'il s'agit, ma vieille. Couché dans le lit de Henry et enseveli sous une libido torride, mais ton cœur tout de même. Mon Dieu, quelle amie exceptionnelle j'ai en Wendy, qui par sympathie sanglote sur mon épaule.

Je la serre très fort et me mords la lèvre pour m'empêcher de pleurer moi aussi. Je me répète qu'il est préférable de se débarrasser de la douleur brutalement, d'un coup sec. Les fleurs m'ont avertie, mais j'ai refusé de les écouter. D'ailleurs, il était encore trop tôt pour que j'entame une relation sérieuse. L'accident date de deux ans, mais un an au moins a été consacré à la rééducation. Je ne me sens à nouveau moi-même que depuis un an, et j'ai retrouvé un semblant d'énergie depuis seulement six mois. Je n'ai pas le droit d'être déçue. Hé, ce n'est pas si grave. Je m'en remettrai. Ma première rupture après Rick. Un jour, je regarderai en arrière et reconnaîtrai que ç'a été un dur moment, mais qu'il était positif que j'aie recommencé à sortir avec des mecs.

– Marié ? Comment l'as-tu découvert ?

J'ai posé la question d'une voix tremblante.

– J'étais allée le rejoindre dans son bureau pour déjeuner avec lui, renifle-t-elle.

– Hein ? Pourquoi ?

Je tire un mouchoir de la boîte sur le comptoir et le lui tends. Wendy avait rendez-vous avec Henry pour déjeuner. Quelle amie ! Elle voulait le sonder à mon sujet. Malgré ma colère et ma douleur, je suis touchée.

– Je voulais lui faire une surprise, explique-t-elle, agacée. Mais il n'était pas là. Par contre un étudiant est entré et m'a demandé si j'étais sa femme.

Rembobinons. Un étudiant ? Dans le bureau de Henry ? Dans un cabinet d'avocats ?

Minute. Une nouvelle image supplante celle de Henry assis derrière son bureau où une photo de sa femme et de ses enfants s'offre à la vue de Wendy. Le nouveau scénario prend place dans le bureau de Sam. Sam le professeur. Sam l'enfoiré.

Et alors – pardonnez-moi mon Dieu ! – je suis soulagée. Mon visage rougit de honte. Oui, je l'admets. Je suis heureuse que Henry ne soit pas l'homme adultère, même si cela signifie que Sam l'est, et que Wendy est bouleversée. Tout ce qui m'importe, c'est qu'il ne s'agit pas de mon Henry. *Mon* Henry célibataire. J'ai été épargnée, tandis que l'ange des cœurs brisés a frappé à la porte de

Wendy.

– Wendy, ça ne prouve rien, dis-je avec effort.

Mais à l'intérieur de moi une petite voix crie sa joie. Je tapote l'épaule de Wendy, la guide vers un tabouret derrière le comptoir et sors le dernier de mes Coca du frigo. Note perso : réassortir mon stock de Coca avant qu'une nouvelle migraine ne frappe.

– Ce n'est pas tout...

Elle me remercie pour le Coca et en avale une bonne lampée.

– ... Un professeur est entré déposer des papiers pour Sam. J'ai mentionné négligemment que je l'attendais pour aller déjeuner. Son collègue a répondu : « Ainsi vous êtes la femme de Sam. »

Elle sanglote de plus belle. Je prends un autre mouchoir tandis qu'elle continue de raconter.

– Il a dû entendre l'étudiant et supposer que...

– Ce n'est pas fini. Mais c'est fini. Je le sais. Et ma honte se dilue maintenant, remplacée par une profonde tristesse pour mon amie qui ne mérite pas ça, qui mérite fidélité et tendresse, exactement ce qu'elle a offert à cet ingrat de Sam.

– ... Il a commencé à me poser un tas de questions – des détails que Sam a dû lui confier concernant sa femme. Quand j'étais arrivée, comment était le temps en Californie et, enfin, quand pensais-je rejoindre Sam ici.

– Qu'as-tu répondu ?

– Rien ! J'ai bafouillé « sais pas », et il a fini par partir. Et moi aussi !

Donc, quand Sam va réintégrer son bureau, un professeur sympathique va le complimenter sur la beauté de sa femme. La vie est bien faite.

Je regarde Wendy et me rétracte. La vie n'est pas bien faite. Wendy a consacré presque un an à ce type. Qui aurait pensé qu'un prof de fac mentirait ainsi ? Un prof de fac avec l'allure de Sam ?

– Donc tu n'as pas encore parlé à Sam ?

Je ne sais pas quoi lui dire. Je ne peux pas lui assurer que tout va bien, qu'elle se trompe peut-être et que Sam est en réalité aussi fidèle qu'un labrador. Non, impossible. Et je ne peux pas dire non plus : « Dieu merci tu ne parlais pas de Henry. »

– Sam est un enfoiré.

J'ai fini par lâcher les mots, pensant qu'ils la réconforteraient.

– Quoi ?

– Sam est un enfoiré. Je l'ai toujours su. Il ne me regarde jamais dans les yeux.

Wendy cesse de renifler et se redresse sur le tabouret.

– Tu l'as toujours trouvé nul ?

– Oui. Toujours. Je lui ai toujours trouvé, je ne sais pas, quelque chose de faux.

– Pourquoi n'as-tu jamais rien dit ?

– Tu semblais heureuse. Je ne pensais pas que c'était mon rôle.

– Pourquoi pas ? Tu es ma meilleure amie.



Ses yeux s'agrandissent et se remplissent de larmes. Son regard me transperce. Le traître, ce n'est plus Sam, mais moi.

– Je... je ne sais pas. Je pensais simplement que...

Que pense-t-on dans ces circonstances ? Je ne voulais pas avoir l'air de tenir le même discours que sa mère, pour qui sortir avec un prof de fac équivalait à sortir avec un communiste.

– ... Je ne voulais pas le juger.

– Mais tu l'as jugé. Simplement, tu as gardé ton jugement pour toi-même. Ce n'est pas sympa, Amy. Je ne t'aurais jamais fait ça.

Elle semble blessée. Ma bouche se dessèche. Elle a raison. J'aurais dû dire quelque chose. Je me suis montrée égoïste. J'ai eu peur de détruire notre amitié en parlant, or j'avais besoin de son amitié.

– Je suis désolée.

– As-tu tout de suite deviné qu'il était marié ?

– Non, mais je l'ai soupçonné.

– Tu as soupçonné qu'il était marié et tu ne m'as rien dit?

Wendy regarde sa montre et secoue la tête.

– Zut ! J'ai un rendez-vous à 16 heures.

– Qu'as-tu fait depuis l'heure du déjeuner ?

– J'ai marché. Pensé.

Elle ne pleure plus. La colère a pris le dessus. Une colère dirigée contre moi.

– Tu veux que j'appelle ton boulot, les prévenir que tu seras en retard ? Mieux, pourquoi ne pas leur dire que tu ne reviendras pas aujourd'hui ? Rentre chez toi. Relaxe-toi, allonge-toi. Regarde un film.

Je ferais n'importe quoi pour l'aider.

Elle me regarde comme si j'avais deux têtes. Ce qui n'est pas faux si on y réfléchit – les deux femmes qui m'habitent ont entamé un débat quant à ce qu'elles viennent d'apprendre. Non, pas le fait que Henry soit bien célibataire, mais le fait que Henry compte pour moi. Ou du moins que j'ai envie qu'il compte pour moi.

– Si tu m'avais dit que tu soupçonnais Sam d'être marié, je t'aurais écoutée, dit Wendy d'une petite voix fatiguée.

– J'ai essayé de t'avertir une fois, dis-je faiblement, tandis qu'un souvenir ressurgit à mon esprit.

– Quand?

– Lorsque Sam n'a pas pu passer Noël avec toi. Tu te souviens ? Je t'ai dit : ça ne présage rien de bon.

Wendy grimace.

– C'était un avertissement ? Pourquoi ne l'as-tu pas écrit en swahili et envoyé par la poste ?

– J’ai cru que tu avais compris le message. Quand un mec ne peut pas passer les fêtes avec toi, cela ne peut signifier qu’une seule chose.

– Qu’il doit rendre visite à ses parents pour Noël, exactement comme moi, sauf que l’année dernière mes parents fêtaient Noël au Mexique.

Elle a cessé de pleurer. Ma thérapie a fonctionné.

– Bon, d’accord. Ce n’était qu’une intuition. L’intuition que quelque chose ne collait pas. J’ignorais quoi. J’étais dans le noir. Comme toi.

Elle me fusille du regard, de ses yeux réduits à deux fentes de colère.

– Tu n’es pas comme moi. Tu ne sors pas avec un homme marié.

Elle secoue la tête, frustrée.

– Je dois partir sinon je serai en retard.

Elle hoche la tête, tourne les talons et s’en va. Donc, elle me voit maintenant comme l’ennemi, tandis que Sam est tiré d’affaire. Il est doué, ce Sam. Comment a-t-il réussi un truc pareil ?

Un nouveau mal de tête étreint mes tempes. J’ai trop de choses en tête. Petits amis dragueurs, meilleures amies en colère. Impossible de réfléchir à tout en même temps. J’appellerai Wendy lorsqu’elle aura pleuré un bon coup. La seule chose en mon pouvoir pour adoucir le choc, c’est lui offrir une épaule sur laquelle pleurer et une boîte de chocolats.

Non, des fleurs. J’arrache une feuille du carnet de commandes et y inscris l’adresse de Wendy. Chuck va bientôt arriver pour les livraisons de l’après-midi. Je choisis un géranium qui signifie amitié sincère, et un chrysanthème blanc qui signifie vérité. Wendy ne comprendra pas, bien sûr, mais c’est le message que j’ai envie de lui transmettre – qu’en ce moment où elle découvre une dure vérité, je suis à ses côtés et reste son amie. Sur la carte j’écris « En espérant que cela te remontera un peu le moral. Ame. »

Quand Chuck arrive un peu plus tard, je passe les livraisons en revue avec lui, en prenant mon temps, articulant avec soin et désignant même sur une carte certaines adresses. Je lui indique en particulier l’appartement de Wendy et insiste pour qu’il laisse la livraison devant la porte de son appartement et non dans le hall.

Chuck me demande si, durant l’été, il pourrait travailler à temps partiel à la boutique au lieu de seulement se charger des livraisons.

– Je te tiendrai au courant, dis-je. Mais Brad a la priorité. Je dois d’abord lui demander ce qu’il souhaite faire.

Chuck ignore que Brad n’existe pas.

Depuis des mois maintenant, je suis à court de personnel. L’employée à temps partiel, Danielle, a démissionné pour partir pour la Floride avec son petit ami. Si je tombais malade ou partais en vacances, la boutique fermerait. Mais comme la boutique ne m’appartient pas, je dois soumettre toute embauche potentielle à mon beau-frère, Fred, qui contactera le propriétaire, son client.

Après avoir suspendu le panneau « Fermé » et verrouillé la porte, je décide de ne pas rentrer tout de suite et de rendre visite à Gina. Ainsi je passerai un moment sympa avec elle et grappillerai à dîner avant d’entreprendre Fred au sujet d’une embauche éventuelle. Trixie dispose d’une

quantité de nourriture suffisante pour survivre à un hiver nucléaire, donc aucun problème.

Durant le court trajet qui me mène au nord de la ville, je passe devant l'immeuble de Tess Wintergarten. Zut, cette fille est vraiment douée ! J'ai à peine dépassé l'immeuble que ma voiture se met à gronder comme un ours au ventre vide. Tess n'a même pas besoin de vous jeter le mauvais œil pour vous nuire.

Le temps que j'atteigne la vaste demeure de Gina, ma voiture émet le son d'une moto trafiquée. Gina m'a entendue arriver et m'accueille sous la véranda. Elle me fixe, les bras croisés sur la poitrine.

– Mon Dieu, qu'est-ce qui arrive à ta voiture ? demande-t-elle tandis que j'entre d'un pas lourd.

Il fait frais à l'intérieur. Afin de combattre la vague de chaleur printanière, Gina a réglé l'air conditionné à fond.

– Je ne sais pas. C'est tout nouveau.

– Tu ferais mieux de l'emmener au garage. Tu vas pouvoir rentrer ?

– Oui. Ça ira, j'en suis sûre.

Elle m'entraîne dans la cuisine et je m'assieds sur un tabouret tandis qu'elle mitonne une recette sélectionnée dans un livre de cuisine pour gourmet. Je la regarde émincer échalotes, ail et poulet avant de les verser dans une casserole. Le plat ressemble à celui que Henry a cuisiné pour moi et l'eau me monte à la bouche.

– Le petit ami de Wendy est marié, dis-je en guise de conversation.

– Sam ? Il ne m'a jamais plu.

– A moi non plus. Wendy est effondrée.

– Elle va le quitter, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, dis-je.

Mais je n'en suis pas certaine du tout.

Dans l'univers des gens mariés, l'univers dans lequel vit ma sœur, la logique veut qu'on rompe avec un petit ami qui se révèle marié. Dans l'univers des personnes non mariées... c'est moins clair. Je me frotte le front.

– Encore une migraine ? demande Gina. J'ai de l'aspirine.

– Tu n'as pas d'ibuprofène ?

– Non. De l'Excedrin si tu veux. Et du paracétamol extra-fort.

– Non merci. Je prendrai un truc en rentrant à la maison.

Nous discutons un moment de nos parents, puis d'un nouveau magasin que Gina a découvert qui propose des vêtements de designers à petits prix, puis d'une nouvelle émission télé qu'elle adore sur la chaîne spécialisée dans la déco. Gina est âgée de trois ans de plus que moi et a étudié l'histoire de l'art à la fac. C'est ainsi qu'elle a rencontré Fred. Il suivait un cours d'histoire de l'art optionnel. Ils se sont mariés dès la remise des diplômes, sept ans plus tôt. Je sais que Gina désire des enfants, mais Fred se montre plus réticent. Une raison de plus pour moi de ne pas raffoler de Fred. Il aime voyager dans le monde entier et sortir.

Fred arrive d'ailleurs environ une heure plus tard, suant et transpirant. Il dépose un rapide baiser sur la joue de Gina, puis se tourne vers moi et me sourit. Fred ressemble un peu à une version plus soignée de Sam. Mêmes front dégarni, cheveux filasses, silhouette mince et long visage. Mais Fred s'habille chez Brooks Brothers, est rasé de près et porte les cheveux courts, comme il est de mise dans le monde du travail.

– Comment ça va, Ame ? demande-t-il en se servant un scotch.

Il me tend la bouteille mais je la refuse d'un signe de tête.

– Plutôt bien.

Je me souviens alors que je suis venue lui parler d'embaucher un employé à temps partiel, et j'entame mon petit laïus. Il détourne le regard, tripote son verre, grimace, tord la bouche – pas bon signe.

– Les affaires ne sont pas terribles, dis-je, mais j'espère les voir reprendre bientôt. A la période des mariages.

– Bien, dit-il d'un ton vague.

Gina vide une casserole de pâtes fumantes dans la passoire.

– Tu devrais lui dire, Fred.

– Me dire quoi ?

Fred jette un bref coup d'œil à Gina.

– Rien n'est officiel.

– Qu'est-ce qui n'est pas officiel ?

Gina entasse assiettes et couverts sur un plateau pour les porter dehors. Nous dînons sur la terrasse.

– Elle va devoir faire des projets.

– Des projets à quel sujet ? dis-je d'un ton plus insistant.

J'ouvre la porte donnant sur la terrasse dallée à Gina qui dépose son plateau sur la table abritée d'un parasol avant de disposer assiettes et couverts. Je sors pour l'aider.

– Quels projets ? je répète.

– Fred, dit Gina, exaspérée, soit tu lui dis, soit c'est moi.

Fred s'approche de la porte.

– Macgregor envisage de réaliser ses actifs.

Ce qui en langage de comptable signifie « Tu vas perdre ton boulot ». Macgregor est le propriétaire de « Les fleurs d'Amy », la boutique qu'il avait achetée pour sa propre fille, Amy. Mais Amy, elle, avait déjà acheté un billet d'avion pour Madrid, où elle s'est envolée en compagnie d'un aspirant matador. La première fois que Fred a évoqué ce job, le nom de la boutique a résonné comme un signe du destin.

– Il va vendre la boutique ?

– C'est à peu près ça.

Fred avale lentement une gorgée de scotch.

– Il va vendre l'immeuble. Il a reçu une offre intéressante et va probablement finaliser la vente dès la fin de la semaine.

– Je ne savais pas qu'il possédait l'immeuble.

– Il est propriétaire de plusieurs immeubles du centre-ville, dit Fred, très sérieux, sur un ton indiquant que je suis vraiment idiote de l'ignorer. Mais cette information n'est pas de celles qu'on crie sur les toits.

Il lance un regard noir à Gina qui se contente de hausser les épaules.

Je déglutis avec difficulté.

– S'il vend l'immeuble à la fin de la semaine, combien de temps me restera-t-il ? Combien de temps avant que je ne me retrouve au chômage ?

Fred ne répond pas tout de suite mais se sert un nouveau scotch et en tend un à Gina qui s'en empare en regagnant la cuisine.

– Je ne sais pas trop. Cela dépend de la vitesse à laquelle agira le nouveau propriétaire.

– Qui est le nouveau propriétaire ?

– Je ne devrais pas le dire.

– Une boîte japonaise, lâche ma sœur.

Elle verse les pâtes dans un plat en terre avant de disposer le poulet dessus.

– Le dîner est prêt. Apporte les verres, Ame.

Je remarque qu'elle ne demande pas à Fred d'apporter les verres. Fred appartient à la vieille école. Moi travailler. Toi cuisiner et nettoyer. Ce genre de trucs.

Une boîte japonaise ? Ouille. Il y a des chances qu'ils ne conservent pas longtemps une boutique de fleurs déficitaire. Et qu'ils ferment en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « un bar à sushis marcherait bien ici ».

– Alors je suppose que le moment est mal choisi pour penser à embaucher, hein ? dis-je.

Et j'apporte les verres à vin, la bouteille de pinot grigio et le tire-bouchon.

## Trèfle blanc : pense à moi.

*Un mois avant l'accident, Rick et moi avions dîné chez mes parents. C'était par une chaude nuit d'été et, sur mon insistance, ma mère avait dressé le couvert dehors. Elle était réticente à l'idée de servir le dîner al fresco – elle avait évoqué les possibilités d'insectes et de pluie. Mais je trouvais la terrasse bien plus élégante que la salle à manger. Au moins pourrions-nous contempler le ciel bleu sombre piqueté des premières étoiles, au lieu de la reproduction bon marché d'un coucher de soleil sur la mer. Sachant la mère de Rick excellente cuisinière, maman s'était mise en quatre pour confectionner un plat de pâtes aux crevettes digne d'un gourmet. Après dîner, Rick et moi nous étions promenés, pieds nus sur la pelouse, et je lui avais montré les légumes récemment plantés par ma mère. Une abeille, dissimulée dans le trèfle à l'aspect agréable, s'était posée sur mon pied et m'avait piquée! J'étais parvenue à l'âge adulte sans avoir jamais une seule fois subi une piqûre d'abeille ou de guêpe, aussi cela représentait-il davantage qu'une douleur physique. Etre vaincue sur mon terrain par un minable insecte constituait un affront. Quatre semaines plus tard, mon pied était encore douloureux et j'avais failli l'utiliser comme excuse pour annuler notre sortie ce soir-là, le soir où tout s'est écroulé.*

\*\*\*

Pour noyer mon chagrin, je bois trop durant le dîner. Je vide trois grands verres de vin, tandis que ma sœur et Fred en dégustent délicatement un seul. Cela ajouté au fait que ma voiture émet le même son qu'un semi-remorque dopé aux stéroïdes, fait que ma sœur insiste pour que je reste dormir. Je ne proteste pas. Me glisser dans un lit équipé d'un matelas neuf et d'une couette de luxe déclenche une sensation agréable. Gina m'a installée dans une des quatre chambres de leur maison – la plus éloignée de la leur – située à l'angle de la façade.

Que soient maudits les façades et leurs angles. Gina et Fred vivent peut-être dans un quartier huppé de la ville, mais leur maison se trouve au coin de Roland Avenue, où dès 5 heures du matin, lorsque les gens se rendent à leur boulot en ville, les bus rugissent. Réveillée par le vacarme, je suis tentée de faire bon usage du temps ainsi gagné en peignant un message sur les draps, puis de les suspendre à la fenêtre pour avertir les passants :

– Attention. Vous vous dirigez vers Badlands. Tess Wintergarten.

Mais je préfère descendre et mettre le café en route avant de prendre une douche. Mon mal de tête menace maintenant de se transformer en migraine. Avec ce mal de tête latent hier soir, je n'aurais pas dû tant boire. Pour envenimer les choses, j'ai oublié mes pilules magiques à la maison et à la boutique. Aucune dans mon sac. Bravo Amy.

Quand je redescends, je trouve Fred, douché et habillé. Il boit son café à la table de la cuisine,

tout en parcourant les pages affaires du *Sun*, et en picorant des céréales complètes qui doivent avoir un goût de carton. Tout à l'heure j'ai disposé trois tasses près de la cafetière mais lui n'a préparé aucun bol de céréales à mon intention.

– B'jour, je marmotte.

Il ne répond pas avant d'avoir achevé la lecture de son article. Alors seulement il ferme son journal et lève les yeux sur moi.

– Bien dormi ?

– Ça va. La chambre est juste un peu bruyante le matin.

Il se lève pour se verser une nouvelle tasse.

– De toute façon il faut bien finir par se lever, dit-il.

– Comme c'est vrai.

Gina entre en traînant les pieds et en bâillant, vêtue d'une robe de chambre de soie d'un bleu profond.

– Merci d'avoir fait le café, Ame.

Je remarque qu'il ne lui vient pas à l'esprit que ce puisse être l'œuvre de Fred.

– Quelqu'un veut des pancakes ?

– Pas moi, répond Fred. J'ai pris des céréales. Demain peut-être. Il est l'heure que je parte.

Il lui sourit, à elle, sa « petite femme », avant de déposer un bisou sur sa joue. Il quitte la maison quelques minutes plus tard, sans dire au revoir.

– Tu as toujours mal à la tête ? demande Gina en mettant des toasts à griller.

– Oui. Je dois passer chez moi. Nourrir Trixie.

J'ai besoin de mes médicaments. Vite.

– Tu peux emprunter ma voiture.

– La mienne fera l'affaire. Je la ferai vérifier en revenant en ville.

– Ton portable est chargé ?

– Je ne sais pas. Certainement.

Non. Je n'ai pas de téléphone portable, mais je le cache à ma sœur. Après l'accident, pas une semaine ne passait sans que Gina ne me tanne pour que je me munisse d'un téléphone portable. Comme si en avoir eu un aurait fait une différence.

J'avais eu la ferme intention de m'en procurer un, mais son harcèlement avait déclenché chez moi un cas de *spitenfreude*. *Spitenfreude* est un mot allemand que j'ai inventé pour traduire la joie éprouvée à faire quelque chose en secret, dans le seul but d'embêter quelqu'un. Je trouvais drôle de donner à Gina un numéro de téléphone inventé et prétendre que j'oubliais toujours de l'ouvrir.

Puis la paresse s'en était mêlée et je ne m'étais jamais préoccupée de me procurer un portable pour de bon.

– Appelle-moi si tu as besoin de moi.

Munie de son toast et de son café, elle s'assied face à moi.

– Je m’inquiète pour toi, Ame.

Nous y voilà. Le bon vieux discours « Je m’inquiète pour toi ». Elle tourne autour, ces derniers mois. Devant son expression inquiète, je me félicite qu’elle ait reculé si longtemps. Elle s’est retenue de me faire son petit discours à ma sortie de l’hôpital, puis lorsque j’ai décidé de ne pas reprendre mon travail, et même lorsque j’ai déménagé à la campagne.

– Ces deux dernières années, tu t’es laissée porter par le courant, ce qui est compréhensible, commence-t-elle, lentement. Maintenant tu as une chance de mettre un terme à cette dérive. La vente de la boutique représente ta chance de réfléchir, évaluer où tu en es et décider où tu veux aller.

Elle se rejette en arrière.

– Je lisais l’autre jour un article qui parlait de réaliser ses rêves. Le thérapeute – un psychologue comportementaliste je crois – conseille de prendre le temps de rédiger un texte, assez long, décrivant la vie que nous mènerions si tous nos désirs étaient comblés. Peut-être devrais-tu te livrer à cet exercice. Cela t’aiderait à te remettre sur les rails.

Comme Gina a toujours eu la délicatesse de ne jamais me tanner pour que j’« oublie le passé », je réponds avec bonne humeur.

– Tu as raison. Je devrais essayer.

Fausse bonne humeur.

– ... Je m’y mets ce matin en arrivant à la maison.

Je pose ma tasse maintenant vide dans l’évier.

– ... Je crois qu’il est temps que je parte.

– Appelle-moi lorsque tu es arrivée.

– D’ac.

Avant de partir, je l’aide à vider, puis remplir le lave-vaisselle et l’écoute dissenter encore de recettes de cuisine et de décoration. Lorsque je reprends la route à 8 heures, mes tempes vrombissent au rythme du moteur de ma voiture – un rugissement irrégulier de douleur.

Je souffre tant que je pleure tout le long du chemin. Je fonds en larmes à l’entrée de la I-83 et sanglote le long de l’autoroute et de la 439.

Peut-être parce que ma voiture donne tous les signes d’agonie et que je ne veux pas la voir mourir ? Peut-être parce que je vais perdre coup sur coup mon domicile et mon job ? Ou parce que si je m’imagine écrire ce stupide texte « Ce que je désire de la vie » me vient à l’esprit une longue liste de choses que je n’imagine même pas obtenir un jour ?

Une piscine. Un boulot intéressant. Une belle maison. Mon ex-fiancé.

Ah et oui, plus de migraines. Arrivée devant ma porte, je m’essuie le visage du revers de la main et marmonne un salut à Trixie, mais elle m’ignore et s’éloigne dans les fourrés. A l’intérieur, je me jette sur une pilule antimigraine et vérifie mes messages. La maison sent le moisi – même la lavande n’est pas venue à bout de l’odeur des épluchures de fraises dans la poubelle de la cuisine. J’écoute le répondeur en sortant la poubelle.

« Salut, c’est Wendy. Merci pour les fleurs. C’est vraiment très gentil de ta part. Appelle-moi



quand tu peux. »

Elle semble aller mieux. Pas gaie, mais plus calme. Et plus en colère après moi.

« *Conchita*, tiens-moi au courant de ta décision concernant le gala. »

– Hum... Cela fait maintenant deux fois qu'il m'appelle.

« Pete Swilton à l'appareil. »

La voix hésitante de Pete résonne dans la pièce.

« Euh... rappelez-moi. »

J'ouvre l'ensemble des fenêtres afin de laisser pénétrer l'air frais et chasser l'odeur de fraises pourries, puis je rappelle Pete. Il vit dans sa ferme de Pennsylvanie. L'un de ses fils décroche, puis me demande de patienter tandis qu'il va chercher son papa.

Le temps que Pete reprenne la communication, je me suis versé un Coca et ai dégoté un petit gâteau Little Debbie au chocolat à grignoter.

– Miss Sheldon, je suis heureux que vous rappeliez. J'ai un marché à vous proposer.

Il s'avère que l'acheteur de Pete aimerait entamer les travaux le plus tôt possible. Pete est prêt à m'offrir l'équivalent d'un mois de loyer si je déménage sur-le-champ.

– C'est quand sur-le-champ ? dis-je en me versant davantage de Coca.

– Euh... d'ici la fin de la semaine.

Je manque recracher mon soda. Je parcours mon modeste domicile du regard et m'imagine faire mes cartons et m'en aller d'ici une semaine. Impossible. Pas avec un boulot et...

Un boulot ? Un boulot ? Je n'aurais bientôt plus de boulot ! *Prends le fric*, murmure la mercenaire naissante en moi. Et envoie le boulot au diable.

– D'accord, dis-je d'un ton égal. Vous payez aussi mes frais de déménagement et ça marche.

Pete accepte illico, et je comprends que j'aurais pu exiger bien davantage.

Après avoir raccroché, je me donne une minute pour laisser agir les pilules. Quand elles font enfin effet, je me sens plus calme, et dotée d'une énergie nouvelle. Je commence à rédiger une liste – pas la liste de ce qui me rendrait heureuse. Une liste d'un caractère plus pratique – comment procéder pour déménager et assurer ma sécurité matérielle en une semaine.

Première tâche : trouver un domicile.

Mais je repousse cette corvée et à la place contacte une entreprise de déménagement et un garde-meuble afin d'organiser mon départ. Comme je n'ai précisé à Pete aucun montant concernant les frais de déménagement, je choisis la formule la plus onéreuse – les déménageurs emballeront toutes mes affaires pour moi, jusqu'à la poubelle remplie de fraises pourries s'il me prend l'envie de la laisser à leur intention.

– Inutile d'aller travailler aujourd'hui, dis-je à Trixie qui miaule à la porte d'entrée. D'ailleurs, je crois que je vais me mettre en congé pour la semaine.

Une semaine de vacances. Je mérite des vacances. Je rappelle Wendy et la joins à son bureau juste avant qu'elle ne se rende en réunion. Elle n'en dit rien mais elle regrette son comportement.

– J'ai parlé à Sam, murmure-t-elle.

Elle travaille dans un vaste bureau paysager. On lui a attribué un box près de la fenêtre, sympa mais offrant peu d'intimité.

– Et ?

– Et il m'assure qu'ils sont sur le point de divorcer.

Oh non. Le vieux truc de « nous sommes sur le point de divorcer ». Wendy ne va quand même pas avaler ce...

– Et il veut m'emmener à la Jamaïque !

Sa voix excitée me donne envie de jeter le téléphone contre le mur.

– Euh, tu crois que c'est sage ? dis-je prudemment.

– Je n'ai pas encore dit oui, dit-elle. Je le laisse mariner un moment.

Le laisser mariner ? De quoi ce type s'angoisserait-il ? De ne pas pouvoir culbuter Wendy en Jamaïque ? Belle affaire. Il ira culbuter sa femme en Californie. Et si son collègue professeur a pris Wendy pour sa femme, c'est que sa femme non plus ne doit pas tenir du laideron. Comment fait ce mec ?

La fac étant très proche du 3900 Charles Street, je commence à soupçonner Tess Wintergarten et Sam d'être de mèche. Je les vois très bien dansant en cercle sur le terrain de foot en scandant des incantations qui métamorphosent les femmes rationnelles en idiots et les Pontiac rétros en tacots rouillés.

– Et toi, comment vas-tu ? demande Wendy. Tu étais chez Henry hier soir ?

– Non. J'ai dormi chez ma sœur. Mais je dois le rappeler. Il m'a laissé un message.

– C'est super, Ame. Il s'agit peut-être du début d'une belle histoire pour toi. Il est temps que tu affrontes à nouveau la vie.

– Gina dit exactement la même chose.

– Et Henry semble un type bien.

– Tu ne l'as jamais rencontré.

– Il t'envoie des fleurs. Combien de mecs en font autant ?

Je manque répondre que si peu de mecs envoient des fleurs, c'est parce que Henry a saturé le marché. Il envoie assez de fleurs pour toute la population masculine. A mon avis, il a été désigné pourvoyeur de fleurs par le reste de la gent masculine. Il se pourrait même qu'il soit en train d'envoyer des fleurs à l'instant même.

– Oui. C'est agréable.

Je voudrais lui annoncer la perte prochaine de mon boulot, mais elle doit se dépêcher d'aller à sa réunion.

– Je retrouve des copines vendredi. Tu veux venir ? Chez Women's Work à 19 heures, dit-elle, citant un nouveau club de gym réservé aux femmes.

– O.K. Super.

J'ai rappelé deux de mes correspondants, je n'ai plus d'excuse pour ne pas rappeler le dernier. Je tire la carte de Henry de mon sac. Pour qui je joue cette comédie ? Je connais son numéro de

téléphone par cœur. Même son numéro de fax. Ainsi que son adresse email. Si j'avais eu accès à son numéro de sécu, je l'aurais déjà mémorisé.

– Cabinet Squires, répond la nouvelle réceptionniste.

Par habitude, je manque répondre « Pourrais-je parler à Rick, s'il vous plaît » mais je m'interromps à temps, remplaçant in extremis son nom par celui de Henry.

Après un détour par la secrétaire personnelle de Henry, une nouvelle que je ne connais pas non plus, j'obtiens Henry au bout du fil. Mais, encore bouleversée par mon lapsus évité de peu, ma voix tremble un peu en lui disant bonjour.

– C'est à un sujet particulier ? demande-t-il.

– Non.

Là-dessus je fonds à nouveau en larmes. Excellente méthode pour tester une relation toute neuve – la crise de larmes. Moi qui croyais avoir épuisé mes larmes pour la journée, mais non ce sont bien de nouvelles larmes qui tombent à grosses gouttes sur mon jean.

– Je vais perdre mon boulot, finis-je par dire.

– Flûte, c'est la poisse, dit-il en guise de paroles de consolation. J'ai quelques minutes à moi. Que s'est-il passé ?

Je lui explique la boîte japonaise, ma maison et mon futur déménagement accéléré.

– Ecoute, j'attends un client, dit-il à la fin de mon monologue. Mais si tu veux, je peux passer te voir en sortant du bureau.

Je suis touchée. Il semble sincèrement désireux de me consoler. Je jette un coup d'œil autour de moi. Difficile d'imaginer Henry, Henry le citadin, Henry le carriériste à sa place chez moi. S'il vient ici, il comprendra tout de suite que je suis un imposteur. Que je ne suis pas une bête de sexe avec une jugeote au-dessus la moyenne, mais juste un chaton perdu. Et encore.

– O.K. Je te donne l'itinéraire.

Je dois entretenir un penchant secret pour les rendez-vous amoureux catastrophiques.

– J'apporte le dîner, dit-il avant de raccrocher.

Henry et à dîner. Deux nécessités vitales sont réglées.

Enfin un événement à attendre avec impatience. Le reste de la journée. Je me fais l'effet d'une nageuse qui vient d'établir un record – fatiguée, les yeux gonflés, mais ravie. Je trie mes affaires, qui se réduisent à peu de choses, même si cette maison comporte quatre pièces. Seuls le salon, la cuisine et une chambre sont meublés. La salle à manger est vide, si on excepte quelques vieilles chaises et un vieux buffet. Les autres chambres ne contiennent que des cartons.

Lorsque j'ai quitté l'appartement que je partageais avec Rick pour m'installer ici, mes maigres possessions ne remplissaient pas l'espace. Je m'étais dit que ce serait amusant de décorer, accumuler petit à petit le nécessaire. Mais je n'ai jamais trouvé le temps ni l'argent.

Quelques-uns des cartons non déballés contiennent les reliques de mon passé avec Rick. L'agenda établi par l'organisatrice du mariage. Des dossiers avec des informations sur diverses salles de banquet à louer. Des brochures concernant les destinations possibles pour la lune de miel. J'avais conservé tout cela pour diverses raisons. Parce que ces papiers me ramenaient à des

jours plus heureux. Mais aussi, je crois, parce que j'espérais qu'ils me seraient à nouveau utiles un jour, que peut-être je rencontrerais un nouveau Rick et devrais reprendre l'organisation de mon mariage de zéro. Comme un poste libre dans une entreprise pour lequel on doit trouver le bon candidat.

– C'est pour cette raison que j'ai fondu en larmes sur l'autoroute, dis-je à Trixie qui me suit partout.

Je jette un coup d'œil au contenu de l'un des cartons, le traîne en bas et l'abandonne dehors à côté de la poubelle. Inutile de fouiller davantage.

La chaleur de la fin de printemps s'abat sur la maison et je m'assoupis, enfin sereine, sur mon lit couvert d'un kilt rustique, seul achat que j'ai effectué pour rénover mes nouveaux quartiers lorsque j'ai emménagé. Afin que le lit me paraisse neuf, blanchi de tout souvenir ancien.

Le soir, après m'être douchée et changée, je me fais l'impression de sortir d'un tableau de Wyeth. J'ai passé une robe bain de soleil bleue et étalé de la crème parfumée au chèvrefeuille sur mes épaules. Henry s'est proposé d'apporter le repas, mais j'ai tout de même envie de préparer quelque chose. Je débusque quelques crackers et un carré de fromage non entamé. Le fromage se conserve indéfiniment, non ? Je suis en train de le couper et le disposer dans une assiette quand des pneus crissent sur la route de terre.

Je n'y peux rien – mon cœur bat la chamade. J'ouvre la porte sur Henry qui fixe d'un air sombre sa BM désormais poussiéreuse. D'une main il tient un grand sac plastique rempli de boîtes en polystyrène. De l'autre, sa veste sur l'épaule, style Frank Sinatra. Je craque.

– Tu as trouvé ! dis-je.

Il lève les yeux, fixe ma robe et sa mine sombre s'envole. Ce n'est pas encore un vrai sourire mais je ferai avec.

– De justesse. La circulation était infernale. J'ai peine à croire que tu fasses ce trajet tous les jours.

– Mmm... ça sent bon. Qu'est-ce que c'est ?

Je lui prends le sac des mains et me dirige vers la maison. Mais il stoppe mon élan pour m'embrasser et me pousse contre l'encadrement de la porte. Le soleil réchauffe mes épaules. Henry me réchauffe.

– C'est chinois, murmure-t-il. Ça se garde.

Je décide de commencer la visite guidée de la maison par la chambre.

Une demi-heure plus tard, nos membres mêlés sous la couette, nous écoutons les abeilles bourdonner au-dehors, autour du rhododendron dont les boutons violets et roses pourraient bien éclore d'un jour à l'autre.

Je laisse mon doigt courir du nez de Henry jusqu'à son menton, puis sa poitrine. Il sourit, les yeux fermés.

– Il est l'heure de manger, dit-il.

– Oui. J'ai faim.

Je me redresse et me hisse par-dessus lui pour sortir du lit, mais il empoigne mes fesses et les

malaxe, déclenchant en moi d'autres appétits.

– Tu es diabolique, Henry, dis-je en ronronnant.

Je l'embrasse et il finit par me lâcher. Même un séducteur a des besoins biologiques, et les effluves d'huile de sésame et d'ail de notre festin chinois chatouillent nos narines.

En bas, il m'aide à sortir les boîtes et je sors des assiettes d'un placard.

– Parle-moi de ton boulot, dit-il.

Il pioche dans le riz et l'agneau aux deux parfums, renonçant aux baguettes pour s'emparer d'une fourchette. Moi aussi je campe dans le camp des fourchettes. Je n'ai jamais maîtrisé le style baguettes.

– Il n'y a pas grand-chose à dire. L'immeuble va être vendu. Et il est peu probable que la boutique reste ouverte.

– Tu vas chercher dans quel secteur ? La gestion d'une autre boutique ?

– Non. La boutique était un hasard. Ça s'est présenté après l'accident.

– Pourquoi ne pas retourner chez Gelman ?

Je secoue la tête.

– Aucun poste n'est disponible. D'ailleurs je ne crois pas avoir envie d'y retourner. Je ne garde pas un bon souvenir de cette agence.

En partie, bien sûr, parce que j'associe Gelman à ma vie avec Rick. Mais aussi parce que le côté trop tendance de cette agence avait commencé à me fatiguer. Avant même de donner ma démission, j'avais déjà commencé à prospecter ailleurs.

– Le secteur de la communication ne t'intéresse plus ? Henry parcourt la cuisine du regard.

– Tu aurais de la bière ? ajoute-t-il.

– Non, dis-je avec bonne humeur. Mais j'ai du Coca.

– De l'eau fera l'affaire.

Je remplis deux verres. Une fois encore, il dévore comme s'il s'agissait de son dernier repas. Si je veux goûter aux petites bouchées de riz et d'agneau, j'ai intérêt à me dépêcher.

– Je ne suis pas très décidée, dis-je après m'être servie ce que j'estime être ma part.

– As-tu envisagé de consulter un conseiller professionnel ?

– Tu parles de ces personnes qui te font passer des tests piqués dans *Cosmo Magazine* ?

Henry ne rit pas.

– Ils font du bon boulot. J'en connais un. Son bureau se trouve sur Pratt Street.

– Je suis un peu serrée niveau budget en ce moment, surtout avec mon chômage imminent. Mais je trouverai un job.

– Leurs services ne sont pas hors de prix. Tu peux choisir différentes formules. Tu n'es pas obligée de prendre le menu complet avec chili con carne.

– Oh, Henry, j'adore quand tu parles espagnol, dis-je en minaudant.

Mais il ne rit toujours pas.

– Si tu cherches réellement, je peux t’aider. Mais si tu ne prends pas les choses au sérieux...

Curieuses paroles. Veut-il dire : « Si tu ne prends pas les choses au sérieux entre nous » ou : « si tu ne prends pas ta carrière au sérieux... » ?

Je cherche une réponse dans ses yeux, sans résultat.

Après dîner, assis sous la véranda, nous observons Trixie qui chasse les mouches.

– Qu’est-ce que cette plante ? demande-t-il en désignant les feuilles brillantes et les boutons du rhododendron.

– Un rhododendron.

Il attire une branche à lui pour l’examiner.

– Et quelle est sa signification ?

Je grimace et ferme les yeux pour réfléchir.

– Attention danger.

Il rit.

– Toutes les fleurs signifient « Attention danger » ?

– Non. Seulement quelques-unes.

– Seulement celles que j’aime.

– Tu aimes les roses jaunes. Elles signifient « jalousie ».

– Je vais me procurer un livre sur le langage des fleurs, sinon une maladresse involontaire risque de me causer des ennuis.

– Tu as offert beaucoup de fleurs ces temps-ci ?

Il sourit mais ne se rend pas.

– Je t’en ai envoyé à toi.

Hum... mais en a-t-il envoyé à d’autres ?

– Tu te fournis chez plusieurs fleuristes ?

– Certains n’offrent pas toujours les meilleurs services. Mieux vaut diversifier.

Je me souviens de mon erreur concernant la commande pour Tess Wintergarten et rougis.

– A propos, dis-je. Tu ne m’as jamais raconté ce que tu avais dû faire pour te faire pardonner de Tess Wintergarten. Ni pourquoi, d’ailleurs, tu as dû te faire pardonner de lui avoir envoyé des fleurs. D’ordinaire on doit plutôt se faire pardonner de ne *pas* avoir envoyé de fleurs.

Il ramasse une pierre et la lance dans les champs.

– J’ai dû l’accompagner dans sa tournée des antiquaires. Ça, c’était samedi. Vendredi soir, j’ai été obligé de changer mes projets et de l’emmener danser.

– Quoi ? A l’origine tu avais prévu d’emmener danser Diana Malvani ?

Son silence tient lieu de réponse.

La colère m’envahit. Une colère contre moi-même. Henry s’intéresse à moi mais n’a pas changé ses habitudes. Quand invitera-t-il de nouveau Diana à danser ? Quand il sera fatigué de moi ?

– Ta voiture a une fuite, dit-il au bout d'un moment.

– Hein ?

Je me lève et fixe ma vieille Pontiac comme si elle venait de me trahir.

– J'ai remarqué le problème en arrivant. Ta voiture a laissé une trace de la route jusque chez toi, dit-il en la désignant du doigt.

Je me dirige vers ma Pontiac. Il me suit en reniflant.

– C'est l'essence, diagnostique-t-il.

– Tu t'y connais en voitures ?

Il rit.

– Je ne connais rien aux voitures. J'aime les conduire, c'est tout. Je ne suis pas le stéréotype latino que tu crois, *conchita*.

*Conchita, conchichaipagua*. Henry commence à me taper sur le système avec son espagnol à la noix. L'essence parvient à mes narines et je me penche pour examiner le dessous de ma voiture. Bizarrement, aucun signe annonciateur de problème et de la facture afférente ne m'apparaît. Je ne localise même pas la fuite, malgré une odeur entêtante.

– Je croyais que c'était un simple problème de silencieux, dis-je.

– Si elle perd de l'essence, évite de la conduire.

– C'est vrai, je ne devrais pas.

Donc, je commence la semaine sans boulot, sans domicile et sans voiture.

Le texte que Gina me suggérait de rédiger se transforme soudain en liste de première nécessité. Oublions les touches fantaisistes consistant à déterminer ce que j'attends de l'existence. Mes besoins actuels se révèlent vitaux et désespérés.

Etrangement, je me sens mieux. Je vais être trop occupée pour m'interroger sur mon avenir.

Personne ne pourrait me le reprocher.

## Champignons : soupçon.

*Rick était beau garçon, et donc une cible de choix pour les jolies filles avides. Je n'ai jamais constaté aucune preuve d'infidélité, mais, lorsque nous sortions, l'attention provoquée par son physique de mannequin me perturbait. Il le savait et me témoignait sa compréhension en me disant que j'étais « assez mignonne » pour tourner les têtes masculines. Assez mignonne ? Cela ne m'apaisait pas vraiment. Et quand sa boîte a embauché une superbe avocate fraîche émoulue de Yale, blonde aux yeux bleus et à la silhouette gracile, j'ai commencé à me métamorphoser en Otello au féminin, irritable et ronchon lorsqu'il travaillait tard, hypersensible à la moindre offense. Une nuit, il était rentré aux environs de 23 heures et m'avait trouvée au bord des larmes. J'étais persuadée qu'il venait d'entamer une liaison torride sur la table de la salle de conférences. Ignorant qu'il allait travailler tard, je m'étais escrimée à cuisiner un dîner raffiné. Des steaks aux champignons exotiques et aux herbes hors de prix. Brillante réussite, mais solitaire. Il avait rapporté un gage de paix – ironie : il s'agissait d'une douzaine de roses jaunes ! Evidemment, je savais qu'elles lui avaient été offertes par un client reconnaissant, mais elles avaient séché mes larmes, surtout lorsqu'il m'avait appris que la nouvelle avocate blonde ne se plaisait pas chez eux et embarquait à bord d'un autre cabinet.*

Avant de partir, Henry m'invite à nouveau au gala, mais maintenant j'ai une bonne raison de refuser.

– Désolée, j'ai consulté mon agenda : j'ai déjà promis de retrouver des amis.

Demi-mensonge. Je dois retrouver Wendy et ses amies vendredi, et non jeudi, et je n'avais encore rien prévu la première fois qu'il me l'a demandé.

Henry accepte mon excuse sans commentaire. Il hausse les épaules, m'embrasse et dit qu'il m'appellera.

Je jette les barquettes vides du repas chinois, en réfléchissant au fait que, cette fois, nous n'avons fait l'amour qu'une fois, au lieu des marathons auxquels nous nous sommes livrés les deux fois précédentes. D'abord, j'interprète ce fait comme un bon signe. Cela signifie que notre relation ne repose pas que sur le sexe, non? Mais ensuite, admirant mon rhododendron depuis la véranda, je comprends que ce fait est à double tranchant. Peut-être est-il déjà las de moi et près à butiner une autre fleur, une autre Di, une autre Tess, une autre Amy.

Que m'importe puisque je ne veux pas m'engager? Tout ce que je veux, c'est sortir avec un homme. M'amuser. J'aimerais bien que mes voix intérieures se manifestent et m'aident à m'y retrouver. J'ai besoin de cartes précises, pas d'images floues.

Où est passée cette foutue liste ? Je veux une piscine, une nouvelle maison et maintenant une nouvelle voiture ! Voilà ce que je veux.



A propos de voiture, je décide de l'examiner une fois encore, espérant qu'elle s'est réparée toute seule.

Elle ne s'est pas réparée. On dirait même que l'odeur d'essence s'est accentuée.

– Heureusement que je me suis accordé un congé cette semaine, dis-je à Trixie qui se frotte contre mes chevilles.

J'emballer quelques affaires supplémentaires, principalement des vêtements, dans deux énormes valises. Ma garde-robe aurait vraiment besoin d'être rafraîchie, mais je ne peux pas me lancer dans le shopping alors que ma source de revenus est sur le point de se tarir.

Peut-être Gina et Henry ont-ils raison. Peut-être devrais-je réfléchir à un nouveau choix de carrière.

Je n'ai pas encore trente ans mais je me sens trop âgée pour passer des examens ou rédiger des dissertations. Je m'assieds devant la télévision, les petites annonces sur mes genoux, un feutre rouge en main.

Je les épluche toutes sans exception et entoure celles qui éveillent mon intérêt, même si je ne suis absolument pas qualifiée. Peut-être que ce petit exercice va enclencher le processus et produire des résultats.

J'en suis à la moitié des C – oui, j'ai entouré « chimiste » après avoir décidé que, peut-être, reprendre des études était envisageable – quand une émission culinaire attire mon attention. Poulet aux raisins et fêta. Peut-être devrais-je noter la recette et la tester sur Henry un soir. Je griffonne avec fébrilité dans la marge du journal la liste des ingrédients qui défile sur l'écran.

Quand j'ai terminé, j'arrache la feuille qui emporte avec elle un bon morceau des D et des E. Beaucoup de jobs sympas dans les E, me dis-je en recopiant la recette sur une carte dans la cuisine. Editeur, Expert-Comptable, Educateur.

Je me suis levée tôt et, lorsque l'émission se termine, je sens mes paupières s'alourdir. Je n'en suis qu'à la moitié de l'alphabet, mais un sentiment de satisfaction m'étreint. Un but plaisant m'attend demain – reprendre ma recherche d'emploi.

Je plie le journal avec soin et quitte la cuisine. Je ferme boutique. Après avoir installé Trixie pour la nuit, je fais ma toilette. Quand je pose enfin ma tête sur l'oreiller, je respire le parfum Tommy Hilfiger, l'odeur de Henry.

Je dors mieux que je ne l'ai fait depuis des années.

Et au matin, je me réveille de bonne heure, et de mauvaise humeur.

Pete n'a pas perdu de temps. Maintenant que j'ai signé à l'endroit indiqué et accepté de partir plus tôt, il a autorisé les nouveaux propriétaires à entamer les travaux. Les bulldozers qui devaient patienter jusqu'à la semaine prochaine grondent et rugissent sur mes terres dès les premières lueurs de l'aube.

Je m'enroule dans un peignoir nid d'abeille et cours à la porte. Trixie bondit pour se tenir à l'écart des immenses machines.

Un homme casqué me regarde de haut.

– Vous savez que votre voiture a une fuite d’essence ? hurle-t-il.

– Je sais. Merci !

Ces salutations matinales effectuées, je rentre me faire une tasse de café. Comme je n’ai pas eu le temps de faire de courses et que, déménageant à la fin de la semaine, j’ai jugé inutile de stocker de la nourriture, ma cuisine ne recèle qu’une infime partie des ingrédients nécessaires à un petit déjeuner.

Comment ferais-je des courses d’ailleurs ? Ma Pontiac me lâche.

Une attaque de panique se prépare. Je la sens qui se love dans mes orteils et le bout de mes doigts, gronde dans ma poitrine et secoue mon cœur d’un choc électrique. Une enseigne au néon clignote dans mon cerveau : Sans domicile fixe ! Sans domicile fixe ! SDF !

Les mains moites, je m’imagine poussant un Caddie rempli de chiffons et veilles canettes de Coca dans le centre-ville de Baltimore. Voilà où j’en suis – ma course à la réussite s’achève sur une civière. Comment ai-je cru m’en sortir ? Qui peut me sauver ?

Je m’empare du téléphone et appelle Gina. Ce ne sera pas si catastrophique, me dis-je pour me raisonner. C’est l’histoire de quelques jours, d’une semaine ou d’un mois. Je dénicherai quelque chose – un appartement, un duplex, une cabane d’employé des eaux et forêts…

Après deux sonneries, Gina me répond d’une voix enjouée.

– Tu es levée de bonne heure, dit-elle, les salutations expédiées.

– C’est justement la raison de mon appel.

Je lui raconte comment les bulldozers se sont invités à partager mon café matinal.

– Est-ce que je pourrais squatter chez vous, finalement ? Pour très peu de temps. Une semaine environ.

Mon Dieu, faites que ce ne soit que pour une semaine. Faites que je gagne à la loterie.

– Chérie, ce serait génial ! s’exclame-t-elle.

Mais sa voix manque un peu d’enthousiasme. Ce n’est pas elle qui, quelques jours plus tôt encore, tentait de me convaincre d’habiter chez elle ? Était-ce du chiqué ou quoi ? Une offre de pure forme que j’étais censée refuser ? J’attribue sa réaction à l’heure matinale. Son instinct fraternel ne s’est pas encore réveillé.

– Fred s’absente à la fin de la semaine. Un congrès dans le Colorado. C’est le moment idéal ! dit-elle, cette fois avec une excitation décente.

Voilà donc le problème… La cohabitation prolongée entre Fred et moi ne colle pas.

– Super! dis-je. Nous louerons des films.

Mieux vaut traiter ma venue comme une soirée pyjama que comme un hébergement d’urgence. C’est tellement plus amusant.

– Oh oui.

Avant de raccrocher je glisse :

– Je crois que je vais devoir acheter une nouvelle voiture.

– Pendant ton séjour, tu pourras emprunter la mienne.

L'humeur soirée pyjama est contagieuse et Gina a recouvré sa vivacité. Elle fait des projets, promets de faire le plein et de me donner les clés de Fred. Elle demande quel dîner me ferait plaisir à mon arrivée, s'enquiert du confort de la chambre que j'ai occupée la dernière fois et me communique son emploi du temps des jours à venir. Il inclut un rendez-vous chez le coiffeur, une réunion à son club et une réunion avec des amies. Puis elle ajoute de ne pas m'inquiéter, que je ne la dérangerai pas du tout. Elle me donne l'impression de penser à haute voix – comme pour se convaincre elle-même que je vais m'insérer sans accroc dans son univers. Je raccroche épuisée, comme si j'avais vécu son emploi du temps en même temps qu'elle m'en faisait part. Tous ces rendez-vous et réunions ont de quoi vous épuiser.

Je consacre ma matinée à emballer les quelques objets fragiles que je possède et à faire le ménage. Je m'oblige à travailler sans trop réfléchir, à mon rythme. Les tâches ménagères m'apaisent par leur côté utile. Je rappelle les déménageurs pour leur demander s'ils peuvent venir plus tôt. Leur seule date disponible est jeudi matin. Demain. Nouvelle qui attise le feu qui s'est déclenché à mes trousses.

Les déménageurs se chargeront d'emballer le peu que je possède avant de le mettre dans le garde-meuble, mais je me trouve de menues occupations. Résilier téléphone et électricité, effectuer mon changement d'adresse à la poste, annuler mon assurance auto, trouver un job.

L'après-midi est bien entamée lorsque je trouve le temps de m'attaquer à cette dernière tâche. Et une bonne demi-heure m'est alors nécessaire avant de parvenir à me concentrer pour de bon.

D'abord, impossible de trouver un stylo. D'accord, un stylo-bille me nargue depuis la table de la cuisine. Mais il s'agit d'un truc nul avec un capuchon en plastique estampillé du nom d'une entreprise sur le côté. Note à l'intention des dirigeants d'entreprises : en tant qu'articles publicitaires, les stylos n'assurent pas. En plus celui-ci laisse fuir un mince filet bleu clair. Si j'utilise ce truc bon marché pour encercler les petites annonces, je vais en rater la moitié.

Donc je retourne de fond en comble mon sac, le « tiroir à bazar » et enfin les coussins du divan, où je retrouve le feutre de la veille. Cet élégant objet couleur aubergine ne peut qu'encercler des annonces menant au succès.

Malheureusement je dois ensuite entamer une chasse au trésor à la recherche du journal. Dans mon zèle ménager, j'ai dû le mettre au recyclage. Je passe en revue une pile de vieux journaux et localise enfin la bonne strate – celle de la semaine en cours – dont j'extirpe le bon numéro avec maestria.

Je me souviens alors en avoir arraché une partie afin de noter une recette. Nouvelle recherche, cette fois sans résultat. Ce morceau de papier a dû finir dans la poubelle tandis que je récurais la cuisine.

Peu importe. Il reste une flopée d'annonces, non? Mais l'idée de toutes ces annonces perdues me titille et je peine à me concentrer. Je me souviens que ce bout de papier contenait plusieurs annonces intéressantes qui correspondaient à mes compétences. Je devrais m'en procurer un nouvel exemplaire. En attendant, voyons les petites annonces qui ont survécu. Mais minute ! Si j'utilise ce journal, puis en achète un nouvel exemplaire, je vais me retrouver en possession de deux journaux similaires, dont différentes annonces seront encerclées. Cela ne peut que générer de la confusion. Autant laisser tomber la recherche d'emploi jusqu'à ce que je me procure le nouveau

journal.

Mais avant d'en arriver à cette conclusion, j'ai écumé la lettre S et métamorphosé les colonnes concernées en une mer d'ovales rouges. L'encre bave et donne l'impression que j'ai sélectionné beaucoup plus d'annonces que je ne l'ai fait en réalité. Et la moitié des annonces sont du genre « chimiste », si vous voyez ce que je veux dire.

Mes recherches d'emploi ne m'occupent que deux heures mais m'épuisent pour le reste de la journée. Je dîne de bonne heure de quelques restes dans le frigo et essaie de ne pas attendre un coup de fil de Henry. Je tente de me souvenir à quoi ressemblent les débuts d'une liaison, alors que la question « Va-t-il m'appeler ce soir ? » rôde toujours dans un coin de ma tête.

Oh-oh. Mes pensées déclenchent les voix antagonistes en moi, l'une s'offusquant que j'ose ne serait-ce que penser le mot « liaison », tandis que l'autre clame son mépris pour mes mœurs. Je suis fatiguée. Trop fatiguée pour débattre. Alors j'allume la télé et regarde la rediffusion d'un feuilleton des années 50. Plonger dans cet univers où les médecins donnaient des consultations à domicile et où les épouses portaient des perles au petit déjeuner me rassure.

Henry n'appelle pas, mais je me convaincs que je m'en fiche et me couche sereine. Demain, j'accueillerai les déménageurs, puis me rendrais chez ma sœur pour une soirée pyjama d'une durée indéterminée. Ensuite je plongerai à nouveau dans l'existence.

N'est-ce-pas ?

Il est 5 h 30. Vêtue de mon T-shirt à l'effigie de Titi, je renverse un sac-poubelle afin de récupérer les souvenirs de mon mariage avorté.

Ces trucs peuvent toujours servir. Pas à moi, non. Non, non, c'est pour Wendy. Wendy va se marier un jour (quand elle aura plaqué Sam, bien sûr), et lorsque je l'aiderai à organiser la cérémonie, je ne veux pas finir par me frapper le front à l'idée de ne pas avoir conservé catalogues et listes diverses. Les listes... Mon Dieu, les listes à elles seules valent leur pesant d'or.

Dans la fraîche brise matinale, je sauve ces reliques du néant et les replace dans un carton où elles moisiront en paix encore mille ans. Intéressant bric-à-brac à découvrir un jour pour un archéologue. C'est ça, le conserver relève du service public, quel que soit l'angle sous lequel on considère les choses. Soit Wendy en profitera, soit un détective anonyme, coiffé d'un chapeau d'explorateur anglais et flanqué d'un bermuda, y verra les débris de l'Ere des Noces Elaborées.

– Par ici, l'ami, l'entends-je dire à un collègue vêtu à l'identique, pipe odorante vissée à la bouche. Avez-vous jamais eu connaissance d'une cérémonie aussi élaborée, mon vieux ? Dame, c'est un vrai trésor. Celui ou celle qui a conservé ces objets ne pouvait être qu'un citoyen doué d'esprit civique, un patriote de première catégorie, une personne charmante, fort sympathique.

Bon, d'accord, peut-être ne parleront-ils pas ainsi dans le futur, mais, dans les heures qui précèdent l'aube, mes fantasmes ressemblent tous à de vieux films de série B. Impossible d'aligner deux pensées cohérentes, encore moins de faire preuve d'imagination dans mes fantasmes.

Le point important – vraiment important –, c'est que je ne conserve pas ces papiers pour moi-même. Mais pour la postérité. Ou pour Wendy. Ou pour la fille pas encore conçue de Gina. Je ne peux pas les mettre à la poubelle. Il serait cruel de la part de quiconque d'exiger cela de moi. Qui

est ce « quiconque » d'ailleurs ? Et pourquoi me fait-il ça ?

Après avoir arraché mes souvenirs au néant, je ne retourne pas me coucher. Je m'habille, bois un café et ressasse des idées noires. Les déménageurs arriveront-ils à l'heure, et si oui caseront-ils tout sans problème dans leur camion ?

Ils arrivent enfin. Je leur offre du café, bavarde avec embarras et le déménagement commence.

Je déteste assister aux déménagements. Je crains toujours que les déménageurs ne fassent tomber un truc sur leurs orteils et me le reprochent. D'ailleurs, je crois qu'ils me reprochent le poids des meubles, comme si je les avais chargés de plomb uniquement pour compliquer leur tâche. Très contrariée, je sens monter un léger mal de tête. Zut.

Ce qui complique leur tâche, c'est le bulldozer garé devant la porte d'entrée. Jeudi doit être un jour férié pour ce corps de métiers parce que le conducteur du bulldozer et ses copains ne sont pas encore arrivés. Les déménageurs sont forcés de se garer au bout du chemin de terre et de tout transporter sur une bonne dizaine de mètres.

Ils sont si contents d'en avoir terminé que je suis certaine qu'ils prendront *grand* soin de mes affaires.

Gina passe nous chercher, Trixie et moi, à midi. Je l'attends, un peu déboussolée et en sueur, sous la véranda, luttant pour maintenir la chatte qui ne désire que s'échapper. Trixie sent qu'il se passe quelque chose.

A 11 h 59 pile, Gina gare sa Volvo argentée. Elle repousse ses lunettes de soleil sur son front et sort en souriant.

– Jolie robe, dit-elle.

Je porte la même robe que la veille, lors de la visite de Henry, Henry qui n'a toujours pas téléphoné (mais est-ce que cette pensée m'obsède? Certainement pas). Puis Gina remarque la chatte et son sourire s'évanouit.

– Oh, j'avais oublié que tu avais un chat.

– Cela pose problème ?

Je soulève une valise et Gina l'autre.

– Fred n'aime pas les chats.

Elle ouvre le coffre et nous y glissons les bagages.

– ... tu n'as pas un panier pour la transporter ?

– Je crois que je l'ai mis par mégarde dans les affaires qui sont parties avec les déménageurs.

– Je comptais passer au centre commercial avant de rentrer à la maison, dit-elle en regardant Trixie.

– On peut déposer Trixie chez toi, grignoter à déjeuner, puis aller faire du shopping.

Elle refait glisser les lunettes de soleil sur son nez et s'installe derrière le volant.

– D'accord. D'ailleurs, Fred ne rentre pas avant mardi.

Que Fred ne rentre pas avant mardi n'a rien à voir avec une balade au centre commercial et tout à voir avec Trixie. J'observe ma sœur et me demande si elle projette d'engager la version canine

d'un mafioso pour régler le problème. A moins qu'elle n'espère me convaincre de renoncer à mon chat. J'étreins Trixie et attache ma ceinture tandis que la voiture démarre. Secrètement, j'envoie des messages télépathiques à mon chat afin de lui assurer que où j'irai je l'emmènerai avec moi.

Toute l'appréhension que j'éprouvais à l'idée de cohabiter avec ma sœur s'envole l'espace de cet après-midi, où nous retrouvons notre enfance. Du moins l'époque où vous n'avez pas à vous soucier du gîte et du couvert, encore moins des factures.

Je m'adonne au shopping tout l'après-midi, avec une délicieuse légèreté que je n'ai pas ressentie depuis le jour où ma mère m'a emmenée chez Hecht et m'a dit d'acheter la robe de mon choix pour le bal de fin d'études du lycée. Temple de la consommation, le centre commercial de Towson s'étale sur plusieurs étages, offrant boutiques spécialisées et magasins, ainsi que le nec plus ultra des commerces de Baltimore, ce bon vieux Hecht inclus.

Mon anniversaire approche et Gina insiste pour m'offrir un cadeau. Chaque fois que mon regard brille à la vue d'un vêtement, elle me demande si je le veux. A la fin de la journée, j'ai reçu une robe d'été, deux pantalons, un cache-cœur sans manches signé d'un créateur connu, de la lingerie de chez Victoria's Secret, et une paire de sandales à lanières que je n'imagine porter qu'avec la lingerie dans la chambre de Henry Castle.

Henry... je pense à lui plusieurs fois dans la journée, ce qui décuple mon impression d'être retombée dans l'adolescence, à l'époque où le type pour qui vous en pincez au lycée s'incruste dans vos pensées telles les paroles de votre chanson préférée.

Pour clore cet après-midi ludique, Gina m'emmène dîner dans un bar tendance de York Road. Nous commandons d'énormes hamburgers bien gras dans lesquels seul un géant pourrait mordre, et des sundaes en dessert.

– Heureusement, nous portons des vêtements extensibles, dit Gina en riant et en desserrant la ceinture de son jean de marque.

Avec ses cheveux courts au balayage parfait et ses ongles manucurés, Gina est une jolie femme qui, en l'absence de Fred, est gaie comme un pinson. Les compromis qu'elle a acceptés dans l'existence lui conviennent parfaitement.

– Et ce fameux exercice ? Tu l'as fait ? interroge-t-elle tandis que nous finissons nos glaces en nous pourléchant.

Comme nous venons d'engloutir un repas qui signerait la mort de n'importe quel régime, je crois d'abord qu'elle parle d'un exercice de gym. Puis je me rappelle qu'elle parle du texte concernant ma « vie rêvée ». Je décide de mentir.

– Oui.

Ces derniers temps, mentir me vient facilement. Peut-être vais-je être obligée de suivre un programme de désintoxication.

– Cela t'a aidée ?

– Oui, dis-je, m'enfonçant dans le mensonge.

J'en rajoute.

– J’ai quelques pistes. J’ai même entouré plusieurs annonces dans le journal.

Là, je ne mens pas.

– Super!

Elle me tapote la main.

– Papa et maman aussi s’inquiètent pour toi.

– Ils ne devraient pas. Je me porte sûrement mieux qu’eux.

– C’est bien vrai. Je suis allée les voir il y a deux semaines, confesse Gina. Maman hurlait après papa parce qu’il avait mis le désordre dans la cuisine.

– Elle prend sa revanche.

– Une revanche.

Nous échangeons un regard qui vaut un millier de pensées non formulées. Pauvre maman. Pauvre papa. Ils n’ont que ce qu’ils méritent, mais nous les aimons quand même. Dire que nous les avons détestés.

En une seconde, ces pensées passent dans mon regard et gagnent le sien avant de revenir au mien.

– Nous pourrions louer un film ce soir, dit-elle après avoir payé l’addition.

– Je suis un peu fatiguée.

Ce qui est vrai. Je me suis réveillée tôt afin d’être prête à l’arrivée des déménageurs que j’ai ensuite attendus deux heures.

Nous quittons le restaurant à regret, conscientes que nous ne retrouverons pas de sitôt ce sentiment de complicité particulier.

A la maison, je découvre avec chagrin que Trixie nous a laissé des « petits cadeaux » dans la cuisine et sur mon lit. Je les ramasse rapidement et les jette avant que Gina ne les remarque, puis je vaporise du désodorisant pendant qu’elle arrose les plantes dehors. En rentrant, elle fronce le nez, regarde Trixie qui file vers la porte, mais ne dit rien. Rusée Trixie.

Dans ma chambre je consacre une demi-heure à laver la tache laissée par Trixie sur la couette blanche, puis une autre demi-heure à essayer mes nouveaux vêtements. Quand vient le tour des sandales et de la lingerie, je me rappelle où se trouve Henry ce soir. Au gala.

Le son de la télévision me parvient depuis l’étage inférieur. HGTV diffuse un spécial déco. Je proposerais bien à Gina de regarder l’émission avec elle, mais je ne tiens pas en place. Une nouvelle sensation surgie du passé me taraude – le désir impatient d’entamer ma propre existence que j’éprouvais adolescente, assise sur mon lit aux volants pourpres.

Quelle était alors ma réaction ? Je m’emparais des clés de voiture et lançais à ma mère que je sortais. Je me promenais dans les quartiers où habitaient mes amis, roulant lentement le long des maisons. Parfois, j’apercevais une amie sur sa pelouse. Un jour, j’ai surpris un garçon trompant sa petite copine officielle avec une autre.

Henry. Henry assiste au gala. Seul ?

Je me précipite en bas et fais irruption dans le petit salon où Gina regarde la télévision.

– Je peux emprunter ta voiture ?

– Quoi ? Oui bien sûr. Les clés se trouvent dans mon sac dans la cuisine. Tu as oublié quelque chose ?

– Non. J’ai juste envie de faire un tour. Je passerai peut-être voir Wendy.

– O.K.

Elle rit.

– ... ne rentre pas trop tard où je m’inquiéterai.

– D’accord maman.

En quelques minutes, je suis sur la route. Cette fois j’ai décidé d’échapper à l’influence maléfique de Tess Wintergarten en empruntant un autre itinéraire pour me rendre au cœur de la ville. Il est presque 19 h 30. Henry and Co doivent déjà avoir atteint le Hyatt et faire semblant de s’amuser en compagnie de ses amis et collègues, comme il est de mise.

Mais je me sens d’humeur mutine et je me balade en voiture en guettant les visages familiers.

Les lueurs du crépuscule tombent sur la ville et me font cligner des yeux. L’air est frais et agréable. Le long des rues, des effluves de dîner filtrent par les fenêtres ouvertes. Je me sens heureuse.

Je laisse la Volvo m’emmener loin en ville, jusqu’au port dont les eaux scintillent dans la lumière tombante, où des touristes joyeux et des badauds se promènent. Je me convaincs qu’il s’agit bien de ma destination première. Je vais garer la voiture, me promener, écouter le cri apaisant des mouettes et m’imprégner de la sérénité du clapotis de l’eau.

Mais je passe alors devant le Hyatt. Tout semble normal. Le gala se tient à l’intérieur. Tant mieux, me dis-je. Ce serait idiot d’imaginer avoir une chance d’entrevoir Henry. Et pousser un chouïa trop loin cette promenade dans mes souvenirs d’adolescence, vous ne trouvez pas ? Sillonner les rues dans l’espoir d’apercevoir « par hasard » mon petit ami ? (Non que Henry soit mon petit ami, me direz-vous.)

J’aperçois alors une silhouette franchir les larges baies de l’entrée. Le feu est vert mais je m’arrête tout de même. La voiture qui me suit klaxonne.

Tess Wintergarten se tient sur le seuil, scintillante en soie grise, fumant une cigarette aussi longue que sa mince silhouette.

Zut.

J’aurais dû me douter qu’elle fumait.



## Violettes : tu occupes mes pensées.

*Après mon premier rendez-vous avec Rick, j'avais voulu laisser s'écouler deux jours avant de l'appeler. Mon passé amoureux m'avait enseigné que c'était pure folie d'attendre que le mec vous rappelle – mais que cela ne dénotait pas forcément un manque d'intérêt de sa part. Je m'étais dit que si, lors de mon appel, Rick ne semblait pas heureux de m'entendre, je laisserais tomber et l'oublierais. Mais mon inquiétude était inutile. Le lendemain de notre premier dîner ensemble, Rick m'avait appelée. Pour me dire qu'il avait passé un moment délicieux et espérait recommencer bientôt. Il avait promis de m'appeler en milieu de semaine pour convenir d'un rendez-vous, et il avait tenu parole. Quand Rick disait qu'il appellerait, il appelait toujours. Toujours.*

Pfffffffff. Mes illusions s'envolent à la vitesse d'une baudruche à demi gonflée qu'on lâche soudainement. Faux espoirs. Donc, Henry ne m'est pas fidèle (« Et pourquoi le serait-il ? hurle la féministe en moi. A l'origine, tu ne désirais pas qu'il le soit. » Babouchka la rétrograde ne répond même pas parce que la féministe a pimenté ses laxatifs de somnifères). Pire, j'ai fait tout ce chemin juste pour savoir s'il m'était fidèle. Comme je le disais, je ne me comprends pas.

Je me mets en route pour chez ma sœur. Je ne trouve plus le soleil couchant romantique, juste agaçant. Une guêpe s'infiltré par les vitres ouvertes et me fait mourir de peur. Je la force à sortir, puis ferme les fenêtres et allume la climatisation.

Quand j'arrive, Gina est occupée à préparer du thé. Elle le verse dans une tasse de porcelaine décorée de violettes peintes à la main.

– J'allais prendre un bain avant de lire au lit, dit-elle. Comment va Wendy ?

Je mens.

– Wendy va bien. Je crois que je vais me coucher de bonne heure moi aussi.

Mais je ne monte pas tout de suite. J'attends que Gina ait terminé son thé, puis je m'empare du téléphone sans fil de la cuisine et l'emporte avec moi.

Il est trop tôt pour appeler Henry. Il ne rentrera pas du gala avant au moins 22 heures, et encore. Je l'appellerai alors. Je resterai éveillée toute la nuit s'il le faut, mais je l'appellerai. J'ai envie de savoir comment s'est déroulé le gala, lui montrer que ça m'intéresse, même si j'ai dû renoncer à m'y rendre. Un simple appel amical, chaleureux, genre : « Comment ça s'est passé ? » Ben voyons.

Une fois ma sœur dans son bain à remous, je regarde la télévision dans le petit salon et zappe comme une folle, tel un ouragan soufflant sur la télécommande. Je perçois à peine le temps qui passe.

Trente-sept minutes se sont écoulées depuis que je suis rentrée.

A 22 heures, je compose le numéro de Henry. Sa boîte vocale me répond. Quelle surprise.

Durant l'heure qui suit, je compose son numéro encore deux fois (mais qui cela intéresse-t-il ?). Cette fois, je revis la partie de la vie lycéenne que j'ai détestée – souffrir le martyr en se demandant si votre petit copain se trouve avec une autre.

A 23 h 30, une idée diabolique me traverse l'esprit. Je vais téléphoner chez Tess Wintergarten, puis chez Henry. Si Tess répond, je marmonnerai « faux numéro ».

Je cherche le numéro de Tess dans l'annuaire, le compose et attends. Cinq sonneries. Puis sa boîte vocale me répond, avec ce fascinant accent du Sud. Ce doit être l'accent qui les séduit tous. Il les hypnotise.

Illico, je téléphone chez Henry. Pas de réponse. Au moins, s'ils sont ensemble, ce n'est pas au lit.

A moins que si, et qu'ils ne répondent pas au téléphone. Je tente de me souvenir si le téléphone a sonné lorsque Henry et moi étions occupés. Je ne me rappelle même pas s'il a un téléphone dans sa chambre. Certainement que si. Mais nous n'avons pas fait l'amour que dans la chambre. S'il se trouvait avec Tess dans la douche ?

Je me mets à hurler dans ma tête : c'est ridicule. VOIL EXACTEMENT POURQUOI SORTIR AVEC HENRY E TAIT UNE ERREUR. Le sexe sans implication aucune n'existe pas. Ça n'existe pas ! Qui a inventé cette règle – un homme ?

J'ai honte de l'admettre, mais je téléphone encore deux fois chez lui, à cinq minutes d'intervalle. Ainsi, s'il se trouve chez lui au lit avec Tess, il croira à une urgence et décrochera. Je prétendrai alors : « Comment ? Non c'est mon premier coup de fil de la soirée » en priant pour qu'il n'ait pas d'identificateur d'appel.

A 0 h 30, je me suis convaincue que ce serait sympa de ma part de passer devant chez lui, juste afin de m'assurer qu'il n'a pas été assassiné par une émule de l'héroïne de *Basic Instinct*. Mais je me retiens, respire à fond plusieurs fois, bois un doigt de scotch, compte jusqu'à dix, envisage de me prélasser dans la baignoire, et remonte dans ma chambre.

Mes nouveaux vêtements sont éparpillés dans la chambre comme si on y avait vidé un coffre au trésor. Ils ne me réjouissent plus autant. J'éprouve au creux de l'estomac le sentiment sourd d'avoir commis une erreur. Que mon erreur soit d'avoir couché avec Henry ou de ne pas l'avoir accompagné au gala, ça je ne le sais pas.

Je me lave, m'habille pour la nuit et me couche. Mais je dors mal. Des images de Tess et de Henry dansent dans ma tête.

Je me réveille en colère et triste à mourir, mais avec le sentiment d'avoir à peu près recouvré mon bon sens. Au souvenir de mon comportement hystérique de la veille, je rougis d'embarras. Je suis peut-être cinglée, mais pas à ce point tout de même. A moins que ce ne soit la faute des pilules. C'est ça – mes pilules contre la migraine. « Susceptibles de causer insomnies, palpitations et besoin impérieux de harceler son petit ami. » C'est certainement précisé dans la notice.

Une fois de plus, le bruit de la circulation me réveille avant Gina. Je prépare du café pour deux

et dispose les bols, assiettes et couverts. Ainsi, lorsqu'elle descendra, elle trouvera pour changer quelqu'un qui fait attention à elle.

Mon geste produit l'effet escompté. Quand je regagne la cuisine en sortant de ma douche, ma sœur m'adresse un large sourire tout en dégustant son café colombien. Que ne donnerais-je pas pour déguster mon Colombien à moi !

– C'est super de t'avoir à la maison, déclare Gina.

Elle pose le journal et sort des gaufres surgelées du freezer.

– Tu en veux une ?

– Nan. Je n'ai pas assez faim.

Ma crise de démence n'a laissé aucune place pour l'appétit. Je m'assieds et fixe les titres des journaux, mais ils ne livrent aucune information utile. Aucun ne proclame « Un boulot pour Amy » ou « Amy, un super appart t'attend ». Pas même un « Oublie Henry ! ».

Je réalise que, grâce à sa manie d'envoyer des fleurs, il y a moyen de découvrir s'il a passé la nuit en compagnie de Tess. Il suffit d'appeler tous les fleuristes dans un rayon de trente kilomètres et leur demander si Henry Castle a passé une commande aujourd'hui. J'ajoute mentalement cela à ma liste.

– Qu'as-tu au programme aujourd'hui ? demande Gina, attendant devant le four que sa gaufre chauffe.

– Recherche d'emploi.

– C'est bien.

Le four sonne. Elle fait glisser la gaufre sur une assiette puis lèche ses doigts brûlés dans la manœuvre.

– Tu veux sortir ce soir ?

– Peux pas. J'ai promis de retrouver Wendy et ses copines.

– Tu ne sors pas avec Henry ?

– Non.

Elle voudrait en savoir davantage mais je n'ai pas le cœur à ça. Aucun mensonge digne de ce nom ne me vient à l'esprit. « C'est sa soirée de bénévolat à la soupe populaire » peut-être ? Ou bien « Il met au point une mission spéciale d'espionnage à Cuba » ?

Après le petit déjeuner, j'emprunte la voiture de Gina et prends la direction de la ville. Stupéfiant – dès que je monte dans une voiture, elle semble se diriger vers le centre-ville. Celle-ci m'emmène à ma boutique. A l'intérieur, l'atmosphère exhale les relents écœurants d'un funérarium. Deux jours de fermeture et la boutique évoque déjà une tombe.

D'ailleurs, je ne me donne pas la peine de tourner la pancarte côté « Ouvert ». Je n'ai aucune intention de faire le commerce des fleurs aujourd'hui. A moins, peut-être, d'entreprendre l'inventaire et boucler les comptes à l'intention du propriétaire.

Non. Je préfère... m'asseoir et me lamenter. Je ne comprends que tel est mon but qu'une fois derrière le comptoir, lumières éteintes, la pancarte « Fermé » accrochée à la porte. Les coudes sur

le comptoir, j'écoute sonner deux fois le téléphone, sans décrocher. Comme j'ai oublié d'emporter les petites annonces, je ne peux entamer aucune recherche d'emploi sérieuse.

Recherche d'emploi. Peut-être devrais-je consulter une agence pour l'emploi.

Non. Je m'imagine face à un chef de bureau en costume bleu me demandant quel est mon objectif. J'ouvre alors la bouche pour répondre : « Posséder une piscine », puis éclate en sanglots. Cela ne me mènera nulle part.

Dans la pile de courrier, je trouve le journal du matin, mais les petites annonces ne sont qu'un pâle ersatz de celles de l'édition du dimanche. Je me contente de les survoler. Leur absence de promesses reflète mon propre avenir sans issue. Ressentant le besoin d'une dose de sympathie amicale, je pense à appeler Wendy, quand je me rappelle son propre besoin de réconfort. Je note de l'appeler plus tard et me concocte un petit discours de motivation. Qui donne à peu près ça :

Pense à tous les beaux vêtements que tu pourrais t'acheter avec un nouveau boulot.

Pense à tous les bons dîners en ville que tu pourrais t'offrir avec un meilleur boulot.

Pense à tous les superbes endroits où tu pourrais habiter si tu jouissais d'un bon salaire, un salaire fixe.

Pour l'amour du ciel, Amy, pense à la piscine !

Utiliser la version papier du quotidien serait une perte de temps, alors que la version en ligne me fournira un listing complet des annonces. Et sur internet, je ne disposerai pas uniquement des annonces du *Sun*, mais de celles du monde entier. D'un mouvement vif (si vif que je fais tomber un vase de plastique contenant des fleurs de soie), je me tourne pour allumer l'ordinateur de la boutique.

Durant une heure, j'écume Pro. com, Carrières. net, Jobsinc. org – tout site évoquant l'emploi. Si je désire vivre à Desert Rose, en Arizona, de super-jobs de haut niveau m'attendent dans les relations publiques. Si j'accepte de déménager à Candlewood, en Alaska, j'ai l'opportunité de devenir cadre d'une association d'utilisateurs de snowmobiles. Si habiter Marshland, en Floride, m'intéresse, je peux diriger l'association à but non lucratif : Sauvez nos alligators. Le désert, la tundra ou les marais – aucun ne correspond à mon idée d'un marché immobilier de rêve. Je passe.

Pendant mes recherches, le téléphone sonne plusieurs fois. Endolorie d'être restée le dos rond devant la machine, je finis par écouter les messages.

Cinq commandes de fleurs qui feront le bonheur d'autres fleuristes puisque je ne rappelle pas. Un appel de Wendy. Et un de ma sœur.

– Ame, tu es là ? dit Gina. Wendy tente de te joindre. Et j'aimerais te parler, si tu as un moment.

Sa voix, un peu haut perchée, est tendue. Je la rappelle en premier et elle décroche aussitôt.

– Tu es toujours à la boutique ?

– Oui. Je fais un peu d'ordre et je consulte les sites de recherche d'emploi.

– Tu aurais pu le faire d'ici. Sur l'ordinateur de Fred.

Elle semble blessée que je ne le lui aie pas demandé.

– Tu dis que Wendy a appelé. C'est important ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas.

A son hésitation, je devine que quelque chose la turlupine. Je me demande si Trixie l'a gratifiée de nouveaux petits cadeaux, mais je me souviens l'avoir laissée sortir avant de partir, or je n'imagine pas Gina l'autorisant à rentrer. Puis, toute excitée, je me dis que Gina est peut-être enceinte. Mais non, il ne s'agit pas de ça.

– Fred a appelé, reprend Gina. Il était très énervé. Tu te souviens de la boîte japonaise qui devait racheter ton immeuble ? Une autre boîte tente de les intéresser à une autre propriété. Le client de Fred est vraiment en colère.

Oh-oh. J'imagine le coup de fil de Fred, éructant sa contrariété : « Tu n'aurais jamais dû en parler devant Amy. Qui sait à qui elle l'a répété ? Elle n'a pas un nouveau petit ami ? »

– Désolée, dis-je. Fred sait-il de quelle boîte il s'agit ?

– Squires Financial.

Ah, la famille Squires – leurs ramifications s'étendent au financier et commercial de Baltimore. Squires Financial appartient à l'oncle de Rick. La culpabilité m'envahit. Facile de faire la liaison. J'ai confié à Henry que la boutique allait être vendue à une firme japonaise. Henry l'a mentionné à Squires. Squires l'a mentionné à son frère. Son frère fouine un peu et attire les japonais vers l'une de ses multiples holdings immobilières.

Hum... si au moins l'opération sauvait mon job...

– Fred dit que si le bâtiment n'est pas vendu le mois prochain, le propriétaire fera faillite.

Et autant pour la possibilité de garder mon job.

– Le propriétaire ne reproche pas cette histoire à Fred, n'est-ce pas ? dis-je.

Des intonations coupables flottent dans ma voix. Je m'éclaircis la gorge.

– ... Fred ne contrôle pas le marché.

Je ne sais pas ce que dit le propriétaire, mais je sais que ce pauvre Fred se sent très mal à l'aise.

Ce pauvre Fred fait probablement en sorte que Gina se sente mal elle aussi. Je me demande pourquoi elle prend la peine de m'appeler à ce sujet et ce qu'elle attend de moi. Que je lui jure n'avoir évoqué cette transaction devant âme qui vive peut-être ? Et puis zut – j'ai menti à propos de tant de choses, une de plus quelle importance ?

– Tu sais, je n'ai pas parlé de cette transaction à âme qui vive, dis-je négligemment. Il y a peut-être eu une fuite dans le bureau de Fred.

J'entends le soupir de soulagement de Gina. Exactement les mots qu'elle désirait entendre. Des munitions dont faire feu lorsque Fred évoquera de nouveau l'incident.

– Tu rentres déjeuner ? demande-t-elle.

– Non. Je pensais me rendre dans une agence pour l'emploi.

– Elles ne proposent pas essentiellement des jobs de secrétaires ?

– Je verrai bien.

– Bien, mais n'accepte pas n'importe quoi.

– Je jure de n’accepter aucun job non rémunéré.

Gina rit.

– Si tu sors ce soir, je vais inviter quelques amies à boire un verre et regarder un film.

– D’accord. Ça ne me dérangera pas.

Après Gina, j’appelle Wendy. Et ravale ma déception qu’aucun des coups de fil ne provienne de Henry. Trop occupée à me lamenter sur mes problèmes d’emploi, j’ai oublié de me plaindre du silence de Henry. Et de l’avoir harcelé.

Wendy répond dès la seconde sonnerie et se répand immédiatement en excuses.

– Je dois annuler notre sortie de ce soir.

– Pourquoi ?

Mes doigts se crispent sur le récepteur et mon visage se plisse d’inquiétude. Je connais déjà la réponse. Sam l’a embobinée à je ne sais quel sujet. Je jure qu’un champ magnétique maléfique entoure North Charles Street. On a jeté un mauvais sort à Wendy. Je dois la diriger vers un exorciste, et fissa.

– Sam veut parler.

– Wendy..., je gémis.

– Juste parler, d’accord ? Je lui dois bien ça.

– Je croyais que lui devait t’emmener en Jamaïque.

– Il semblerait que ce ne soit pas possible.

C'est plus fort que moi. Je renifle avec mépris.

– Evidemment que ce ne sera pas possible ! Il n’a aucune intention de t’y emmener ! Il a parlé de la Jamaïque uniquement pour te récupérer, pour que tu acceptes ensuite cette petite conversation.

– C'est faux. Il n’y est pour rien. On vient juste de lui proposer la co-présidence d’un prestigieux congrès cet été. Cela signifie énormément pour sa carrière.

Je ne crois pas aux explications de Sam l’enfoiré, mais Wendy me répond d’une voix lasse, sans trace de colère. Sa faculté à défendre Sam s’émousse. J’adoucis le ton.

– Alors, quel sujet sera débattu ?

– Son divorce, je suppose.

– Non Wendy, dis-je lentement, quel sujet veux-tu aborder, *toi* ? Pas lui, *toi*.

Elle se tait un instant. J’imagine les larmes silencieuses qui roulent sur son visage.

– Je ne sais pas, dit-elle d’un ton lourd de chagrin, je pensais surtout l’écouter.

Je soupire, presse le combiné contre mon oreille et entreprends de déchiqueter un bon de commande usagé.

– Wendy, tu veux que je sois franche, alors voilà. Je m’inquiète pour toi et je refuse que tu souffres davantage. Traite ce rendez-vous comme un rendez-vous professionnel. Quel but t’es-tu fixé ? Que veux-tu obtenir de Sam ?

Comme elle reste silencieuse, je réponds pour elle.

– Tu veux qu’il se libère de ses autres engagements. Tu n’es pas le genre de femme qui sort avec un homme marié. Tu ne ferais ça ni à toi ni à une autre femme. Dis à Sam que tu ne le verras pas tant que le divorce ne sera pas prononcé.

Je l’entends renifler.

– Nous sortons ensemble depuis longtemps, dit-elle d’une voix presque imperceptible.

– Tu veux que je vienne te chercher pour t’emmener...

Je suis sur le point de dire « chez moi » mais je réalise que je n’ai pas de chez moi.

– ... prendre une tasse de thé, ou de café.

– Merci, Ame, mais j’ai un rapport à rendre à la fin de la journée.

Me souvenant combien notre boss était pointilleux sur les dates de remise, je souffre pour elle.

– Et si tu allais à ton rendez-vous avec Sam et que nous nous retrouvions ensuite ?

Cela l’empêcherait de succomber aux « charmes » de Sam. Si elle doit me retrouver ensuite et faire le récit de sa soirée, elle trouvera peut-être le cran de lui résister.

– D’accord, dit-elle, un peu réticente. A quelle heure ?

– 22 heures ?

– Sam ne peut venir qu’à partir de 20 heures.

– Il vient chez toi ? Pourquoi ne pas lui demander de t’emmener au restaurant ?

Elle ne répond pas. Alors c’est moi qui rends les armes.

– D’accord. Je te retrouve chez Zabo, le bar de Centre Street.

Si elle sait que je l’attends, elle viendra, c’est certain.

– A 22 heures. Essaie de ne pas être en retard. Je n’ai pas bien dormi, je serai sûrement fatiguée.

Erreur.

– Dans ce cas peut-être ne devrions-nous pas...

– Non, ça ira. 22 heures. J’ai envie de te parler. Vraiment.

Je ne déborde pas d’optimisme. Si Sam lui rend visite chez elle, j’imagine ce qui va se passer. Ils ne parleront pas. Ils feront l’amour, c’est tout. Elle sanglotera. Il la consolera. Câlins-câlins, bisous-bisous, si on passait dans la chambre, chérie?

L’attitude de Wendy me déconcerte. Je l’ai toujours considérée comme forte et déterminée, au contraire de moi, tourbillon velléitaire. Si Wendy peut tomber dans les griffes d’un type de ce genre, quelle chance me reste-t-il d’y échapper ?

Du moins notre petit rendez-vous de 22 heures devrait-il l’empêcher de faire quoi que ce soit de trop définitif...

Quand je raccroche, ma vie me semble aussi vide que ma boutique. J’ai envie d’appeler Henry et de déballer ce que j’ai sur le cœur à propos du cœur de Wendy. J’ai envie de râler et de crier, tout ce que je m’interdis de le faire avec elle. Mes mains effleurent le téléphone, comme si ce contact physique allait suffire à me satisfaire et m’empêcher d’appeler. Je finis par composer le

numéro de son boulot. Mais dès que j'entends le « allô » guilleret de la réceptionniste de chez Squires, je plonge la tête la première dans une dépression abyssale, tirée vers le fond par le poids de celle que je suis devenue, et je raccroche sans dire un mot.

Autrefois, j'étais fiancée. J'appelais chez Squires pour parler à Rick. Rick si gentil, toujours de bonne humeur. Lorsqu'il savait que c'était moi, Rick avait toujours un sourire dans la voix. Je ne m'interrogeais jamais avant de l'appeler. J'aurais pu l'appeler cinq fois par jour, il m'aurait écoutée. Je l'aurais appelé au sujet de Wendy. J'imagine sa sympathie immédiate, son jugement rapide, approuvant les conseils que j'avais donnés à Wendy, sa proposition de lui parler lui aussi. Ma gorge se serre. Avec Rick, je ne me demandais jamais si j'étais trop dépendante, à côté de la plaque, ou d'une jalousie exagérée à propos de Tess Wintergarten.

Alors que maintenant... maintenant je vis le purgatoire du début d'une relation, souffrant les tourments de ceux qui n'ont pas encore pénétré dans le royaume, encore susceptibles d'être renvoyés dans un enfer frigide.

Je ferme les yeux et respire à fond. Je dois arrêter ça. C'est Henry qui mérite ma colère. Henry qui envoie des fleurs. Concentre-toi sur cette pensée. Henry a invité Tess hier soir. Qui sait ce qu'il fera ce soir ? Mais ce soir je ne suis pas libre, alors je ne devrais pas espérer qu'il se manifeste.

Mais oh que si je peux l'espérer. Je l'espère. S'il veut que nous nous voyions ce week-end, je devrais peut-être lui téléphoner dès aujourd'hui pour convenir du rendez-vous ? Comment se fait-il que je ne lui manque pas autant qu'il me manque ?

Il me manque ? Depuis quand ? Et depuis quand les choses ont-elles évolué dans le mauvais sens – les hommes s'attendent désormais que les femmes soient sexuellement disponibles et les femmes s'imaginent qu'elles doivent l'être ? Pourquoi suis-je née après le changement des règles ?

Une image s'impose à moi – moi, arborant tablier à volants, collier de perles, demi-col roulé et jupe écossaise, accueillant Henry à son retour du travail, tels les personnages d'une pub rétro pour équipement ménager. Puis je tourne la page et nous apparaissions, Henry en adultère, comme mon père, et moi comme ma mère, tolérant l'infidélité de son mari parce que cela fait partie du contrat.

Je ne veux pas souscrire à ce contrat.

Je veux récupérer mon ancien contrat ! Celui qui me garantit la maison, la voiture, la lune de miel et le final « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants » ! Le contrat avec la piscine.

Quand Rick et moi étions fiancés, nous aimions rêver éveillés ensemble. Il avait envie d'une maison à Roland Park, pas trop loin de sa famille. Je désirais vivre en ville encore quelques années, puis déménager à la campagne. Comme nous ne nous accordions pas sur le lieu du domicile idéal, nous nous concentrons sur nos points communs. Une piscine. Nous désirions tous deux une piscine. Lui pour la natation et moi pour... eh bien à cause du souvenir de cet été parfait, sans soucis, à l'abri du tohu-bohu de l'existence, loin des Sam, Fred et Henry.

Après l'accident et la rééducation qui avait suivi, ma sœur m'avait persuadée de consulter un thérapeute spécialisé dans le deuil. Un type peu conventionnel à qui j'avais eu du mal à me confier. Pour tout dire, il ressemblait à Freud, avec sa barbe taillée avec soin et ses yeux perçants. La première fois que j'ai pénétré dans son bureau, j'étais presque étonnée qu'il ne m'accueille pas en disant : « *So, welche ihre Probeme sind, meine susse liebchen ?* » Mais il m'avait offert un café



avec l'accent du Sud. J'en avais oublié mon deuil l'après-midi entier.

Dr Freud – de son vrai nom Waylon Witherspoon – ne parlait pas beaucoup. Assis, un crayon et un papier sur ses genoux, il m'écoutait radoter sur ma jambe, toujours douloureuse, ma peur de ne jamais remarquer normalement et l'injustice que je vivais, tout en me tendant des mouchoirs en papier. De temps à autre, il me posait une question qui produisait sur moi le même effet que cet accent qui ne lui ressemblait pas. Je me souviens encore de ses interrogations – il y en avait si peu. « Rick vous rappelait-il votre père ? », « Avez-vous perdu un animal familier lorsque vous étiez plus jeune ? », « Vos parents sont-ils toujours vivants ? »

Ces questions répondaient en général à l'un de mes déferlements de paroles sans aucun rapport avec le sujet. Je le fixais alors, les yeux soudain secs, doutant qu'il m'ait réellement écoutée. L'absurdité de la situation – parler à un thérapeute qui ne savait pas écouter – me faisait alors l'effet d'une douche froide et je me retenais de rire. Pointu, ce Dr Waylon Freud. Me balancer ces questions surréalistes afin de détourner mon attention du chagrin... Subtil !

C'est marrant, je m'étais beaucoup confiée à lui à propos de ma lutte, les jours suivant l'accident, mais je n'avais jamais abordé le sujet de mon désir insensé de piscine. Je n'avais pas abordé beaucoup de sujets avec lui. L'argent de l'assurance s'épuisait et une bonne rigolade de temps en temps ne justifiait pas ses honoraires.

J'ai peu à faire, aussi j'envisage de rentrer chez Gina, avant de renoncer. J'ai peur de la déranger. Et je ne veux pas qu'elle croie que je ne fiche rien, même si c'est le cas.

Dans le courrier, je trouve un hebdomadaire local consacré au monde des affaires et j'effectue quelques recherches d'emploi supplémentaires. En bref, j'apprends le nom des gens nommés à différents postes dans le secteur communication à Baltimore. Dès qu'un poste se libère, on assiste au jeu des chaises musicales – tous les spécialistes dans le domaine se jettent sur la place libérée. Une assistante vient de quitter son poste au service relations publiques d'une université privée locale et travaille maintenant pour la Croix-Rouge. Hum... travailler sur un campus universitaire. Cela me plairait bien. Je cherche l'annuaire et appelle l'université, où je demande le service des ressources humaines. Quand j'obtiens la secrétaire, je me renseigne sur le poste. L'annonce devrait être publiée en début de semaine prochaine. Mieux vaut attendre jusque-là, me conseille la secrétaire, parce qu'il est possible que la description du poste change.

Eurêka! Enfin une piste de boulot. Finalement, la journée s'est révélée productive. Ma brève incursion dans le monde du travail me donne de l'énergie. Je termine de ranger la boutique et de faire l'inventaire. Quand sonnent 17 heures, j'ai la sensation d'avoir accompli quelque chose pour de bon.

Le jour se meurt et je n'ai aucune envie d'assister à la levée du corps, aussi je décide de quitter les lieux. Sans Wendy, je renonce à la sortie entre filles. Je ne connais aucune de ses copines. Je dînerai avec ma sœur, puis foncerai chez Zabo à 22 heures, tout en contrôlant la pulsion de droguée en manque qui me commande d'appeler Henry. Peut-être vais-je plutôt commencer à fumer.

Dehors, je retrouve la chaleur du jour, l'un de ces faux jours d'été que Baltimore nous offre au printemps. Telle une drôle de guerre, il précède la réalité. Je saute dans la Volvo de Gina, enfile mes lunettes de soleil et monte le volume de la stéréo, telle une fille jeune et sans soucis. Seule la

moitié de l'équation est exacte.

Mes efforts pour jouer les filles cool m'absorbent tellement que j'oublie de me méfier, et passe devant les terres maudites de Tess. Dans Charles Street, coincée dans un embouteillage causé par un feu défectueux, je sens monter la frustration. Encore une preuve des pouvoirs maléfiques de Tess, évidemment. Satanée Tess – elle aime étaler ses dons lorsque je me trouve dans les parages.

Au moins n'ai-je pas abîmé la voiture. Pas de bruits suspects ni de fuites d'huile, pas de pare-chocs qui tombent ou d'ornements de capot qui pivotent tandis qu'une voix caverneuse murmure « Donne-moi ton âme ».

Mais quand j'arrive chez Gina, je découvre qu'elle s'est absentée, et que je n'ai pas de clé. Peut-être Tess s'acharne-t-elle sur moi. Dans ce cas, je vais tourner ses pouvoirs en ridicule et m'asseoir sur la terrasse de Gina, au frais, à l'ombre du parasol, et caresser Trixie, ravie, qui ronronne.

– Ne prends pas trop tes habitudes, ma fille, lui dis-je. Nous ignorons la durée de notre séjour ici. Je vais peut-être décrocher un job. Un bon job.

Mon regard erre sur la pelouse à l'envergure idéale pour une piscine. Je ne peux m'empêcher de remarquer l'herbe de taille inégale. La pelouse a besoin d'être tondu et les mauvaises herbes pointent dans le jardin raffiné.

Au moins, mon séjour forcé sur la terrasse dallée de pierres de Gina me tient-il éloignée du téléphone. Je l'entends sonner à l'intérieur et imagine avec suffisance qu'il s'agit de Henry, jusqu'à ce que je réalise soudain que je ne pense pas lui avoir donné le numéro de Gina. Pas étonnant qu'il n'ait pas appelé ! Maintenant j'ai une excuse légitime pour l'appeler, moi.

Mais Gina revient tellement pressée qu'elle me sauve de mon obsession. Elle est chargée de courses que je l'aide à transporter dans la maison.

– Je croyais que tu devais t'absenter toute la journée, dit-elle, se débattant avec ses sacs en ouvrant la porte.

Je ne sais trop si elle est déçue ou pas. Mais je me suis absentée toute la journée. Qu'avait-elle compris – que je resterais au magasin jusqu'à minuit ?

– Les affaires marchent mal.

Je déballe les sacs dans la cuisine tandis qu'elle va chercher les autres dans le coffre de la Saab de Fred. Elle a acheté ce qu'on appelle de la nourriture « réconfortante », et la plupart toute préparée – gratin de pommes de terre en sachet, rôti de bœuf sous vide, frites surgelées et un gâteau Pepperidge Farm dans son carton. Pour Fred, elle cuisine des recettes quatre étoiles, avec des ingrédients dont, enfants, nous ne savions même pas prononcer le nom, et je ne parle même pas de déterminer leur appartenance au règne végétal, animal ou minéral.

– J'ai eu envie de profiter de l'absence de Fred pour expérimenter ce genre de trucs, dit-elle timidement en me voyant fixer le sachet de gratin.

– Maman en préparait parfois, dis-je en caressant du doigt une boîte de préparation de riz à l'espagnole, avec des hamburgers surgelés.

Gina sourit et extirpe d'un sac une boîte desdits hamburgers.

– On peut en mettre au menu dès ce soir.

Pour la première fois de la journée, je ris.

– Je vais t’aider à cuisiner.

Peut-être parce que nous retrouvons la nourriture de notre enfance, durant le dîner Gina et moi partageons avec tendresse nos souvenirs. Elle se souvient du nom de filles avec qui elle est allée au lycée et de son opinion à leur sujet. Je renchéris par de petits cris, découvrant que nous portons les mêmes jugements. Nous parlons de papa et maman. Gina m’apprend des choses que j’ignorais – un jour, en colère contre papa, maman avait demandé conseil au prêtre de la paroisse, avant de se confier à Gina, lui avouant que cela l’avait bouleversée.

Et moi qui avais toujours imaginé ma sœur épargnée par tout fardeau, traversant l’existence d’un pas léger. L’éternelle bonne élève, qui avait rencontré et épousé son mari à la fac, qui menait une vie confortable. Elle me confie vouloir bientôt avoir un enfant et que, si Fred tergiverse encore, elle pourrait bien oublier sa pilule.

Nous prenons tant de plaisir à cette conversation que j’en oublie d’appeler Henry. Après dîner, je propose de tout ranger pendant que Gina se prépare à recevoir ses amies. Elle m’invite à se joindre à elles, mais elles ont prévu de regarder *Pretty Woman* et *Thelma et Louise*. Or, franchement, ces deux films me laissent froide. Je ne comprends pas qu’on glorifie le style de vie d’une prostituée, et deux femmes se jetant du haut d’une falaise ne correspond pas non plus à mon idée d’une ode à la vie. Henry est d’accord avec moi. Nous avons discuté de ces deux films, entre autres, lors de notre conversation sur le cinéma à la taverne.

J’aide Gina à disposer les verres et le pop-corn. L’observer papillonner, heureuse et le cœur léger, me fait plaisir.

– Comment as-tu réussi à réunir des femmes mariées un vendredi soir ? dis-je, assise sur un tabouret, laissant tomber du pop-corn dans ma bouche en la regardant préparer des daiquiris.

– Deux sont divorcées, et le mari de l’autre est en déplacement, comme Fred.

– Oh, c’est moche, dis-je. Je parle des divorces.

A moins bien sûr que l’une des deux ne soit la femme de Sam.

– Elles s’en sortent bien financièrement. Et l’une d’elles a un petit ami qui semble sérieux. Un prof de fac.

Sapristi. Je manque m’étouffer. Un prof de fac ? Pourquoi est-ce que je pense tout de suite à Sam comme le seul prof de fac du secteur susceptible d’avoir une petite amie ? Parce que c’est un enfoiré, et bien sûr un enfoiré peut avoir plus d’une petite amie, même s’il est marié.

J’avale une gorgée d’eau.

– Vraiment ? Qu’est-ce qu’il enseigne ?

– L’économie.

Soulagement. La sonnette retentit et je m’attarde un peu afin que Gina me présente ses amies. Je me sens gênée lorsque l’une d’entre elles, Penny Barton, se souvient que j’ai été fiancée à Rick

Squires et me présente ses condoléances. Je la remercie. Je retrouve l'atroce sensation éprouvée à l'époque, lorsqu'on me répétait combien on me plaignait. J'étais sur le point de partir, mais je me sens maintenant obligée de rester quelques minutes, afin de prouver à Penny Barton que ses remarques ne m'ont pas bouleversée.

Gina les invite à passer au salon et sert les boissons tandis que je me glisse dans ma chambre. Oui, je considère cette pièce comme ma chambre maintenant. Un peu comme ma chambre chez mes parents, même s'ils sont propriétaires de la maison.

J'ai deux heures à tuer, j'essaie de lire et de somnoler mais ne fais que penser à Henry. Je l'appellerai demain. Ce qui me retient de l'appeler ce soir. Mais ne m'empêche pas de pleurer. Mon énergie baisse. C'est la fin de la journée, les garde-fous faiblissent et laissent les idées noires m'envahir – il m'a déjà oubliée et m'en préfère une autre par exemple.

Mais 22 heures approchent. Je peux partir retrouver Wendy. J'enfile un corsaire noir et un top sans manches en chambray. Gina sait que je dois sortir, aussi je me contente d'agiter la main en me glissant sans bruit devant la porte du salon.

L'air frais de la nuit me fait du bien. Je le laisse filtrer à travers les vitres grandes ouvertes tout le long du trajet pour me rendre en ville, ne remontant les vitres que lorsque je traverse les terres maudites.

Chez Zabo, je commande une bière et envoie balader un don juan en lui rétorquant que j'attends quelqu'un. Pourquoi devrais-je me contenter d'une pâle imitation de Don Juan alors que je dispose de l'original, hein ?

Wendy est en retard. Agacée, je consulte ma montre toutes les cinq minutes. Ma bière terminée, je commande un club soda. Je suis sur le point de me lever pour l'appeler lorsqu'elle fait enfin son entrée. Avec Sam.

Elle rayonne et mon cœur se transforme en bloc de béton. Sombrant à toute vitesse. Quand ils prennent place à ma table, leurs auras m'envoient des messages télépathiques. Un, ils ont fait l'amour. Deux, Sam n'a aucune intention de divorcer. Trois, Wendy l'ignore. Pourquoi, mais pourquoi suis-je née avec ces pouvoirs télépathiques ?

Sam me regarde à peine en me saluant. Il s'assoit mais ne commande rien, tandis que Wendy demande une margarita. Qu'en déduire ? Que la conversation précédant leur arrivée chez Zabo a donné à peu près ceci :

Wendy : Regarde l'heure ! J'ai promis à Amy de la retrouver chez Zabo à 22 heures.

Sam : Tu dois vraiment y aller ?

Wendy : Elle m'attend. Hé ! Pourquoi ne pas m'accompagner ?

Sam (grognant silencieusement) : Pas la peine. Je vais rentrer chez moi.

Wendy (jouant sur son sentiment de culpabilité puisqu'ils viennent de faire l'amour) : Oh, allez. Viens avec moi, chéri.

Sam (se sentant coupable) : D'accord, juste pour un petit moment.

– Tu attends depuis longtemps ? demande Wendy.

– Eh bien, comme je suis arrivée à l'heure, j'attends depuis exactement trente-huit minutes, dis-

je avec un regard noir en direction de Sam.

Mais ma flèche rate sa cible et frappe Wendy.

– Je suis désolée, Ame. Nous avons été... retardés.

Elle pouffe, ce qui confirme ma théorie selon laquelle ils ont fait l'amour.

Son rire est pour moi la goutte d'eau. Redressant les épaules, je fixe Sam. Comme il ne me regarde pas dans les yeux, je le confronte.

– Sam, quelles sont tes intentions ? dis-je, exactement comme dans un vieux film.

– Quoi ?

Un coin de sa bouche remonte d'un air agacé. Les yeux de Wendy s'agrandissent d'horreur. On lui apporte son verre et elle en avale une grande gorgée.

– J'ai dit : quelles sont tes intentions ? Wendy est ma meilleure amie. Je ne veux pas qu'elle souffre. Vas-tu divorcer oui ou non ?

– Amy !

Wendy manque s'étouffer avec sa gorgée. Elle pose la main sur mon bras.

– Sam et moi discutons le problème. Tu n'as pas à t'inquiéter...

– Putain, ça ne te regarde pas ! lance aimablement Sam. Ce qui se passe entre Wendy et moi nous regarde. Nous et personne d'autre.

Wendy le regarde fixement. Choc et déception se lisent sur son visage.

– Sam tente de dire qu'il travaille à trouver une solution et que je dois faire preuve de patience.

– Ah ! dis-je, assez fort pour que les gens à la table voisine se tournent vers nous. C'est le genre de phrase qu'on trouve dans ton cours « Enfoiré, niveau I » ?

Sam se lève et repousse sa chaise. Il regarde Wendy et ne m'adresse pas un regard.

– Tu veux que je te dépose ? demande-t-il.

Elle lui touche le bras.

– Je... je...

– Je te ramènerai, dis-je d'un air de défi.

Je déteste l'apparence que je donne – celle d'une amoureuse qui tente d'éloigner Wendy du Grand Méchant Garçon, parce que moi je saurais mieux l'aimer.

Avant de quitter les lieux, Sam décoche une dernière flèche.

– Je ne pense pas que tu sois qualifiée pour porter un jugement sur moi, Amy.

Pourquoi il ne me saigne pas carrément à mort ? Ce serait moins cruel que ce missile crypté, concocté pour infliger les dommages maximaux. Que veut-il dire ? Que puisque c'est moi qui conduisais lorsque Rick a été tué, je vaudrais moins qu'un type qui trompe sa femme ? Que je vis à la périphérie du bien, tandis que les gens comme lui y vivent en plein cœur ? J'ai envie de bondir et de le défier en criant : « Sors si t'es un homme. » J'ai envie de me battre. J'ai envie de le frapper, de l'insulter. Qu'il soit maudit ! Que Rick soit maudit ! Que Henry soit maudit !

Quand il est parti, Wendy paraît à la fois repentante et ennuyée.

– Il sait, à propos de Henry, dit-elle.

Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. Je voudrais me concentrer sur son problème, la forcer à se confronter à Sam, mais je ne peux pas m'empêcher de la questionner.

– Il sait quoi à propos de Henry ?

Elle agite la main, balayant le problème.

– A propos des autres femmes, des fleurs.

Les fleurs. Je me maudis de lui avoir livré ce détail lors d'une confession téléphonique.

J'ignore si Sam ne sait que ce qu'elle lui a appris, ou bien s'il possède une connaissance étendue de Henry, grâce à d'autres relations communes. Vous savez, ce vaste club masculin où les hommes échangent leurs secrets pour piéger les femmes. Mais je m'oblige à me concentrer sur son problème.

Je me penche et pose ma main sur la sienne.

– Wendy, tu me déçois beaucoup. Sam n'a aucune intention de divorcer. Tu ne le vois donc pas ?

Elle se recule et rougit. Elle n'a bu qu'un seul verre, mais a la voix pâteuse. Sam et elle ont dû boire chez elle avant de venir. Pauvre Wendy. Elle souffre déjà et le pire est devant elle.

– Qu'en sais-tu ? Tu ne l'as pas entendu ? Il a dit que nous allions trouver une solution !

– Il n'est pas question que tu trouves une solution ! dis-je dans un murmure. C'est Sam qui doit en trouver une. Et elle consiste à mettre un terme à son mariage. Il n'existe aucun avenir pour toi dans cette relation telle qu'elle est. Aucun !

Elle se recule dans son siège avec une moue boudeuse. Et croise les bras sur sa poitrine. Lorsque le serveur s'empare de son verre vide, elle commande une autre boisson.

Puisque la logique ne fonctionne pas, tentons la franchise brutale. Après tout, Sam vient juste de me démontrer combien cette arme est efficace. Et il y a peu, Wendy m'a reproché de ne pas lui avoir clairement exprimé mon opinion.

– Sam n'en a rien à faire de toi, dis-je d'une voix basse et profonde. Il se sert de toi pour assouvir ses besoins sexuels. Vous avez fait l'amour avant de venir, n'est-ce pas ? Ensuite, il part dès que possible. Il ne s'attarde pas. Dis-moi, quand tu es en compagnie de Sam, vous arrive-t-il de ne *pas* faire l'amour ? Et quand vous êtes venus me voir à la campagne la semaine dernière, je parie que vous êtes rentrés chez toi, avez fait l'amour, puis que Sam est parti. Dès qu'il a obtenu ce qu'il veut, il disparaît. Ecoute-moi bien : IL NE T'AIME PAS.

Je suis tout à fait consciente que ma description pourrait s'appliquer à ma relation avec Henry.

Une grosse larme coule sur la joue de Wendy. Je me sens mal, mais je continue tout de même.

– Voilà à quoi ressemblera ta vie si tu restes avec lui. Tu tiendras le coup encore un an parce que Sam continuera de t'assurer qu'il « cherche une solution ». Peut-être, de temps à autre, glissera-t-il un mot pour dire combien sa femme est « fragile ». Cette année écoulée, tu piqueras une colère et lui lanceras un ultimatum. Mais Sam ne cédera pas. C'est toi qui céderas. Tu recommenceras à le voir et le processus reprendra depuis le début. Jusqu'à ce qu'il finisse par te quitter. Mais ce ne sera pas pour redevenir fidèle à sa femme. Ce sera parce qu'il aura trouvé une

autre idiote à culbuter sans avoir à s'engager.

Peut-être ai-je été un peu loin avec le mot « idiote ». Je le regrette dès qu'il franchit mes lèvres. Wendy accuse le coup, ferme les yeux et laisse échapper un long, très long soupir. Elle reprend la parole d'une petite voix.

– Qu'en sais-tu ? Toi qui avais décroché le seul mec bien sur cette terre et n'as pas trouvé mieux que...

Elle s'interrompt et couvre sa bouche de sa main, horrifiée. Mais elle est trop perturbée pour s'excuser sur-le-champ.

Que puis-je faire ? La gifler ? Et renforcer ainsi l'apparence d'une scène de ménage entre lesbiennes ?

– Je suppose que tu n'as pas envie que je te ramène chez toi, dis-je tranquillement.

Je sors des billets de mon sac.

– ... Prends un taxi pour rentrer. C'est moi qui paie.

Je jette sur la table de quoi payer mon soda et me lève pour partir. Je n'ai pas atteint la porte qu'elle est sur mes talons, chancelant sur des sandales à talons de dix centimètres qu'elle a dû mettre pour exciter Sam. Moi je porte des ballerines. Elle me touche l'épaule. J'ai envie d'envoyer promener sa main et de hurler à qui voudra l'entendre qu'il ne s'agit pas d'une querelle d'amoureuses.

– Hé, Ame, attends. Je suis désolée, dit-elle.

Puis elle hoquète. Elle est vraiment bourrée. Je ne peux pas plus lui faire confiance pour monter dans un taxi que je ne peux me faire confiance pour ne pas appeler Henry dès mon retour.

– Viens, dis-je. Je vais te ramener chez toi.

Dans un désir pervers d'alimenter les fantasmes de deux mecs qui salivent près de la sortie, je passe un bras autour de son épaule et la serre contre moi. Laissons-les s'imaginer ce qu'ils désirent. Wendy est mon amie et elle a besoin de moi.

En fait, son appartement se situe à quelques pas. Raison de plus pour me féliciter de l'avoir raccompagnée. Si elle était rentrée seule à pied, qui sait où elle aurait atterri ?

Mais à peine dans la voiture, elle s'endort. Et autant pour d'opportunité de parler à cœur ouvert de Sam ou de la pique de Wendy dirigée avec une précision diabolique sur mon point faible. Quelques minutes plus tard, je la soutiens pour passer la porte de chez elle et, avant de partir, m'assure même qu'elle se couche. J'écrase une larme ou deux moi aussi. Parce que Wendy a exprimé le sentiment qui enfle en moi depuis deux ans. Celui que je n'ai jamais été capable de révéler au Dr Waylon Freud : j'ai merdé quelque part. Même si rien de ce qui est arrivé n'est ma faute.

Je reprends le chemin de chez Gina, me moquant de passer à portée des maléfices de Tess.

Peut-être Tess est-elle endormie et ses pouvoirs inefficaces car je parviens à la maison indemne. La soirée de Gina bat encore son plein mais je n'ai pas le courage de faire face à ces invitées, surtout à celle qui m'a offert sa sympathie. Je crains que, après m'avoir jeté un coup d'œil, elle ne décide que je n'en vaud pas la peine.

Ces deux dernières années, je n'ai cessé de me demander si je « valais la peine » – d'engendrer la sympathie, l'amour... Et, si oui, comment conserver cette faculté. Une soigneuse préparation préviendrait peut-être la prochaine catastrophe. J'avais commencé à guetter « la prochaine tuile » et à déceler des mauvais présages dans les feuilles de thé, les nuages, les commandes de fleurs et les femmes dont les noms rimaient avec « Tess ».

Bien préparée, je me sens capable d'affronter toute blessure corporelle avec une chance de m'en tirer la psyché intacte.

Tout ça pour dire que je n'ai toujours aucune idée de qui est réellement Henry. Qu'il ne commande pas de fleurs dans ma boutique ne signifie pas qu'il n'en commande pas ailleurs. Aussi suis-je impatiente de terminer cette histoire promise au désastre. J'ai envie de l'appeler et de dire « Cesse de tergiverser, espèce de salaud, et brise mon cœur tout de go afin que je passe à la suite de mon existence. J'ai tout prévu. »

Je tape silencieusement sur l'épaule de ma sœur pour l'avertir de mon retour et me dirige vers le lit.

Je fais un court arrêt dans la cuisine pour boire un verre de lait. Le téléphone me fait de l'œil. J'ai soudain une illumination – ma boîte vocale est toujours en service. La ligne ne sera officiellement coupée que lundi. Je m'empare du téléphone et compose à toute vitesse le numéro. Quatre messages !

Deux appels raccrochés, un des déménageurs m'informant que je dispose de trente jours pour vérifier que rien n'a été cassé et poser une réclamation et un, Dieu soit loué, de Henry.

– Hé, *conchita*, que fais-tu ce soir ?

Je me fiche que l'heure de l'appel ait été 17 h 25. Je me fiche qu'il ne murmure pas de petits mots doux ni de demandes en mariage ni même de promesses de fidélité. Il a appelé. Ce soir, cela me suffit. Et toc, Tess.



## Muguet : retour du bonheur.

*Un consensus réconfortant durant la saga des préparatifs du mariage concernait le choix de la boutonnière des hommes. Lorsque j'avais suggéré du muguet en place de roses ou œillets, Mme Squires avait été enchantée de cette entorse de bon goût au conformisme. Puisque j'étais heureuse, ma mère était heureuse et moi je débordais d'une joie sereine parce que le muguet me rappelait cet été vierge de tout souci passé au bord de la piscine de Sheila. Cette année-là, j'avais découvert un nouveau parfum – le parfum à trois sous Muguet des Bois. Après un après-midi passé chez Sheila, je m'en aspergeais au creux des poignets, des oreilles, dès ma sortie de la douche, ce qui me donnait l'impression d'être à la fois sophistiquée et innocente. Après avoir choisi les boutonnières avec Mme Squires, je m'étais arrêtée à une pharmacie sur le chemin du retour pour me procurer cet ancien parfum. Il m'avait immédiatement transportée au temps de mon adolescence.*

Le matin, tout semble différent. Le voile de mélancolie de la nuit précédente s'est levé ; je me réveille fraîche et dispose, pressée d'entamer la journée. En fait je me réveille une heure avant Gina, qui doit cuver ce que j'appellerai un excès de daiquiris. Quand elle descend enfin à 9 heures, j'ai mis au four la pâte à biscuits sous vide, fait cuire les pommes de terre sautées surgelées et, douchée et habillée, je lui verse une tasse de café. Gina tient sa tête d'une main et son peignoir fermé de l'autre.

– Essaie quatre cachets d'ibuprofène et un Coca, dis-je en sortant un flacon de pilules de mon sac.

– Le café suffira. Merci d'avoir préparé le petit déjeuner.

– Tu t'es bien amusée hier soir ?

– Oui. Beaucoup. Trop.

Elle ébauche un rire et s'arrête net lorsqu'il devient évident que rire et mal de tête entretiennent le même rapport que propane et allumette.

J'observe son jardin luxuriant derrière les portes coulissantes. Un optimisme insensé m'étreint.

– Qui entretient la pelouse ?

– Une entreprise... Je ne sais plus qui-Père et Fils. Sauf que le père est mort le mois dernier. Je ne suis pas sûre que le fils conserve l'entreprise.

– Laisse-moi m'en occuper.

– Quoi ?

– Cela me gêne d'habiter ici sans rien te payer.

– Bêtasse, tu es ma sœur.

– Oui, mais j’ignore dans combien de temps je vais trouver un nouveau boulot, un nouvel appart. Laisse-moi m’occuper de ta pelouse. Tu économiseras un peu d’argent et moi je me persuaderai que je ne suis pas une profiteuse.

Elle est trop fatiguée pour discuter.

– Je ne sais même pas si notre tondeuse fonctionne encore. Ils utilisaient la leur. Un gros truc.

– Je vais voir. Où la rangez-vous ?

– Dans le garage.

– O.K.

– Ame, vraiment, tu n’es pas obligée.

Gina a de la volonté, mais la chair faible et le ton plus aussi catégorique. Sa tête entre les mains, elle me fait pitié. Pauvre Gina. Elle n’est pas habituée à boire un coup de trop.

Avant quelle ne puisse protester, je pars jeter un coup d’œil sur la tondeuse. Comme si la regarder allait suffire à déterminer si elle fonctionne – cela donne une idée de mon humeur euphorique.

Je m’accroupis derrière la Volvo pour examiner la tondeuse. Apparemment, rien ne cloche – comme une lame de travers –, et j’en sais assez pour dévisser le bouchon et vérifier s’il reste de l’essence. Ça ira.

Il n’est que 9 h 30, mais j’entends rugir une tondeuse dans le lointain. J’ai envie de rejoindre cette communauté de tondeurs du samedi. Marchons à travers ces pelouses d’un pas assuré, le chant des tondeuses au cœur. Je veux sentir le vent fouetter mon visage tandis que je pousse ma machine par-delà les champs, écrasant les herbes hautes, me repaissant des odeurs d’herbe fraîchement coupée, communiant avec la nature. Pourquoi n’y ai-je pas pensé plus tôt ? D’une seule pierre, je vais faire un max de coups – rembourser Gina, travailler à une nouvelle carrière de paysagiste, m’empêcher d’appeler Henry.

Je suis tellement dépendante que j’ai décidé que la meilleure thérapie était de tenter de le rendre dépendant, lui aussi.

Mon but aujourd’hui est d’attendre midi pour l’appeler. Au cas où il dormirait tard, cela lui laisse amplement le temps de se lever et de se demander pourquoi je n’appelle pas. Je dois faire en sorte de lui manquer. Juste avant de lui téléphoner, je consulterai ma boîte vocale, pour savoir s’il a tenté de me joindre. Aussi est-ce le cœur léger et l’âme sereine que j’entame le projet tondeuse.

Quand nous étions petites, seul mon père utilisait la tondeuse, ne s’abaissant à payer le fils du voisin que lorsqu’il devait faire des heures sup ou rencontrer une de ses petites copines. Pour une raison X, Gina et moi n’avons jamais demandé à nous en servir, bien que j’aie contemplé avec envie Jimmy Kamen tracer des lignes bien nettes sur notre pelouse. Cela semblait bien plus drôle que lessiver les murs ou passer l’aspirateur, tâches auxquelles nous étions assignées lorsque maman entamait le nettoyage de printemps. En examinant la tondeuse, j’ai hâte de retrouver un peu de cette exubérance juvénile.

Heureusement pour moi, Fred est maniaque et a suspendu le mode d’emploi dans un sachet plastique accroché au-dessus de la machine. Je consacre cinq minutes à l’étude des prises et

starters avant de faire rouler la chose dans l'allée et la pousser en haut du monticule de la pelouse de devant.

Tirer sur le cordon du starter pose problème. Je peine à trouver la dose exacte de force requise pour faire rugir l'engin. Mais quand il revient enfin à la vie en ronronnant, j'éprouve la joie d'un gamin qui fait pétarader sa mobylette. Je me mets en marche dans l'immensité des herbes sauvages qui, grâce aux engrais chimiques déversés une fois par mois par Fred et Gina, ont proliféré. La tondeuse se débat au milieu des épais buissons, me forçant à reculer avant que le moteur ne cède. Mais je prends vite le rythme et trace joyeusement des carrés concentriques autour du jardin de devant.

Il ne me faut pas longtemps pour comprendre que ce serait super-marrant si ce n'était pas aussi exténuant.

En dix minutes, je transpire tant que je dois utiliser le bas de mon T-shirt pour essuyer la sueur qui perle à mes yeux. Quant à mes cuisses, elles me crient de cesser de les tourmenter et de faire une pause.

Peu importe. Je suis investie d'une mission. Au diable l'inconfort. C'est un travail d'homme, mais j'en suis capable.

Vingt minutes plus tard, toujours soufflant et poussant, je n'en suis qu'à la moitié, et je ne parle que du devant. Peut-être est-ce pourquoi le fils Kamen n'avait jamais l'air heureux lorsqu'il tondait notre pelouse. Et peut-être est-ce pourquoi ses abdos étaient en béton, me dis-je, contractant les miens pour pousser la tondeuse en haut d'une pente.

Oups ! Bof, Gina n'aimait pas vraiment ces iris. Un carré de jeunes pousses vole dans les airs jusque dans un coin reculé du jardin, leurs feuilles plates retombant comme des pierres.

Mais je vais m'améliorer avec le temps. Combien de pelouses pourrais-je tondre en une journée – trois, quatre, cinq ? Si je commence tôt et tonds jusqu'au coucher du soleil. Je me demande combien Gina payait son équipe père-fils. Un bon prix, certainement. Rien n'est bon marché dans cette partie de la ville. Cinquante dollars ? Soixante-dix peut-être, figolage compris ? Si je décroche cinq clients, cela représente un minimum de deux cent cinquante dollars par samedi. Pas mal. Et je n'ai même pas besoin d'un bureau. A ce propos, combien coûte une tondeuse ? Si je choisis l'un de ces trucs où on peut s'asseoir... mais non, je veux aussi faire de l'exercice. Peut-être puis-je me procurer les deux – une tondeuse qui se pousse et une qui roule – et j'alterne. Si je tonds aussi le dimanche, je gagne deux cent cinquante de plus. En ne travaillant que le week-end. Ça me plaît. L'idée me plaît. Cinquante-deux semaines par an... Je pourrais gagner dans les vingt-cinq mille, juste en travaillant les samedis et dimanches !

Je manœuvre avec soin la machine autour d'une courbe, évitant le parterre nouvellement planté de fleurs annuelles. Je parviens à en épargner la plupart et note de ratisser les victimes afin que Gina ne s'aperçoive de rien.

La pelouse de devant terminée, je m'octroie une pause et pars chercher une boisson fraîche et un truc à manger. Gina est au téléphone, de toute évidence avec Fred. Aucun danger pour moi de craquer et appeler Henry avant midi, heure que je me suis imposée à moi-même. Mais je traîne, attendant qu'elle pose le téléphone. Lorsqu'elle le lâche enfin, je décide de repousser la fin de ma tâche à après le déjeuner, lorsque je bénéficierai d'un regain d'énergie.

Gina paraît un peu mieux réveillée mais porte toujours son peignoir. Tasse de café en main, elle s'appuie contre le plan de travail tandis que je passe un hamburger au micro-ondes. Je lui en propose un mais elle détourne le visage en secouant la tête.

– Tout va bien ?

– Oui. Je vais peut-être m'allonger un peu, répond-elle. Tu as besoin de quelque chose ?

– Non, ça ira.

Si elle fait la sieste, je ne vais pas tondre l'arrière de la maison maintenant. Cela troublerait son repos. J'engloutis mon hamburger et renonce : je vais appeler Henry. Hé ! il est presque 11 heures maintenant. Sa boîte vocale me répond. Je respire à fond et m'apprête à laisser un message donnant le numéro de Gina mais me reprends à temps. Je veux parler à Henry, pas attendre qu'il me rappelle.

Pour passer le temps, je m'installe dans le petit salon et allume la télé, qui semble en permanence branchée sur la chaîne déco. Je zappe sur une émission culinaire et regarde un chef cuisinier français marmonner ce que je pense être des obscénités dirigées contre les Américains, tout en préparant un plat dont la présentation artistique l'oblige à toucher la nourriture au moins 2 345 fois. Non merci, je m'en tiendrai à mes hamburgers préfabriqués.

Après l'émission, je tente encore de joindre Henry, sans succès. Tandis qu'une nouvelle émission culinaire se déroule sous mes yeux, mes paupières s'alourdissent. Faire la sieste me semble une excellente idée et je me laisse glisser dans une agréable torpeur.

Je me réveille à presque 13 heures. J'ai dormi plus d'une heure. Pourtant je ne me sens pas paresseuse, mais victorieuse. Rattraper mon sommeil m'a fait un bien fou. A présent pleine d'énergie, je suis prête à me réattaquer à cette pelouse. Je m'étire, éteins l'émission culinaire en cours – présentant cette fois un chef allemand qui touche la nourriture douze fois moins que le cuisinier français – et gagne la cuisine. Toujours aucune trace de Gina. Mais elle a joui d'une bonne heure de sieste. Ce ne sera pas une tragédie si je la réveille maintenant. Je retourne à la tondeuse, qui m'apparaît maintenant comme une amie fidèle, une vieille monture m'ayant portée durant de nombreuses batailles.

– Salut, ma vieille, dis-je à la machine en tapotant sa poignée.

Mais elle est neuve, ce nom ne lui convient pas vraiment.

– Au boulot, dis-je avec l'accent du Sud.

Elle ne répond pas.

Cette fois, je la démarre avec dextérité et nous rasons l'épaisse végétation tel un rasoir Gillette une barbe de deux jours. La pelouse de derrière est plus vaste que celle de devant, la quantité de sueur produite augmente de cent pour cent. C'est aussi plus difficile, moins d'angles droits et une butte un peu raide au bout du jardin.

Le temps que je fasse le tour de la majorité de la pelouse, il est presque 14 heures et je m'attaque à la partie la plus délicate – l'étendue près du patio dallé, avec ses angles et ses courbes. Un parterre de muguet est niché contre les pierres.

Je ne peux pas appliquer ma méthode de tonte concentrique. Il est trop difficile de suivre le bord des dalles. Je dois pousser et tirer d'avant en arrière comme si je passais l'aspirateur, procédé qui

prend un temps fou et endolori mes biceps. Mais hé, cela vaut mieux que des pompes. D'ailleurs je n'ai jamais aimé l'exercice pur. Je trouve un peu égocentrique de consacrer tant de temps à soi-même. Alors que là, je joins les deux, je me consacre à une tâche qui...

Aïïïïïïïïe ! Un truc a volé dans mon visage et frappé mon œil de plein fouet. Merde... la pelouse contre-attaque !

La tondeuse s'éteint dans un hoquet. Je palpe l'endroit blessé. Du sang coule sur ma main ! Zut, qu'est-ce qui se passe ? Je m'approche du patio, mais la vue de ma sœur qui lâche sa tasse de café dès qu'elle m'aperçoit à travers la vitre ne me rassure pas.

– Amy, mon Dieu, que s'est-il passé ? Entre vite. J'appelle un médecin ! Assieds-toi, assieds-toi !

Elle me tire à l'intérieur et je m'assieds à la table de la cuisine, un peu étourdie. Je ne sais pas si c'est dû à la blessure ou à la crainte générée par la réaction de Gina.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, dis-je. Tout se passait bien et tout d'un coup... Bing ! L'herbe m'a jeté un truc.

Gina trempe un torchon propre dans l'eau et nettoie mon visage, mais cela n'arrête pas le flot de sang en provenance de ce qu'elle décrit comme une méchante coupure de huit centimètres au-dessus de mon œil droit. J'ai mal et je sens monter un mal de tête au même endroit. Les palpitations s'intensifient.

– Je vais m'habiller, insiste Gina, et t'emmener à l'hôpital.

– Gina, c'est dingue. C'est juste une égratignure.

Mais une part de moi n'est pas mécontente qu'on s'en occupe. Ne serait-ce que parce que je n'ai pas envie de me retrouver avec une affreuse cicatrice. Et puis zut, je vais peut-être rencontrer un beau docteur, non ? Le milieu juridique ne me réussit pas – un avocat décédé, un autre séducteur. Peut-être aurai-je plus de chance avec le milieu médical.

Gina est de retour quelques minutes plus tard, au moment où la sonnerie du téléphone retentit. Elle prend la communication dans sa chambre et je suppose qu'il s'agit de Fred. Mais quand elle regagne la cuisine, elle m'apprend qu'il s'agissait de Wendy, qu'elle lui a appris l'accident et que je devrais la rappeler plus tard. Gina enfle un nouveau jean griffé et un chemisier de soie pêche. Comme elle se ressent encore de sa soirée de la veille, son visage cendreau n'est pas mis en valeur par cette teinte chaude. Dissimulant ses propres maux, elle prend les choses en main.

– Tu crois que tu peux marcher ?

Elle me soutient et m'aide à me lever.

– Je me suis blessée l'œil, pas la jambe, dis-je ne me levant.

Mais la pièce tourbillonne un peu, aussi je m'autorise à me laisser aller contre elle. Mais je refuse d'avouer que la tête me tourne. Peut-être simplement parce que je ne suis pas habituée à faire tant d'exercice d'un seul coup. La tête me tournait déjà un peu lors de ce dernier passage près du patio.

Dans la voiture, elle attache ma ceinture, comme si j'étais une enfant. En se penchant sur ma chemise tâchée de sang, elle trouve un objet accroché et le brandit en guise de preuve.

– Une épingle à cheveux! s'exclame-t-elle en me montrant le morceau de métal tordu. Elle a dû tomber de mes cheveux un jour !

Elle me la tend. Je ne sais qu'en faire. Elle me donne ensuite un linge humide et fait la grimace lorsqu'il goutte sur la soie de son chemisier.

– Tiens chérie, pose-le sur ton œil afin d'arrêter le sang. Je n'aime pas cette hémorragie. Une artère est peut-être touchée. Je devrais plutôt appeler le SAMU.

Elle hésite, la main sur la clé de contact.

– Non, ça ira. Démarre.

– O.K. Ce n'est qu'à quelques minutes.

Elle sort du garage en marche arrière avec si peu de précaution que le pare-chocs accroche le coin de la porte. Fred ne va pas être content. Gina fait la grimace mais fonce tout de même.

Elle se débrouille pour atteindre le centre médical de Baltimore en moins de quinze minutes, ce qui sur les routes encombrées de ce samedi après-midi doit faire office de record. Mais il faut préciser que nous nous dirigeons à l'opposé de chez Tess, hors de portée de ses mauvais sorts.

En chemin, je révise mes calculs concernant mon petit business de tonte de pelouse. Je ne tondrai pas chaque semaine de l'année. Il existe un truc enquinant appelé hiver. Qui va diminuer mes bénéfices. De plus, l'assurance santé doit coûter un max. Et ce n'est pas une évolution professionnelle extraordinaire. Mieux vaut s'en rendre compte maintenant qu'après y avoir consacré la moitié de son existence, non ?

Parvenue à l'hôpital, je ne me soucie plus de savoir pourquoi la tête me tourne, ni pourquoi je saigne tant. Je désire juste que ça s'arrête. Une migraine a explosé près du dommage originel et pris mon cerveau en otage. J'envisage de me rendre bientôt. J'essaie de cesser de respirer, mais cela ne fait qu'empirer les choses.

Lorsque nous gagnons les urgences, Gina ne plaisante pas. Elle a garé la voiture sur un espace handicapé près de l'entrée.

– Pour l'instant, tu es handicapée, assène-t-elle.

Je lui fais promettre de la déplacer plus tard.

Ensuite, nous attendons près d'une heure avant d'être reçues par un médecin. L'infirmière a évalué mon cas avant de m'expédier au bout de la file d'attente, derrière le type qui a l'air de faire une crise cardiaque et la femme qui vomit ses tripes dans un seau. Je suis ravie qu'on s'occupe d'eux avant moi.

Lorsque j'échoue derrière le rideau tiré du petit box, je ne désire rien de plus qu'une pilule géante pour venir à bout de mon mal de tête. Je me replie dans la civière, ferme les yeux et attends encore une demi-heure avant qu'un médecin fasse son entrée, tablette et stylo en main. Elle est séduisante, avec ses cheveux auburn coiffés à la Jeanne d'Arc, ses yeux verts, et ses quelques tâches de rousseur. C'est le Dr Robin Wheeler.

Gina lui explique ce qui m'est arrivé, puis Robin Wheeler m'examine avec attention, pose quelques questions et décrète qu'il va falloir refermer cette coupure.

– Les blessures à la tête saignent toujours beaucoup, dit-elle à Gina, bien que ce soit moi la

patiente. Nous voyons arriver beaucoup de gamins dont les parents se sont affolés pour une bosse sur le front.

Robin Wheeler émet un petit rire destiné à ces idiots de parents. Je me demande si Gina note mentalement de ne jamais amener son gosse ici en cas d'urgence. Qui a envie d'affronter un médecin qui vous fait la morale et lève les yeux au ciel à propos des parents trop émotifs, hein ? Ces sacrés mamans et papas qui perdent les pédales dès qu'une bosse sur le front pisse le sang façon Niagara. Mieux vaut laisser Johnny saigner à mort que déranger ce bon docteur Robin Wheeler.

Elle disparaît et plusieurs années s'écoulent avant qu'elle ne réapparaisse. Du moins est-ce la sensation qu'éprouve mon cerveau sous mon crâne aux tempes battantes. Elle passe plusieurs fois devant notre box et Gina tente d'attirer son attention, l'appelant même par son nom à un moment. Mais Robin Wheeler se comporte comme si elle était sourde d'une oreille – celle tournée vers nous à ce moment.

Elle finit par revenir, sourire en place, pistolet à colle en main. Enfin, pas vraiment un pistolet à colle, mais un truc du même genre qu'elle utilise pour refermer les bords de la plaie. Lorsque je demande un cachet contre la douleur, elle me lance un regard suspicieux, comme si j'étais une droguée en manque qui s'était automutilée afin d'obtenir gratuitement de la drogue. Elle me tend quelques cachets d'ibuprofène améliorés que j'engloutis avant que l'infirmière n'ait le temps de me donner de l'eau, ce qui, j'en suis sûre, renforce à leurs yeux mon image de junkie.

Refermant les yeux, je m'étends et attends mes papiers de sortie. Gina bombarde le médecin de questions, désirant savoir si je dois ou non consulter un chirurgien esthétique afin de m'assurer de l'absence de cicatrice. Mon esprit s'évade. Je tente de toutes mes forces de ne pas penser à mon mal de tête, mais seulement à des choses agréables. Un chien et une glace à l'ananas courant après un petit garçon. Henry.

Henry.

J'entends la voix de Henry. Je dois rêver. Le docteur Wheeler m'a accidentellement donné un hallucinogène, c'est ça. Mais c'est une hallucination super au point parce que je sens aussi son eau de toilette Tommy Hilfiger.

J'entends une infirmière dire :

– Amy Sheldon ? Elle est par là.

Le rideau s'ouvre et le voilà – en chair et en os. Ou du moins en chair et en os dans mes rêves. Je ne sais plus. Comment est-il arrivé ici ? Comment a-t-il su où je me trouvais, que j'étais blessée ?

Dans mon rêve, il lit les pensées parce qu'il répond à mes questions avant que je ne les pose à haute voix.

– Ton amie Wendy m'a appelé. Elle m'a expliqué que ta sœur t'avait amenée ici. Seigneur, Amy!

Il fixe mon visage blessé avec un mélange d'inquiétude et d'horreur. Je prendrai la première, merci.

– Que t'est-il arrivé ?

Il approche à mes côtés et pose ses mains sur le bord de la civière.

– Elle s’est blessée en tondant la pelouse, dit ma sœur qui regagne le box.

Je fais les présentations. Gina détaille Henry avant de se tourner vers moi en haussant les sourcils, si vite que je n’ai pas le temps de décoder son message.

– Une épingle à cheveux dans le cerveau, dis-je, souriant faiblement.

J’ai toujours eu envie de sourire faiblement.

Tous deux me regardent d’un air bizarre, avec des regards inquiets qui semblent demander comment on peut être assez bête pour s’envoyer une épingle à cheveux dans la tête avec une tondeuse et se retrouver avec une plaie de huit centimètres, pas très nette, au-dessus de l’œil. J’ignore leur mépris et me redresse.

Erreur. Le mouvement augmente mon mal de tête, que je ne peux plus cacher.

– Ça ne va pas ? demande Gina.

– Une migraine. Elle a commencé dans la voiture, dis-je avec peine entre deux éclairs fulgurants de la douleur qui imprègne mes pensées.

– Docteur !

Henry interpelle le Dr Wheeler qui traverse notre champ visuel. Comme si elle allait s’arrêter.

Quand c’est Henry qui l’appelle, elle entend. Le docteur Wheeler s’arrête et pénètre immédiatement dans le box surpeuplé. Suis-je sous l’effet de la drogue ou Henry la détaille-t-il du regard ? Suis-je paranoïaque ou bien les yeux verts du docteur Wheeler flirtent-ils avec ceux de Henry ?

– Elle souffre d’une migraine, dit-il, me montrant du doigt comme si j’étais Babette, le caniche.

J’ai envie d’aboyer dans l’espoir que Henry me caresse et enfouisse son nez derrière mes oreilles.

Le Dr Wheeler s’approche plus près.

– Cela vous arrive souvent ?

– Une fois par semaine environ.

– Vous prenez quelque chose pour ça ?

Les pilules magiques. J’en veux une. Je lui indique le nom du médicament et son dosage.

– D’accord, je vais vous en donner.

– Ce n’est pas contre-indiqué avec l’ibuprofène ?

Elle m’adresse un sourire condescendant et me tapote la main, comme on leur apprend à le faire en cours de bonnes manières au chevet d’un patient.

– Non. Et vous allez pouvoir partir. L’infirmière va vous faire signer quelques papiers et voilà !

Elle quitte la pièce et Henry la suit du regard.

L’infirmière, une petite bonne femme trapue, apporte papiers et médicaments. Ces cachets magiques se dissolvent sans eau dans votre bouche et ont un goût de Peppermint. Miam. Dès que le premier entre en contact avec ma langue, un réflexe pavlovien fait diminuer la douleur. Le type qui



les a inventés devrait être canonisé.

Henry m'aide à me hisser hors de la civière. La douleur s'atténuant, je prends conscience de l'aspect hideux que je dois offrir – chemise éclaboussée de sang, jean taché d'herbe, cheveux humides de sueur, visage balafgré d'une cicatrice digne de Frankenstein, et, pour couronner le tout, une odeur atroce. Quel canon.

Gina s'empresse de filer.

– Je suis garée en infraction, crie-t-elle par-dessus son épaule. Je vous retrouve à la maison.

Ainsi Gina et Wendy ont toutes deux conspiré à me réunir avec Henry aujourd'hui. Je me demande même s'il ne leur serait pas venu l'idée de planter une épingle à cheveux dans la pelouse afin de provoquer cette petite séance aux urgences. Peu importe. Henry me guide avec douceur jusqu'à sa BMW et ne fait même pas d'histoires à l'idée que je puisse salir ses fauteuils de cuir. Quand je suis attachée, il me demande de lui indiquer comment se rendre chez ma sœur et nous démarrons.

– Je dois avoir une drôle d'allure, dis-je d'un ton d'excuse.

Il sourit.

– Je ne m'attendais pas à te découvrir en robe du soir.

Mauvaise réponse. Pour commencer, elle évoque l'image de Tess en robe du soir. Comparaison pas terrible. Deuxièmement, il aurait dû mentir et déclarer que j'étais très bien. Dans ce cas, le mensonge était la bonne réponse.

– Je prendrai une douche chez Gina.

– J'ai essayé de t'appeler, dit-il en manœuvrant la voiture au milieu de la circulation dense.

C'est la fin de l'après-midi, il est bien plus tard que l'heure que je m'étais fixée pour l'appeler. Raison de plus pour dire que ce truc de l'épingle à cheveux était bien trouvé.

– Je sais. Je n'ai écouté mes messages qu'aujourd'hui. Ma ligne a été coupée.

Henry me reproche de ne pas l'avoir prévenu de mon déménagement et ne pas lui avoir communiqué le numéro de Gina.

– Si tu veux qu'un homme t'invite à sortir, ma petite *conchita*, assure-toi qu'il possède le bon numéro de téléphone.

L'entendre m'appeler « *conchita* » me plaît, ainsi que la façon dont sa main passe les vitesses avec art tandis qu'il scrute la route. Pas étonnant que les femmes craquent pour les pilotes de course et leur puissante machine qu'ils maîtrisent en experts.

– Reste dîner, dis-je avec simplicité tandis que nous approchons de chez Gina. Gina et moi sommes seules, son mari est en déplacement.

Je ne sais pas pourquoi je précise ce détail, Henry ne connaît pas Fred.

– Tu es fatiguée, dit-il.

Il se gare dans l'allée et coupe le contact. Gina est arrivée avant nous, je distingue la lumière de la cuisine.

– Pas si fatiguée. Ces cachets sont super.

– J’ignorais que tu souffrais de migraines.

Il fronçe les sourcils, sincèrement inquiet.

– Tu ignores beaucoup de choses à mon sujet, dis-je, tentant de minauder.

Mais impossible de minauder en T-shirt ensanglanté.

– Entre. Reste au moins prendre un verre.

Il ne proteste pas et nous entrons. Il me prend même par la main.

A notre vue, Gina s’éclaire. Elle a déjà sorti les verres à cocktail et ne perd pas une minute pour offrir à Henry un scotch, un gin ou ce qu’il désire d’autre. Il opte pour un bourbon, sec. Moi je ne prends rien. Mes neurones ont leur compte d’anesthésique en goguette dans mon système nerveux.

– Vous devriez rester dîner, dit Gina à Henry.

– Tu entends ? Si tu refuses, tu vas lui briser le cœur, dis-je pour le taquiner.

Il boit une gorgée de son verre et acquiesce avec un grand sourire.

– D’accord. Je peux vous aider ?

C’est un geste charmant, me dis-je – pas seulement d’accepter de rester, mais de proposer son aide. Peut-être n’ai-je pas rendu justice à Henry. Il est venu à l’hôpital alors qu’il me connaît à peine. Nous sommes partenaires sexuels, mais de nos jours, cela n’équivaut pas forcément à une relation profonde. Encore qu’en observant Henry, ses yeux brillants et son sourire ravi, je me demande si cela ne signifierait pas quelque chose pour lui, malgré ses envois de fleurs à répétition et ses petits mots à propos de « nuits incomparables ».

Gina décline son offre et nous pousse vers le salon avant de disparaître dans la cuisine. Je me demande ce qu’elle va nous préparer, ses derniers achats n’ayant pas été du style gourmet. Au son des portes des placards qui s’ouvrent et se referment, je sais qu’elle se pose la même question.

Dans la fraîcheur du salon bleu, Henry prend place sur le divan blanc et admire le décor.

– Bel endroit, dit-il. Squires n’habite pas loin d’ici. Ah oui. Les Squires. Vieille fortune. Vieille famille. Vieille Amy.

– Je vais prendre une douche, dis-je. Je fais vite.

Dans la douche, j’essaie de me persuader que je plonge dans une piscine d’eau claire et chaude, laissant tout derrière moi. Mais rien n’atténue les élancements de la cicatrice. Chaque fois que je baisse la tête sous le jet, je souffre d’un élancement. Je me lave les cheveux en me contorsionnant le cou.

Ne voulant pas faire attendre Henry trop longtemps, je me dépêche de m’habiller, sèche rapidement mes cheveux pour augmenter leur volume et enfle la robe d’été offerte par Gina, un modèle imprimé rouge qui flotte autour de mes chevilles et me donne la sensation de me sentir belle, à la façon dont Maria dans *West Side Story* se sent belle. Je me félicite de cette séance de shopping, sans quoi je n’aurais rien eu à porter. Je n’ai pas encore fait de lessive et mes « vêtements bien » sont en nombre limité et stockés loin d’ici.

Des boucles d’oreilles, un peu de poudre et un soupçon de rouge à lèvres, sans oublier un nuage du parfum renversant d’un grand couturier, et je suis prête.

Quand je réapparais dans le salon, Gina, assise sur une ottomane, écoute Henry parler de son travail chez Squires. Dans un moment d'effroi, je crains qu'elle n'ait évoqué Rick, ce que je n'ai pas encore fait. Mais à ses traits crispés je comprends que non. Elle me regarde en haussant les sourcils et trouve une excuse pour quitter la pièce. Cette fois, j'ai saisi le code. Elle veut dire : tu ne m'avais pas dit qu'il travaillait dans la même boîte que Rick.

Henry me fait signe de m'asseoir à côté de lui. Les vingt minutes suivantes, tandis que Gina finit de préparer le dîner, nous nous comportons comme deux ados. Il dessine les contours de ma coupure, s'enquiert de ma migraine et m'embrasse sur le front. Une petite voix intérieure (une voix sympa, ma voix à moi, pas celle de la féministe ou de la rétrograde) répète, émerveillée : « Tu as été blessée et il a accouru », encore et encore. Et il n'a pas fallu grand-chose. Une simple égratignure sur le front. Comme Sally Field recevant son oscar, j'ai envie de dire : « On m'aime, on m'aime vraiment. »

Le temps que Gina nous appelle pour passer à table, je suis près de fondre dans les bras de Henry, la faute à un antalgique d'un genre tout différent.

Gina nous a concocté pour dîner des côtelettes de porc, un gratin de pommes de terre en sachet Betty Crocker et une salade. Nous mangeons dans la cuisine où le gâteau au chocolat Pepperidge Farm décongèle sur le plan de travail. Elle a même débouché une bouteille de rosé, mais je n'en prends qu'un demi-verre. Gina touche à peine le sien et Henry se limite à un seul parce qu'il a déjà pris le bourbon et ne prend aucun risque lorsqu'il s'agit de boire et conduire.

– Les flics aiment m'arrêter, explique-t-il à Gina.

Gina s'arrange pour lui poser toutes les questions que je ne lui ai pas posées.

– Alors Henry, demande-t-elle négligemment en passant les pommes de terre, vous avez déjà été marié ?

Je manque m'étrangler, persuadée que cette intrusion dans sa vie privée va l'offusquer. Je me souviens de la performance de Sam la veille. Mais Henry sourit, parfaitement conscient des manœuvres de ma sœur, et secoue la tête en signe de dénégation.

Note perso : envoyer une carte de remerciements à Gina.

Là-dessus, elle enchaîne sur le job d'avocat, mentionne les divers avocats spécialisés dans les divorces qu'elle connaît et qui représentent des amies. Son bavardage terminé, elle demande d'un ton nonchalant si régler tant de divorces ne l'a pas dégoûté du mariage. Mes veines battent à mon cou et mes yeux atteignent la taille de soucoupes volantes mais Gina ignore les rayons mortels qu'ils émettent.

– Non, répond Henry entre deux bouchées. Pas du tout. Je compte me marier un jour.

Il parle comme s'il s'agissait d'acheter une voiture. Il y viendra à un moment. C'est vrai qu'il n'a que l'embarras du choix.

Gina s'arrange ensuite pour le faire parler de ses buts dans l'existence, en dehors de posséder un bateau et une Porsche. Il veut créer son propre cabinet juridique, devenir le Squires de son propre petit empire. Et il désire vivre à la campagne.

– L'animation citadine est intéressante lorsqu'on est jeune et avide de tout, dit-il en s'essuyant la bouche.

Nous ne lui avons pas offert un repas de gourmet, mais son assiette ressemble à celle laissée par un représentant de la race canine. Peut-être Henry est-il en partie canin. Et en partie loup. Je tente de me souvenir si nous nous sommes rencontrés à la pleine lune.

– ... Mais la ville est surpeuplée, bruyante, et il est difficile de s’y garer, continue-t-il.

– Wendy s’y plaît, dis-je.

Je veux ajouter que moi aussi je m’y plais, mais cela mènerait à une question sur l’époque où je vivais en ville, et les sourcils de Gina m’enverraient des messages en morse pour m’ordonner de tout confesser au sujet de Rick.

– Il faudra me présenter Wendy, me dit-il avec un clin d’œil.

Note perso : ne jamais présenter Wendy à Henry. Il lui enverrait des fleurs en un clin d’œil.

Après dîner, Gina sert le gâteau et le café et refuse notre offre de l’aider à débarrasser. Henry s’étire et bâille comme un chat, pas comme un chien, puis me tape sur le genou.

– Je devrais partir.

Partir où ? Il n’est que 20 heures.

– Nous pourrions prendre un peu le frais dehors.

– Tu es épuisée. Et je dois me lever tôt demain.

Il me caresse la jambe.

– Pourquoi ?

Je n’ai pas envie qu’il parte. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens aussi bien qu’à l’époque où je vivais avec Rick. Normale. A l’aise. En sécurité. La même sensation que lorsque je plongeais dans la piscine de Sheila Vleznevchik.

– Je dois me rendre sur la côte.

Il se lève, s’approche de la porte en verre et contemple l’extérieur. Gina fait couler l’eau et rince les assiettes. J’ai envie de parler seule à Henry, lui demander pourquoi il se rend sur la côte demain, qui il va y retrouver. Je suis trop gênée pour me livrer à mon interrogatoire en présence de ma sœur. Je n’ai pas, comme elle, suivi des cours d’interrogatoire à l’école, et je crains que mes dons d’interrogatrices ne soient pas à la hauteur de ses exigences. Et puis, hé, j’ai ma fierté.

J’ouvre la porte et sors afin qu’il me suive, ce qu’il fait.

– Voici la scène du crime.

Je désigne le bout du patio d’où le muguet nous sourit en coin, là où la tondeuse m’a trahie.

– Dommage que Gina soit ta sœur. Tu aurais pu l’attaquer en justice. J’aurais été ton avocat.

Il m’enlace d’un bras et m’embrasse sur le sommet du crâne. Bon sang, si Henry n’est pas en train de s’attacher à moi, c’est bien imité.

– Pourquoi vas-tu au bord de la mer ? dis-je maintenant que Gina est hors de portée d’oreille.

– Une cliente potentielle. Je devais m’y rendre ce soir. Je la retrouve demain à 10 heures.

Une cliente? Bing. Voilà. Pourquoi faut-il qu’il s’agisse d’une cliente et non d’un client ? Et pourquoi ne puis-je me contenter de prendre Henry comme il est ? Pourquoi ce besoin constant de

le tester afin de détecter les ressemblances avec Sam ? Des ressemblances qui ne font que briser les cœurs.

– Il est censé faire beau, dis-je, levant le regard vers le ciel dégagé.

Une lune pâle se dessine sur le bleu délavé.

– Oui. Ce ne sera pas si désagréable.

Il m'attire contre lui pour un baiser passionné. Quand il en a terminé, je me sens toute chose, à la fois en paix et toute retournée. Reste, Henry, ai-je envie de dire. Ou même « Emmène-moi avec toi ». Mais ne m'abandonne pas ainsi au bord de quelque chose.

– Il faut vraiment que je parte.

Il tourne les talons et passe la tête dans la cuisine pour remercier Gina de son invitation, puis nous marchons ensemble jusqu'à sa voiture. Je me penche à l'intérieur alors qu'il s'apprête à démarrer.

– Merci d'être venu à l'hôpital, dis-je en souriant. C'était vraiment gentil.

– De rien.

Il fixe mes épaules blafardes.

– La prochaine fois que tu tonds une pelouse, envisage de porter un truc sans manches.

J'arbore un bronzage spécial – ma peau nue est blanche là où mon T-shirt a tenu le soleil à distance. Durant toute cette soirée, je me suis imaginée sexy et adorable dans ma robe d'été neuve, alors que lui ne voyait que ces affreuses marques.

– Oh.

– Je t'appelle, dit-il en enclenchant la première.

– Tu connais le numéro de Gina ?

Je ne me rappelle pas le lui avoir donné.

– Je le chercherai.

Il s'éloigne dans l'allée. Je lui crie :

– Et s'il est sur liste rouge ?

– Il l'est ?

– Non.

Sa bouche s'élargit en un sourire éclatant.

## Arum : panache.

*Pour la réception, Rick et moi avons choisi un orchestre modeste, mais je n'étais pas à l'aise à l'idée de danser. Lui n'éprouvait aucune crainte – le lycée privé select qu'il avait fréquenté avait des leçons de danse de salon au programme. Quand j'avais cessé de le taquiner, répétant combien il devait être mignon en culottes courtes et nœud papillon, à valser avec les filles à papa arborant des couettes de l'académie pour filles de la même rue, il avait suggéré, pour calmer mes appréhensions, qu'on prenne quelques leçons ensemble. Rafrâchir ses connaissances ne lui ferait pas de mal, avait-il prétendu, et moi je me sentirais mieux après un cours ou deux. Il nous avait inscrits à des leçons particulières chez Peabody Prep. Notre professeur était une femme au look gitan, qui dissimulait son âge sous une tartine de maquillage et eye-liner digne de Cléopâtre, et portait un châle à longues franges imprimé d'arums entrelacés. Son corps avait perdu le délié de la jeunesse, mais rien de son maintien imposant. Le plus grand mannequin aurait ressemblé à une ado avachie à côté de la posture en i de Mme Duarte. Les leçons m'avaient aidée – pas tant pour leur enseignement que pour ce que j'avais appris sur Rick. Il savait danser, mais sans génie. Nous étions assortis à la perfection, et nous nous serions exécutés de façon honorable, si ce n'est brillante, sur la piste de danse lorsque l'orchestre aurait entonné notre chanson préférée.*

Bien sûr, Henry m'envoie des fleurs. Cette fois il s'agit d'une grande gerbe de diverses variétés – des jonquilles jaunes (regard), des lis blancs (innocence de la jeunesse) et quelques bleuets des champs (célibat). Parlez-moi de messages ambigus. Comprenez ce que vous voulez, parce que moi, je n'y comprends rien. La carte dit « Bon rétablissement, Tout à toi, Henry. » C'est toujours mieux que de recevoir des fleurs qui signifient « défiance », « prends garde » ou « infidèle ». Flûte, c'est toujours mieux que de ne pas recevoir de fleurs du tout.

Et lorsqu'elles arrivent, dimanche après-midi, elles m'aident à oublier que Henry est probablement au bord de la mer en compagnie d'une beauté dotée de longues jambes et de l'accent du Sud. Il doit lui décocher son sourire en coin en lui donnant du « *conchita* » juste pour obtenir sa clientèle. Henry connaît ses atouts et sait s'en servir.

Henry plaît à Gina. Elle me l'a dit la veille après son départ, et me le répète aujourd'hui. « Tout homme qui se précipite à ton chevet quand tu souffres est un être humain décent », déclare-t-elle sans rire.

Si méfiante que je sois, je dois admettre que voir Henry accourir à mon chevet à l'hôpital m'a impressionnée. J'éprouve un sentiment de chaleur, de joie... le sentiment d'être aimée.

J'ai analysé tout cela hier soir. Gina consacrait sa soirée à une émission de déco sur HGTV et je me suis assise un moment avec elle pour lui tenir compagnie. Pendant les pubs, elle a évoqué l'incident, examiné ma cicatrice avec inquiétude, et déclaré Henry digne d'être aimé. Mais la

journée m'avait épuisée. Mes paupières se faisant lourdes, j'avais pris congé pour monter dans ma chambre où, assise sur le rebord de la fenêtre, j'avais contemplé le ciel nocturne, mes jambes repliées sous ma robe, le menton au creux de mes bras.

Mes voix intérieures s'étaient tues. Il ne restait que moi, Amy Sheldon, sans autre choix que devoir tout comprendre seule. Une semaine plus tôt, j'étais sans mec, paumée et frustrée sexuellement. Sept jours plus tard, je peux affirmer avoir un mec, avec qui je peux faire l'amour de façon fantastique chaque fois qu'il est d'humeur (ce qui semble être chaque fois que je le suis moi-même). Mais je suis toujours paumée.

« Qu'est-ce que tu veux ? dis-je dans un murmure juste pour moi-même. Et ce texte concernant ta vie que Gina te pousse à rédiger ? Que dirait-il maintenant ? Que dirait-il de Henry et de toi ? »

Le problème est que je n'ai aucune envie d'écrire à propos de ma vie. Je voudrais que quelqu'un s'en charge pour moi. Si je pouvais regarder dans une boule de cristal et y lire le bonheur avec Henry, même pour une courte durée, je courrais dans sa direction, rien ne me retiendrait. Mais aucune boule de cristal n'étant disponible, je reste perdue en mer, sans gouvernail, sans rien d'autre pour me guider que mes craintes d'avoir le cœur brisé. C'est le problème avec un cœur brisé. Quand vous l'avez expérimenté une fois, comme moi avec Rick, la meurtrissure ne cicatrise jamais. Même cette nuit-là, je le sentais me lancer, me tirailler et émettre des signaux m'avertissant du danger.

J'avais dû rester assise à la fenêtre une heure parce que j'avais entendu Gina aller se coucher avant que je ne bouge. Mes jambes étaient ankylosées d'avoir été si longtemps repliées sous moi. La droite surtout, celle qui a été blessée, me faisait souffrir, J'avais oublié que je devais la ménager, comme un animal fragile.

Mais la douleur physique avait rappelé à mon souvenir le comportement de Henry – accouru à mon chevet lorsque j'en avais besoin. Ce n'était pas rien, n'est-ce pas ?

Aucun de nous deux n'avait jamais prononcé le mot commençant par A. Beaucoup trop tôt pour ça, et peut-être n'irions-nous jamais aussi loin. Je ne cesse de me répéter qu'il s'agit de remonter à bicyclette. Je ne suis pas obligée de monter en BMW. Il s'agit d'une image, bien sûr.

Enfin, dans la langueur de ce dimanche après-midi, Gina me confie qu'elle pense que Henry éprouve la même chose que moi. Encore que je ne vois vraiment pas comment elle en est arrivée à cette conclusion après une seule soirée passée à converser. Elle cite le fait qu'il ait englouti son repas tout préparé, son comportement détendu en parlant à la sœur de sa « petite amie », et que, de toute évidence, il se fichait de mon apparence (merci, Gina, j'avais vraiment besoin qu'on me rappelle combien j'étais affreuse ce soir-là) – pour Gina, tout cela fait de Henry un mec à ne pas laisser filer.

La seule chose qu'elle trouve à critiquer est mon comportement, pas celui de Henry.

– Pourquoi ne lui as-tu pas parlé de Rick? demande-t-elle alors que nous prenons le soleil sur le patio.

Elle nous a préparé des cocktails légers à base de vin frais et nous jouons les riches désœuvrées. Pour dîner, elle a prévu le rosbif tout préparé, avec sa sauce sous plastique, les frites surgelées et des barres chocolatées en dessert.

– Je ne sais pas, dis-je. Parce que c'est trop déprimant, j'imagine.

– Amy ! Il s'agit d'une partie cruciale de ta vie !

– Oui, mais comment aborder le sujet ? Dès les présentations ? Salut, je m'appelle Amy Sheldon et mon fiancé a été tué dans un accident de voiture il y a deux ans ? Autant me coller une étiquette « Attention fragile » sur le front.

A l'évocation de mon front, Gina regarde ma blessure.

– Comment vont tes points de suture ?

– Ils me démangent et sont un peu douloureux, rien de plus.

Elle prend une autre gorgée de son cocktail et se tartine d'écran total sur la poitrine.

– Tu vas devoir le lui dire au final. Il travaille pour Squires. C'était le bon moment pour aborder le sujet – je parle du moment où il t'a appris où il travaillait.

Je repense à ce moment – ce moment de colère dans la boutique de fleurs qui semble s'être déroulé des années auparavant. Une histoire d'amour, c'est comme une vie de chien – multipliez chaque jour par vingt.

– Je le lui dirai. Peut-être même ce soir.

Voilà qui fait taire Gina. Puis elle enchaîne en parlant d'inviter Henry à dîner, lorsque Fred sera de retour. Je me fiche de savoir si Henry en aurait envie, parce que moi non.

– Il faut que je parle de la boutique avec Fred, dis-je pour changer de sujet. Si le magasin est destiné à fermer de toute façon, autant que je plie bagage et consacre mon temps à chercher un autre job.

Je ne précise pas que j'ai passé la semaine à plier bagage.

– Ce n'est pas une mauvaise idée. Je suis contente que tu en finisses avec ce job. Tu pourrais reprendre des études.

– Comment serait-ce possible ?

Elle roule sur le ventre.

– Avec des cours du soir. Tu pourrais t'inscrire à la fac de droit.

Jamais de ma vie je n'ai exprimé une quelconque envie de devenir avocate. Croit-elle que je devrais m'inscrire en droit juste pour prouver mon intérêt pour la profession de Henry ? N'est-ce pas pousser le bouchon un peu loin ? Hmmm... Une idée me traverse l'esprit.

– L'as-tu déjà envisagé pour toi-même ?

– Parfois.

Ah ah. Encore un transfert de rêve.

– Alors fais-le, Gina. Fred a les moyens de payer les cours. Tu ne travailles pas. Je n'ai jamais su que tu envisageais la fac de droit !

– Tu sais... papa et maman n'ont jamais envisagé de carrières pour nous, juste le mariage.

Ouais. La vie de banlieue. Grandis et marie-toi. Une carrière ? Elever des enfants est une carrière ! Assieds-toi et mange tes petits pois !



– Fonce ! je suis sûre que tu serais admise en un clin d’œil. Tu étais toujours en tête de ta classe.

– Je ne sais pas. Je crois que le moment est passé, tu vois ce que je veux dire ?

Pas sur le coup. Mais ensuite je comprends. Maintenant, elle a envie d’enfants, pas de la fac de droit. D’enfants. Les enfants *seront* sa carrière.

Plus tard, nous nous goinfrons de rosbif et de frites, et oublions la salade, sous vide de toute façon. Gina dit qu’elle l’inclura dans une salade composée pour le déjeuner de demain. J’insiste pour débarrasser. Dans la soirée, elle passe presque une demi-heure au téléphone avec Fred, porte de la chambre fermée. J’ai peine à comprendre, mais elle semble vraiment amoureuse de lui.

Elle revient avec un sourire jusqu’aux oreilles.

– Devine qui a appelé pendant que j’étais au téléphone ?

– Wendy?

– Oui. Mais aussi Henry.

Je refrène mon impulsion de traverser la maison en courant pour m’emparer du téléphone et retourner l’appel. Au lieu de quoi, je m’essuie les mains, jette un œil au jour qui décline, m’empare négligemment du sans-fil de la cuisine et monte les escaliers d’un pas nonchalant. Dès que je suis hors de vue, je file dans ma chambre telle une ado qui sait qu’elle va être invitée au bal du lycée.

Je rappelle d’abord Henry, mais uniquement pour avoir de vraies nouvelles fraîches à raconter à Wendy lorsque je la rappellerai. Pas parce que j’ai vraiment envie de lui parler. Non. Pas du tout. Pas du tout.

Il répond à la troisième sonnerie, d’une voix fatiguée. Pas fatiguée du genre « Je viens encore de faire l’amour avec une autre super-nana », fatiguée genre « J’ai travaillé dur aujourd’hui ». Il me demande comment je me sens. Je lui demande comment s’est déroulé son rendez-vous. Tous deux répondons : « Bien. » Il me parle de sa semaine, très chargée. Je lui parle de la mienne, qui ne l’est pas.

A la fin de la conversation, je ressens un besoin douloureux et familier. L’envie de l’entendre dire : « Je t’aime. » Je me méprise d’éprouver ce besoin dans une relation si récente. Monter à vélo. Il ne s’agit que de monter à vélo. Rien de plus.

– Appelle-moi cette semaine, dis-je tout bas. Je vais rester à la boutique quelques jours. Et effectuer quelques recherches d’emploi.

– J’essaierai. Nous pourrions peut-être déjeuner ensemble.

– Oui, j’aimerais bien.

– J’aime bien ta sœur. Une femme sympathique avec les pieds sur terre.

– Elle veut t’inviter à dîner lorsque son mari sera de retour.

– Afin de m’étudier en détail ?

– Non, dis-je, en riant.

Tout en pensant « Evidemment ».

– Dis-moi le jour et l’heure, *conchita*, et ma secrétaire appellera la tienne.

– Merci, Henry. D’être venu à l’hôpital hier.

– No *problema*.

A la fin de la conversation, j’éprouve un tel sentiment de chaleur et de réconfort que je n’évoque pas mes fiançailles avec Rick Squires. Cela saperait l’ambiance. Pourquoi faire porter à Henry le poids de mes problèmes ?

Je tente d’appeler Wendy, sans succès.

Je ne joins Wendy que le lendemain, lundi. Je me réveille l’œil vif et en pleine forme, si l’on excepte la douleur sourde au-dessus de mon œil. Mais au moins je peux me doucher sans me tordre le cou. Je me sens si bien que je dresse une liste de tâches pour la journée, allant jusqu’à la planifier en incréments horaires. 9 h 30 à 11 heures – recherche d’emploi. 11 heures à midi – rédiger un nouveau CV. Midi à 13 heures – déjeuner. Vous voyez le tableau.

Dans la cuisine, Gina s’active déjà autour du strudel sous vide et du grille-pain. C’est le dernier jour avant le retour de Fred, la dernière opportunité de manger de la nourriture toute préparée. Elle jette un coup d’œil à mon short et mon T-shirt et semble perturbée.

– C’est ce que tu portes à la boutique ? dit-elle en versant une sauce caoutchouteuse sur le strudel aux cerises.

– Aujourd'hui je comptais regarder les petites annonces...

Je la suis et glisse mon propre strudel dans le grille-pain avant de me verser un verre de jus d’orange dans le frigo.

– ... passer quelques coups de fil.

– Qui s’occupe du magasin ?

Je résiste à l’envie de répondre « Brad » et avale mon jus d’orange avant de répondre.

– Personne. Mais comme de toute façon il va fermer, j’ai pensé saisir l’opportunité de prendre une longueur d’avance dans ma recherche d’emploi.

Gina fait la grimace.

– Ame, je ne sais pas si c’est une bonne idée. Le propriétaire doit compter sur ta présence tous les jours, pour que tu écoutes le stock, t’occupes des commandes et ce genre de trucs.

– Que va-t-il faire ? Me virer ? dis-je en riant. Ne pas me fournir de bonnes références ? Je ne pense pas chercher un autre job de fleuriste.

Ce n’est pas Gina qui, l’autre jour encore, m’adjurait d’effectuer mes recherches d’emploi depuis chez elle ?

Gina emporte son assiette et sa tasse et s’assied à la table de la cuisine.

– Je suis soulagée de te l’entendre dire. Que tu vas chercher dans un autre secteur. J’ai toujours considéré ce job comme temporaire. Mais cela ne minimise pas mon inquiétude de te voir laisser tomber ton employeur actuel.

Oh-oh. Quand votre sœur emploie le mot *minimiser*, c'est sérieux. Dès que j'ai enduit de sauce mon strudel à peine éjecté du grille-pain, je la rejoins à table.

– Je n'ai jamais considéré la boutique comme autre chose qu'un prétexte à déduction d'impôts pour le client de Fred. Je ne vois jamais le propriétaire. Je n'ai de contact qu'avec Fred. Personne ne semble se soucier de savoir si je fais du bon boulot ou pas. Quand j'ai eu la grippe cette année, et aucun remplaçant possible, personne n'a bronché. Cela m'a ouvert les yeux.

– En fait, Fred s'en est inquiété. Je lui ai rétorqué que tu étais malade et que tu n'y pouvais rien.

Du coulis de fruits rouges dégouline sur sa main. Elle l'essuie avec une serviette en papier.

Ah, maintenant je comprends. Gina a parlé avec Fred.

– Tu aurais dû me le dire. Il aurait dû me le dire.

Où est mon café. J'ai oublié mon café. Je me lève pour prendre une tasse et la remplir.

– D'accord, je vais m'occuper du magasin aujourd'hui. Je peux passer quelques coups de fil de là-bas.

– Je crois que c'est une bonne idée.

La bonne humeur de Gina est revenue, ainsi que sa voix joyeuse, celle qui ressemble à la maman du petit Johnny lui demandant ce qu'il a fait à l'école aujourd'hui.

– Alors dis-moi, dans quel secteur cherches-tu ? A nouveau dans la communication ? Tu veux que Fred se renseigne un peu pour toi ?

– Non. Je me débrouillerai. Je vais demander des tuyaux à Wendy.

D'ailleurs, il faut que je l'appelle, lui demande des nouvelles. J'espère vraiment que si je n'ai pas réussi à la joindre, ce n'est pas parce qu'elle est partie avec Sam. A cette idée, un rugissement sourd naît au fond de moi.

La journée de Gina sera consacrée aux courses alimentaires – pour faire le plein de nourritures plus adaptées à Fred – et à la vidange de la voiture. Déjà prête et habillée, elle part avant moi, qui dois me changer. Que soit maudit le sentiment de responsabilité.

Je passe un pantalon de toile et garde mon T-shirt, puis je me souviens que Henry a suggéré que nous déjeunions ensemble dans la semaine et je troque le tout contre un pantalon moulant noir et un cache-cœur fuchsia offerts par Gina. J'enfile même les inconfortables sandales que nous avons choisies ensemble. Je pourrai les ôter au magasin et chausser mes mocassins. Je fourre mes mocassins dans un sac et me voilà partie.

Quelques minutes plus tard, arrivée à la boutique, je réalise que pas une fois durant le trajet je n'ai pensé à Tess Wintergarten et ses malédictions.

J'ai dit à Gina que j'allais ouvrir la boutique, mais je laisse la pancarte « Fermé » accrochée jusqu'à ce que j'aie pu joindre Wendy. Celle-ci me répond d'une voix calme et tranquille que j'attribue au fait que son bureau est calme et tranquille, et que si elle parle fort tout le monde l'entendra. Mais je soupçonne un problème.

– Je suis désolée de t'avoir rembarée l'autre soir, dit-elle.

L'espace d'une minute, je ne comprends pas de quoi elle parle. Puis je me rappelle notre soirée avec Sam chez Zabo. Il me semble qu'une éternité s'est écoulée depuis. En années de chien.

– Comment vas-tu ? Que t'est-il arrivé à l'œil ? Tu arrives à conduire ?

J'imagine Gina racontant à Wendy (lorsque celle-ci a appelé) que j'avais été éborgnée au cours d'un incident malheureux impliquant une tondeuse et une épingle à cheveux. Aussi je minimise ses inquiétudes (minimiser peut se révéler un joli mot) et lui détaille l'histoire. Y compris la partie incluant l'apparition de Henry, notre dîner ensemble et son appel de la veille.

– Merci de l'avoir contacté, dis-je à Wendy.

Je sais qu'elle l'a probablement appelé pour se faire pardonner son vilain comportement chez Zabo.

– Où t'es-tu procuré son numéro ?

– Je l'ai demandé aux renseignements. Henry et toi – qui se serait douté que tu rencontrerais quelqu'un dès ta première sortie avec un homme ? Tu as toujours eu du bol.

Je ne relève pas. Dans les circonstances actuelles, je ne me considère pas comme ayant un bol particulier.

– Ne fais pas de conclusions hâtives. Henry et moi passons de bons moments ensemble. De très bons moments.

Cela fait du bien d'en parler avec légèreté. Peut-être que si je répète ces mots à un assez grand nombre de personnes, je commencerai à les croire moi aussi.

– De plus, je ne suis pas convaincue que Henry cherche quoi que ce soit de sérieux, lui non plus.

– Quand je l'ai appelé pour le prévenir que tu étais à l'hôpital, il avait l'air, je ne sais pas, inquiet. Comme si ça ne lui était pas indifférent.

Elle parle avec nostalgie, comme si le ton de Henry lui avait fait toucher du doigt ce qui manquait à sa relation avec Sam.

– ... Comme s'il s'agissait de davantage que passer un bon moment.

Je ne peux pas me retenir. Je dois en savoir plus.

– Qu'a-t-il dit ? Qu'as-tu dit et qu'a-t-il répondu ?

– D'après Gina, tu respirais à peine. Et bon... ma voiture avait des problèmes, je ne pouvais pas venir te voir et...

– Tu as appelé Henry pour qu'il te conduise à l'hôpital ?

– Si on veut. Mais je n'ai jamais eu l'opportunité de le lui demander parce qu'il m'a posé quantité de questions auxquelles je ne pouvais répondre. Et il semblait pressé, comme s'il voulait te joindre le plus tôt possible. Avant que je n'aie eu une chance de lui demander s'il pouvait passer me prendre, il avait raccroché.

Je pense que Wendy enjolive la vérité, mais je m'en moque. Je crois qu'à l'origine elle a peut-être appelé Henry pour qu'il l'emmène mais que, lorsqu'elle a perçu son inquiétude, elle a laissé faire les choses, en guise de cadeau à mon intention. Elle savait l'effet que produirait sur moi son apparition à mon chevet, alors elle m'a laissé en profiter. Wendy est une très bonne amie. Je regrette de ne pouvoir l'aider davantage. Je voudrais voler à son secours, comme elle l'a fait pour moi, mais j'en suis incapable. Ma tentative de réduire à néant sa dévotion envers Sam a échoué, et n'a réussi qu'à lui faire du mal.

– J’ai essayé de te joindre deux fois hier, lui dis-je. Où étais-tu ce week-end ?

– Dans le coin.

Dans le coin avec Sam. Je soupire et m’appuie contre le comptoir. J’ai réussi à faire en sorte qu’elle ne se confie même plus à moi. Quelle amie merveilleuse je fais.

– Ecoute, Wen, si tu es sortie avec Sam, inutile de me le cacher. Je sais que ce ne doit pas être facile.

– Eh bien, il est venu. Nous sommes juste sortis voir une expo. C’était prévu. Depuis longtemps.

Elle n’a pas l’air heureuse, pas comme elle l’était auparavant, lorsqu’elle me racontait ce que Sam et elle avaient fait durant le week-end.

– Tu as de nouveaux détails concernant la situation ?

Oh, et puis zut pour le devoir de réserve.

– ... Je veux dire concernant sa femme.

– Elle enseigne à Berkeley.

– Nous voilà donc avec deux Pr Terrill.

– Non. Un Pr Terrill et un Pr Moroni. Elle a gardé son nom de jeune fille.

Ainsi Sam a lâché davantage d’infos sur l’épouse. Pour que Wendy se sente impliquée dans son problème ? Ou qu’elle éprouve de la sympathie envers sa femme ?

– Elle n’a pas trouvé de poste sur la côte Est et n’est pas certaine d’en avoir envie, continue Wendy d’une voix douce. Alors ils se sont séparés.

Séparés ? Certainement. Quatre mille kilomètres les séparent. Mais ce n’est pas comme un acte de divorce. Je soupçonne Sam de ne pas avoir inclus cette nuance dans son explication, et je doute que Wendy ait insisté sur le sujet. Mieux valait pour elle imaginer une mégère insupportable, coincée au cœur de l’eldorado californien, menaçant Sam et le harcelant jusqu’à ce qu’il se procure le kit Réglez-votre-divorce-sans-intermédiaire.

– Elle enseigne quelle matière ?

– Sciences politiques.

Evidemment. Une marxiste. Pas étonnant que Sam ne la quitte pas. Les marxistes sont un plus sur les campus universitaires. Pourquoi Sam se priverait-il de son stock personnel ?

– Que vas-tu faire ?

– Je ne sais pas. Réfléchir. J’ai des vacances à prendre. Peut-être vais-je partir quelque part, toute seule. A la mer.

Elle parle d’une voix infiniment triste. Je sais pourquoi. Depuis des mois maintenant, elle économise ses jours de vacances afin que Sam et elle puissent partir ensemble. Maintenant elle doit affronter l’idée de partir seule. Minute! Elle n’est pas obligée de partir seule.

– Nous pourrions partir ensemble.

Elle rit, un son qui fait plaisir à entendre.

– Amy, comment aurais-tu les moyens de partir à la mer ?

– J’ai quelques économies. En cas d’urgence.

Pour être exacte, j’ai deux mille trois cent quarante-sept dollars et quatre-vingt-neuf cents à la banque. Assez pour un apport sur un crédit voiture, ou la caution d’un nouvel appartement si je fais attention. Mais d’abord il me faut un boulot.

– Ne dépense pas tes économies pour partir à la mer avec moi ! De plus, tu ne vas pas abandonner Henry.

– Si nous louons un truc à deux, ce ne sera pas si cher.

Cela ne coûtera que la moitié d’un milliard au lieu d’un milliard entier.

– ... quant à Henry, je te l’ai dit, nous prenons du bon temps ensemble, c’est tout.

Oui, j’ose m’obstiner à le répéter.

Une semaine à la mer serait sympa. Peut-être qu’une semaine entre soleil et sable ramènerait un certain équilibre dans mon existence, m’aiderait à examiner ma relation avec Henry sous un autre angle. Est-ce que je compte vraiment pour lui ? Voler à mon secours était-il un acte sincère ou une part de sa méthode de séduction ? Un séjour à la plage m’apporterait la réponse, c’est certain. L’océan n’est jamais qu’une immense piscine, non ?

– Je vais peut-être aller voir mes parents ce week-end, dit Wendy.

Ouah, c’est grave. Les parents de Wendy sont riches mais se disputent tout le temps. Elle est la seule personne de ma connaissance qui regrette que ses parents n’aient pas divorcé lorsqu’elle était plus jeune. D’après ce qu’elle décrit, sa mère trouverait sans problème sa place au milieu de Tess et ses copines. Si Wendy envisage de rendre visite à ses parents, alors qu’elle les a vus il y a peu, c’est qu’elle doit souffrir sérieusement. Ou essayer de s’interdire de voir Sam.

Je tente de ne pas appeler Henry et elle s’efforce de ne pas voir Sam. C’est sans espoir. Il devrait exister un groupe de soutien pour ces cas-là.

Elle semble si triste que je répugne à parler de Henry, ce qui me frustre parce que je me trouve à ce stade d’une relation où j’ai envie de parler et de me livrer à des spéculations avec une copine. J’ai envie de lui demander son avis sur la façon de parler de Rick à Henry. Mais sa liaison avec Sam a dressé une barrière entre nous et je préfère me taire. Je refuse de lui causer davantage de peine en gloussant comme une collégienne au sujet de mon nouveau « coup de cœur » alors qu’elle hurle silencieusement de douleur. D’ailleurs elle doit se remettre au boulot et nous convenons que je la rappellerai ce soir.

– Je regrette que tu n’habites plus en ville, dit-elle d’un ton morne. Nous aurions pu aller boire un verre après le boulot.

– J’allais oublier, dis-je, as-tu connaissance de postes disponibles dans les relations publiques, la communication ?

– Hé, je suis heureuse d’entendre que tu te remets en selle. Aucun poste chez nous. En fait, le bruit court que Gelman va encore réduire son personnel. Mais je vais me renseigner !

Sa voix a retrouvé un certain punch et nous achevons la conversation sur cette note.

Se remettre en selle, remonter à vélo... j’imagine que je dois m’y coller. Je range quelques papiers et me repens d’avoir oublié les offres d’emploi du dimanche chez Gina. Cela devient une

habitude – oublier les offres d'emploi n'importe où, sauf là où j'en ai besoin. Est-ce que je me saboterais inconsciemment ? Certainement pas. Rien d'inconscient là-dedans.

Refusant de m'avouer vaincue par mon double maléfique, je me connecte au site du *Sun* et consulte les offres d'emploi en ligne. J'en relève quelques-unes, concernant un spécialiste des relations publiques dans un hôpital local, un responsable des relations publiques pour une organisation professionnelle, un autre pour l'orchestre local, « un spécialiste de la communication » pour le plus grand théâtre de la région, et quelques associations à but non lucratif. Rien dans le monde des affaires, mais peut-être est-ce une bonne chose. Peut-être dois-je d'abord monter le poney un peu lent avant de sauter sur le favori du derby.

Pour la première fois depuis des lustres, je suis heureuse et j'ai la pêche. Avant de me déconnecter, je décide de faire une petite recherche sur Google. Je commence par Henry et obtiens une douzaine de liens. Son nom apparaît principalement lors de galas de charité, deux réunions d'associations d'anciens élèves, et un article du *Sun* concernant le divorce de deux avocats connus de Baltimore. Henry représentait la femme. Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver, mais je suis soulagée de ne pas l'avoir trouvé. Peut-être une liste de ses ex, une liste complète, avec notes de bas de page et tout.

Avant de ranger ma planche de surf cybernétique, je tape sur une impulsion « Professeur Moroni ».

Je me retrouve avec quelques centaines de résultats. Mais j'élimine très vite les sites où une fille nommée « La professora Alfonsa Moroni » fait des trucs avec des animaux de basse-cour. Apparaît aussi la prestigieuse université de Berkeley. Je clique sur le département de Sciences politiques en moins de temps qu'il ne faut pour dire « brise le cœur de ma meilleure amie. »

La liste des prouesses du Pr Moroni est aussi longue que celle de Henry... vous imaginez : congrès, articles, livres, récompenses pour la haute qualité de son enseignement. Plus une quantité non négligeable de bénévolat au service de la communauté, de même qu'un soupçon de leadership de la contestation étudiante. Que serait un marxiste sans une dose de contestation étudiante un brin rétro ? Sa biographie comprend des liens très pratiques avec certaines de ses diatribes, euh je veux dire ses articles. J'en étudie quelques-uns, à la recherche non de sa philosophie mais de sa photo. Je la trouve à la troisième tentative, et je m'avachis sur ma chaise, aussi découragée que Wendy.

Chaque femme a une bête noire, une femme qui incarne tous ses espoirs brisés, toutes ses aspirations, le genre de femme qu'elle aurait secrètement souhaité être, tout en sachant qu'elle n'est pas bâtie pour l'être. Le genre de femme qui va hacher menu votre cœur si un petit ami vous quitte pour elle.

Wendy se serait remise de perdre Sam au profit d'une bimbo, d'une garce ou même d'une étudiante écervelée. Aucune de ces femmes n'aurait entamé les certitudes fondamentales de Wendy à son propre égard, ni renforcé ses complexes. Mais que Sam la quitte pour une brune séduisante, typée, dont les yeux aux paupières lourdes semblent receler les secrets d'hétaïres d'antan, une intellectuelle dont les convictions politiques sont aussi passionnées que sans concession... quelle claque !

Rosa Moroni est une femme séduisante dotée d'une chevelure brune lui tombant aux épaules, d'une bouche ourlée de lèvres généreuses et de grands yeux. Bien que la photo soit un portrait, à la

façon dont son pull tire aux épaules, il est clair que son buste a été bien pourvu par la nature. J'apprends par sa biographie qu'elle est une immigrée de la première génération. Ses parents sont grecs et italiens. Elle parle trois langues, l'anglais et les langues de ses parents.

Wendy évoque une couronne de farine de blé, bien dorée et glacée au miel. Rosa Moroni, une focaccia aromatisée à l'huile d'olive, aux poivrons et à un fromage au nom imprononçable.

Et je sais tout au fond de mon cœur que Wendy le sait. Comme je l'ai dit, elle n'est pas idiote. Elle a probablement fait une recherche sur Google dès qu'elle a arraché à Sam le nom de sa femme. En fait, elle a probablement arraché le nom à Sam justement pour faire une recherche sur Google. Et si elle a eu accès à ces infos, elle sait que Sam ne quittera pas une Rosa Moroni pour une Wendy Jackson, intelligente, sexy, mais d'un milieu où les spaghettis ne sont pas au menu. Wendy serait peut-être prête à attendre Sam, mais il est clair que la seule femme que Sam ait envie d'attendre, c'est Rosa Moroni. Elle est son talisman, son porte-bonheur qui l'aidera à grimper les échelons universitaires. Wendy, elle, ne représente qu'une babiole dépourvue de pouvoirs mystiques.

Wendy le sait. Pas étonnant qu'elle veuille aller chez ses parents. Elle veut se blottir dans son nid, peu importe ses inconvénients, et lécher ses blessures. J'ai mal pour elle. J'ai envie d'appeler Sam et le réduire en bouillie. Non, j'ai envie d'appeler son supérieur, le doyen de son département, et le président de l'université, et inventer une histoire comme quoi Sam Terrill a triché au bac, ou menti dans son CV. Ou harcèle sexuellement ses étudiantes. Et ses étudiants. Je veux que Sam souffre.

Peut-être vais-je m'inscrire à l'un de ses cours.



## Figure : fécondité.

*Pour mon premier anniversaire fêté avec Rick, ses parents m'avaient fait livrer un panier de fruits ! Il m'avait expliqué que sa mère ne trouvait pas poli de choisir des cadeaux personnels pour les personnes qu'elle connaissait mal, mais avait voulu faire un geste pour ce jour particulier. Je me souviens bien de ce jour – l'inquiétude me taraudait parce que je croyais être enceinte. Il s'était avéré que je ne l'étais pas, et je n'avais jamais fait part de mes inquiétudes à Rick. Notre relation commençait à s'approfondir, je ne voulais pas l'assombrir avec de lourdes décisions. A cause de mon angoisse, j'avais à peine apprécié le cadeau de Rick, un petit livre de poèmes.*

Pourquoi compter sur Sam pour vous déprimer alors que, avec un petit effort, des employeurs potentiels anonymes peuvent s'en charger ?

En l'espace d'une semaine, j'ai reçu deux lettres de refus sans même la courtoisie d'un entretien.

Après une session marathon sur l'ordinateur de Fred, lundi soir, je dispose d'un CV élaboré, digne d'être placé sur un autel dans le bureau d'un conseiller en recherche d'emploi. Je suis également en possession de lettres de motivation dynamiques et de promesses de références. J'ai remis deux de ces petits bijoux en main propre et posté le reste.

Mes récents efforts en matière de recherche d'emploi parent à peine au coup reçu en début de semaine.

L'hôpital et l'association professionnelle ont répondu « non, merci » si vite que je suis ébranlée. Même si ces deux jobs ne m'auraient probablement pas correspondu. Un peu trop axés sur le rendement pour mon style en roue libre. Candidature. Refus. Badabing badaboum. Au moins je sais à quoi m'en tenir.

Après dîner jeudi soir – rôti de porc mariné au jus de citron vert et tequila servi avec du riz sauvage et des asperges –, Fred fait remarquer que ces boîtes avaient certainement déjà une série de candidatures internes en attente, et que de toute façon, entre mon job de fleuriste et l'accident, c'est comme si je n'avais pas travaillé depuis deux ans.

– Tu devrais envisager de suivre un séminaire de développement des compétences, assène-t-il en agitant sa fourchette dans ma direction. On y établit parfois des contacts féconds. Se constituer un réseau. Il n'y a que ça. Un bon réseau.

Je ne m'imagine pas créer des contacts féconds avec d'autres demandeurs d'emploi, à moins qu'il ne parle de contacts physiques. Un groupe de soutien à coups de tapes dans le dos, peut-être ? Mais j'acquiesce avec sérieux, comme si Fred m'offrait des trésors de sagesse dignes d'être couchés sur le papier, alors que j'essaie de toutes mes forces de ne pas l'imaginer nu.

Voyez-vous, depuis que Fred est rentré de son voyage d'affaires mardi, l'atmosphère entre lui et moi est tendue. Pour commencer, il ne raffole pas de Trixie. S'il la surprend passant le nez dans la pièce où il se trouve, il la fiche pratiquement dehors. Une fois, elle a éraflé le pied d'une chaise. D'accord, il s'agissait d'une chaise ancienne. D'accord, elle avait une valeur sentimentale. D'accord, c'était la chaise préférée de sa tante.

Puis il y a eu ce petit incident, juste hier, lorsque je suis tombée sur Fred et Gina – j'ose à peine y repenser – en pleine action.

Sans enfants dans le secteur, ils sont habitués à avoir la maison pour eux. Hier soir, je suis restée tard à la boutique afin de retrouver ensuite Wendy pour prendre un verre. Mais Wendy m'a fait faux bond et je suis rentrée tôt.

Au début, je n'ai entendu qu'une voix d'homme déclarant, « Oh oui, c'est bon », et ai pensé que Gina regardait une émission de bricolage sur la chaîne déco. J'ai reconnu la voix de Fred trop tard. Trop tard parce que j'avais déjà pénétré dans le petit salon où Gina chevauchait Fred. Fred m'a vue le premier et s'est écrié « Merde ! », puis Gina s'est retournée et s'est emparée d'une couverture en criant « Oh non ! ». Elle s'est écartée et j'ai vu Fred. Nu.

Quels que soient les défauts de Fred, je sais maintenant pourquoi Gina a une si haute opinion de lui.

L'image brûle encore ma rétine. Mais nous faisons comme si rien ne s'était passé. Du moins Gina et moi faisons comme si. Fred, lui, m'évoque une masse bouillonnante de ressentiment. Ce qui chez lui s'exprime par des exigences. Il m'enjoint à me préoccuper davantage de mon apparence, de lui fournir l'inventaire de la boutique de fleurs, ou encore de faire attention à ne pas évoquer la vente du bâtiment devant qui que ce soit.

Les Japonais ont repoussé les offres de Squires Financial et la vente est à nouveau à l'ordre du jour. Je crois que Fred est maintenant convaincu que c'est moi qui ai laissé filtrer l'info à Squires. Au début, je me suis indignée. Puis j'ai réalisé qu'il avait raison. J'ai laissé filtrer l'info à Henry.

Façon compliquée de dire qu'il faut que je déménage. Je ne veux pas entraver les chances de Gina d'avoir un enfant. Or, depuis que je l'ai surpris pantalon baissé, je soupçonne Fred de ne pas être porté sur la chose avec moi dans la maison.

Et puis Fred m'agace et je l'agace. Ce matin il était sur mon dos, et ce soir encore parce qu'il sait que je n'ai rien fichu au magasin pendant que je cherchais du boulot. Il m'a adressé deux sermons, sous couvert de conseils bien avisés, faisant office de vengeance pour l'avoir vu nu. Cette tache mettra longtemps à s'effacer, aussi la meilleure façon de repartir de zéro est-elle de filer.

Même Gina comprend qu'il est temps que je prenne mes cliques et mes claques. Après le dernier sermon en date de Fred au sujet de mon inscription à un séminaire de développement des compétences, je le remercie, m'éclaircis la gorge et annonce que j'envisage de déménager. Gina ne proteste pas, comme elle le fait automatiquement d'habitude, sincère ou non – « Ne pars pas, Ame, on s'amuse tellement ! »

Au lieu de quoi, elle dit :

– Où habiterais-tu ?

– Chez Wendy.

– Le restaurant « Chez Wendy » ? demande Fred, incrédule.

– Non, chez son amie Wendy, rétorque Gina, le regardant comme s’il était dingue.

Cela ne lui arrive pas souvent et je suis ravie d’en être témoin.

– Elle habite le centre-ville, pas loin de la boutique, c’est ça ?

– Oui, dis-je, la bouche pleine de riz et de porc.

Fred réfléchit avant de décréter que c’est une bonne idée. Une très bonne idée.

– Une adresse en centre-ville peut faire une impression favorable sur ton CV.

Je manque recracher mon porc et mon riz. C'est le mensonge le plus nul et le plus éhonté que j'aie entendu depuis qu'un type dans un bar a essayé de coucher avec moi en me disant qu'il entrerait au séminaire le jour suivant. Mensonge ou pas, c'est clair. Gina m'aime peut-être, mais elle m'aimera encore davantage si je les laisse seuls, Fred et elle, dans leur atelier à fabriquer les bébés.

J'aide Gina à débarrasser avant de m'isoler dans ma future ex-chambre avec le sans-fil et appelle Wendy. Elle répond à la seconde sonnerie. De toute évidence, elle a pleuré.

– Hé, que se passe-t-il ?

– Toujours la même chose, dit-elle d'une voix morose.

– J'arrive. Tiens le coup.

D'accord, j'ai une arrière-pensée, je vais lui demander si je peux emménager avec elle. Une visite qui fera à nouveau d'une pierre plusieurs coups. J'emménage, cesse d'être dans les jambes de Gina et Fred, et tiens lieu de contrôle des pulsions de Wendy envers Sam. Et elle de contrôle de mes pulsions envers Henry.

Toute la semaine, je me suis empêchée d'appeler Henry, mais la lutte fut difficile. Evidemment, j'aurais pu l'appeler au bureau, d'un ton dégagé, très « Comment ça va ? » menant à une conversation style « J'ai pensé te donner des nouvelles de mon existence de dingue ». Il aurait pouffé, ri et moi j'aurais plaisanté et ri. Mais si je passe ce coup de fil, je franchis une limite. Je tiens plusieurs choses pour acquises. Que nous avons dépassé le stade d'une relation où le moindre détail est lourd de signification. Le stade auquel l'heure de l'appel, l'initiateur de l'appel, la raison de l'appel et le ton de l'appel sont notés dans une feuille de calcul dont les résultats révèlent à chaque partie qui tient le plus à l'autre.

Nous sommes encore au stade où les coups de fil ont un sens, où ils recèlent autant de significations que les premiers télégrammes timides qu'échangent des dignitaires étrangers après des années de tension. Un faux pas et l'avenir tel que nous espérons le connaître est anéanti.

Alors je n'appelle pas.

Jeudi, il ne m'a toujours pas appelée. Qu'il ait mentionné un possible déjeuner ensemble cette semaine aggrave la situation. J'avais commencé à attendre ce déjeuner avec impatience. Maintenant le week-end pointe à l'horizon et je suis à la fois déçue et énervée. Il attend horriblement longtemps pour me proposer un rendez-vous. Il essaie d'abord avec d'autres filles ? Suis-je sa roue de secours ? Il ne voulait pas dîner chez Gina et Fred ? Peut-être devrais-je

demander à Gina de formuler son invitation maintenant. Cela me donnerait une excuse pour l'appeler.

Gina regarde les infos avec Fred. Je lui murmure que j'emprunte sa voiture et que j'appellerai avant de rentrer juste au cas où ils auraient envie de s'envoyer encore une fois en l'air pendant mon absence.

Le problème de voiture est une autre raison qui me pousse à partir. Maintenant que Fred est revenu de son voyage d'affaires, Gina et moi nous partageons la Volvo. Malgré sa générosité, j'ai toujours l'impression de la priver lorsque je prends la voiture. Même ce soir. Si elle avait prévu de l'utiliser, elle ne me l'aurait pas dit. Mais peut-être qu'il ne lui déplait effectivement pas d'être débarrassée de moi.

En ville, je trouve une place de parking près de l'appartement de Wendy. J'y vois le signe que mon karma s'améliore. Demain je vais trouver un job, c'est certain.

Mais quand Wendy m'ouvre la porte, mon karma se brise comme un vase Ming aux mains d'un gamin de deux ans. Elle pleure au point de frôler l'hystérie. Au bout du couloir, des mouchoirs en papier bouchonnés jonchent le canapé du salon. Les rideaux sont tirés, bloquant la lumière et la vue sur la ville de la large baie vitrée.

– Je vais te chercher un verre d'eau, dis-je en posant mon sac.

Je passe dans la minuscule kitchenette qui sépare le vestibule du salon et lui verse de l'eau. Là tout s'éclaire. En ouvrant le robinet, mon regard tombe sur le sac déchiré d'un drugstore local. Un reçu y est attaché. Aujourd'hui, Wendy a acheté trois choses – une barre chocolatée, une brosse à dents et un test de grossesse.

– Tiens, dis-je dans le salon en lui tendant son verre, luttant pour empêcher ma main de trembler.

Je lui tapote l'épaule tandis qu'elle se pelotonne au bout du sofa avec son verre d'eau et un mouchoir en papier.

– Je reviens tout de suite. Besoin d'aller aux toilettes.

A la droite du salon se situe un court couloir donnant d'un côté sur la chambre, de l'autre sur la salle de bains. Je m'y glisse et ne me donne même pas la peine de fermer la porte. Là, sur le bord du lavabo, siège l'évidence. Un test de grossesse et la preuve irréfutable que Wendy attend un enfant. Merde. Cet enfoiré de Sam.

Je prends une profonde inspiration, me répétant que je dois penser à Wendy, et non à ma propre colère. Je regagne le salon et m'assieds par terre en face d'elle.

– Sam est au courant ?

Mais je connais déjà la réponse. Elle me la confirme en acquiesçant d'un signe de tête. Ai-je besoin de lui demander quelle a été sa réaction ? Les mouchoirs, morceaux froissés des restes de son cœur après l'explosion, me le disent.

– Il veut que tu « règles le problème » ?

Elle acquiesce à nouveau. Je me lève et me penche pour la prendre dans mes bras. Et merde, je fonds en larmes moi aussi. Terminée, mon attitude d'infirmière professionnelle. Terminée, mon

approche solide et pleine de maturité. Je suis en colère, triste et énervée. J'ai envie de donner des coups de pied à tout le monde. Enfin surtout à Sam et aux hommes qui lui ressemblent.

– C'est pour ça que tu veux aller chez tes parents, finis-je par dire, assise sur une chaise en face d'elle. Pour leur dire.

– Non.

Elle se mouche et écarte une mèche de cheveux de son visage.

– Je ne veux pas leur dire. Je veux leur demander de l'argent.

Wendy ne demande jamais d'argent à ses parents. En fait, elle met un point d'honneur à subvenir à ses propres besoins au lieu de ponctionner Maman et Papa. Elle craint que, si elle accepte leur aide, ils ne se mêlent de sa vie. Leur aide lierait Wendy. Dans le genre pieds et poings liés par du fil de Nylon de pêche incassable.

– De l'argent pour faire quoi ?

Je déglutis péniblement. D'accord, d'accord, je sais. Les femmes sont censées être responsables de leur propre corps, faire leurs propres choix et contrôler leur destin. Et oui, j'ai toujours pensé que si je me trouvais dans la situation de Wendy, l'avortement serait une possibilité. Mais la réalité, c'est qu'il s'agit d'une très mauvaise façon de réparer une erreur, et j'espère de tout mon cœur qu'elle ne désire pas la réparer ainsi. Je pense à Gina qui désire un bébé. Je pense à un scénario inimaginable – Gina adoptant cet enfant –, je m'imagine, moi, adoptant cet enfant – je lui apprendrais à mépriser les universitaires enseignant la littérature. Mais pour une raison quelconque, je ne peux imaginer Wendy « régler le problème ».

– De l'argent pour partir, dit-elle.

Je respire.

– Et réfléchir. Et... je ne sais pas. Je ne sais pas.

Elle secoue violemment la tête d'avant en arrière, comme si elle était perdue. Je l'enlace et la réconforte, espérant lui communiquer une partie de la chaleur qu'elle m'a apportée lorsque j'avais besoin d'aide. Quand elle se reprend, je respire à fond.

– Une fois j'ai cru être enceinte, dit-elle. J'étais ado. De Donald Wescott. Président de la classe à Choate.

Elle sourit, mais d'un sourire sans joie.

– ... Je me disais que si je l'étais, je m'enfuirais sur une plage et vivrais là durant ma grossesse, mettrais le bébé au monde et l'élèverais seule s'il le fallait.

Elle rit, d'un rire cynique.

– Mon Dieu, comme j'étais bête.

– C'est ce que tu veux faire... aller au bord de la mer?

– Peut-être. Au moins pour me remettre les idées en place. Tu viendrais avec moi ?

Elle me regarde avec des yeux désespérés, obscurcis par les larmes.

Bien que je sois désolée pour Wendy et désire l'aider, je dois admettre que mes pensées égoïstes réapparaissent. Si je pars avec Wendy pour l'aider à recouvrer ses esprits, peut-être que

je pourrais faire la même chose. Je m'imagine plonger dans la piscine d'un hôtel de bord de mer, étendue sur le sable, fixant les vagues, comme si le temps s'arrêtait, pendant que je réfléchis. Que je réfléchis à des choses comme : où est passée l'Amy qui existait avant Rick et comment la récupérer ? Des choses comme : comment se détendre et simplement s'amuser ? Ou encore : comment apprendre à faire de nouveau confiance à un homme ? Peut-être existe-t-il un vieux manuel à ce sujet enterré dans le sable. Comme il sera tôt dans la saison, le bord de mer sera encore relativement désert et je trouverai ce manuel.

– Bien sûr. J'aurais juste un truc ou deux à mettre au point.

Comme trouver un endroit où habiter et un boulot. Simple, non ?

Wendy se calme et s'essuie les yeux avec un nouveau mouchoir en papier. Elle s'arrache un petit rire, un vrai cette fois, un rire d'autodérision.

– Je vais me faire porter pâle demain. Je ne me sens pas bien.

– Des nausées ?

– Matin, midi et soir, dit-elle en se frottant le ventre.

– Tu as mangé quelque chose ?

– Non.

– Qu'as-tu avalé à midi ?

– Quelques crackers.

Je me lève.

– Je vais te préparer un truc. Voyons voir ce que tu as dans le frigo.

Mais je ne trouve rien d'autre dans sa cuisine qu'une soupe de bœuf en boîte. Je la lui réchauffe et fais un peu de thé, que je lui sers sur la table minuscule du salon, poussée contre le mur de la cuisine. Etre maternée lui fait du bien et elle retrouve un semblant de bonne humeur, ou du moins de sérénité. C'est bon de m'occuper d'elle après tout le soin qu'elle a pris de moi.

– Tu as déjà vu un docteur ?

– La semaine prochaine, dit-elle.

Elle essuie avec préciosité une trace de soupe autour de sa bouche. Je ne peux imaginer Rosa Moroni faire quoi que ce soit avec préciosité.

– Tu as besoin qu'on prenne soin de toi.

O.K., allez-y, froncez les sourcils. Vous savez où je veux en venir avec ça. Je veux emménager avec Wendy. Cela peut être une bonne action par la même occasion, non ? Mon premier souci est de l'aider, tant mieux si cela résout mon problème d'habitat. Je ne suis pas sans cœur.

– Je voulais te parler, Wen, te demander si tu pouvais m'héberger un moment. Je pourrais t'aider. M'assurer que tu te nourris, m'occuper de l'appartement.

– Tu t'es disputée avec Fred ?

– Non. Mais ils ont besoin de leur intimité. Ils veulent...

Ils veulent avoir un bébé ! Stop ! Ne prononce pas ces mots!

– ... Ils veulent refaire la déco et je les gênerais.

Mentir est vraiment trop facile. Pas étonnant qu'on vous enseigne à ne pas le faire lorsque vous êtes très jeune. Une fois que vous avez compris que ça ne demande aucun effort, vous devenez accro.

– Bien sûr. Tu peux dormir ici.

Elle sourit et repousse son bol. Elle n'a avalé que la moitié de son contenu, pourtant il n'en contenait qu'une petite quantité.

Pour prouver mon utilité, je débarrasse sur-le-champ. Je lave les assiettes, jette tous les mouchoirs à la poubelle, je change même les draps de son lit et passe un coup dans la salle de bains. Quand j'ai fini, elle somnole sur le canapé. J'enroule un châle autour de ses épaules et attrape le sans-fil suspendu au mur.

J'appelle Gina. Elle semble un peu essoufflée et je me demande si je les ai interrompus une fois de plus.

– Je ne rentrerai certainement pas ce soir, dis-je.

– Henry a réussi à te joindre ?

– Quoi ?

– Henry a appelé. J'ai supposé que...

Elle suppose que je suis chez lui.

– Non je suis toujours chez Wendy. Elle ne se sent pas bien. Je crois que je vais rester ici, au cas où elle aurait besoin d'aide.

Je meurs d'envie de me confier à ma sœur et lui révéler que Wendy est enceinte, mais je m'abstiens. Pas parce que je crains de trahir la confiance de Wendy. Non, je ne dis rien à Gina parce que le contraste lui ferait du mal. Une femme célibataire enceinte de son enfoiré de petit ami marié, face à une femme mariée qui veut être enceinte de son mari bien sous tous rapports.

– Oh. Tu as besoin de passer prendre des affaires ?

– Non.

Puis je me souviens.

– J'ai pris ta voiture !

– Si tu passes prendre tes affaires, je te ramènerai en ville, propose-t-elle.

Comme elle est pressée de se débarrasser de moi...

– D'accord. Je suis là dans environ un quart d'heure.

Je raccroche, réveille Wendy et lui dis que je passe juste chez moi prendre des affaires. Chez moi. Chez Gina est devenu chez moi. Quand cela est-il arrivé ? Tant de choses se produisent sans que je m'en rende compte.

Je prends la clé de Wendy afin de pouvoir rentrer. Avant de partir, je lui promets de prendre soin d'elle.

Gina m'attend pratiquement à la porte, mes valises faites. Elle paraît sincèrement nostalgique de la complicité fraternelle que nous avons partagée, mais il est clair que ces moments privilégiés seront encore mieux appréciés rétrospectivement.

– Fred et moi pensions aller au cinéma, dit-elle, expliquant son empressement à fourrer mes vêtements dans une valise et m'expédier chez Wendy.

Fred, lui, n'est nulle part en vue. A mon avis, à l'instant où nous parlons, il est étendu sur leur lit. On dirait que je ne peux m'ôter de l'esprit cette vision de lui nu.

Dans la voiture, j'étreins Trixie contre moi, éprouvant l'étrange sensation d'être protégée lorsque nous passons devant l'appartement de Tess Wintergarten. Les chats possèdent leurs propres pouvoirs secrets.

Gina propose de monter avec moi, mais, aucune place de parking n'était libre à l'horizon, je trimballe ma valise et le chat et adresse un rapide au revoir à Gina. Elle souligne qu'il ne s'agit pas d'un véritable au revoir puisque nous habitons la même ville, allons continuer de nous voir, et, au fait, quand vais-je inviter Henry afin qu'il rencontre Fred ?

Henry. Je ne l'ai toujours pas rappelé. Mon Dieu, j'exulte que tant de choses se dressent en travers de mon chemin quand il s'agit d'appeler Henry.

Quand je rentre chez Wendy, elle a disparu du divan. Je pénètre dans sa chambre sur la pointe des pieds afin de vérifier si tout va bien. Elle dort à poings fermés. Je réintègre le salon et m'installe sur le canapé pour une conversation détendue avec Henry, ma récompense après avoir été virée de chez ma sœur et avoir réconforté une amie enceinte et abandonnée.

Jusqu'à ce que j'entende sa voix, je n'avais pas réalisé combien j'avais envie de lui parler. Je m'attendais à tomber sur sa boîte vocale, pensant qu'il avait renoncé et était sorti. Henry n'est pas le genre à attendre.

– Je suis chez Wendy, dis-je.

Puis je lui apprends sa grossesse. Oui, je sais, je ne devrais pas. C'est privé. Mais je ne peux m'en empêcher. J'ai envie d'en parler à quelqu'un, de l'entendre dire du mal de Sam, d'arracher à Henry toute sa sympathie pour Wendy qui le mérite bien.

Le seul problème c'est qu'avec un mec, vous ne pouvez pas dire du mal des mecs comme vous pouvez le faire avec une copine. Les hommes ont l'agaçante habitude de soutenir leurs semblables. Henry est de toute évidence désolé pour Wendy, il pose quelques questions orientées – comme ont-ils eu des rapports non protégés, et pourquoi reste-t-elle avec lui si elle sait qu'il est marié ? Je suis peut-être folle, mais j'ai l'impression que Henry considère que Wendy est en partie responsable. Une femme qui contrôle son propre corps signifie, eh bien, que c'est une femme qui contrôle son propre corps. Ses commentaires apaisent ma colère indignée dirigée contre Sam. Or la colère indignée est l'une de mes émotions favorites, aussi suis-je doublement désappointée.

– Ça va aller ? demande-t-il tandis que j'achève une énième diatribe concernant le degré de nullité de Sam.

– Elle voit le médecin la semaine prochaine.

– Et ensuite ?

– Je ne sais pas. Peut-être l'élèvera-t-elle seule. Ou le proposera à l'adoption.



Cela me fait un drôle d'effet de parler ainsi du bébé.

– Je suis heureux d'entendre qu'elle le garde, dit-il.

Aveu surprenant, auquel je suis moi-même parvenue quelques heures auparavant. Ainsi Henry aime les bébés. Très intéressant.

– Je pourrais m'occuper de ça pour elle, ajoute-t-il. Adoption privée, je ne crois pas que nous en ayons déjà traitée par le passé, mais il y a toujours une première fois.

Ce cher vieil Henry qui se précipite pour aider mon amie, et gagner quelques dollars au passage. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il aime les bébés.

Nous restons au téléphone presque une heure. Tandis que nous nous épanchons, je remarque que la nuit est tombée. Trixie miaule comme une folle. Elle veut sortir. Zut. Ça ne va pas être facile. Elle va devoir s'habituer à faire ses besoins à l'intérieur, maintenant. Et je vais devoir lui acheter une boîte et de la litière parce que j'ai laissé l'ancienne chez Gina.

Henry s'apprête à m'inviter. Je le devine parce qu'il me reproche d'être difficile à joindre.

– Si tu continues de déménager ainsi, comment suis-je censé ne pas perdre ta piste ? demande-t-il, de ce ton plein de bonne humeur, ce ton qui signifie que nous faisons l'amour ensemble et nous nous plaisons.

– Mais tu as finalement réussi à me joindre. Alors de quoi voulais-tu me parler ?

– De ce week-end. Nous pourrions partir ensemble.

Partir ensemble? C'est prometteur.

– Où?

– St. Michaels, dit-il.

St. Michaels. Une petite ville pittoresque sur les plages de l'Est. J'imagine une chambre romantique dans un bed and breakfast – des rideaux de chintz, l'eau du bain parfumée à la rose. L'endroit parfait pour parler de Rick à Henry après quelques verres de vin et une balade tranquille au bord de l'eau, et peut-être aussi une balade tranquille au gré de nos libidos.

– Cela me paraît bien.

Nous réglons les détails du rendez-vous. Il passera me prendre chez Wendy – dans le hall, ainsi il n'aura pas besoin de chercher une place de parking – vers 18 heures demain soir.

Avant de raccrocher, il dit quelque chose qui me fait l'effet d'un choc électrique.

– Je pense beaucoup à toi, Amy.

Puis il ajoute très vite :

– A plus tard.

« Je pense beaucoup à toi ? » Est-ce une façon légère de dire « je t'aime » sans le dire ? J'essaie de me rappeler comment cela se passait entre Rick et moi. Une fois habituée à l'idée d'être aimée, j'avais oublié la sensation de ne pas l'être.

Quand je raccroche, je sursaute à la vue de Wendy debout dans l'alcôve à côté de la cuisine.

– Tu as besoin de quelque chose ?

– J’ai la gorge sèche. Je suis venue chercher un verre de lait.

Je m’empresse de le lui apporter. Après tout, c’est mon job maintenant, pendant que je cherche un autre job.

– Je ne t’ai pas entendue rentrer, avoue-t-elle après avoir avalé son verre de lait. Tu as pu monter tes affaires sans encombre ?

– Oui.

Trixie ronronne aux pieds de Wendy.

– Oh, Trixie ! Je t’avais oubliée !

Elle prend le chat et le caresse. Trixie miaule de contentement sous ses doigts. En regardant Wendy avec ce petit bout de vie, il m’apparaît qu’elle ferait une bonne mère. Je l’imagine embrassant un genou écorché, poussant des cris d’admiration devant un devoir ou des cris d’encouragement lors d’un match à l’école. Wendy s’habille peut-être comme une femme sophistiquée, mais en dessous c’est une maman. Peut-être le sommes-nous toutes.

– Ma mère a appelé ? demande-t-elle.

Je me précipite pour récupérer le téléphone dans le canapé.

– Je ne sais pas, j’occupais la ligne.

Je tends le combiné à Wendy et la regarde taper les chiffres pour obtenir sa boîte vocale. Elle secoue la tête à l’écoute d’un message apparemment long.

– Oui, dit-elle après avoir raccroché. Mais il est trop tard pour la rappeler. Ils se couchent à 21 heures.

– Ta visite chez eux ce week-end ne pose pas de problème ?

– Non non. Elle énumérait juste le menu qu’elle a prévu.

Le visage de Wendy se crispe et, l’espace d’une seconde, j’ai l’impression qu’elle va de nouveau fondre en larmes. Ou vomir.

– Je ne vais rien pouvoir avaler. Alors elle va me casser les pieds. Ça va être dur.

– Appelle le médecin.

– Quoi ?

– Demain, appelle le médecin avec qui tu as rendez-vous, explique-lui que tu es pratiquement certaine d’être enceinte, que tu as des nausées, et demande-lui des conseils.

– Ce n’est pas une mauvaise idée.

Elle sourit.

– Je ferais mieux de retourner me coucher. Je vais te donner des draps.

– Non ! je vais me débrouiller. Dis-moi seulement où chercher.

Le placard à linge est dans la salle de bains. Quand Wendy m’indique où trouver tout ce dont j’ai besoin, j’installe mon propre petit lit sur le canapé, qui n’est pas assez long, même pour ma petite taille. Je passe la majeure partie de la nuit en position quasi fœtale, détail ironique dans la situation actuelle.

Mon sommeil est interrompu par Trixie. Elle miaule si fort que je crains qu'elle ne réveille tout l'immeuble. La pauvre Trixie devra s'habituer à être un chat des villes. J'irai chercher son plat à litière demain matin, ou j'en achèterai un neuf. Dans l'intervalle, elle peut utiliser le coin de la salle de bains que j'ai tapissé pour elle de papier journal.

Aux environs de 3 heures, je tombe enfin dans un sommeil profond. Un bruit d'eau dans la cuisine m'arrache d'un coup au sommeil. En cinq minutes, quatre heures ont passé. Il est presque 7 heures et Wendy est debout, en train de préparer le café, déterminée à se rendre au bureau.

– Je me sens beaucoup mieux, dit-elle d'un ton guilleret. Et toi ? Tu as bien dormi ?

Je mens.

– Très bien, super.

J'essaie de me concentrer sur la pièce et me souviens d'où je me trouve. Ah oui. Chez Wendy. Wendy qui est enceinte.

– Cela change tout que tu sois venue, Ame. Je ne sais pas comment te remercier. J'ai l'impression d'être capable d'affronter le monde.

– Eh bien, écoute, vas-y doucement d'accord ? N'en fais pas trop. Quand pars-tu ?

Je bâille, espérant que je suis compréhensible. Ai-je dit quelque chose ou l'ai-je simplement pensé ?

– Je pars pour le Connecticut en sortant du boulot.

Elle prend une gorgée de café, réchauffant ses mains autour de la tasse.

– Hmmm, au fait ! Je n'ai qu'une clé !

Elle prend la clé que j'ai laissée sur la table de la cuisine hier soir.

Une seule clé. Elle doit avoir perdu l'autre. Non, une minute, Sam est probablement en possession de l'autre. L'enfoiré.

– Décidons de nous retrouver ici à une heure précise, dis-je.

– D'accord. Je quitte à 17 heures et passerai ici prendre un truc ou deux.

– D'accord. On se retrouve à ce moment-là.

– Tu vas à la boutique ?

– J'en avais l'intention.

– Tu fais quelque chose ce week-end ?

– Henry et moi partons en balade.

Elle m'adresse un faible sourire. Que j'aie un petit ami et elle un mec nul doit lui faire de la peine. Mais bon, les choses vont peut-être s'arranger pour elle. Henry va peut-être se révéler être nul lui aussi.

– Il y a du café mais d'habitude j'achète un beignet ou un truc sur le chemin du bureau, dit-elle en ouvrant les placards à la recherche de nourriture.

Elle sort du frigo un carton non identifié et le jette à la poubelle.

– C'est bon. J'achèterai quelque chose.

En quelques minutes, elle est prête à partir et ressemble à la Wendy d'avant – confiante en elle, séduisante, maîtresse de ses émotions. Elle a revêtu une courte robe noire, une chaîne argentée qui lui tombe sur les hanches et des ballerines noires. Elle porte un mince attaché-case et des lunettes de soleil.

– N'oublie pas d'appeler le médecin, lui dis-je.

– Je le ferai. Merci encore, Ame.

Après son départ, je prends mon temps pour me préparer. Maintenant que je vis chez Wendy, la pression du job va devenir plus forte. Au contraire de ma sœur, Wendy ne semble pas accorder de l'importance à la nourriture. Si j'en veux, je vais devoir l'acheter moi-même. Donc gagner de l'argent, pour ne pas puiser dans mes économies ou mourir de faim.

Je calcule mentalement sur combien de salaires je peux encore compter avant que la boutique ne ferme pour de bon. Assez pour acheter des provisions pour une semaine. Ça ira.

Je prends une douche, bois une autre tasse de café et enfile une robe. Depuis le coup de fil de Henry hier soir, je me sens belle et séduisante. J'achève de mettre mes boucles d'oreilles quand le téléphone sonne. Mais impossible de le trouver ! Il est quelque part dans le salon, fourré sous un oreiller ou autre. J'ai dû le poser là lorsque Wendy me l'a tendu.

Trop tard, je le localise sur le sol à côté du divan. Le bip-bip de la boîte vocale me nargue. Je ne connais pas le code de Wendy. Il faudra que j'attende son retour pour récupérer le message. Zut. Peut-être était-ce Henry. Ou Sam. Ah... effacer les messages laissés par Sam...

Note perso : découvrir le code de la boîte vocale.

## Dahlia : instabilité.

*Je crois que j'ai davantage discuté des préparatifs du mariage avec Mme Squires qu'avec ma propre mère. Rick était l'enfant unique d'Emily Squires et je la soupçonne d'avoir voulu une fille avec qui partager ses enthousiasmes. Au début, son enthousiasme était charmant et j'avais l'impression de lui faire un cadeau en la laissant s'impliquer autant dans les préparatifs. Mais il était vite devenu clair que sa participation était source de complications et de discorde. J'avais toujours aimé les glaïeuls, avec leurs lignes droites et fortes et leurs fleurs resserrées, et désirais qu'ils entrent dans la composition des bouquets qui décoreraient l'église. Mais Mme Squires soutenait que les glaïeuls étaient des « fleurs réservées aux enterrements, mon petit » et insistait pour des dahlias et des zinnias, compromis que j'avais accepté après l'intervention de Rick. Pour compenser, Rick m'avait promis une suite nuptiale noyée de glaïeuls. Je me demande si Mme Squires avait commandé des glaïeuls pour ses funérailles. Je n'y ai pas assisté. J'étais encore à l'hôpital alors. Les glaïeuls peuvent signifier : « Tu m'as transpercé le cœur. »*

Ce coup de fil raté s'avère une catastrophe. Mais je ne le découvre que vers 22 heures, ce charmant vendredi soir, soit presque quatre heures après que Henry devait passer me prendre chez Wendy. Quatre heures passées à errer autour de l'immeuble de Wendy, guetter dans la rue, taper du pied, tergiverser si je dois ou non tenter de trouver un téléphone pour appeler Henry, et me maudire de ne pas posséder de portable.

Voilà ce qui se passe : Wendy me retrouve à l'appartement un peu après 17 heures. Aux anges à l'idée de partir avec Henry, j'ai passé une super-journée. J'ai envoyé d'autres CV, atteignant même de nouveaux sommets créatifs en remplaçant la lettre de motivation par un communiqué de presse de ma composition, annonçant que je pose ma candidature pour un poste au théâtre de Baltimore.

Parce que j'ai réfléchi à la remarque de Fred (que j'ai vu nu) – comme quoi j'étais restée deux ans à l'écart du monde du travail –, j'ai compris que je devais prouver ma capacité à travailler dans un service de relations publiques. Alors je me suis assise devant l'ordinateur de la boutique et j'ai rédigé, dans le parfait style communiqué de presse, l'annonce de ma candidature à ce job, y incluant toutes mes aptitudes et même une citation pour leur assurer combien je serais excitée de travailler pour un centre artistique de ma ville natale.

Le léger retard de Wendy n'entame pas ma bonne humeur. Elle est nerveuse à l'idée d'aller chez ses parents, et aussi un peu nauséuse. Elle a réussi à joindre le médecin qui lui a conseillé de boire de la bière de gingembre et manger des crackers. Elle est en retard parce qu'elle s'est arrêtée pour en acheter en route. Pendant qu'elle vomit dans la salle de bains, je fourre quelques trucs dans un sac, puis elle fait de même et je saute sous la douche. Mais elle veut partir tout de suite parce qu'elle espère arriver là-bas avant qu'il ne fasse trop noir. Elle n'aime pas conduire

jusque dans le Connecticut dans l'obscurité. Que signifie « trop noir » d'ailleurs ? Enfin bon, je laisse pas mal de nourriture, d'eau et de litière pour Trixie, et Wendy et moi nous précipitons ensemble à la porte parce que Henry a dit qu'il serait là à 18 heures et qu'il est déjà 18 h 10.

Dans la confusion, Wendy a oublié de me donner sa clé. Et n'a pas écouté les messages de la boîte vocale. Du moins pas que je sache. Si elle l'a fait, elle a oublié de m'en parler.

Or le coup de fil de ce matin était de Henry, m'annonçant qu'il devait écouter des dépositions toute la journée, y compris une prévue à 17 h 30. Pouvais-je le retrouver chez lui à 19 heures afin que nous partions directement ? Si je ne le rappelais pas, il supposerait que c'était d'accord.

Ne me voyant pas arriver, il appelle chez Wendy, n'obtient pas de réponse et commence à fulminer.

Donc il fulmine dans son duplex et je fulmine chez Wendy. Les émanations de nos fulminations s'élèvent dans le ciel de Baltimore comme deux filets de fumée jumeaux – décoration primitive mais qui nous est peu bénéfique.

Vous vous demandez probablement pourquoi j'ai attendu quatre heures. Simple : que pouvais-je faire d'autre ? Pas de téléphone, aucun moyen de rentrer chez Wendy. Et je me suis dit que je vais attendre au moins 22 heures avant d'appeler Gina afin de leur donner une chance, à Fred et elle, de danser le mambo à l'horizontale durant quelques heures.

A 22 h 05, je m'apprête à me rendre à pied à la boutique du coin afin d'utiliser son téléphone lorsque la BMW bleue de Henry tourne au coin de la rue. Il klaxonne, l'air agacé. J'attrape mon sac et saute dans la voiture avant que le feu ne passe au vert.

– Où étais-tu ? demandons-nous en chœur.

Mais ensuite, au contraire de ce qui passe dans les comédies, nous ne partons pas d'un même éclat de rire, mais échangeons des accusations, telles des fléchettes lancées par un ado hyperactif sevré de sa Ritaline.

– Tu avais dix 18...

– J'ai appelé...

– Pourquoi tu n'as pas réessayé...

– Ça ne t'a pas inquiétée...

Cette conversation au rythme soutenu dure jusqu'à ce que nous atteignons les limites de la ville et est ensuite suivie de son contraire naturel – un silence froid comme la pierre. Enfin, quand nous parvenons à l'autoroute, le silence est remplacé par des questions hachées quand Henry tourne en vue du pont qui enjambe la baie...

– Ne devrais-tu pas...

Je désigne la grande pancarte verte qui signale le pont.

– Nous passons la nuit à Annapolis. Nous sommes partis trop tard, nous ne pouvons pas prendre le bateau avant le matin. Je ne suis pas bon marin à ce point.

– Le bateau ?

– Je voulais te faire la surprise, dit-il avec mauvaise humeur. J'ai les clés du voilier des Squires.

*Rêveur magnifique.* Je pense le nom du bateau en même temps qu'il le dit à haute voix. Je suis montée sur ce bateau avec Rick. Des mains moites serrent mon cœur et ma gorge. J'ai envie de sauter de la voiture. Tout va de travers.

Un nouveau silence s'ensuit, jusqu'à ce que la voiture pénètre dans Annapolis et nous conduise jusqu'à un hôtel du centre-ville. Je réalise que c'est idiot – nous aurions pu passer la nuit chez lui et partir au matin pour la baie. Mais je garde cette observation pour moi. Je ne sais pourquoi, mais je ne crois pas Henry d'humeur pour les remarques percutantes.

Il prend une chambre et nous traînons nos affaires jusqu'au cinquième étage. Après avoir examiné la salle de bains et reniflé les petits savons et shampooings, je demande à Henry s'il a déjà dîné. Non.

– Tu veux aller au restaurant ou commander dans la chambre ? dis-je.

Il me détaille du regard. Je porte toujours ma robe d'été et j'aime la façon dont elle moule mon corps. La coupure de mon front a maintenant cicatrisé en une ligne mince et j'ai réussi à la camoufler sous le maquillage et mes cheveux. Je ne suis peut-être pas une double page de magazine en puissance, comme Wendy, mais je ne suis pas mal. J'ai les courbes qu'il faut aux endroits où il le faut. Henry semble s'en rendre compte.

– Commandons dans la chambre.

Il s'assied au bord du lit en feuilletant le menu de l'hôtel. Je me glisse derrière lui et l'enlace par les épaules. Il embrasse ma main et appelle le room service, commandant un sandwich au rostbif pour lui avant de me tendre le téléphone pour que je passe ma propre commande. Je demande un hamburger et des frites.

– Attends ! crie Henry avant que je ne raccroche.

Il me prend le téléphone des mains et commande deux bières.

– Mieux vaut ne pas trop boire, dit-il après avoir reposé le combiné. Nous démarrons tôt demain.

A propos de démarrer, Henry ne perd pas de temps. Sans me quitter des yeux, il fait glisser sa chemise, révélant ses pectoraux durs comme le roc et les muscles luisants de ses épaules. Henry possède le corps d'un combattant des rues. Le moindre de ses muscles évoque la force. Torse nu, il m'attire dans le lit et entreprend de dénouer le cordon qui tient ma robe.

– Le room service va bientôt arriver. Ils ont dit quinze minutes.

Je reste immobile, savourant le sentiment qu'il me savoure.

Il enfouit son nez dans mon cou et mon corps se liquéfie de l'intérieur.

– Je suis capable de beaucoup de choses en quinze minutes.

Il a raison. Et avec mon aide, il le prouve. D'une main il fait glisser ma robe avec dextérité, de l'autre il défait sa ceinture, il embrasse mon visage, mon cou, mes seins jusqu'à ce que je m'attaque à son pantalon.

Avant que je n'aie pu dire « oui, oui, oui », Henry est en moi et je dis « oui, oui, oui ! ».

Cet homme est doué.

Quand la nourriture et la bière arrivent, je suis sous la douche et Henry a réenfilé son pantalon.

Nous nous asseyons pour dîner, de bien meilleure humeur. Ce serait donc le moment idéal pour lui asséner mon histoire d'ex-fiancé et gâcher la soirée ?

Je dirais que non. Devant le visage heureux de Henry dégustant son repas, je repousse l'idée. Il faudra attendre une autre occasion. En faisant l'amour peut-être. Je crierai les mots tout naturellement.

– Comment va Wendy ? demande-t-il.

– Aussi bien que possible, vu les circonstances. Elle passe le week-end chez ses parents. Je crois qu'elle veut leur demander de l'argent... peut-être pour partir quelque part.

– Tu ne m'as pas dit qu'elle préparait un MBA ?

– Oui. Elle y travaille. Mais elle laisse tomber les cours d'été. Ils devaient commencer dans deux semaines, fin mai.

Il secoue la tête et je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'il trouve pire – être enceinte ou devoir abandonner son mastère de gestion.

– Prendre ses précautions a ses avantages, dit-il avec un sourire.

Henry est très rigoureux en ce qui concerne les protections lorsque nous faisons l'amour.

Son commentaire m'agace. Le problème de Wendy n'est pas de s'être montrée négligente quant à un préservatif, ai-je envie de crier, mais de s'être montrée négligente avec son cœur ! Sam est un enfoiré ! Je me demande combien cela me coûterait de passer une annonce avec ce message dans la revue de la fac.

Après dîner, nous nous baladons tranquillement sur les quais et Henry repère le bateau. Sa simple vue me serre le cœur.

D'ailleurs, je n'aime pas tant que ça les bateaux. Je souffre du vertige, voyez-vous, et je vois les bateaux glisser dans un fossé profond, droit sur un abîme. Or seule l'eau nous en sépare. Je préfère les piscines et leur profondeur connue, mesurable, confinée à un rectangle aigue-marine scintillant.

Henry me tient la main et me parle de son enfance dans le New Jersey. Sa mère avait obtenu une bonne pension de son père, aussi ils ne manquaient de rien. Il avait fréquenté un lycée privé, où il avait appris à monter à cheval, et reçu une Mustang décapotable quand il avait décroché son diplôme dans les dix premiers de sa classe. Sa mère participe à la vie politique locale et possède un diplôme de droit, mais elle ne pratique plus.

– Comment a-t-elle rencontré ton père ?

– Durant sa troisième année de fac. Pendant un échange universitaire. Elle était partie étudier la littérature espagnole en Colombie.

Ah, le grand classique de la rencontre à la fac. Le but de la fac, avais-je décrété, était davantage de rencontrer un fiancé que d'apprendre quoi que ce soit. Qu'on ne me parle pas de culture générale, d'ouverture d'esprit. Il ne s'agit pas d'ouvrir son esprit. Il s'agit de rencontrer quelqu'un. Si vous ne rencontrez pas votre fiancé à la fac, vous êtes fichue. Regardez Wendy. Regardez-moi. J'ai eu de la chance de rencontrer Rick une fois mes études terminées. Et maintenant, j'arpente le désert des relations post-universitaires où seuls les forts survivent.

– Je suis étonnée qu'elle ne t'ait pas enseigné l'espagnol.



Nous passons devant une terrasse de café d'où s'échappent les murmures de conversations tardives et des rires légers.

– Lorsque mon père et elle se sont séparés, elle a choisi d'éviter ce qui lui rappelait cette période de sa vie, dit-il sans aucune trace d'amertume. La famille de mon père était, disons, peu honorable.

– Tu ne l'as pas connu du tout ?

– Non.

Nous sommes parvenus à l'extrême limite de l'eau, là où les lumières clignotent sur les vagues qui clapotent, où les bateaux se balancent doucement au rythme de la prospérité.

– Ne pleure pas sur mon sort. J'ai eu une enfance heureuse. Quantité d'images masculines. Des oncles sympas, des grands-parents super.

Il passe un bras autour de moi et je me pose la question freudienne évidente – Henry Castle cherche-t-il dans les bras des femmes l'affection qu'il n'a jamais reçue de son père absent ? En observant son visage serein, je repousse cette théorie. Si Henry Castle aime les femmes, c'est parce qu'il aime les femmes. Point. Freud symboliserait la libido de Henry Castle par une ligne droite s'étirant du désir au coït sans détour pour les regrets.

– Qu'entends-tu par « peu honorable » ? dis-je. Du mauvais côté de la barrière ?

Si le sang bleu est requis pour sortir avec Henry, autant l'apprendre maintenant. Ma famille relève davantage de la bâtardise.

– Du mauvais côté de la loi. Ma mère avait été assez naïve pour croire qu'en Colombie on faisait fortune grâce à la canne à sucre.

– Oh.

Ainsi le père de Henry était un de « ces » Colombiens.

– Beaucoup de nos fleurs viennent d'Amérique du Sud.

– Beaucoup de drogue pénètre illégalement aux Etats-Unis de cette façon. Dans les cargaisons de fleurs.

Je préfère ignorer comment Henry sait une chose pareille.

Henry me rend mon intérêt pour sa famille en s'enquerrant de la mienne. Je finis par lui raconter que Gina veut un bébé, que mon père était porté sur les femmes et que, s'il vient un jour dîner chez mes parents, il fera un saut dans les années 70.

– Pas de problème, *conchita*, dit-il en me serrant contre lui. J'aime bien ta sœur. J'aimerais probablement tes parents.

Il m'embrasse, un baiser profond et tendre. Il est temps de rentrer à l'hôtel.

Quelque chose dans les chambres d'hôtel excite nos libidos. Peut-être parce qu'on utilise les chambres d'hôtel à des moments et des heures précis, ou que c'est dans les chambres d'hôtel que les jeunes mariés passent leur première nuit (du moins leur première nuit en tant que mari et femme). Bref, Henry et moi connaissons un véritable feu d'artifice. Oublié le fait de devoir se

lever tôt. Lorsque le lendemain arrive, nous avons goûté l'un à l'autre davantage que nous n'avons bu au verre de Morphée, et nous sommes sacrément fatigués. Quand nous finissons par ouvrir les yeux, il est presque 10 heures.

– Zut ! dit Henry en bondissant hors du lit. Viens. Il faut y aller !

Je lui suggère de nous doucher ensemble, mais Henry a plus envie de monter sur ce bateau que de moi. Ou plutôt il sait que je serai toujours là plus tard, mais le bateau, lui, n'attendra pas toute la journée. Pendant qu'il se douche, je commande le petit déjeuner, un truc léger qui ne fera pas sombrer mon estomac tandis que nous tenterons de ne pas sombrer dans l'océan.

Nous nous activons tant à nous préparer que nous sommes tous deux lavés, habillés et avons avalé toast, pamplemousse, café et plié bagage en un tout petit plus d'une demi-heure. Pendant que j'attends dehors, Henry règle la note. Il ne propose jamais que je paie la note. Même lors de notre première soirée au bar, il avait payé. J'ignore s'il procède toujours ainsi ou s'il me plaint parce que je n'aurai bientôt plus de boulot.

La journée est l'une de ces parfaites journées de printemps où la brise vous effleure les joues avec douceur, le soleil vous fait de l'œil derrière des nuages cotonneux et le sourire des touristes répand comme une poudre magique l'anticipation des plaisirs à venir.

Une fois sur le bateau, Henry me communique quelques instructions rudimentaires sur la façon de le manœuvrer. Je me souviens un peu des instructions données par Rick. Comme Rick, Henry insiste pour que je porte un gilet de sauvetage, mais lui-même ne prend pas la peine d'en enfiler un. Rick en portait un. Je ne peux pas m'empêcher d'observer Henry et de penser que s'il n'en porte pas, ce n'est pas de crainte d'être ridicule, mais parce qu'il est persuadé dur comme fer de remporter toute bataille éventuelle contre les vagues. Et qu'en cas d'échec il préfère encore ne pas être là pour en souffrir l'humiliation.

Nous frôlons la catastrophe plusieurs fois dans la journée – une fois alors que nous fonçons droit sur un autre bateau et que Henry ne parvient pas à redresser correctement la barre, et une autre lorsque nous nous enlisons sur un banc de sable pendant un quart d'heure, jusqu'à ce que nous comprenions comment nous servir du vent et du moteur pour nous en extirper. Mais même ces moments sont émaillés de rire, tant nous plaisantons de notre propre manque d'expérience. Henry est plus heureux que jamais. Jamais. Il arbore en permanence un sourire jusqu'aux oreilles, même au bord de la catastrophe. Et il pallie mes erreurs, ravi d'étaler sa connaissance de la navigation. Pour ma part, je lui lance quelques « Souque matelot ! » et le supplie de « border à tribord », seul vocabulaire marin de ma connaissance.

Quand nous atteignons St. Michaels, je réalise avec surprise que pas une fois je n'ai eu le mal de mer, ni n'ai été pétrifiée de peur. Nous sommes loin de mon expédition avec Rick, deux ans auparavant. J'avais tellement peur de casser quoi que ce soit ou de tomber à la mer que deux semaines s'étaient écoulées avant que le sourire forcé plaqué ce jour-là sur mon visage ne s'efface. Et, ah oui, j'avais même vomi une fois.

Le bed and breakfast dégoté par Henry se révèle celui de mes rêves. Dans la chambre, nous nous étreignons et nous embrassons. Le goût de la peau salée a vraiment quelque chose de sexy, mais nous résistons à la pulsion de nous jeter sur le lit, préférant manger un morceau avant que la salle de restaurant ne ferme pour les préparatifs du dîner. Nous sommes seuls dans la salle et nous rions

et gloussons en mangeant des bouchées au crabe. Avec un clin d'œil, Henry déclare que, dans la soirée, il commandera des huîtres. Les huîtres nourrissent la libido. Je saisis.

Que ce soit à cause des huîtres ou d'autre chose, ce soir Henry est dans une forme exceptionnelle. Après un dîner tardif et une balade le long des quais, il se livre sur moi à un exercice langoureux au lit, si lent que je commence à me demander si cette langueur ne relève pas d'un léger sadisme. Attend-il que je le supplie de passer à l'acte ? Nous faisons l'amour une seule fois, mais c'est tellement bon que l'effet perdure toute la nuit.

Tandis que nous sommes étendus dans les bras l'un de l'autre, Henry m'en apprend davantage sur lui-même.

– Je n'ai jamais voulu être un fardeau pour quiconque, dit-il. Alors j'ai travaillé sacrément dur à l'école pour décrocher des bourses. C'est devenu une habitude, travailler dur.

– Tu t'es bien débrouillé.

Je lui caresse la joue au clair de lune.

– Et tu es encore jeune. Travailler chez Squires est une belle réussite.

Peut-être pourrais-je lui parler maintenant de Rick ? Mais il se confie à moi et je n'ai pas envie de l'interrompre.

– Je me force à profiter davantage de la vie, reprend-il, au lieu de ne faire que travailler. Je ne veux pas, à cinquante ans, me demander ce qui peut bien se passer en dehors des murs de mon bureau.

Se forcer à profiter de la vie ? Est-ce ce que je représente pour lui une étape de son nouveau programme ?

– Tu n'as pas... tu ne t'es pas beaucoup amusé avant ? Tu sais, à la fac, ou après.

Ce que je cherche à connaître en réalité, c'est son passé amoureux. Moi je ne divulgue rien de mon passé avec Rick, mais j'enquête sur le sien. Hé ! L'opportunité s'est présentée d'elle-même. Pourquoi la repousserais-je ?

– Je n'ai jamais été un fêtard. Et je ne me suis jamais laissé entraîner dans une relation à long terme. Juste des histoires sans suite, de-ci de-là.

Sa confession est une bonne/mauvaise nouvelle. D'un côté, je viens d'apprendre que Henry Castle ne traîne pas un lourd passé, pas de fantômes d'ex-petites amies. D'un autre côté, j'ai appris que Henry Castle pourrait bien être allergique à tout engagement.

Je me demande comment lui demander ce qu'il entend exactement par « histoires sans suite de-ci de-là », et aussi si ce que nous vivons ensemble se place plutôt dans cette catégorie, ou plutôt dans une « relation sérieuse », ou encore s'il prévoit de prendre la fuite avant d'être entraîné, Votre Honneur ?

Mais un léger ronflement m'apprend qu'il est trop tard. Le témoin est tombé endormi à la barre.

Cette nuit-là je m'endors, étrangement déçue par la confession nocturne de Henry. Il ne m'a rien dit que je ne sache déjà – que nous prenons du bon temps ensemble, qu'il aime être avec moi. Au plus, cela me dit qu'il me considère comme une bonne copine, un pote, peut-être même une amie. Quand il a commencé à parler, j'avais commencé à espérer mieux.

Comme en signe de notre départ imminent de ce paradis, le temps de ce dimanche s'annonce rien moins qu'engageant. Les nuages s'amoncellent et Henry et moi craignons de n'être pris par la tempête. Nous partons en hâte, juste après le petit déjeuner, au lieu de courir les antiquaires comme nous l'avions prévu.

Conscients des limites de nos aptitudes de marins, nous sommes un peu nerveux durant le trajet de retour sur Annapolis. Le large sourire de Henry disparaît lorsqu'une bruine commence à tomber, mais nous parvenons à entrer dans la marina avant que les vents nous malmènent et que le tonnerre gronde. Maintenant que nous avons pris l'orage de vitesse, nous avons l'impression d'être d'habiles marins, fiers de nos talents et de notre chance.

Pour fêter ça, Henry m'invite à déjeuner à une terrasse de café. Assis près du mur, à l'abri du vent et de l'humidité, nous goûtons l'odeur de l'air chargé d'eau en sirotant un brandy.

Quand nous reprenons finalement la voiture pour rentrer à Baltimore, j'éprouve la même sensation que lors des trajets de retour après les voyages avec l'école – fatiguée, heureuse et triste en même temps, pressée de préserver ces souvenirs dans un album photo ou de les partager avec une amie qui n'y a pas participé.

Une amie. Mais bien sûr, je ne peux pas les partager avec Wendy. Le contraste la ferait souffrir. Henry s'est montré tellement formidable avec moi, alors que Sam... vous savez ce qu'est Sam.

En vue du quartier de Federal Hill, j'appelle Wendy depuis le portable de Henry. Mais comme elle ne répond pas, nous continuons jusque chez lui. Nous sommes tous deux affamés et épuisés. Je me débrouille pour cuisiner des œufs brouillés – une omelette dépasse mes compétences – et Henry débouche une bouteille de chardonnay.

Il ouvre les fenêtres pour laisser pénétrer l'air du printemps et nous dégustons un repas tranquille dans sa cuisine.

– A tes qualités de marin, dit-il en me portant un toast.

Je rougis.

– Quelles qualités ? Je n'ai fait que suivre les ordres.

– Tu as assuré. Toutes les femmes de ma connaissance n'auraient pas accepté de naviguer jusqu'à St. Michaels alors qu'elles n'avaient jamais fait de voile auparavant.

Ouille. Deux écueils ici. Premièrement, « toutes les femmes de ma connaissance » est une allusion à toutes les autres femmes qu'il connaît, les « histoires sans suite de-ci de-là », et deuxièmement, j'ai déjà navigué mais ne le lui ai pas révélé. Je déteste cette sensation. Peut-être devrais-je lui parler.

– Tu sais, il y a deux ans, j'ai été fiancée.

Il continue de manger.

– Oh ?

– Mais il est mort. Dans l'accident dont je t'ai parlé.

– Je suis désolé.

Il lève les yeux vers moi. Est-ce qu'il regarde mon front et son tatouage « Attention fragile » ?

– L'accident où j'ai été blessée à la jambe et au bras.

– Je me souviens que tu m’en as parlé.

Il se reverse du vin et m’en propose.

– Ç’a dû être très dur.

– Ça m’a pris un moment pour récupérer.

– Je veux dire de surmonter la mort de ton fiancé.

Il me fixe, comme s’il sondait mon âme à la recherche des restes de Rick. Il a cessé de manger et moi aussi. Comme si le temps s’était arrêté et que les paroles qui allaient suivre détermineraient le destin du monde.

– Ça a été dur, finis-je par dire. Très dur. Mais ma famille et Wendy... m’ont beaucoup aidée.

Il se tait un moment et je me demande si c’est maintenant lui qui essaie de formuler les questions appropriées. Va-t-il me demander si j’ai oublié Rick ? Si je suis totalement remise ? La panique qui m’a saisie lorsque j’ai découvert *Rêveur magnifique* scintillant au soleil me prend maintenant à la gorge. Déglutir devient difficile et peu discret. Je ne veux pas que Henry connaisse les réponses à ces questions parce que – merde ! – je ne les connais pas moi-même !

– J’essaie de faire comme toi, dis-je très vite, « profiter de la vie ».

Il tend la main pour caresser le contour de ma mâchoire.

– Ton autre cicatrice, au dos de ta jambe, provient aussi de l’accident ?

Je lui ai montré la ligne blanche irrégulière qui court sur mon mollet, mais je porte également une très fine cicatrice, cachée derrière mon genou gauche. Henry doit l’avoir découverte, en même temps qu’il découvrait d’autres choses concernant mon corps.

J’acquiesce, rougissante.

– Oui. J’ignorais que tu l’avais remarquée.

– Je remarque beaucoup de choses. J’aime remarquer des choses.

Il se lève pour porter son assiette vide dans l’évier où il fait couler de l’eau.

– Wendy habite un deux pièces, non ? demande-t-il. Le dos tourné.

– Oui.

– Vous devez être atrocement à l’étroit.

– Ça va.

Je me fais l’impression d’une espionne qui vient d’éviter de se faire prendre, reconnaissante que la conversation ait changé de sujet.

– J’ai plus de place. Tu devrais envisager d’emménager avec moi.

## Chèvrefeuille : affection généreuse et dévouée.

*Lorsque j'ai rencontré Rick, il habitait chez ses parents et cherchait un appartement. Le samedi, et parfois après le boulot, je l'accompagnais dans ses recherches. Il cherchait aussi bien en ville qu'en dehors. Il était à deux doigts de signer pour un appartement de Towson, où le parfum doux du chèvrefeuille vous ensorcelait lorsque vous remontiez l'allée. Juste avant de verser la caution, il m'a avoué qu'il aurait préféré vivre en ville mais était fatigué de chercher. C'est alors que je lui ai suggéré que nous vivions ensemble, dans mon minuscule appartement de Calvert Street. Au début il a ri, disant que ses parents allaient détester le quartier, puis il a très vite accepté et a emménagé le week-end suivant.*

Parfois, lorsqu'une question se pose dans ma vie, je regrette de ne pas penser comme un ordinateur. Les ordinateurs sont basés sur le système binaire, non ? Ce qui revient en réalité à tout réduire à oui ou non. Ainsi, lorsque vous ouvrez un programme et commencez à taper, l'ordinateur ne pense pas : « Oh, elle veut cette lettre, ce mot ou cette phrase. » Il pense : « A égale oui, toutes les autres lettres de l'alphabet égalent non. »

Tout se réduit à un oui ou à un non.

Je sais que nous aimons penser que l'existence pose des questions plus compliquées que ça, avec quelques « peut-être » juteux jetés en travers du chemin pour épicer les choses. Mais j'ai cette théorie que même ces questions peuvent être transformées en « oui » ou en « non » si on les morcèle en plusieurs questions.

Aussi la question qui s'offre à moi maintenant n'est pas la question évidente : devrais-je habiter avec Henry ? La réponse à cette question est un « peut-être » très net. Non, les petites questions derrière l'interrogation principale ressemblent plus à ceci :

Ai-je besoin d'un endroit où habiter ? Oui.

L'appartement de Henry serait-il pratique pour moi ? Oui.

L'appartement de Henry serait-il confortable ? Oui.

Henry me plaît-il ? Oui.

Emménager avec Henry va-t-il modifier notre relation ? Oh-oh, nouveau peut-être.

Chaque fois que je tombe sur un « peut-être », je déconstruis à nouveau. Les questions qui se cachent derrière ce « peut-être » sont de celles que je refuse de formuler pour l'instant. Elles ont trait à des choses comme : « Est-ce que Henry compte pour moi ? Est-ce que j'ai envie de creuser cette relation ? Est-ce que je crois qu'il veut la creuser ? », etc. Ce sont des questions auxquelles je n'ai tout simplement pas envie de faire face. Alors mon ordinateur interne implose et je me retrouve sans guide, sans voix électronique pour me dire oui ou non, et je ne peux que taper dessus, jurer et regretter de ne pas en savoir davantage au sujet des ordinateurs.

Il s'avère que c'est une bonne chose que Henry m'ait offert l'hospitalité, du moins pour cette nuit, parce que Wendy ne rentre pas avant presque minuit. Je le sais parce que je lui téléphone toutes les demi-heures. Je suis folle d'inquiétude à son sujet, l'imaginant se traînant sur la route, sanglotant, la vue trouble, un accident suspendu au-dessus de sa tête. Quand elle répond enfin au téléphone, elle s'excuse abondamment de ne pas avoir été là. Ses parents avaient invité des amis à dîner et ont insisté pour qu'elle reste, ce qui signifiait qu'elle n'avait pas pu prendre la route avant presque 20 heures. Traduction : ses parents lui ont donné de l'argent donc elle a dû en passer par leurs désirs.

– Tu es chez Henry ? demande-t-elle d'une voix ensommeillée.

– Oui. Comment te sens-tu ?

– Pas si mal. Je n'ai eu qu'une seule nausée ce week-end – lorsque ma mère a insisté pour que je goûte son hors-d'œuvre au calamar. Beurk. J'en ai encore des haut-le-cœur.

Je crois que ça me donnerait des haut-le-cœur même sans être enceinte.

Je ne suis pas très portée sur la consommation de créatures visqueuses. La viscosité, pour moi, signifie que la créature était destinée à glisser entre les mains sans être attrapée.

– Eh bien, c'est génial que tu sois avec Henry, dit-elle.

Mais sa voix ne trahit rien de l'exubérance d'une bonne copine, juste une sympathie placide.

– Henry dort dans la chambre. Je téléphone depuis la cuisine. Il veut que j'emménage chez lui.

Qu'elle n'explose pas en glapissements de joie à cette nouvelle donne la mesure du mal que Sam lui a fait. Disons qu'elle semble éprouver une joie modérée, comme si la nouvelle ne la réjouissait pas du tout mais qu'elle savait qu'elle me réjouissait moi.

– C'est ce que tu veux ? demande-t-elle.

– Je... je crois. Je ne sais pas. C'est si soudain.

Je ne sais pas trop ce que je pense. Tout ce que je sais, c'est que Henry a deux salles de bains, deux téléphones et cuisine comme un chef. Oh, et oui, il possède aussi deux clés. Il en a déjà passé une à mon porte-clés. Ça fait beaucoup de « oui ».

– Mais je peux rester avec toi. J'ai promis de t'aider.

Elle rit doucement – signe positif.

– Tu es une formidable amie, Ame. Mais je ne crois pas que ce sera nécessaire. Et puis je suis allergique aux chats.

– Mais tu adores Trixie et elle t'adore !

– Ça ne veut pas dire que je ne peux pas souffrir d'allergies.

– Bon, je viendrai la prendre demain, avec mes affaires.

Maintenant je me sens coupable à l'idée d'imposer mon amie féline à mon amie allergique.

– O.K. Je serai certainement là toute la journée – e vais me faire porter pâle. J'ai ce rendez-vous avec le médecin dans l'après-midi.

– Tu veux que je vienne avec toi ?

– C'est gentil. Mais non merci.

– Ça pourrait être rigolo.

Elle rit encore.

– Peut-être une autre fois.

Quand je raccroche, il est presque 1 heure. Henry dort à poings fermés, les bras étalés sur son grand lit. Son corps est étalé en plein milieu des draps. Quel homme étrange – un gentleman, un jeune loup, un amant déchaîné et attentionné. Et pourtant il n'est pas habitué à partager. Peut-être, Dr Freud, est-ce dû au fait qu'il a été enfant unique, élevé par une mère dévouée mais peu banale, sans aucune influence paternelle.

Zut, Wendy est enfant unique et elle sait partager. Ça doit être un truc de mec.

Je me souviens de ce qu'il a dit lorsqu'il m'a demandé d'emménager – Wendy ne jouit que d'un deux pièces alors que lui en a trois. Peut-être devrais-je dormir dans la deuxième chambre ? Peut-être est-ce ainsi qu'il l'entend ? J'occupe sa chambre d'amis jusqu'à ce que je trouve un job et un appart à moi. Si entre-temps les choses marchent entre nous, je laisse tomber la recherche d'un nouvel appartement.

J'attrape mon sac et le traîne dans la chambre d'amis, une pièce décorée de façon spartiate (comme si quoi que ce soit chez Henry était même vaguement décoré – on dirait qu'il a commandé les meubles exposés dans les magasins d'intérieur, sans les détails décoratifs – aucune photo, œuvre d'art ou déco élaborée des fenêtres). Un lit de taille moyenne, une commode de teck assortie, une chaise. Le placard est vide, excepté quelques couvertures supplémentaires sur une étagère et un carton rempli de vieux pulls et pantalons.

Je suis épuisée. Autant dormir ici. Qui sait ce qui pourrait m'arriver dans le lit de Henry ? Il faut parfois dormir.

Le lendemain, Henry m'envoie des fleurs – un élégant bouquet de lis jaunes. Accompagné d'une carte disant « Heureux que tu aies décidé de rester, Tout à toi, Henry ».

Les lis jaunes signifient « fausseté ».

Ils pourraient tout aussi bien remplacer la boule de cristal dont je rêvais. Maintenant, au lieu de m'interroger sur les autres femmes de la vie de Henry, j'ai l'occasion de faire leur connaissance.

Mais laissez-moi revenir en arrière et commencer par vous expliquer notre arrangement.

Le matin suivant notre première nuit de cohabitation, Henry se réveille, prépare le café et file au boulot avant même que je ne sache quel jour nous sommes. Quand je me réveille, aux environs de 9 heures, je fais la folie de m'offrir un taxi pour aller chercher mes affaires chez Wendy et passe la matinée à discuter de ses projets.

Elle a passé un peignoir en chenille rose et, les jambes repliées sous elle sur le canapé bleu marine, caresse Trixie. Je lui prépare un petit déjeuner – toast et café.

– Tu devrais prendre un conseiller juridique, lui dis-je.

– Pourquoi ?

Elle prend une gorgée de café et grignote le toast du bout des lèvres. Devant son visage blanc comme de la craie, je la soupçonne d'avoir vomi avant mon arrivée.

– On ne sait jamais avec les enfoirés du genre de Sam. Il peut décider un jour, une fois que tu te



seras donné tout le mal d'élever le petit bout, qu'il a envie de faire partie de la vie de junior.

– Je préférerais que tu ne l'appelles pas comme ça.

– Le p'tit bout ?

– Non. Un enfoiré.

Elle repousse le toast à demi grignoté et serre la tasse de ses deux mains.

– Si Sam est un enfoiré, moi je suis quoi ? Une idiote d'être tombée amoureuse de lui ?

Oui ! ai-je envie de hurler. Une idiotie temporaire, tout comme il y a des folies temporaires. Il existe un traitement ! Mais qui réclame du travail et de la discipline. Peut-être devrais-je fabriquer un système de cartes, avec des photos de Sam collées sur des rectangles de papier cartonné, et entraîner Wendy à dire « nul », « abruti » ou « salaud » chaque fois que je lui en montre une. Voilà la réponse.

Je garde ces observations pour moi-même. A la place je dis :

– D'accord, mais si Sam a un effet négatif sur toi, il l'aura aussi sur ton enfant.

– Chérie, je ne crois pas avoir besoin de m'inquiéter à propos du désir de Sam de participer à la vie de cet enfant. En ce qui le concerne, il pourrait s'agir de celui de quelqu'un d'autre.

Elle a parlé d'un ton froid, sans douleur dans la voix. Un point pour Wendy.

– Tu veux dire... ?

– Oui. Il m'a demandé comment il pouvait être certain qu'il était de lui.

– L'en...

Oups. Pas le droit de dire ça. Mais intérieurement je hurle « Quel enfoiré ! L'empereur des enfoirés ! ».

– Mais quand vous étiez ensemble, dis-je, rassemblant mes pensées, il n'avait aucun doute, n'est-ce pas ?

Comme si cela avait de l'importance.

– Pas que je sache.

Elle étend ses longues jambes et bâille.

– Je m'en fiche. Ça commence à m'être égal.

Je sais que ce n'est pas entièrement vrai. Je sais qu'elle aura des rechutes, durant lesquelles elle désirera qu'il l'appelle, et sera tentée de le contacter. Peut-être lorsqu'elle entendra pour la première fois le cœur du bébé, ou une nuit où elle se sentira seule et effrayée. Ou lorsqu'un beau mec lui fera de l'œil et qu'elle réalisera qu'elle doit l'avertir qu'elle est enceinte avant de lui répondre. Alors les larmes lui monteront aux yeux et elle aura simplement envie d'être aimée, et se tournera vers ce que, dans le passé, elle avait cru être l'amour.

– Si jamais tu as besoin de parler, n'hésite pas à m'appeler, Wen.

Je débarrasse son assiette, lave les assiettes dans l'évier, essuie le plan de travail et, en bref, rends le salon présentable. Comme je n'ai pas vraiment déballé mes affaires lorsque j'ai « emménagé » jeudi, il me suffit de déplacer mes valises jusque dans le vestibule pour « déménager ».

– Tu es un ange, Ame. Mais tu as Henry maintenant. Qui d’ailleurs est super.

Elle s’appuie du coude sur le canapé, contemplant la brume de chaleur sur l’horizon. L’été s’apprête à sévir et la chaleur s’abat sur la ville. Nous sommes à la mi-mai mais, à cette époque de l’année, Baltimore se réchauffe et se rafraîchit comme un thermostat brisé.

– Je ne sais pas si je dirais super, mais agréable, absolument.

Elle m’adresse une grimace bon enfant.

– Henry est du genre prometteur. Ne laisse pas le passé gâcher le présent.

– Je ne m’attends tout de même pas que tous mes petits amis meurent entre mes mains, tu sais, dis-je, sur la défensive.

– Ce n’est pas ce que je veux dire. Je sais que tu souffres encore – si ce n’était pas le cas, tu ne serais pas normale. Ne laisse pas cette souffrance t’empêcher d’apprécier ce qui t’arrive de bien, même s’il s’agit de quelque chose de différent de ce qu’il y avait entre Rick et toi.

– Je fais semblant de m’escrimer à vérifier les fermetures de ma valise.

Appelle-moi n’importe quand si tu en as besoin, Wen. Au milieu de la nuit. A l’aube. N’importe quand.

Elle me regarde et sourit.

– Merci.

Elle se lève et s’étire, les bras tendus au-dessus de sa tête. Son peignoir s’entrouvre, révélant une nuisette de satin moulante à fines bretelles. Elle l’a achetée, j’en suis certaine, en pensant à Sam. Elle souligne les contours de son ventre. Wendy sera l’une de ces femmes enceintes rayonnantes. Si je suis jamais enceinte un jour, je suis certaine d’être une de celles toutes ballonnées.

– Je vais m’habiller et te reconduire, propose-t-elle. Tu ne peux pas fourrer Trixie dans un taxi. Et puis j’aimerais bien visiter l’appartement de Henry. Ce sera rigolo.

Et il se trouve que c’est rigolo. L’appartement de Henry n’a rien de repoussant et elle est favorablement impressionnée. Mais quand je traîne mes sacs dans la chambre d’amis, elle reste plantée dans le couloir, bouche ouverte et yeux écarquillés.

– Pourquoi mets-tu tes affaires ici ? demande-t-elle.

– Parce qu’ainsi nous nous y retrouverons mieux.

– Tu veux dire qu’il n’a pas de place pour tes affaires dans son placard ?

– Ce n’est pas ça. Mais j’ignore comment va évoluer cette relation. Henry a proposé de m’héberger le temps que je retombe sur mes pieds. J’ai pensé que si j’avais ma propre chambre, notre arrangement serait plus clair.

Wendy éclate de rire, un bref éclat de rire bruyant. Bien que ce soit à mes dépens, je suis heureuse de l’entendre.

– Amy, dit-elle comme si elle s’adressait à un enfant, ça doit être la plus grosse sottise que j’aie jamais entendue. Henry est attentionné, sympathique, libre et ne t’a jamais donné la moindre raison de le soupçonner d’autre chose que de bonnes intentions...

Je renifle mais elle continue sans se préoccuper de moi.

– Henry se soucie toi. Il se montre sympa, agréable, gentil. Pourquoi ne peux-tu simplement accepter ce fait ? Ça doit être sacrément bon.

Je suppose que, après avoir eu Sam l'enfoiré pour petit ami, le moindre signe d'affection doit être interprété comme une attention exceptionnelle. Henry se soucie peut-être de moi, mais à quel niveau de son échelle « se soucier de » je me situe ? Entre son job et le voilier qu'il désire posséder un jour ? Suis-je aussi haut placée qu'eux dans son programme « profitons de la vie » ?

– Nous ne sortons ensemble que depuis deux semaines. J'apprends encore à le connaître. Je préfère faire preuve de prudence. Allez, aide-moi à trouver un endroit pour la litière de Trixie.

Après avoir parcouru l'appartement, nous décidons que la litière devrait avoir sa place derrière la porte de la buanderie. J'avais suggéré le placard de Henry, mais à cette idée Wendy s'est contentée de rouler des yeux et de continuer à chercher.

– Tu pourrais vraiment faire quelque chose de bien avec cet appartement, dit-elle en s'asseyant à la table de la cuisine. Pour l'instant, c'est un peu vide et froid.

– Tu veux du fromage et des crackers ? dis-je en ouvrant le réfrigérateur.

C'est à peu près tout ce que Henry a en stock – du fromage français, un quart de lait et une tomate.

– Je devrais partir. J'ai un rendez-vous chez le médecin à 13 heures.

– Tu veux que je t'accompagne ? dis-je à nouveau.

Elle se lève et sourit.

– Non. Ça ira. Je me suis habituée à l'idée.

Elle hisse son sac sur l'épaule et glisse ses lunettes de soleil sur son nez.

– Je t'appelle plus tard pour te dire comment ça s'est passé.

– J'attendrai. N'oublie pas... appelle n'importe quand.

Après son départ, je m'assieds à la table de la cuisine pour entourer quelques-unes des petites annonces dans le journal du dimanche et établir une liste concernant ma stratégie de recherche d'emploi.

La résidence où se situe l'appartement est calme. Ses habitants travaillent probablement toute la journée. L'espace d'un instant, je commence à craindre d'avoir raté une nouvelle d'importance. J'allume CNN dans le salon et regarde une audience donner son opinion sur des sujets qu'ils connaissent à peine.

Plus tard je regarde une émission sur les bébés et mes yeux se mouillent à l'idée que Wendy va accoucher dans huit mois. Je finis par m'assoupir pendant une émission de déco où un designer new-yorkais bouleverse la salle à manger d'un couple naïf, disposant des coquilles d'œufs sur les murs et du film plastique au plafond. Hmmm... si je suis jamais en colère après Henry je pourrais faire la même chose dans sa salle à manger.

A 17 heures, je passe dans la cuisine et prépare du café, me demandant si je devrais m'occuper du dîner ou si Henry a des projets nous concernant.

A 18 heures, j'en suis à ma quatrième tasse de café, et j'ai la révélation. Je porte une de mes robes d'été en coton, au petit imprimé floral. Le genre même d'imprimé qu'on imagine sur des « robes d'intérieur » – à la manière des robes de chambre que nos grands-mères portaient pour rester à la maison.

Et oui, je suis déjà devenue la « petite femme » de Henry ! En moins de vingt-quatre heures ! Et en bonne petite femme, j'attends. Et j'attends et j'attends et j'attends. A 20 heures, il n'est pas rentré. Je me rends à pied chez le traiteur du coin pour commander un sandwich à la dinde dont je ne mange que la moitié. Ma gorge, sèche et irritée, ne peut l'avaler si facilement.

Henry finit par réapparaître. Il est presque 21 heures. Je me fais l'impression d'être ma mère, retenant un millier de questions pleines de ressentiment prêtes à jaillir. Les dents serrées, je lui demande s'il a mangé quelque chose.

Il me répond avoir dîné avec quelqu'un susceptible de lui apporter une affaire. Il a essayé de m'appeler mais j'étais absente. Là-dessus il va chercher une bouteille d'eau dans le frigo.

Puis je m'enquiers de l'identité de son client potentiel. « Diana Malvani », répond-il. Ah, oui, Diana. Une des filles à qui il envoie des fleurs.

En guise de revanche, je déclare qu'il serait préférable que mon emménagement demeure un arrangement purement pratique.

– Que veux-tu dire ? demande-t-il en me fixant par-dessus son verre.

Il est séduisant ce soir, dans le style fatigué. Sa chemise blanche est froissée, sa cravate, de travers. Il ressemble à quelqu'un qui a besoin d'un câlin. Je me retiens. Ce n'est pas difficile.

– Je ne crois pas que je devrais me comporter en femme entretenue.

Je fais suivre mon commentaire d'un petit rire pour alléger l'atmosphère. Mon rire ne trouve pas d'écho, aussi je continue.

– Nous nous connaissons à peine, aussi ai-je pensé qu'il serait préférable que j'occupe la chambre d'amis.

J'avais prévu de prononcer ces mots d'une voix qui lui fasse comprendre que s'il désire une relation plus profonde, il doit parler sur-le-champ ou se taire à jamais.

Mais il ne dit rien. Alors je continue à radoter, en improvisant. Jamais une bonne chose chez moi. M'adonner à cet exercice me crée toujours des problèmes. Je lui rappelle que chez Gina, je participais à l'entretien de la maison en échange du gîte et du couvert. Je m'entends dire à Henry que je « cuisinerai le dîner, ferai le ménage et les courses pour payer mon dû ».

Au point où j'en suis, pourquoi ne pas accrocher au-dessus de la porte un de ces petits drapeaux décoratifs – une broderie de marguerites et de tournesols, et, oh oui, peut-être un message : « petite femme et fière de l'être ».

Si j'espérais que ma proposition d'occuper la chambre d'amis le fasse tomber à genoux pour me supplier en sanglotant de passer mes nuits à ses côtés, je suis cruellement déçue. En fait, j'ai commis une grosse erreur de timing. J'aurais dû m'en douter. Henry Castle est un avocat au visage de joueur de poker, habitué à ne pas laisser transparaître ses émotions. Aussi son visage sexy ne laisse-t-il rien filtrer, excepté peut-être – si l'on en croit le coin droit de sa lèvre qui se soulève d'un poil – l'amusement.

– D'accord, dit-il.

Il ouvre le freezer, ne voit rien qu'il désire et le referme.

– J'ai un compte au supermarché Atlantic Food Mart, déclare-t-il. Tu vas vite retomber sur tes pieds. Ne t'inquiète pas.

Il me donne un coup de poing dans le bras, comme un pote sur le terrain de foot après un but.

Ainsi prend fin notre conversation. Henry gagne la salle de bains et moi « ma » chambre. Quelques minutes plus tard, j'entends la télé dans sa chambre. J'ai envie de la regarder avec lui mais ne veux pas être la première à rechercher la compagnie de l'autre.

Mais la volonté n'est pas mon point fort. Je cherche une question à lui poser qui me permette de passer la tête dans sa chambre.

– Tu devrais établir une liste de courses et je les ferai demain. Tu n'as plus grand-chose en stock, dis-je, debout dans l'encadrement de la porte.

Il est étendu sur son lit, jambes croisées, les mains derrière la tête, sa chemise déboutonnée.

– D'accord.

– Qu'est-ce que tu regardes ?

– Je zappe.

Un vieil épisode de *Law and Order* apparaît à l'écran.

J'adore cette série.

Je me glisse dans la chambre et m'assieds à ses côtés. Il ne change pas de chaîne et nous regardons l'épisode. Nous nous retrouvons au lit ensemble et il passe son bras autour de moi.

Le téléphone sonne. Je réponds, prenant soin de dire « Domicile de Henry Castle ». C'est Wendy. Elle s'empresse de s'excuser de ne pas avoir appelé plus tôt.

– Après le médecin, j'ai dû aller faire des courses, puis je suis rentrée faire une longue sieste, dit-elle.

Elle semble heureuse. Pas heureuse comme quand on s'astreint à voir le bon côté des choses, mais vraiment heureuse.

Quand Henry comprend que l'appel m'est destiné, il se lève et passe dans la cuisine.

– Comment ça s'est passé ? dis-je.

– Super, dit-elle d'une voix excitée. Il m'a dit que tout semblait aller bien et m'a donné des brochures à lire, ainsi qu'une ordonnance pour des vitamines. Pendant que j'étais à la pharmacie, j'ai acheté ce livre super-sympa sur le déroulement de la grossesse. Je ne passerai une visite médicale qu'une fois par mois, puis une fois par semaine à la fin. La prochaine fois, il me fera une échographie et quelques autres examens.

– Ouah. C'est super.

Ça l'est vraiment, je ne mens pas. Je pense à l'émission sur les bébés que j'ai regardée cet après-midi. Les femmes qui y participaient semblaient très excitées, mais elles étaient entourées de proches aimants – dont le père. Wendy ne connaîtra pas ça.

– Tu veux que je sois ta partenaire ? Tu sais, pour les séances de préparation à

l'accouchement ?

– Je n'y ai même pas encore réfléchi, mais oui. Si cela ne t'ennuie pas trop.

– Cela ne m'ennuie pas du tout ! Ainsi je m'entraînerai. Gina essaie d'avoir un bébé, tu sais.

Mais Gina aura Fred. A peine ai-je prononcé le nom de Gina que je réalise que Wendy n'a pas besoin d'entendre parler d'un couple vivant ensemble l'événement. Elle doit probablement penser la même chose et, comme je ne veux pas gâcher sa joie, je me creuse la tête pour trouver autre chose à dire.

– Donne-moi simplement les dates et horaires, dis-je rapidement. Comme je serai certainement encore sans emploi, ça m'étonnerait que cela me pose problème!

J'ai encore réussi à m'apitoyer sur mon sort au lieu de m'excuser ! Re commençons.

– Il faudra que tu viennes dîner un soir avec Henry et moi.

Ah, nous voilà en terrain sûr – le rôle de la « petite femme ». Je me sens à un doigt de m'inscrire à un club de jardinage.

Wendy bavarde encore un peu, me lisant à haute voix quelques passages de ses brochures concernant le développement du bébé durant les deux premiers mois. Son enthousiasme me réchauffe le cœur. Puis je raccroche et Henry regagne la chambre. Ma fureur de tout à l'heure s'est évaporée.

– Tout va bien pour elle ? demande-t-il en réintégrant le lit.

– Oui. Super en fait. Elle va bien, vraiment bien.

Il passe à nouveau un bras autour de moi et nous regardons la télé ensemble, comme un vieux couple marié aux habitudes éprouvées par le temps. Et je ne retourne pas dans « ma » chambre. Je reste avec lui toute la nuit. C'est comme passer la nuit chez lui alors que j'habite le même appartement. Et au temps pour mon arrangement purement pragmatique et la protection de mon cœur.

## Houx : bonheur domestique.

*Vous ne serez probablement pas surpris d'apprendre que je n'ai jamais été une « battante ». Je trouvais très satisfaisant mon travail à l'agence Gelman, mais je ne m'imaginai pas y travailler indéfiniment. Le problème, c'était que je ne savais pas trop où je me voyais travailler indéfiniment. Juste avant mon premier Noël avec Rick, l'agence Gelman a licencié quelques employés. Je n'ai jamais compris pourquoi les boîtes choisissent les veilles de fêtes pour licencier les gens. Cela évoque Dickens. En tant qu'embauchée relativement récente, je craignais que mon nom ne s'ajoute à la liste. Rick pensait mes craintes infondées. Et même si on se séparait de moi, disait-il, il m'entretiendrait jusqu'à ce que je trouve autre chose. Peut-être à cause de l'atmosphère douillette des fêtes, ou du fait qu'il s'agissait de mon premier Noël avec lui, la perspective de jouer les déesses du foyer avait commencé à me séduire. J'avais commencé à désirer voir apparaître mon nom sur cette liste de licenciement. Quand j'ai compris que Gelman me gardait, j'ai été déçue.*

Je commence à penser que cet été sera « l'été de Henry ».

Parfois je dors dans « mon » lit. La plupart du temps je dors dans celui de Henry. Mais je conserve mes affaires dans la chambre d'amis qui devient le symbole, du moins pour moi, du fait que nos vies restent séparées, pas mêlées à la façon dont ma vie l'était à celle de Rick.

Peut-être qu'emménager avec Henry a provoqué la chance parce que, en deux semaines, je décroche un job. J'ai peine à le croire. Ce fut si facile que j'aurais dû me méfier, mais l'euphorie m'a aveuglée. L'euphorie d'obtenir enfin quelque chose que je désirais et qui m'était nécessaire, avec un minimum d'effort. J'ai pensé que les courants s'étaient inversés, que mes planètes s'étaient alignées. J'ai pensé que peut-être Tess était partie en vacances.

A propos de Tess, mon nouveau job m'oblige à passer devant chez elle tous les jours. En fait, il m'oblige à me rendre à la campagne, d'où je viens. J'avais l'habitude de me rendre en ville pour travailler. Maintenant je fais le contraire. La vie est étrange.

Voici comment c'est arrivé – vous vous souvenez de ce poste en relations publiques dans une université privée que j'avais appelée ? Une semaine après avoir emménagé chez Henry, paniquée à la pensée de mon avenir, je téléphone à l'université depuis la boutique de fleurs. Eurêka ! Ils s'apprêtent justement à passer l'annonce et, très serviable, la secrétaire me lit la description du poste au téléphone. Le titre en est : « Assistant du Directeur des Relations Publiques ». Je commence à penser que « assistant » est exactement le statut qui me convient maintenant que je replonge dans monde du travail pour de bon. Je bredouille quelques mots concernant mes références et la secrétaire est tellement impressionnée qu'elle répond :

– Vous savez, ils sont pressés de pourvoir ce poste. Je vais vous passer ma supérieure.

En moins de temps qu'il n'en faut pour dire « trop beau pour être vrai », je me retrouve avec un entretien programmé pour l'après-midi-même.

Je ne veux pas appeler Henry au boulot. De peur que cela ne me porte malheur. Mais comme j'ai besoin d'emprunter sa voiture pour me rendre à l'université, je l'appelle quand même. Je reste vague à propos de mes raisons.

– Je dois, euh, faire quelques démarches, dis-je.

– Il y a un deuxième trousseau de clés dans le tiroir du haut de la commode, répond-il, ignorant que grâce à ma fouille antérieure, je le sais déjà.

Il me dit être garé dans le garage de son entreprise, qui ne se trouve qu'à quelques rues de chez lui. Il pourrait aller travailler à pied, mais il a parfois besoin de la voiture pour des « rendez-vous ». Lorsqu'il m'a expliqué ce détail, je l'ai imaginé en rendez-vous avec les femmes à qui il envoie des fleurs. Mais je refuse d'y penser pour l'instant.

Note perso : s'inquiéter de la fidélité de Henry plus tard.

La voiture n'est pas mon seul problème. Il me faut aussi une tenue. Je ne possède que des vêtements décontractés – une robe bain de soleil, des corsaires de toile, des shorts, un maillot de bain. Oh, et mon string léopard. Rien d'adéquat pour un entretien d'embauche. Mes anciennes tenues de boulot sont démodées – enfin celles que je n'ai pas données à l'Armée du Salut – et j'ai mis le reste au garde-meuble lorsque j'ai déménagé.

Je tente par tous les moyens de joindre Wendy pour lui demander si je peux lui emprunter quelque chose, mais je n'y parviens qu'environ une heure et demie avant mon rendez-vous. Je me suis donc résolue à faire un arrêt en chemin au centre commercial, pour acheter la première tenue décente qui s'offre à ma vue. Je marche vers le parking où est garé Henry lorsque le téléphone sonne. C'est Wendy, répondant à mes trois coups de fil.

Quand je lui ai exposé ma fâcheuse situation, elle me pousse à m'en tenir à ma solution de secours.

– Tu ne possèdes plus beaucoup de tenues de travail, n'est-ce pas ?

Je sens qu'elle est accaparée par le boulot et n'a pas envie de me retrouver chez elle afin que je fasse mon shopping dans son placard.

– Arrête-toi chez Hecht. J'ai vu un superbe petit tailleur d'été en vitrine. Vert cendré, avec une veste à col officier.

Et à mon avis également un prix réservé aux officiers. Wendy ne regarde pas beaucoup les prix.

Mais de toute évidence, je ne la convaincrs pas de coopérer et me résous à utiliser ma carte de crédit, qui frôle l'alerte rouge.

– Appelle-moi pour me dire comment ça s'est passé, dit-elle avant que je ne raccroche en hâte.

*En hâte* est le mot du jour. Il me faut dix minutes de plus que prévu pour atteindre le parking, et encore cinq pour trouver la voiture parce qu'elle n'est pas exactement là où Henry dit l'avoir garée. Ensuite, North Charles Street est embouteillée (dois-je vous préciser à quelle hauteur exactement ? Nous dirons simplement que c'est aux environs de la résidence d'une certaine personne dont les initiales sont T. W.).



Chez Hecht, je trouve le tailleur vert cendré, d'accord. Mais il n'est disponible qu'en 34 ou en 48, or aucune de ces tailles ne me convient. Comme il ne me reste plus qu'une demi-heure et que j'ai encore un trajet de vingt minutes, je choisis en vitesse une robe à l'imprimé fleuri qui évoque les robes du dimanche de *La Petite Maison dans la prairie*, et l'assortis d'une veste en coton beige. Hé ! Elles sont à ma taille, or je suis pressée.

Comme j'arrive à l'université en sueur, je me remaquille dans la voiture, mais mon rouge à lèvres m'échappe et tache la deuxième page de mon CV.

– Hé merde ! dis-je à voix haute, juste au moment où une bonne sœur coiffée d'un voile blanc passe devant la voiture.

CV taché en main, je me dirige vers le bâtiment de l'administration, un bâtiment de briques blanches de deux étages avec une énorme croix peinte au-dessus de la porte d'entrée.

La bonne sœur que j'ai croisée en chemin se révèle être la présidente de l'université, sœur Mary Altamont, dont les cheveux blancs sont assortis à son voile court. Elle me désigne un fauteuil dans son bureau, parcourt mon CV en silence et ne fait aucune allusion au fait qu'elle m'a entendu jurer dans le parking. Bon Dieu ! – je veux dire bon sang ! – peut-être qu'elle-même laisse échapper une vulgarité de temps à autre, non ? Je fixe ses yeux verts et décide que non.

– Nous voulons pourvoir ce poste le plus rapidement possible, dit-elle en me souriant. Notre institution traverse un état de transition, voyez-vous. Nous n'avons pas de temps à perdre. Lorsque j'ai appris que vous aviez appelé, j'y ai vu un cadeau du ciel.

Je ne suis pas habituée à penser à moi-même comme à un cadeau du ciel, mais je lui rends son sourire, espérant m'être souvenue de me brosser les dents avant de quitter l'appartement.

Elle me parle un peu de l'université et de sa « vision de son avenir » qui consiste à peu de chose près à tenter de rester à flots. Puis elle appelle Karen Armstrong, la directrice des relations publiques, afin qu'elles puissent toutes deux s'entretenir avec moi avant que je n'aie un entretien privé avec Karen.

Lorsque Karen pénètre dans la pièce, je manque éclater de rire. Elle porte exactement la même robe que moi. Mais assortie d'une veste bleu marine.

Grande et massive, avec de courts cheveux bruns et des yeux gris, Karen a l'air très sérieux. Je ne suis même pas certaine qu'elle ait remarqué que nous portons la même robe. Flûte, je ne suis pas sûre non plus qu'elle ait remarqué ma présence. Elle s'assied sur la chaise à mes côtés et demande à sœur Mary si elle a eu le temps de corriger les épreuves de la brochure destinée à récolter des fonds.

– Pas encore, dit sœur Mary en souriant.

Je commence à pressentir que sœur Mary sourit tout le temps. En cas de tremblement de terre. Chute de météorites. Meurtre au premier degré.

A propos de meurtre, la voix de Karen semble impliquer qu'elle s'y livrerait volontiers.

– Si vous ne la regardez pas rapidement, nous allons dépasser la date butoir, lance Karen d'une voix irritée. Nous devons repousser toute l'opération. Il sera trop tard.

– Oh là là, dit sœur Mary.

Elle fouille la surface de son bureau, cherchant manifestement la copie de la revue.

– Voilà pourquoi nous devons embaucher quelqu'un tout de suite. Nous avons trop à faire !

Elle finit par trouver ce qu'elle cherche, ce que Karen semble considérer comme un signal pour se lever.

– Si vous pouvez me la rapporter avant 15 heures, je travaillerai tard – une fois de plus – et la déposerai chez l'imprimeur en rentrant chez moi.

Karen tourne les talons et je regarde sœur Mary, tentant de comprendre si je dois suivre Karen afin de passer mon entretien. Sœur Mary sourit. Ça me suffit. Je m'empare de mon sac, remercie sœur Mary de son temps, lui serre la main et me rue dans l'antichambre pour rattraper Mlle Armstrong.

Debout face au bureau de la secrétaire, elle aboie des ordres concernant des erreurs dans une lettre d'information. La secrétaire ne répond rien mais ses yeux rétrécissent un peu à chaque nouveau mot coupant de Karen, jusqu'à se transformer en fentes étroites. Je jure que la secrétaire se prépare à aboyer elle aussi.

Dès que Karen s'éloigne du bureau, je m'avance.

– Sœur Mary dit que nous devons parler, dis-je.

Puis je souris. Peut-être est-ce la langue du lieu.

Karen fait la grimace, puis consulte sa montre.

– D'accord. Entrez. J'ai environ dix minutes.

Une fois qu'elle m'a introduite dans son bureau, il apparaît clairement qu'elle ne désire pas me consacrer cinq minutes, encore moins dix. Des papiers s'empilent sur son bureau. Je distingue les lignes bleues des épreuves destinées à la presse de plusieurs publications, des échantillons de papier, des annuaires des médias spécialisés et le catalogue de l'université dont presque chaque page est marquée d'un Post-it. Presque immédiatement, son téléphone sonne. Elle passe la moitié de notre entretien à argumenter avec son interlocuteur, de toute évidence un consultant en courriers publicitaires, lui expliquant pourquoi elle n'aura plus jamais recours à ses services, et qu'il peut toujours traîner l'université en justice s'il veut obtenir la totalité de ses honoraires alors que sa récente prestation s'est révélée catastrophique. Quand elle raccroche, elle sourit pour la première fois. Un large sourire, bref et satisfait, ressemblant à celui affiché par la méchante belle-mère venant d'empoisonner Blanche-Neige.

– Voilà ce qui arrive lorsqu'on embauche le second choix, déclare-t-elle en guise d'explication. Du mauvais boulot.

– Qui était-ce ? dis-je, tentant de faire preuve d'une curiosité sympathique.

Elle cite le nom d'une entreprise que je connais bien, une de celles dont j'utilisais de temps à autre les services sans rencontrer aucun problème.

– Chez eux, j'avais l'habitude de travailler avec Benny Mancuso, dis-je. Il est super.

Devant la mine irritée de Karen, je comprends qu'elle parlait à Benny Mancuso et ne lui trouve rien de super.

– Hum, dis-je en m'éclaircissant la voix, évidemment les entreprises changent. Je n'ai pas

travaillé avec lui depuis deux ans.

Oh oh, je ne tiens pas à creuser le sujet – le trou de deux ans dans ma carrière.

Donc je me lance dans un exposé concernant mon expérience des publications. Elle hoche la tête avec impatience, sans poser une seule question, puis se lève brusquement tandis que je reprends ma respiration.

– Bon, eh bien, merci de vous être déplacée.

Elle me tend sa main.

– ... Nous vous rappellerons bientôt.

Persuadée de ne plus jamais entendre parler d'eux, sauf peut-être par une carte postale m'apprenant que le poste a été pourvu, je reprends le chemin de l'appartement, en colère et découragée. Alors que je quitte le campus, des étudiants traversent la route en courant devant moi, m'obligeant à freiner brutalement. Même si on m'offre ce poste, je ne suis pas certaine de le vouloir.

Je rentre à la maison d'humeur très irritable. Je m'empare du téléphone et appelle Henry pour lui indiquer l'endroit où j'ai garé la voiture.

– Pourquoi n'as-tu pas attendu pour passer me prendre à 18 heures ? demande-t-il d'une voix amusée.

– J'ai pensé que tu aimerais conduire toi-même.

J'ai évidemment envisagé de passer le prendre. Mais cela m'a semblé une étape importante, une familiarité que je ne voulais pas me permettre sans y avoir été invitée. A moins que je n'aie simplement eu peur de croiser quelqu'un de chez Squires.

Puis je lui raconte mon entretien délirant et il répond qu'il vaut certainement mieux pour moi ne pas être embauchée.

– Tu vas trouver quelque chose, promet-il.

J'ai à peine posé le téléphone qu'il sonne à nouveau. C'est sœur Mary qui m'offre le poste. Je suis si époustouflée que, avant même de la remercier, je lui demande pourquoi tant de hâte.

– Nous vous l'avons dit, répète-t-elle, toujours avec un sourire dans la voix. Nous voulant pourvoir ce poste très rapidement. Pas une minute à perdre.

Tout cela devrait déclencher des sonnettes d'alarme dans ma tête. Mais, manquant d'entraînement, mes sonnettes d'alarme ne fonctionnent pas. Mes haut-parleurs internes prennent le dessus, coassant que je ferais mieux de trouver un job, et vite, avant de me retrouver à la charge de Henry ou SDF.

Aussi, quand elle dit « pas une minute à perdre », mes haut-parleurs reprennent ses paroles et je lui demande quand je commence.

– Vous pouvez venir demain et remplir quelques formalités.

Elle ne demande pas si je suis disponible. Je ne discute pas. C'est un boulot.

Quand je raccroche, je ne sais pas si « venir remplir des formalités demain » signifie en fait commencer à travailler demain ou seulement, eh bien, remplir des formalités.

Mais inutile de m'inquiéter pour ça. J'ai bien d'autres chats à fouetter. Comme de me procurer une garde-robe professionnelle. Je me demande si je pourrais emprunter des vêtements à Wendy. J'essaie de la joindre, sans succès. Elle est en réunion. Je tente de joindre Henry pour lui apprendre la bonne nouvelle, mais il est aussi en réunion. J'appelle Gina pour la mettre au courant, m'attendant presque qu'elle soit en réunion, mais elle est là. Depuis que j'habite chez Henry, nous ne nous sommes parlé que brièvement et il est évident qu'elle a une foule de questions en attente. Donc elle s'intéresse davantage à ma vie avec Henry qu'au nouveau boulot.

– J'ai réfléchi à propos de Henry et toi. C'est plutôt soudain. Tu dois vraiment lui plaire.

– Il ne s'agit pas de ça. Il me rend simplement service parce que Wendy est allergique aux chats.

– Un mec ne te demande jamais d'habiter avec lui pour te rendre service, dit-elle incrédule. Je suis surprise que tu aies accepté de t'engager si tôt. Tu étais tellement à fleur de peau.

Je proteste.

– Je ne m'engage à rien ! Je loue sa chambre d'amis, c'est tout.

– Tu loues ?

– Oui. Comme dans une chambre d'hôte.

J'invente au fur et à mesure. Mais ce que j'invente me plaît. Un instant, le mot « engager » m'a effrayée. Henry ne s'engage à rien. Pas Henry, l'envoyeur de fleurs en série. Et je ne vais pas être la première à mettre mon cœur aux enchères.

Note perso : prévenir Henry que j'ai l'intention de lui payer un loyer.

– Bon, c'est bizarre, dit-elle. Il te demande de payer un loyer *et* poursuit une liaison avec toi en même temps ?

Traduction : pourquoi achèterait-il la vache alors que tu le paies pour qu'il garde le lait ?

– Il ne demande rien du tout. C'est moi qui lui ai proposé. C'est, disons, plus clair ainsi. Comme tu l'as dit, nous nous connaissons à peine.

Sauf si on calcule en années histoire d'amour. Comme les années de chien, vous vous souvenez ?

– Je ne sais pas...

– Je croyais que tu aimais bien Henry.

– Je l'aime bien, vraiment, dit-elle, continuant de ruminer. Mais je ne voudrais pas que tu lui donnes une impression erronée.

Traduction : pourquoi achèterait-il la vache alors qu'il peut lui faire faire ce qu'il veut et garder son lait ?

– Il faudra que vous veniez dîner, Fred et toi, dis-je.

Ouais, ces paroles devraient la rassurer. Nous voir ensemble, image même du bonheur domestique. Mme Lavache et son ami. Je m'imagine aux fourneaux, un tablier brodé des mots « Petite Femme » autour de la taille.

– Non, moi d'abord. J'avais dit que je vous inviterais, Henry et toi.

Nous entreprenons de parler cuisine et de ce qu'elle va mettre au menu ce soir (du bœuf

stroganoff avec des petits pois et une salade d'agrumes). Quand nous raccrochons, elle a prononcé en tout et pour tout deux mots concernant mon nouveau boulot – « C'est super. »

Si j'espérais plus d'enthousiasme de la part de Henry, je suis déçue.

Il rentre un peu avant 19 heures, criant dans les escaliers « Chérie, c'est moi ! » d'un air moqueur.

Mais quand il pénètre dans la cuisine où je bois une tasse de thé pour me revigorer, il jette un drôle d'œil à la cuisinière éteinte, comme s'il s'était attendu pour de bon à me trouver devant en train de manipuler les casseroles, vêtue de ce tablier brodé froufroutant.

– Il n'y a rien dans le frigo, dis-je.

Il hoche la tête, avant d'ouvrir le frigo pour vérifier que je dis vrai.

– Nous pouvons dîner dehors, propose-t-il.

Je m'attends presque qu'il dépose un petit bisou sec sur ma joue.

– Oui, il faut que je sorte. Je dois acheter des vêtements.

Et j'entreprends de tout lui raconter concernant mon offre d'emploi. Tandis qu'il m'écoute, ses yeux se plissent et ses sourcils se rejoignent.

– Ils t'ont proposé le poste cet après-midi ? demande-t-il d'un air sceptique.

– Tu ne crois pas que j'en vaille la peine ?

– Ce n'est pas ça. D'ordinaire, cela prend plus longtemps. Et regardons les choses en face – tu as travaillé dans un secteur autre que ta spécialité pendant deux ans. Ils doivent avoir des candidats qui travaillent déjà dans les relations publiques.

– Je ne crois pas qu'ils aient fait passé d'entretien à d'autres candidats.

Il hausse les sourcils et me regarde avec de grands yeux.

– A quoi ressemble la boîte ?

– Une petite université privée au nord du comté de Baltimore. Notre-Dame-d'Airwick.

Il rit.

– Airwick ? Comme le désodorisant en aérosol ?

Il rouvre le frigo et en sort une bouteille d'eau dont il dévisse le bouchon d'un seul mouvement.

– L'école n'a pas été baptisée ainsi à cause du désodorisant, bêta, dis-je.

Mais la première fois que j'ai entendu ce nom, j'ai évidemment pensé la même chose.

– L'école a été créée en 1943 à peu près. Au début il s'agissait d'une petite université pour filles, puis elle est devenue mixte en 1975. Deux mille cinq cents inscrits seulement.

– Je ne crois pas en avoir jamais entendu parler.

Il prend une nouvelle gorgée d'eau.

– Qui sont les étudiants ?

– Euh, des habitants du coin, la majorité rentrent chez eux chaque soir. Quelques étudiants viennent de Pennsylvanie, dis-je dans un murmure, avant de passer à autre chose.

Je n'ai pas envie de creuser le sujet. Une des choses que j'ai apprises en posant quelques questions polies à sœur Mary, c'est que le résultat moyen aux tests standard des étudiants de première année se situe seulement un poil au-dessus du score obtenu quand on se contente de porter correctement son nom sur la feuille d'examen. Mais hé, il faut bien qu'ils aillent quelque part, non ? Et peut-être que l'université Notre-Dame de l'Aérosol est l'endroit où ils peuvent vivre et étudier en paix.

– J'ai besoin de m'acheter des vêtements pour travailler. Et de passer chez Wendy. Elle me prêtera peut-être des trucs. On pourrait manger un morceau en route.

– Bonne idée.

Pendant qu'il se change, j'essaie de joindre Wendy, mais elle n'est pas encore rentrée. Je lui laisse un message disant que j'ai obtenu le boulot, que Henry et moi passerons peut-être plus tard, mais que je l'appellerai lorsque nous serons en chemin. Au moins, cela l'empêchera de recevoir Sam. Je ne suis pas convaincue qu'elle l'ait totalement éliminé de sa vie.

Comme aucun magasin n'est ouvert le soir en ville, Henry me conduit en banlieue, mais une banlieue que je ne connais pas. Loin de mon environnement naturel, je suis perdue. Je n'achète que quelques tenues – un tailleur bleu marine, dont je regrette instantanément l'achat parce qu'il me donne l'air d'une bonne sœur, une veste à chevrons et un pantalon beige.

Faire du shopping avec Henry se révèle une expérience nouvelle, qui me met un chouïa mal à l'aise. Il est patient, mais avec des avis très arrêtés. Quand je lui tends un tailleur-pantalon de soie grise, il fronce le nez comme si le vêtement sentait mauvais.

– Trop neutre, tranche-t-il.

Je me rappelle alors que Tess portait de la soie grise lors du gala. Intérieurement, je souris d'un air suffisant.

Pour couronner cette soirée consacrée à faire plonger mon compte bancaire dans le rouge, j'achète une blouse de coton blanche trop chère qui parachève mon look de nonne, et une paire de mocassins bordeaux ornés de glands. Nous dînons sur le pouce d'une part de pizza au coin restauration. Je me sens vraiment très à l'aise, assise avec Henry à l'une des tables de fer forgé, entourés à droite comme à gauche de la foule des acheteurs. Je m'efforce d'en faire abstraction.

Sur le chemin du retour, je tente de joindre Wendy sur son portable. Elle décroche, l'air groggy. Je l'ai réveillée.

– Il n'est que 21 heures, dis-je pour m'excuser.

– Je suis crevée.

– Alors je suppose que ce n'est pas le moment de passer.

– Eh bien...

– Je passerai demain. Après le boulot. D'accord ?

– D'accord. Tu me raconteras tout sur ce job, ma petite. Félicitations. Tu dois avoir établi un record.

Ce n'est qu'une fois à l'appartement que je réalise que je n'ai pas prévenu Fred que j'occupais un nouvel emploi et ne ferai même pas semblant de travailler à la boutique de fleurs demain ! Je

L'ai dit à Gina, bien sûr, mais ne lui ai pas précisé de le dire à Fred. D'ailleurs, c'est à moi de le faire, pas à elle. Je me dois de me comporter en professionnelle responsable.

A peine arrivée, j'appelle le bureau de Fred, sachant qu'il ne s'y trouvera pas. Mais je laisse un message plein de bonne humeur sur sa boîte vocale lui annonçant mon emploi dans les relations publiques, et précisant que je serais heureuse, pendant un moment, de passer à la boutique le samedi afin de la garder sur les rails jusqu'à ce qu'elle ferme pour de bon.

Mais bien entendu, moi je peine à rester sur les rails. Et il ne me faut pas longtemps pour dérailler complètement. Mon boulot est une galère. Une sacrée galère.

Mon premier jour démarre mal, dès le matin. Une tache de café baptise ma blouse blanche toute neuve et je m'accroche avec Henry. Humm... Peut-être commençons-nous à nous comporter comme un vieux couple marié ? Nous avons juste fait l'impasse sur la passade romantique et la cérémonie du mariage pour atteindre directement les engueulades.

Je suis en train de changer de tenue lorsque Henry passe la tête par la porte de la chambre d'amis et me dit qu'il doit absolument partir sur-le-champ. Je dois le déposer au bureau afin de garder ensuite sa voiture. Dieu seul sait comment je me rendrais au boulot sans cette voiture, puisque l'université est située à environ quarante minutes de là.

– Je suis presque prête, dis-je, ressortant la robe à l'imprimé fleuri.

Je n'ai pas de top propre à porter avec le tailleur ou avec la jupe. Lorsque quelques minutes plus tard je sors dans le couloir, Henry me jette un drôle de regard, mais ne parvient pas à mettre le doigt sur ce qui cloche. Ce n'est pas moi qui vais le lui dire.

En route, il fait des remarques sur ma façon de conduire, sujet sensible chez moi s'il en est. Il m'indique dans quelle file me placer, et frémit lorsque je prends un virage trop rapide sur Charles Street et freine devant son immeuble dans un crissement de pneus.

Il me demande de passer le prendre, ou bien de laisser la voiture sur le parking, pour 18 heures. Avant de descendre, il ajoute :

– Tu devrais t'assurer que ce boulot en vaut vraiment la peine.

– Ecoute, je suis désolée d'avoir besoin de la voiture, dis-je, exaspérée.

La circulation s'intensifie. Je crains d'être coincée dans les embouteillages près de chez Tess et d'être en retard.

– Je m'occupe d'acheter une voiture ce week-end, d'accord ?

– Il ne s'agit pas de la voiture.

Sa main est posée sur la poignée de la porte.

– Tu ne devrais pas prendre le premier truc qui vient. Ce pourrait ne pas être à la hauteur de tes ambitions.

– Quelles ambitions ? Je suis sans emploi et fauchée ! Dans le rétroviseur je vois approcher un minivan.

– ... Je pensais que tu serais heureux pour moi.

– Je suis heureux que tu aies trouvé quelque chose si vite. Mais si ce poste s'avère ne pas te convenir, ta situation ne se sera pas améliorée. Elle sera peut-être même pire en fait, si tu es

coincée dans un job déplaisant, manquant de temps pour en chercher un autre. La boutique t'offrait au moins une certaine flexibilité, celle de chercher un emploi.

– Je dois y aller.

– Moi aussi. A plus.

Il part en souriant. Je bous tout le long de Charles Street. Pourquoi n'a-t-il rien dit hier soir ? Pourquoi a-t-il attendu le premier jour de mon nouveau boulot pour gâcher ma joie ?

Mais hier soir, après notre orgie d'achats, nous avons fêté mon nouvel emploi de manière toute différente. Mon ébullition intérieure s'est teintée de frissons de plaisir.

Lorsque je parviens à Notre-Dame de l'Aérosol, mon humeur a viré au détestable, et pas seulement à cause de la déviation due aux travaux à la hauteur du 3900 Charles Street. En quelques jours seulement, j'ai décroché un job dans ma spécialité, et personne ne semble avoir envie de fêter ça avec moi. Les bons vœux de Gina étaient de pure forme. Henry reste sceptique. Wendy était trop fatiguée pour se réjouir. S'ils s'en fichent, pourquoi pas moi ?

M'accrocher à ce job devient rapidement mon hymne personnel. Une fois les papiers requis remplis au service des ressources humaines, je me dirige vers les locaux du service communication pour prendre mes fonctions.

Mon entretien avec Karen Armstrong s'était déroulé dans son bureau, une pièce de taille modeste offrant une large vue sur le campus. J'avais supposé que mon bureau serait la jolie petite pièce claire jouxtant le sien qui lors de ma visite avait paru inoccupée. Mais je me trompais. Mon Dieu comme je me trompais !

Ce bureau est celui de la secrétaire des relations publiques, Irène Slayson. Elle jouit d'une vue superbe sur les champs et l'autoroute, et moi d'un recoin au fond d'une pièce étroite comme un placard, dotée d'une mince fenêtre très haute aux vitres sales. Mon espace de travail se résume en un bureau en forme de L. Si je recule ma chaise un pouce trop loin, le bord d'une table à dessin bloque mon cou. Si je roule un peu trop sur la gauche, mon coude frappe une longue table couverte de documents concernant les envois publicitaires, envois dont se chargent des bénévoles presque tous les jours.

Irène, une femme séduisante proche de la soixantaine, m'introduit dans mon domaine et me montre comment allumer l'ordinateur.

– J'ignorais qu'ils embauchaient, dit-elle, me regardant comme si je lui jouais un bon tour. Je tombe des nues.

Puis Irène disparaît et consacre sa journée à exécuter différentes tâches pour Karen, qui ne fait son entrée qu'après le déjeuner. Elle jette un rapide coup d'œil dans ma direction quand elle passe en trombe devant mon placard, mais ne revient pas me donner d'instructions. Aussi me mets-je à sa recherche et lui propose de m'attaquer au journal interne que j'aimerais remanier. J'ai passé la matinée à lire d'anciens numéros et ai déjà déterminé ce que j'aimerais améliorer. Il suffirait de peu de chose.

Elle acquiesce et grommelle son accord, avant de me faire signe d'attendre tandis qu'elle farfouille dans des piles de papiers jusqu'à ce qu'elle trouve deux classeurs.

– Voilà, dit-elle en me les tendant. Ce sont des informations concernant des événements à venir,



les points d'intérêt. Réalisez des communiqués de presse à ce propos.

Je regagne mon bureau et découvre que d'autres oiseaux y ont établi leur nid. Trois femmes aux cheveux argentés, vêtues de tailleurs-pantalons en polyester, sont assises à la longue table. A mon entrée, leurs visages s'éclairent d'un large sourire et celle assise près de mon ordinateur prend la parole.

– Sommes-nous censées terminer ces étiquettes ?

Elle brandit un numéro du magazine des anciens élèves datant d'au moins six mois.

– Euh...

– Ou devrions-nous travailler sur le prospectus de la campagne annuelle de collecte de fonds ?

Celle du milieu brandit elle aussi son document. Je remarque que son prospectus est plus récent que le magazine – il ne date que de deux mois.

– Eh bien...

– Je croyais qu'aujourd'hui nous devions faire quelque chose de nouveau, dit la troisième.

Je laisse tomber mes dossiers sur mon bureau et pars à la recherche d'Irène. Mais elle a disparu. Irène semble disparaître plutôt fréquemment. Comme Karen a disparu elle aussi, je regagne mon placard, que je partage désormais avec trois autres femmes qui fleurent Jean Naté et Prince Matchabelli. Je leur conseille de continuer ce qu'elles ont commencé lors de leur dernière visite.

Je m'assieds et parcours le dossier des communiqués de presse, mais elles me bombardent de question.

– Vous êtes nouvelle ?

– Avez-vous fait vos études ici ?

– Etes-vous mariée ?

– J'ai un neveu qui vient de s'installer à Baltimore.

J'ai droit à un flot ininterrompu de bavardage. Quand elles ne s'adressent pas à moi, elles parlent entre elles. L'une souffre d'arthrite rhumatoïde et avale de l'os de requin tous les soirs. Une autre a des hémorroïdes et reste fidèle à la bonne vieille Préparation H. La troisième a rendez-vous le lendemain chez l'ophtalmo pour sa cataracte.

A la fin de la journée, je suis folle à lier. Si je pensais être dingue, ce job confirme. Je n'ai rien mené à bien. Mon bureau est un cagibi. Et tout le monde se fiche que j'y travaille.

Mais quand je passe prendre Henry, je plaque un sourire sur mon visage et lui raconte que le boulot est passionnant, ma chef, une boss de rêve, et que travailler sur un campus me plaît vraiment. Au moins la dernière partie est-elle exacte. Nous faisons livrer des plats chinois et j'appelle Wendy pour lui dire que je n'ai pas besoin d'emprunter de vêtements. Je me débrouillerai avec ceux en ma possession. Zut, je serais même capable de porter la blouse tachée de café demain. Je suis certaine que personne ne le remarquerait. Je me couche à 21 h 30. Un job désagréable est vraiment épuisant.

Le lendemain ne se déroule pas mieux. Mais je commence à m'organiser. Les bénévoles semblent faire leur apparition dans l'après-midi, aussi je travaille à corps perdu le matin afin de

gérer les interruptions de l'après-déjeuner.

D'ailleurs le travail lui-même est du genre à engourdir le cerveau. Au moins, à la boutique de fleurs, je disposais de quantité de temps libre pour rêvasser et m'apitoyer sur mon sort. Ici, mon temps est dévoré par des tâches qui grillent le moindre neurone imaginaire de mon cerveau.

Je rédige des communiqués de presse concernant l'anniversaire de l'école, des articles pour la lettre d'information sur le discours prononcé par le doyen du département d'anglais à son église locale. Discours intitulé « Pour comprendre le subjonctif ». Je joue les nègres pour les discours de notre présidente, sœur Mary Altamont, exaltant les vertus de l'université, occultant avec soin le fait que nous n'attirons pas de nouveaux étudiants, que nos étudiants actuels sont tous des jeunes qui auraient dû redoubler le lycée, que nos emprunts en souffrance sont sur le point de nous faire sombrer et que notre campagne pour récolter des fonds n'a encore rien donné parce que le directeur du développement a pris la mouche et donné sa démission la semaine précédente.

Ce qui explique pourquoi ils m'ont embauchée si vite. Je dois passer la moitié de mon temps à écrire des lettres de demandes de dons et de dotations, ce que je n'ai jamais fait auparavant. Lors de l'une de ses rares apparitions dans le bureau, Karen me montre comment utiliser les informations types de l'école et les adapter à chaque dotation potentielle.

Je soupçonne Karen de chercher du boulot ailleurs. A un moment, je suis entrée dans son bureau. Elle ne s'y trouvait pas (rien d'étonnant) mais l'écran de son ordinateur affichait son CV. Et je l'ai entendue prendre rendez-vous pour un entretien.

Voyez-vous, un autre inconvénient de mon bureau est que personne ne s'est préoccupé de me brancher un téléphone. Sur mon bureau se trouve l'un des postes de la ligne de Karen. Si elle est en ligne, je ne peux l'utiliser. Et si c'est moi qui suis en ligne, elle se contente de me couper, ignorant mes supplications. Il m'est arrivé de décrocher le téléphone et de l'entendre décrire ses responsabilités professionnelles à des services de ressources humaines.

Karen n'est pas la seule à vouloir s'en aller. Le jour suivant mon arrivée, le directeur du service des admissions démissionne pour accepter un poste dans le Kentucky. Et le doyen de la vie étudiante doit partir à la fin du mois pour rejoindre les prairies plus vertes de Louisiane. Et il ne s'agit là que de ceux qui préviennent officiellement de leurs intentions. Selon Irène, le secrétaire général va bientôt prendre sa retraite et la secrétaire des bureaux des sports et du chapelain annoncera son intention de prendre un congé maternité dès que sa grossesse deviendra évidente.

J'ai embarqué sur un navire qui prend l'eau. Lorsqu'on m'a engagée, on a dû me confondre avec une bouée de secours. Aurais-je pris du poids ? Je me le demande. Note perso : éviter de porter du blanc.

Ce vendredi, sœur Mary pénètre dans mon bureau et me bombarde de questions concernant les stratégies de communication des grosses boîtes. Il est clair qu'elle croit que, comme j'ai travaillé dans le monde des affaires, je jouis de compétences exceptionnelles et suis capable de concevoir un programme de relations publiques qui redorera l'image de l'école et la mènera au succès. On me croit sans doute munie d'une satanée baguette magique. Elle me fixe, avant de déclarer, énigmatique : « Vous finirez bien par avoir une idée » et son sourire s'élargit encore. J'ai l'impression d'évoluer dans ce film où Sydney Poitier est aux prises avec des nonnes.

Je suis peut-être douée, mais pas à ce point. Personne ne l'est. Je fais remarquer avec tact à

sœur Mary qu'envoyer tous les jours des communiqués de presse annonçant le moindre événement ne sauvera pas notre peau. En fait, publier trop de communiqués – pour annoncer les changements de personnel par exemple – produit l'effet totalement inverse. Elle pince les lèvres, hoche la tête et fait « Mmmm » avant de partir, manquant trébucher sur une pile de vieilles revues de l'association des anciens élèves.

Ce boulot m'épuise et me rend irritable, mais plutôt mourir que l'avouer à Henry. Il croit que je souffre du syndrome prémenstruel. Vendredi soir, Fred m'appelle pour me demander si je vais me rendre à la boutique le lendemain comme je l'ai « promis ». Je grogne un oui. Et au temps pour un week-end alangui, pelotonnée avec un bon bouquin ou un bon Henry. Ou pour m'adonner au shopping automobile. Henry fronce les sourcils lorsque je l'avertis.

– Il va bien falloir que je récupère ma voiture, dit-il tandis que je bois une tisane dans la cuisine, enveloppée dans mon peignoir nid d'abeille.

Il est déjà agacé après moi parce que je ne veux pas sortir ce soir. Je suis claquée, je vous le dis ! Je tomberais endormie au cinéma et bâillerais tout le long d'un dîner dans un restau chic. A 22 heures je suis aussi éteinte qu'une ampoule grillée, alors que Henry regarde du tennis. Inutile de s'inquiéter de cette affaire de « posséder la vache ». Henry n'obtiendra aucun lait de moi.

Lundi, le problème de la voiture se règle, du point de vue de Henry. Le paquebot Notre-Dame de l'Aérosol se dirige vers l'iceberg avec une précision mortelle.

Karen s'en va. Mais je ne le découvre que lorsque je suis sur le point de partir. Tout en rassemblant ses affaires avant de décamper, Mme Kliegle, l'une des bénévoles, me regarde par-dessus ses lunettes de lecture pour me demander :

– Vous allez poser votre candidature pour le poste de directrice des relations publiques, maintenant que Karen est partie ?

– Comment ?

– Quelle belle opportunité pour vous. Vous devriez la saisir, continue Mme Kliegle.

– Eh bien, je... Où est partie Karen exactement ?

Maintenant que j'y pense, Karen n'est pas venue du tout aujourd'hui.

– Skidmore. C'est mon petit-fils qui me l'a dit ce week-end. C'était dans la lettre d'information des employés.

Après le départ de Mme Kliegle, je me mets à la recherche d'Irène. Mais elle n'en sait pas plus que moi. Je me rendrais bien dans le bureau de sœur Mary pour l'interroger, mais sa porte est restée soigneusement fermée toute la journée. Sa secrétaire lui a transféré une série d'appels en provenance des banques. La voix de sœur Mary me parvient de derrière la porte, prononçant des mots tels que « La fin de la semaine ? Je pensais que nous avions davantage de temps... ».

Donc mardi, je deviens de fait la directrice des relations publiques, un titre qui aurait fière allure sur mon CV si je pouvais y prétendre plus de quatre jours, ce qui n'est pas destiné à se produire parce que le mercredi, sœur Mary Altamont me convoque dans son bureau, ferme doucement la porte et m'annonce qu'elle va avoir besoin de « toute la force et la sagesse » que je peux lui donner. Elle ne sourit plus.

L'université ne rouvrira pas ses portes à la rentrée. Les banquiers lui ont annoncé une mauvaise

nouvelle concernant la situation financière. D'une voix calme, elle m'explique que l'école n'a pas été capable d'évoluer avec son époque, que le legs important d'une ancienne élève a été annulé lorsque les héritiers ont contesté le testament et gagné leur procès, que, chaque semaine, l'école parvient de justesse à payer ses employés. Quand elle en a fini, je crains qu'elle ne se mette à pleurer. Les commissures de sa bouche s'affaissent en une moue d'excuse et ses lèvres tremblent, tout comme sa voix. Je ne me crois pas capable de gérer une bonne sœur en pleurs. Les deux ne vont pas ensemble.

Je réunis toute mon expérience et mon énergie pour la conseiller sur la façon d'annoncer la nouvelle. Comme Karen est partie, je dois organiser une conférence de presse, que nous tiendrons dès le lendemain. Sœur Mary aimerait la différer, mais s'il y a une chose que je sais c'est qu'une mauvaise nouvelle devient publique en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « abandonner le navire ». Mieux vaut qu'elle l'annonce elle-même et contrôle l'événement, plutôt que de voir rôder des journalistes à l'affût d'un scandale si elle tergiverse.

Je fais des heures sup afin de tout préparer et, ce soir-là, j'avoue la situation réelle à Henry. Il ne dit pas « Je te l'avais bien dit », mais hausse les sourcils avant de déclarer que peut-être, la prochaine fois, j'attendrai « une offre plus en rapport » avec mes capacités plutôt que « me vendre à bas prix ».

Hein ! Lui, il m'a gratuitement ! Non, effacez-ça... j'ai proposé de partager les frais. Je le paie ! Eh bien, je ne vais pas le payer longtemps.

Tout de suite après la conférence de presse qui, à propos, est une vraie pub pour mes talents, sœur Mary me rappelle dans son bureau. Elle consacre un quart d'heure à me remercier avec effusion de tout avoir si bien organisé. Juste alors que je commence à m'imaginer qu'il s'agit d'un préliminaire à la promesse d'un bonus, elle m'annonce que l'école se séparera de moi dès la fin de la semaine, et n'emploiera qu'une équipe réduite pour gérer la fermeture. Dernière entrée, première virée.

Mme Kliegle et les autres bénévoles m'offrent en guise de cadeau d'adieu une croix dorée montée en pendentif de chez Avon. Apparemment, elles ont su avant moi que je partais.

Vendredi soir, lorsque je rentre, dépenaillée et déprimée, les bras débordant de communiqués de presse pour mon portfolio, Henry me prend dans ses bras.

– Une opportunité se présentera bientôt à toi, me console-t-il.

Qu'entend-il par là ? Que mon prochain employeur ne va pas tarder à sonner à ma porte ?

– Dînons dehors, dit-il. Je suis trop fatigué pour cuisiner. Et tu as l'air tout aussi crevée.

Depuis que j'ai commencé à travailler, nous avons dîné dehors ou fait livrer des plats tout préparés pratiquement tous les soirs. Mais je ne proteste pas. Ce soir, je n'aurais pas le courage de faire cuire un œuf.

Plus tard, je m'étends sur le lit de la chambre d'amis juste « pour fermer un œil ». Lorsque je me réveille à 3 heures du matin, le couvre-lit a été remonté sur mes épaules et on a éteint la lumière. Cet Henry. Peut-être n'est-il pas si mal.

## Rose sans épines : attachement précoce.

*Un homme peut vous blesser avant même que vous ne vous engagiez envers lui. Lors de mon cinquième rendez-vous avec Rick, nous avons tous deux abordé le sujet de nos liaisons précédentes. Que nous puissions nous ouvrir l'un à l'autre aussi rapidement m'avait paru un signe de bonne entente, la preuve que nous ne jouions aucun jeu. C'était bon de lui parler de mon petit ami du lycée (qui m'avait plaquée après son départ pour l'université) et de ceux avec qui j'étais sortie en fac, y compris Ted Brinkley, un étudiant en histoire que j'avais un moment envisagé d'épouser (non qu'il m'ait jamais demandée en mariage). Mais quand le tour de Rick est venu de se livrer et qu'il m'a parlé de son amoureuse de la fac de droit, Sally Chessman, je n'ai plus trouvé ça aussi plaisant. J'ai eu mal. C'est là que j'avais compris que j'étais en train de tomber amoureuse. Et c'est cette nuit-là que nous avons fait l'amour pour la première fois – chez moi, au son d'un CD de Tony Bennett et dans le parfum d'une bougie parfumée à la rose.*

Etre sans emploi ne m'a jamais paru aussi bon.

En fait, après le fiasco de Notre-Dame-d'Airwick, j'en viens à apprécier le bon côté de mon chômage. Henry a récupéré l'usage de sa voiture et moi, eh bien je récupère et je dors. D'ailleurs je ne suis pas *vraiment* sans emploi, puisque je peux toujours travailler à la boutique de fleurs lorsque j'en ai envie, pour faire la liquidation – du moins des bouquets de fleurs de soie – et boucler les livres de compte, non ? En fait, vu comme je l'ai négligée, travailler à la boutique est en tête de ma liste de priorités.

Le mauvais côté, c'est ce fichu problème de revenus. Je ne suis même pas certaine de pouvoir compter sur mon salaire de Notre-Dame, dont sœur Mary m'a dit qu'il devrait être posté « à la fin de la semaine prochaine, je l'espère ». Et le client de Fred m'a attribué le statut de vacataire, qui signifie que je ne suis payée que pour les heures où je travaille à la boutique. Difficile de me plaindre après le soin peu scrupuleux que j'ai lui ai témoigné.

Lundi, Henry exprime clairement qu'il ne s'attend pas que je contribue aux dépenses jusqu'à ce que je retombe sur mes pieds. J'apprécie l'offre, mais avoir l'impression d'être une femme entretenue ne me plaît pas. Oh non, je préfère être la petite femme qui paie son homme. Vous vous souvenez de la vache ?

– Je ferai la cuisine, dis-je au petit déjeuner.

Je suis toujours en robe de chambre, alors que Henry est coiffé et tiré à quatre épingles dans son costume à rayures tennis et sa chemise bleue. Mon Dieu qu'il a belle allure ! Je passe mes doigts dans mes cheveux pour les lisser.

– Plus de plats à emporter. C'est le moins que je puisse faire.

– Comme tu veux, dit-il.

Et il me donne sa carte du supermarché Atlantic Food Mart pour régler les courses.

Cette première semaine de chômage, je résilie l'abonnement de Henry chez le teinturier, pourchasse la poussière, fais les courses, cuisine de nouvelles recettes pour gourmets (dont certaines fournies par Gina) et, le matin, je parcours, au moins d'un vague coup d'œil, les offres d'emploi, en entourant quelques-unes afin que Henry les remarque le soir, avant de jeter le journal dans la benne à recycler. D'accord, j'envoie aussi un CV de temps à autre.

Quand, le lundi, j'appelle Fred pour lui dire que je peux consacrer quelques heures de plus, ici et là, à la boutique, il me répond de ne pas m'inquiéter. Le propriétaire préfère éviter la dépense et j'ai effectué du si bon boulot qu'il n'y a plus rien à faire. Traduction : le propriétaire me considère comme une fainéante et Fred confirme, mais Gina l'a persuadé d'envelopper l'insulte.

Alors je m'installe dans une nouvelle routine : une routine familière dans laquelle je suis à l'aise – me laisser porter par les événements. Tous les matins, je parcours les cinq pâtés de maisons jusqu'à l'Atlantic Food Mart. Comme je n'ai pas de voiture, je n'achète que ce que je peux transporter.

Je pars le matin de bonne heure parce que, aux environs de 10 heures, la chaleur de juin devient absolument insupportable et qu'on ne croise plus dehors que des émigrés de la planète Mars. L'Atlantic est l'une de ces petites supérettes où les mets raffinés ont remplacé les produits de base. Impossible de trouver une soupe de tomate Campbell. Par contre cinq variétés différentes d'hummos sont à votre disposition.

Si je demande où trouver les frites surgelées, je suis certaine que le personnel va entamer des incantations et m'asperger d'eau minérale mise en bouteille en Islande.

Le personnel se compose de hippies attardés et il faut être titulaire d'une carte de membre pour faire ses achats. L'idée, si j'ai bien compris, me dis-je en choisissant des tomates cerises et du boulgour, est de créer une boutique qui ne soit pas asservie aux valeurs de la production de masse, qui soutienne les exploitations familiales, les poules élevées en plein air et la politique des années 60 du producteur de crème glacée Ben & Jerry. Avis aux propriétaires d'Atlantic Market : Ben & Jerry a été racheté par une multinationale il y a quelques années.

Un matin, alors que le magasin est bondé, j'entends l'un des caissiers bardés de piercings se plaindre d'une odeur suspecte dans le magasin.

– Il y a comme une odeur, je ne parviens pas à l'identifier. C'est la même odeur que lorsque je suis allé à Disney World l'année dernière. Ça sent.

Euh, ça sent les gens peut-être ?

Enfin bon, j'apprends la grande cuisine et deux ou trois fois Henry me complimente et désigne son assiette immaculée en assurant que « cette recette est à conserver ».

Je ne sais si c'est dû à la nourriture ou au fait de vivre avec Henry, mais mes migraines se raréfient. En fait, la dernière remonte à mon séjour à l'hôpital.

Mais il y a des moments où les migraines menacent à nouveau. Ce sont les soirs où Henry rentre tard. Après une semaine transitoire durant laquelle il est rentré pratiquement tous les jours à 19 heures au plus tard, il a commencé à rentrer tard environ trois fois par semaine. Chaque fois, il prétend qu'il s'agit d'un rendez-vous avec un client potentiel. Oui, il m'avait prévenue que cela se

produirait. Quand j'empruntais sa voiture, il insistait sur le fait que nous devons trouver très vite une solution parce qu'il voulait retourner à ses rendez-vous en dehors des heures de travail, afin de décrocher de nouvelles affaires.

Mais j'apprends à affronter la situation. Oh que oui.

Ces jours-là, je parviens à réprimer mon instinct de femme jalouse qui me pousserait à l'assaillir d'un feu roulant de questions. J'ai développé une vraie stratégie. Je regarde la télévision tout en guettant son arrivée par la fenêtre. Quand j'aperçois sa voiture, je me rends dans « ma » chambre où je feins le sommeil.

Mais Henry entre dans le jeu qui se retourne contre moi. Sachant que je vais le « punir » en dormant dans mon propre lit les soirs où il rentre tard, le mercredi suivant il se sent assez en confiance pour ramener une de ses clientes à la maison avec lui !

Entendant arriver sa voiture, je me précipite dans ma chambre, prenant soin au passage d'éteindre la lumière afin qu'il comprenne bien que je dormais et n'étais pas du tout en train de me torturer l'esprit à me demander où il était. Je l'entends parler à quelqu'un, et une voix de femme répond !

Oui, j'ai l'oreille pressée contre la porte – pour qui me prenez-vous, une idiote ? J'entends résonner le rire artificiel d'une femme tentant d'impressionner un homme par sa bonne humeur. J'entends aussi la voix profonde et suave de Henry, celle qui signifie « Tu es en sécurité avec moi, chérie » quand en réalité c'est tout le contraire. Je l'entends verser de la glace dans les verres, les verres s'entrechoquer quand Henry et son invitée trinquent ensemble, puis les glaçons tinter lorsqu'ils portent les verres à leurs lèvres.

Cette histoire de boisson me donne envie d'aller faire pipi. Comme ma chambre ne comporte pas de salle de bains, j'ai le choix entre attendre ou plonger Henry dans l'embarras.

Hmmm... plonger Henry dans l'embarras. Pas une mauvaise idée. Surtout que je n'entends plus rien maintenant. Ni voix ni tintement.

J'enfile ma robe de chambre et ouvre la porte, avant de la claquer derrière moi et de me diriger vers la salle de bains à ma droite.

Lorsque j'en sors, Henry se tient au bout du couloir, verre en main.

– Ame, permets-moi de te présenter quelqu'un, dit-il la bouche tordue en un curieux sourire.

Je me dirige mollement vers le salon, vêtue de ma courte robe de chambre ornée de motifs représentant la lune et les étoiles. Mes cheveux sont une catastrophe et même si mon visage n'est pas enduit d'un masque vert au concombre, je suis persuadée que c'est ainsi qu'ils se souviendront de moi en repensant à cette nuit. Je suis accueillie par l'image même de la beauté féminine, une version rousse de Tess Wintergarten, élégance raffinée et courbes à vous faire tourner la tête. Elle est moulée dans une étroite robe couleur taupe à fines bretelles qui, dans une vie précédente, devait être un déshabillé.

– Je te présente Joanna Wentworth, me dit Henry, la désignant de la main qui tient son verre. Et voici Amy Sheldon.

Elle ne tend pas une main manucurée à la perfection et je ne lui offre pas une des miennes aux ongles inégaux. Nous nous contentons d'un échange classique de brefs sourires.

Le sourire de Henry, lui, révèle une malice sans ambiguïté. Il se tourne vers Joanna.

– Je crois qu’il est temps que je vous raccompagne...

Puis, vers moi :

– J’espère que nous ne t’avons pas réveillée. Tu peux retourner dans ta chambre, maintenant.

Retourner dans ma chambre. Noter qu’il a précisé dans *ma* chambre. Phrase lourde de sens. Signifiant à Joanna : Amy occupe son propre lit, il n’y a rien entre elle et moi. Signifiant à Amy : je sais à quoi tu joues et je peux jouer moi aussi.

Je regagne aussitôt mon lit où je me tourne et me retourne jusqu’à minuit, heure à laquelle Henry réapparaît, en sifflotant! Quand il passe devant ma porte, je l’ouvre en grand.

– Oh, désolé. Je ne voulais pas te réveiller, dit-il en desserrant sa cravate.

– Qu’est-ce que c’était que ça ? dis-je entre mes dents.

– Qu’est-ce que c’était que quoi ?

– Joanna. Amener Joanna ici.

– J’avais besoin de documents concernant son affaire. C’était plus vite fait de passer les prendre ici. C’est une cliente. Qui divorce. Son mari est avocat. Une affaire bourrée de pièges. Je t’ai dit que j’allais accepter davantage de cas de ce genre.

– Elle n’était pas habillée pour un rendez-vous d’affaires.

Pour un rendez-vous galant peut-être.

– Nous nous sommes retrouvés à un gala de charité. Au Hopkins Club.

Il m’avait demandé de l’accompagner à ce gala, mais je m’étais excusée, craignant une fois encore de ne rencontrer les Squires.

Hopkins, ai-je besoin de vous le rappeler, est l’endroit où enseigne Sam. Hopkins est l’université adjacente au quartier de Tess. Inutile d’en dire plus.

– Pourquoi te sens-tu obligé d’offrir des verres et des dîners au restaurant à toutes ces clientes ? Ce n’est pas contraire à l’éthique professionnelle?

L’humeur amusée de Henry s’évapore.

– Ces seuls six derniers mois, j’ai apporté cinq nouvelles affaires à Squires. On pense déjà à m’élever au rang d’associé. Et je ne suis là que depuis deux ans.

Je me souviens ce qu’il m’a dit lors de notre week-end ensemble – combien il avait travaillé dur toute sa vie. Les vieilles habitudes ont la dent dure.

– Mais quand même...

– Ces femmes qui sont en plein divorce aiment s’entretenir de façon confidentielle avec leur avocat. En tête à tête.

– Bon, et pourquoi cette conversation confidentielle a-t-elle nécessité tant de temps ?

– Elle m’a invité à entrer et prendre une tasse de café.

– Une tasse de café, dis-je en bredouillant. Vas-tu lui envoyer des fleurs demain afin de la remercier pour cette incomparable tasse de café ?



Les coins de sa bouche remontent.

– Non. Je crains que ça ne paraisse excessif.

Il bâille.

– ... Je suis fatigué et je dois me lever tôt.

Sa voix retrouve son sérieux.

– Je te rappelle que c'est toi qui as insisté pour conclure un « accord purement pratique ». Je me contente de respecter tes règles.

Il referme la porte derrière lui, m'abandonnant dans le couloir. Trixie, qui a tout observé, fonce le long du couloir jusqu'à la cuisine et son assiette de nourriture. Merci, Trixie.

Respecter mes règles, hein ? Flûte, qu'est-ce qui peut bien lui faire croire que je savais de quoi je parlais lorsque j'ai établi ces règles ? C'est quoi ce mec, un dingue ?

Pour empirer les choses, lorsque j'expose le topo à Wendy, elle prend le parti de Henry. Lorsque je lui parle au téléphone le lendemain, elle m'assène :

– C'est toi qui as voulu t'installer dans la chambre d'amis. Comment espérais-tu qu'il le prenne ? Tu n'as pas envie de t'engager. Pourquoi s'engagerait-il ?

Soupçonneuse, je me demande s'ils n'auraient pas discuté ensemble, pour se refiler des arguments par exemple ?

– Mais ramener une femme à la maison ! C'est, c'est odieux !

Elle contre-attaque.

– Il t'a dit que c'était pour le boulot. Est-ce qu'il amènerait chez lui une fille qui l'intéresse pour qu'elle te voie ? Je ne crois pas. Je crois que Henry Castle est conscient de quelque chose que tu refuses d'admettre.

Oh-Oh. Terrain miné. Je me tais, mais ça ne l'empêche pas de continuer.

– Tu lui as parlé de Rick, n'est-ce pas ?

Je bredouille.

– Euh, ouais, je lui ai dit que j'avais été fiancée.

– Eh bien, il doit s'imaginer que tu penses encore à lui. Alors il se protège. Peux-tu lui en vouloir ?

Bien sûr que je peux lui en vouloir ! Et je lui en veux ! Pourquoi devrais-je être la première à prendre un risque ? Mon accident ne me donne donc aucun droit à une exemption exceptionnelle dans ce domaine ? Un genre de totem me garantissant l'immunité pour ce cas précis ?

Ce dimanche-là, j'ai de nouveau un accrochage avec Henry. Le 4 juillet, fête nationale, approche. Gina et Fred nous invitent chez eux, Henry et moi. Gina invite même Wendy, mais celle-ci se rend dans le Connecticut pour un week-end prolongé. Elle ne souffre plus de nausées, mais rayonne exactement comme je l'avais prédit – un mélange de sérénité lumineuse et teint éblouissant. Elle n'a toujours rien dit à ses parents, mais elle prépare le terrain afin de résoudre ce problème.

Maintenant elle accepte d'eux de fortes sommes d'argent – en fait ils lui versent carrément une

pension mensuelle. En échange ? Elle leur rend visite au moins une fois par mois et leur a promis de déménager dans le Connecticut à l'automne. Exact, elle va émigrer. Elle a trouvé un truc pour s'en tirer au sujet de sa grossesse et de l'enfant mais je vous en parlerai plus tard.

Quand je fais part à Henry de l'invitation de ma sœur, il est de prime abord très intéressé.

Tous deux de bonne humeur, nous regardons la télévision dans sa chambre. Ce soir, c'est lui qui a cuisiné – côtelettes d'agneau et gelée de menthe, pommes de terre au four et salade. Le dessert a été servi au lit. C'était moi.

– Super, dit-il lorsque je lui parle du barbecue chez Gina.

Puis il fronce les sourcils.

– Non, attends. Je ne peux pas. Je travaille.

– Tu travailles le 4 juillet ? Qui travaille le 4 juillet à part les organisateurs de feu d'artifice ? C'est antipatriotique.

Je lui envoie un gentil coup dans l'estomac, ce qui le fait sourire mais n'entame pas sa résolution.

– Je ne peux pas. Je dois retrouver une cliente sur la côte. C'est le seul moment où...

– Henry, à combien de fichues clientes dois-tu tenir la main afin d'obtenir leur clientèle ? Peut-être devrais-je devenir une de tes clientes, ainsi tu passerais davantage de temps avec moi !

Ouais. J'ai vraiment dit ça.

– Nous vivons ensemble. Cela représente beaucoup de temps.

– Pas si tu rentres tard deux nuits par semaine.

Je boude. Où suis-je allée chercher ces répliques ? Dans un vieux film en noir et blanc ? Je baisse le regard pour vérifier que je suis encore en couleurs. Ouais. Robe de chambre bleue.

– Travailler te ferait du bien.

Il se lève brusquement et se dirige vers la cuisine. Je le suis.

– Je travaillais ! Mais tu disais que mon boulot n'était pas assez bien pour moi. Et ici, je fais ma part !

Il reste planté devant la porte ouverte du frigo.

– Tu restes assise toute la journée à la maison et tu rumines.

Il sort une bière, change d'avis, la repose et prend de l'eau.

– Je suis très occupée. J'envoie des CV, je cuisine, je fais le ménage. Ce n'est pas ma faute si personne ne veut m'embaucher !

– Tu dois avoir une attitude plus positive.

Il avale une gorgée d'eau.

– Un employeur perçoit une attitude négative à un kilomètre de distance. Elle s'infiltrerait sournoisement dans tes lettres de candidature.

Ce qui a commencé comme une dispute au sujet du fait que Henry travaille le 4 se transforme en une dispute concernant mon manque d'aptitude à la recherche d'un emploi.

– Ce boulot à Notre-Dame de l’Aérosol est un bon exemple de ce que je veux dire, reprend-il. Tu as accepté ce job parce que tu étais désespérée. Tu n’as pas le droit de montrer que tu es désespérée. Tu dois irradier la confiance en soi. Peut-être devrais-tu consulter un spécialiste de l’orientation professionnelle.

– Tu parles comme Fred, dis-je dans un grognement.

– Et alors ? Fred peut avoir raison. Quelque chose coince. Depuis combien de temps cherches-tu ? Deux, trois mois ?

Je proteste.

– Pas si tu comptes le boulot que je viens juste de perdre.

Mais Henry secoue la tête.

– Tu n’es toujours pas dans le coup.

Il regagne sa chambre, s’affale sur le lit et change de chaîne.

– Mais si !

Je le suis et m’assieds sur le coin du lit. Il est obligé de me regarder s’il veut voir la télévision.

– Le mois dernier, j’ai dû envoyer cinquante CV. Et seulement deux – je dis bien *deux* – employeurs m’ont rappelée. L’un pour me dire qu’il avait connu ma sœur au lycée, et l’autre parce qu’il m’avait confondue avec la candidate à qui il voulait faire passer un entretien ! Fred a raison. C’est comme si j’étais restée sans emploi durant deux ans. Je n’y peux rien si j’ai eu un accident. Ce n’est pas ma faute !

Là, je cherche les ennuis. Evoquer l’accident me fait monter les larmes aux yeux et en moins de temps qu’il n’en faut pour dire « C’était ta faute », je pleure carrément.

De grosses larmes tombent sur sa couette noire. Il se glisse à mes côtés et me prend par les épaules.

– Laisse-moi regarder ton CV, dit-il en déposant un baiser sur mon front. Je peux peut-être t’aider.

Et il m’aide. Le lendemain, il emporte mon CV au bureau et m’appelle à l’heure du déjeuner afin de faire quelques suggestions. Je devrais réécrire la partie concernant mon job à la boutique afin de donner l’impression que j’expérimentais, en conditions réelles, des stratégies de marketing plutôt qu’exposer ma tâche réelle qui consistait à... eh bien à vendre des fleurs. Je devrais tirer meilleur parti de mon job à l’agence de pub et mettre en valeur l’étendue des responsabilités qui m’étaient confiées. Je devrais inclure l’université de l’Aérosol, mais donner l’impression que j’ai été embauchée pour en gérer la « réduction des enseignements offerts ». Il m’interroge également sur les récompenses ou trophées que j’ai gagnés et me dit de les mentionner.

– Je vais tâter le terrain par-ci par-là, *conchita*, dit-il de la voix qu’il réserve à l’intimité. Nous allons trouver quelque chose, ne t’inquiète pas.

Lorsque le 4 juillet arrive, j’ai oublié combien j’ai été vexée, au début, qu’il ne puisse assister au barbecue de ma sœur et me trouve dangereusement proche de laisser échapper un mot commençant par un A majuscule. Peut-être est-ce une bonne chose qu’il s’absente quelques jours.

## Lilas bleu : premiers émois amoureux.

*A la porte de la cuisine des Squires, des bosquets de lilas bleus ensevelissent une petite partie du jardin, évoquant pour moi le poème du grand Walt Whitman à propos de la mort de Lincoln, « Au temps dernier que les lilas fleurirent ». Rick et moi nous étions rencontrés en mars. En avril, il m'avait invitée « chez lui », c'est-à-dire chez ses parents. Ils étaient en voyage, m'avait-il dit, ce qui me convenait tout à fait car je ne me sentais pas prête à faire leur connaissance. Dès la porte d'entrée m'est parvenu le parfum entêtant des lilas. Peut-être leur odeur nous a-t-elle tous deux enivrés cette nuit-là. Nous sirotions du chardonnay dans la fraîcheur du soir en écoutant Puccini, lorsque Rick a tendu la main pour presser la mienne. « Je suis bien avec toi, Amy », avait-il dit avec un large sourire. « Je t'aime. » L'accident avait eu lieu une fin d'avril. Maintenant les lilas évoquent pour moi à la fois ce premier élan d'amour partagé, tout autant que l'aspect définitif de la mort et les vers de Whitman : « Je porte le deuil et le porterai à chaque retour du printemps. »*

Ma sœur a invité nos parents à son barbecue. Tout le monde demande après Henry et, lorsque je leur explique qu'il est en déplacement d'affaires, tout le monde hausse les sourcils. On dirait qu'ils participent à une compétition de haussements de sourcils synchronisés. Je n'ai aucun mal à interpréter leur pensée. Humm... en déplacement d'affaires, hein ? Tss, tss.

Fred fait griller du poulet et du saumon teriyaki que Gina sert avec des épis de maïs au four et du beurre de thym, une salade de pâtes au fenouil et des petits pains maison au fromage et aux herbes. Comme boisson, nous avons le choix entre thé vert glacé à la menthe fraîche et des cocktails à base de vin glacé aux fraises.

Gina a revêtu une large robe blanche vaporeuse tandis que ma mère et mon père sont habillés en bleu, blanc, rouge. Shorts bleus, chemises blanches, casquettes de base-ball rouges. Je n'invente rien.

Une atmosphère étrangement triste plane sur cette réunion. Le 4 Juillet est le genre de fête qu'il est agréable de célébrer avec des hordes d'étrangers – au milieu de défilés, de feux d'artifice ou de concerts symphoniques s'achevant sur l'ouverture du *Guillaume Tell* de Rossini et des tirs de canon.

Des festivités du 4 Juillet en compagnie d'un groupe restreint ressemblent à des funérailles où une seule personne s'est déplacée. Cela vous donne l'impression d'être le seul rescapé d'une catastrophe dont le reste du monde se fiche.

Pour exacerber ce sentiment de solitude, le quartier de Gina est aussi silencieux qu'un cimetière. Une faible odeur de charbon dans l'air trahit d'autres présences, quelque part. Mais elles sont bien cachées derrière les buissons soigneusement taillés. Aucune voix d'enfant ne brise le silence et je me demande si Gina sera autorisée à avoir des enfants dans ce quartier. Peut-être avant

d'emménager tous les habitants doivent-ils signer un engagement solennel : tout enfant sera immédiatement expédié en pension dès sa venue en ce monde.

Presque tout l'après-midi, papa bombarde Fred de questions à propos de la Bourse. Je crois que papa pense que Fred possède des infos qu'il refuse de révéler, ce qui rend papa un peu amer. Gina prend garde à ne pas lui servir de vin. Quand maman rappelle à papa que Fred est expert-comptable, pas agent de change, papa lui répond d'un grognement.

– Arthur Andersen, marmonne-t-il, lâchant le nom de ce cabinet de comptabilité véreux en guise de mauvais sort.

Gina part chercher le dessert, un gâteau glacé myrtille fraise vanille, et maman en profite pour me coincer dans un coin du patio, loin de papa.

– Je n'ai pas dit à ton père que tu habitais chez cet Henry.

– Pourquoi ?

– Je ne crois pas qu'il apprécierait.

– Pourquoi ? Je vivais bien avec Rick.

– Vous alliez vous marier.

– Je l'ignorais lorsqu'il a emménagé chez moi !

Elle se contente de faire la grimace, de sa bouche soulignée de résidus de maïs. Je lui fais un signe et elle s'essuie.

– Tu devrais faire attention. Regarde Wendy.

– Comment es-tu au courant pour Wendy ?

Mon regard se porte sur ma sœur qui sort de la maison avec un plateau chargé d'assiettes à dessert raffinées et du gâteau. Je n'ai parlé de la grossesse de Wendy à Gina qu'aujourd'hui – une confiance pour me faire pardonner de lui en dire si peu au sujet de Henry (parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire). Aussi, dès mon arrivée, lorsque je l'ai rejointe dans la cuisine afin de l'aider à tout préparer, j'ai craché le morceau concernant la situation de Wendy.

– Non ! s'était exclamée Gina, bouche bée. Que va-t-elle faire?

– Garder le bébé. Le monde regorge de mères célibataires, tu sais.

Gina avait pincé les lèvres. De toute évidence, cette option ne lui plaisait pas.

– Comment espère-t-elle rencontrer quelqu'un maintenant?

– Les mères célibataires peuvent se remarier.

Ou, dans le cas de Wendy, se marier pour la première fois.

– Ne dis rien à personne. Elle ne veut pas que son employeur l'apprenne pour l'instant.

Gina a des amis qui travaillent dans la pub.

– Pas de problème.

Et bien maintenant je sais ce que signifie « Pas de problème » en langue Gina. Cette reine des traîtresses a vendu Wendy cet après-midi même.

– Henry n'est pas comme Sam, il n'est pas marié, fais-je remarquer à ma mère.

Non, il n'est pas marié, il se contente de ne se fermer aucune possibilité. C'est bien mieux, vous ne trouvez pas ?

– Quel rapport ?

– Sam... le petit ami de Wendy, est marié.

– Mon Dieu ! Je ne savais pas. C'est affreux. L'enfoiré.

Enfin nous avons trouvé un terrain d'entente. Si Sam savait qu'en détruisant sa famille, il rassemble celle des autres !

Au fait, Wendy a rompu pour de bon avec ce goujat. Elle a même téléphoné à Henry afin de se savoir comment lui ôter tout droit légal sur le bébé.

Elle a entrepris cette démarche après avoir salement rechuté. Comme je l'avais prédit, un soir elle a décroché le téléphone pour parler à Sam, le soir du jour où elle a entendu pour la première fois le cœur du bébé. Oui, elle m'avait appelée et s'était extasiée sur le sujet une bonne demi-heure, mais ce n'était pas la même chose que partager la nouvelle avec le type qui a participé au démarrage de ce battement de cœur. Alors elle avait appelé Sam, et ce satané Sam était venu la voir, probablement pour refaire l'amour avec elle. Je suis certaine que c'est ce qu'ils ont fait. Au moins elle n'avait pas à s'inquiéter de tomber enceinte puisqu'elle l'était déjà.

Ce dont elle devrait s'inquiéter en revanche, c'est que cet être sans âme puisse encore lui faire mal. Lorsqu'elle m'avait appelée plus tard cette nuit-là, réveillant Henry et me forçant à sortir du lit afin de chuchoter dans « ma » chambre, elle pouvait à peine parler. Une fois de plus, la pauvre Wendy avait cru que si Sam désirait lui faire l'amour, c'était peut-être parce qu'il commençait à accepter le bébé et l'idée de divorcer.

Mais il s'était accroché à son dogme : il ne s'était jamais engagé envers elle, on ne pouvait pas s'attendre qu'il quitte sa femme. Et, pour couronner le tout, il siégeait au comité directeur de l'antenne locale de Zéro Croissance de la Population. Sa flèche du Parthe ? Sa femme venait de décrocher un poste dans une université assez prestigieuse pour ses nombreux talents – Princeton. Ils allaient acheter une maison ensemble et abandonner les trajets transcontinentaux. Point final.

J'avais dit à Wendy de venir et elle avait passé la nuit ici.

Malgré sa déprime, Wendy concocte un plan depuis un moment. Le voilà : elle n'a toujours pas parlé du bébé à ses parents, mais a accepté leur proposition de lui offrir un grand voyage en Europe. Surprise, surprise, ce voyage coïncidera avec le moment où elle ne pourra plus dissimuler sa grossesse. Quelques mois plus tard, elle regagnera les Etats-Unis, accouchera et inventera alors une histoire à propos d'une amie décédée dont elle a adopté l'enfant abandonné.

Tiré par les cheveux certes, mais Wendy est capable de faire avaler ça. Même si ses parents devinent tout, elle les connaît assez pour savoir qu'ils préféreront accepter la version d'une femme célibataire adoptant un enfant plutôt que le fait qu'elle ait un enfant en dehors des liens du mariage.

Wendy m'a tout expliqué juste avant de partir pour le Connecticut passer le 4 juillet.

Et alors, mesdames et messieurs, c'est là que le dilemme auquel je suis en proie intervient. Oui, je suis en proie à un dilemme. Qui ne ressemble en rien à « Qu'est-ce que Henry pense vraiment de notre relation ? » ni à « Comment puis-je faire accepter à mes parents mon statut actuel de concubine ? » ni à « Comment évacuer la vision de Fred nu ? ».

J'accepte une part de gâteau et m'assieds, détournant le regard de la vue de Fred et m'absorbant dans la contemplation de la pelouse fraîchement tondue. Il fait chaud et humide comme dans un cuit-vapeur. Je me demande par quel mystère déjeuner dans cette chaleur tropicale est censée être amusant, alors que, n'importe quel autre jour aussi chaud et humide, Gina et Fred auraient dressé la table dans leur salle à manger équipée de l'air conditionné.

Mais voici mon dilemme : dois-je passer plusieurs mois sur la Côte d'Azur avec Wendy ? Elle m'a déjà demandé si je voulais venir, et j'ai toujours mes deux mille dollars à la banque, donc c'est envisageable.

D'où le hic. Quelle est la question exactement ? Ou plutôt la myriade de questions auxquelles on peut répondre par oui ou par non ?

Ai-je envie de partir avec Wendy ? Oui.

Ai-je envie de passer deux mois sur la Côte d'Azur ? Oui !

Ai-je envie de laisser Henry pour deux mois ?

Oh-oh. Impossible de répondre à celle-ci. Chaque fois que je pense à laisser Henry, mon ventre se noue, parce que les questions auxquelles je refuse de répondre sont : Est-ce que Henry voudra toujours de moi à mon retour ? Me demandera-t-il de rester ? Enverra-t-il des fleurs à d'autres nanas pendant mon absence ?

Cochez vous-même les cases des bonnes réponses.

Mais il est une question à laquelle je peux répondre : s'il est infidèle, notre relation sera-t-elle terminée ? Et comment !

Maman et papa partis, j'aide Gina à nettoyer tandis que Fred brique le barbecue comme un fou, le vaporisant de produit à nettoyer le four avant de l'arroser au jet devant le patio. En contemplant la mousse qui s'étale sur la pelouse, je me fais la réflexion qu'il n'aura pas besoin d'appeler la compagnie de désherbage chimique cette semaine.

– Dommage que Henry n'ait pas pu venir, dit Gina en rangeant les assiettes dans le lave-vaisselle.

Chez elle, pas d'assiettes en papier. Seulement de la vraie porcelaine.

– Il faudra que vous veniez dîner bientôt.

– Oui.

Je lui tends le plateau qui contenait le poulet et le poisson afin qu'elle le rince dans l'évier.

– Peut-être dans deux semaines, dit Gina, toute contente. Je cuisinerai un rôti de bœuf au four avec des petites pommes de terre nouvelles.

– Henri est un gourmet.

– Emporte un peu de nourriture. Il reste du poulet, de la salade et du maïs.

Elle me prépare un petit paquet à emporter que je tiens sur mes genoux tandis que Fred me reconduit chez moi. Oui, comme je n'ai pas de voiture, Fred me raccompagne. J'ai l'impression d'être une gamine, mais pas dans le bon sens du terme. Durant le trajet, nous échangeons à peine quelques mots. Je suis persuadée que c'est parce que nous continuons de penser au moment où je l'ai surpris nu. Mieux vaut prétendre que nous ne nous connaissons pas.

Henry ne doit rentrer que demain. Je m'assieds au-dehors sur les marches et regarde le feu d'artifice en sirotant un gin tonic, le cœur lourd. A mes pieds, Trixie miaule comme un ouragan. Je la gratte derrière les oreilles, mais même elle échoue à améliorer mon humeur. Trixie se plaît ici. Elle se promène dans les environs et deux ou trois voisins se sont pris d'affection pour elle.

Et elle aime tellement Henry que j'en suis jalouse. Dès qu'il rentre à la maison, elle se frotte contre ses jambes. Lorsqu'il se met au lit, elle bondit – je n'exagère pas, elle bondit – à ses côtés et ronronne si fort qu'on dirait qu'il est son maître.

Je suis seule. Tout le monde dans cette résidence de robots doit être sorti fêter le 4 Juillet. De nombreuses places de parking sont vides et la plupart des fenêtres du bâtiment d'en face ne sont pas éclairées.

Je perçois le brouhaha et les déflagrations, je vois les éclats rouges, les flashes blancs, les explosions bleues. Dans le lointain me parviennent les sons étouffés des chansons patriotiques. *My Country, America the Beautiful, God Bless America* et l'hymne national, *The Star-Spangled Banner*, qui revêt un sens particulier chez nous puisque c'est ici qu'il a été composé.

Lorsque je me lève pour rentrer, les feux d'artifice s'illuminent encore dans ma tête quelques instants.

– Viens, Trixie. C'est l'heure d'aller au lit.

Elle me suit à contrecœur. Peut-être attend-elle Henry, mais il ne rentrera pas avant demain après-midi.

A minuit moins le quart, j'entends s'ouvrir la porte d'entrée. Mon cœur s'emballa. Je m'empare d'une grosse lampe de poche et me glisse dans le salon.

Je me trouve face à Henry, qui a l'air fatigué.

– Panne d'électricité ? demande-t-il à la vue de mon arme.

– Euh, non. Tu ne devais pas rentrer avant demain.

– J'ai bouclé l'affaire, alors j'ai préféré rentrer.

Il monte les escaliers et m'attire contre lui. Son eau de toilette de chez Hilfiger masque l'odeur de la sueur. La sueur de Henry ne sent pas mauvais. C'est une odeur virile. Après un baiser profond qui transforme mes craintes en désir, il me regarde dans les yeux.

– Je crois que suis en train de tomber amoureux de toi, *conchita*.



## Jasmin de Caroline : séparation.

*L' hiver précédant l'accident, Rick a effectué un déplacement professionnel – un congrès en Caroline du Nord. Le congrès lui-même ne l'intéressait pas particulièrement, m'avait-il expliqué, mais lui offrirait l'opportunité de revoir de vieux copains de la fac de droit. Il était diplômé de Princeton, mais avait fait son droit à Duke, une expérience, disait-il, qu'il n'aurait échangée pour rien au monde. Ses années d'étudiant en droit comptaient parmi les plus heureuses de sa vie. Cette semaine d'absence s'est révélée particulièrement éprouvante pour moi. Au boulot, un projet est tombé à l'eau lorsqu'un client a décidé de se retirer et Gelman m'a tenue pour responsable des dégâts. Mme Squires m'a invitée à dîner car Rick venait juste de l'informer qu'il m'avait demandé de l'épouser. Je me sentais abandonnée, peu sûre de moi, et avais hâte qu'il revienne. Qu'il se révèle difficile à joindre n'avait pas arrangé l'état de mes nerfs – il était rarement dans sa chambre avant tard dans la journée, et lorsque je lui parlais, il semblait impatient de se rendre à quelque événement organisé par le congrès. Evidemment, je consacrais nos conversations téléphoniques à me plaindre, aussi qui aurait pu le blâmer d'être pressé de raccrocher, pas vrai ?*

\*\*\*

Si je possède un talent, c'est bien celui de savoir transformer l'or en verroterie.

Après le quasi-aveu d'amour de Henry, est-ce que je l'enlace pour lui avouer mon propre amour éternel ? Est-ce que je bats des cils avec coquetterie en murmurant « Henry, je ne *crois* pas que tu sois amoureux de moi, je le *sais* » ? Est-ce que je verse des larmes de joie et lui déclare d'une voix irradiant la sincérité la plus pure ce que signifie pour moi cet aveu ? Combien je l'ai attendu et y ai pensé moi aussi ?

Ou bien est-ce que j'éternue, puis marmonne un « moi aussi » inaudible ?

Mon cœur explose de bonheur, mais ses chiens de garde grognent avec férocité, aboient et répètent : « Minute, ralentis, ça va trop vite, c'est trop tôt, reprends-toi, tu ne le connais que depuis deux mois. » Oui ce sont des chiens qui parlent. Très précoces. Donc, une fois que je me suis excusée d'avoir éternué lors de ce moment enivrant, je marmonne les paroles susdites et en reste là.

Oui, je suis affamée du mot qui commence avec un grand A. Je voulais entendre Henry le prononcer. Mais il n'a pas placé le mot en question à la place qui lui est due – à la fin d'une phrase de trois mots, comme dans « JE T'A... ! ». Il s'est contenté de tourner autour. Je n'allais certainement pas plonger avant lui. Pas question mon pote. Je ne dois pas oublier la pancarte « Fragile » sur mon front.

Plus tard dans la nuit nous faisons l'amour. En pleine félicité post-amoureuse, étendue au côté de Henry, je me transforme à nouveau en petite femme et dégaine une de mes armes – l'asticotage. Asticoter un mec lui donne toujours envie de prononcer le mot avec un grand A, vous ne croyez pas?

– Je regrette vraiment que tu ne sois pas venu chez Gina, aujourd'hui. Tout le monde se demandait où tu étais.

– Tu as passé un bon moment ?

A la lumière bleue de la chambre, il me caresse le bras. Existe-t-il un endroit plus serein qu'une chambre baignée par le clair de lune après avoir fait l'amour ? C'est exactement pour cela que je dois faire voler cette sérénité en éclats. C'est le même rapport qu'entre un grand panneau de verre et un ballon de football.

– Pas alors que tu étais absent. Tout le monde a demandé après toi.

– Et tu leur as expliqué que j'avais un rendez-vous d'affaires.

Sa respiration devient saccadée. Henry sait où je veux en venir. Il est intelligent, c'est pourquoi il me plaît.

– Je m'obstine à penser que tu aurais pu faire autrement. Le 4 juillet est un jour férié.

Il retire son bras.

– Non, je ne pouvais pas faire autrement. Et tu le savais. La journée est passée. Pourquoi m'ennuyer avec ça maintenant ?

– Parce que c'était important pour moi... que tu rencontres ma famille.

– Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

– Je t'ai parlé du barbecue la semaine dernière.

– Tu n'as pas dit que c'était important.

– C'est la première fois que je t'invite dans ma famille. Tu es diplômé de l'université, tu aurais dû comprendre.

Les mains croisées sur la nuque, il secoue la tête, l'air agacé.

Je persiste.

– D'ailleurs, si je t'avais demandé de déplacer ton rendez-vous, l'aurais-tu fait ?

– Peut-être.

Il prend son peignoir de soie et s'assied au bord du lit, les mains pendantes.

– Avec qui était-ce, ce rendez-vous, d'ailleurs ?

Il penche la tête et me jette un regard noir.

– Roberta Calvin. Je vais m'occuper de son divorce.

– Ça aussi c'est un problème. Tous tes rendez-vous sont avec des femmes. Tu n'as aucun client masculin ?

– Quelques-uns.

– Les retrouves-tu pour des rendez-vous nocturnes ?

– Parfois.

– Tu leur envoies des fleurs ?

Il lève les yeux au ciel et frappe le matelas.

– Ecoute, je me tue à construire ma carrière. Si cela implique d’emmener dîner quelques femmes, leur redonner confiance en elles alors que leurs maris viennent de les abandonner, pourquoi pas. Ce n’est pas très important.

*C’est* important pour moi ! ai-je envie de crier. Rick était avocat et il n’a jamais décroché de clients de cette façon. Qui procède de cette façon ?

– Mais tu les mènes en bateau. Tu leur fais croire que tu... tu...

Les mots se coincent dans ma gorge.

– ... que tu vis seul.

Nous y voilà. Et toc.

Il soupire.

– Tu occupes ma chambre d’amis. D’ailleurs, je t’ai présentée à Joanna Wentworth.

Il aurait aussi bien pu me gifler. Ainsi j’occupe sa chambre d’amis ? Voilà à quoi se réduit pour lui notre relation ? Je suis une locataire temporaire qui fait le ménage et la cuisine en attendant de retomber sur ses pieds ? Je sais, je sais... Wendy m’avait bien dit que cette histoire de chambre d’amis n’était pas claire. Mais si Henry l’était, lui, clair, peut-être le serais-je aussi.

Les mots « Je crois que je suis en train de tomber amoureux de toi » ne pèse rien en regard de « Tu occupes ma chambre d’amis ».

Les larmes piquent mes yeux et je bats des paupières à toute vitesse pour les chasser. Je quitte la chambre en trombe – du moins j’espère être sortie en trompe parce que c’est un art que je ne maîtrise pas –, regagne la « chambre d’amis » et claque la porte. M’entend-il, je ne sais pas. La télévision est déjà en marche.

Je tape du poing contre mon coussin et pleure jusqu’à ce que je tombe endormie. Quelle idiote je fais. C’est moi qui ai désiré ce statut de « locataire ». C’est moi qui ai suggéré de « payer ma pension » en faisant le ménage et la cuisine. C’est moi qui ai tenu à ce ridicule arrangement digne des années 50. J’étais sous l’effet de ces pilules idiotes ou quoi ? S’agit-il d’un effet secondaire encore inconnu de ces pilules contre la migraine ?

Cette dispute me perturbe tellement que, lorsque le lendemain j’appelle Gina pour la remercier du barbecue, je me confie à elle.

– Et alors, ma petite, tu ne lui as pas dit tout ce qu’il représentait pour toi ? demande-t-elle avec incrédulité.

– Je sais qu’il le sait.

– Les hommes ne savent rien tant qu’on ne leur a pas répété mille fois.

– C’est idiot.

– Peu d’hommes ressemblent à Rick, ma chérie. Crois-moi. Même Fred n’est pas, disons, parfait.

En tout cas, un fragment de son corps l'est, lui.

– Fred est un homme attentionné.

Je défends Fred maintenant ? Si j'ai besoin de défendre Fred pour expliquer ce qui cloche chez Henry, ça va mal.

– A Noël, il t'a offert ces boucles d'oreilles en grenats dont tu avais tant envie. C'est un geste très attentionné. Il savait ce qui te ferait plaisir.

Gina éclate de rire.

– Il le savait parce que j'avais imprimé cinq photos de ces boucles d'oreilles et que je les avais éparpillées dans la maison depuis un mois. Tu ne crois pas que Fred en aurait eu l'idée tout seul quand même ?

Pop. Ma bulle éclate. Et moi qui croyais que Fred prenait les cadeaux aussi au sérieux que le nettoyage du barbecue. Je soupire.

– Peut-être faudra-t-il que j'essaie. J'aurai de la chance si Henry se souvient de mon anniversaire.

Mon anniversaire est dans deux semaines.

– Commence dès maintenant. De quoi as-tu envie d'ailleurs ?

– Je ne sais pas. D'un boulot ?

– A part ça ?

– En fait, j'aime bien ces boucles d'oreilles. Une paire identique ne me déplairait pas.

Ce dont j'ai envie en fait, c'est de bijoux d'un autre genre. Un bracelet d'amitié, un anneau célébrant la fidélité.

Ou une bague de fiançailles.

Oui, je sais. Mon cas est désespéré. J'ai vraiment envie d'une bague de fiançailles parce qu'un jour j'ai été fiancée, que ça me plaisait et que je n'aime pas l'imprévu. D'accord ? Ce n'est pas parce que j'aime Henry. Je ne peux pas aimer Henry pour de bon. J'aime Rick. Je suis censée aimer Rick.

Oh, et puis zut. Nous savons tous ce qu'il en est. Je ne peux pas aimer Henry, il serait capable de me briser le cœur. Et s'il me brise le cœur, une armée ne pourra le réparer. C'est aussi simple que ça.

Gina propose de m'aider à « dresser » Henry. L'idée la met de si bonne humeur que je la laisse comploter et tirer des plans sur la comète.

Son plan consiste à prendre cinq photos de ses boucles d'oreilles, me les déposer le lendemain lorsqu'elle passera déjeuner, et m'indiquer les meilleurs endroits où les laisser traîner afin que Henry les remarque.

– Laisse-en une dans sa voiture ! crie-t-elle avant de raccrocher. Derrière le pare-soleil. Elle lui tombera dessus lorsqu'il l'ouvrira.

Je suis les conseils de Gina et laisse traîner ces indices photographiques à travers l'appartement. Mais je ne me résous pas au truc du pare-soleil. Trop évident (comme le reste,

n'est-ce pas ?).

La veille de mon anniversaire, Wendy m'appelle. Elle a l'impression que sa taille épaissit et me demande si j'ai pris une décision à propos du voyage en Europe. Je lui réponds que je n'ai encore rien décidé, mais espère le faire bientôt. J'attends de voir comment se passe mon anniversaire, mais je ne le lui avoue pas.

Mon anniversaire arrive, et rien d'exceptionnel ne se produit. Pas de jolie carte sur la table de la cuisine. Pas de bon petit déjeuner avec un mot doux glissé dans le sachet de croissants. Le seul mot que me laisse Henry, c'est : « N'oublie pas de racheter du café. » Il n'y a plus de café.

Mes parents téléphonent pour chanter ensemble « Joyeux anniversaire » et promettent de m'emmener dîner ou faire des emplettes, comme je préfère.

Ces coups de fil terminés, je me remets à mes envois de CV et me traîne le reste de la journée. Oui, je vais au supermarché acheter le café. Je m'offre même un petit cadeau d'anniversaire, persuadée que Henry n'y pensera pas.

Je suis dans un tel état que je craque pour de bon et l'appelle dans la journée, glissant dans la conversation que j'ai hâte de voir Gina plus tard dans la semaine parce que je sais qu'elle a prévu un cadeau d'anniversaire pour moi. Ne suis-je pas subtile ?

– Oh ? dit-il.

J'entends tourner les rouages de son cerveau. Anniversaire ? Quand est son anniversaire ?

Je lui lance une perche, juste pour qu'il se sente mal d'avoir oublié la date.

– Oui, elle ne pouvait pas venir aujourd'hui, elle avait un rendez-vous.

Maintenant, il sait. Tu as encore le temps d'aller acheter ces boucles d'oreilles, Henry. Je les ai vues dans la vitrine de la bijouterie de Charles Street.

Ce soir, Henry rentre muni d'un bouquet d'œillets rayés, qui veulent dire « Refus » mais signifient pour moi autre chose encore – il les a achetés à la va-vite à un vendeur des rues. Il tient dans l'autre main une petite boîte qu'il me tend d'un air penaud. La boîte est emballée avec un art tout professionnel de papier argenté et d'un ruban assorti, joliment bouclé. Aucune carte ne l'accompagne.

Bien que la boîte soit trop grosse pour un bijou, je me persuade qu'une bijouterie de cette renommée doit emballer soigneusement sa marchandise, avec un excès de coussinets et de papier de soie. Aussi, en soulevant le couvercle, suis-je confiante. Lorsque je l'ouvre, enfin, je suis on ne peut plus surprise.

Pas de boucles d'oreilles. Mais un appareil photo numérique.

Henry sourit jusqu'aux oreilles, tout fier de lui.

– Ça te plaît ?

– Hum. C'est super! dis-je, mimant l'enthousiasme.

Oui, je sais qu'un appareil photo numérique est un beau cadeau. Et à n'importe quel autre moment je serais très heureuse d'en recevoir un. Mais j'étais tellement certaine que la technique de Gina fonctionnerait, même si Henry avait commencé par oublier la date de mon anniversaire...

– Lorsque j'ai vu ces photos ratées que tu as laissées traîner, je me suis dit que tu en avais

besoin – impossible de comprendre ce qu’elles représentent.

Il s’empare de l’appareil photo et entreprend une démonstration des capacités supérieures de la mise au point.

Pendant que je fais semblant de m’y intéresser, ma féministe intérieure rigole comme une folle. Henry a bien reçu le message, mais pas le bon. Attendez que je raconte ça à Gina.

Il m’emmène dîner au bord de l’eau, dans un joli restaurant absolument hors de prix. J’apprécie le geste, mais il s’agit d’un restaurant français, alors que j’étais d’humeur pour la cuisine grecque. J’aurais préféré un endroit moins extravagant, un petit restaurant ou un bistrot. Mais je laisse Henry me célébrer à sa façon, même si ses cadeaux et attentions provoquent chez moi une étrange insatisfaction.

Lorsque je fais mon rapport à Gina le lendemain, elle est extatique.

– Il a du potentiel, dit-elle.

– Il ne se souvenait même pas de mon anniversaire jusqu’à ce que je le lui rappelle!

– Oui, mais il a essayé de trouver ce qui te plairait.

– Et s’est complètement planté.

– Il fera mieux la prochaine fois.

Wendy aussi a oublié mon anniversaire, mais à elle, je lui pardonne. Après tout, elle a quelqu’un d’autre à l’esprit. Et puis ce n’est pas la même chose.

Henry a peut-être essayé de me faire plaisir pour mon anniversaire, mais il continue, plusieurs fois par semaine, d’avoir des rendez-vous qui me déplaisent. Je sais qu’il leur envoie des fleurs, parce qu’un jour, en faisant les poubelles, je trouve son relevé de carte de crédit. Il est posé sur la commode. L’enveloppe tombe et, lorsque je la ramasse, le relevé s’en échappe comme par magie pour atterrir dans mes mains. Cinq commandes. Chaque fois des roses jaunes.

Ce jour-là, en finissant le ménage, blessée, j’éprouve une sensation de solitude. Plus de fleurs pour moi, mais des brassées de roses jaunes pour les nouvelles nanas qu’il rencontre. Clientes potentielles ? Mon œil ! Plutôt des « possibilités au cas où ça ne marche pas avec Amy ».

Un bras de fer silencieux s’est engagé.

Wendy pense que, puisque cela me bouleverse tant, je devrais exiger qu’il cesse ses envois de fleurs. Elle estime que je devrais me montrer honnête, avouer que je tiens à lui et que je souffre à l’idée qu’il utilise son pouvoir de séduction sur d’autres femmes au lieu de me le réserver. Enfin, elle ne l’exprime pas exactement dans ces termes, mais vous comprenez son point de vue.

Moi, je préfère une approche plus nuancée. Maintenant, lorsque je fais les courses, je m’applique à acheter plusieurs produits qu’il déteste – de la glace au café, des anchois, des pizzas surgelées... Le message est clair, non ? Tu envoies des fleurs à tes nanas, je t’achète ce que tu n’aimes pas. Excepté de temps à autre, quand il ouvre des yeux écarquillés devant le contenu du frigo, il ne manifeste aucune réaction.

La bonne nouvelle, c’est que je décroche enfin quelques entretiens.

J’ai abandonné la lettre de motivation et utilise la lettre en forme de communiqué de presse pour tous les postes auxquels je postule. Une stratégie gagnante.

Je passe un entretien pour un job dans un musée et pour un poste de directrice des relations publiques dans une université privée locale qui, au contraire de Notre-Dame-d'Airwick, jouit d'une bonne réputation et d'un avenir prometteur.

L'entretien pour le musée se déroule comme sur des roulettes. Ils m'adorent, je les adore.

Ils donnent le job à une « candidate interne ».

Au moins, c'est rapide. Je reçois la lettre de refus en une semaine.

L'entretien pour l'université est une autre affaire. Je passe d'abord un entretien avec la directrice des ressources humaines, une femme d'un certain âge aux cheveux blancs taillés à la garçonne et vêtue d'un tailleur bleu marine. Comme il s'agit d'une université catholique, je ne parviens pas à déterminer s'il s'agit d'une bonne sœur. Au moins sœur Mary portait un voile afin de vous prévenir. (D'ailleurs, après ça, je décide de brûler mon propre tailleur bleu marine.)

Ignorer si cette femme est une bonne sœur ou pas me déstabilise durant tout l'entretien. Je réponds à ses questions avec une précaution excessive, de crainte de proférer un sacrilège. Elle doit me soupçonner de cacher quelque chose.

Autant je me montre pleine de retenue lors de cet entretien, autant je déborde d'énergie lors de celui avec le vice-président appelé à superviser le travail du responsable des relations publiques. Le vice-président en question, Brian Ripton, est un peu plus âgé que moi, chaleureux, sympathique et doté d'une solide poignée de main. Il me met tellement à l'aise que, à la fin de notre entretien de quarante minutes, je lui ai avoué pourquoi je n'aimais pas les noix de coco et le temps qui m'a été nécessaire pour me remettre de la mort de Rick.

Note perso : ne pas laisser les employeurs potentiels sur l'impression qu'ils devraient demander à voir votre autorisation de sortie.

Inutile de dire que je n'obtiens pas le poste.

Début août, je décroche quatre autres entretiens. Trois des quatre entreprises offrent le poste à un candidat « hautement qualifié » tout en m'assurant de « tous leurs vœux » dans ma recherche d'emploi. Le vice-président d'une association commerciale très snob me fait parvenir une lettre de refus type (sans me proposer d'entretien; quelques mots ont été griffonnés à la hâte en bas de page : « Je vous conseillerais d'abandonner cette idée de communiqué de presse. C'est peu professionnel et fait mauvaise impression. »).

Peut-être chez toi, mon pote, mais il m'a ouvert les portes d'une demi-douzaine d'autres entreprises. Si tu n'as pas aimé mon communiqué de presse, je ne t'aurais sûrement pas aimé non plus.

Chaque fois qu'un entretien est programmé, je vérifie auprès de Henry si je peux emprunter sa voiture. Ces jours-là, je le dépose au bureau tôt le matin et le reprends vers 18 heures ou plus tard. Et je suis ravie parce que je suis assurée qu'il ne prendra aucun rendez-vous après sa journée de travail.

Mes efforts portent leurs fruits et une de mes candidatures semble se diriger dans la bonne voie – un poste dans une association à but non lucratif de la ville, un programme d'assistance aux enfants scolarisés dans les écoles des quartiers à problèmes. Le salaire n'est pas extraordinaire, mais le boulot attire l'idéaliste en moi. Au contraire de celui de Notre-Dame-d'Airwick, il

constituerait un premier pas intéressant vers un retour dans le monde du travail. L'entretien se déroule sans accroc et on demande à garder les échantillons que j'ai apportés, afin de les montrer aux membres du sous-comité qui prendra la décision finale. Je quitte leur bureau pratiquement persuadée d'avoir décroché le poste.

Nous sommes vendredi. Euphorique, je marche dans le soleil de Howard Street, hume les odeurs de la ville : friture, fumée, pollution, ordures. J'adore. Je vais obtenir ce poste et le monde m'appartient. Je vais obtenir ce poste et redevenir humaine, au lieu de ce paquet de nerfs et d'inquiétude que je suis devenue.

Et ce poste est dans la poche. Je le sens au fond de mes tripes.

Wendy me harcèle au sujet du voyage en France. Si je décroche ce job, je partirai peut-être deux semaines avec Wendy, puis reviendrai pour commencer mon boulot. Tout recommencer.

Sur le trajet de retour à l'appartement, j'achète une bouteille de champagne ainsi que des olives fourrées aux piments (Henry déteste ça) et une pizza à emporter (Henry aime ces pizzas).

Henry sait que je désire ce job et il m'a demandé de l'appeler afin de le tenir au courant du déroulement de l'entretien. Donc je m'exécute. On me passe tout de suite son poste. Je jacasse, racontant les moindres détails de l'entretien, y compris comment j'ai interprété le langage corporel de mon interlocuteur. Henry me congratule, insistant sur le fait qu'une attitude positive a probablement fait la différence, qu'il s'agit d'une grande nouvelle, que je suis une fille super. Puis il me balance la mauvaise nouvelle.

– Je rentrerai tard ce soir.

Oh-oh. Tard ? Un rendez-vous avec un client un vendredi soir ? Qui a des rendez-vous professionnels le vendredi soir ?

– Oh zut. Je voulais fêter ça. J'ai acheté du champagne. Et une pizza de chez Denitis.

– Ce n'est que partie remise. Je dois retrouver une cliente pour parler de l'héritage de ses parents.

D'accord, rembobinons. Cliente ? Client au féminin ? *Henry!*

– Tu ne peux pas repousser à la semaine prochaine ?

– Elle s'absente la semaine prochaine.

– La semaine suivante alors ?

– Elle ne revient pas avant fin septembre.

– Et si je te retrouvais à ton bureau après ton rendez-vous pour dîner en ville ?

– Je ne lui ai pas donné rendez-vous au bureau.

Grosse boule dans ma gorge sèche. Pas donné rendez-vous au bureau ? Ce sera la première fois depuis que nous vivons ensemble que Henry ratera un vendredi soir avec moi. Il invite ses clients potentiels en semaine, mais les vendredis nous sont réservés. Dîner arrosé d'une bouteille de vin, conversation tranquille, un DVD peut-être, et nous finissons au lit. Parfois, nous sortons. Mais la plupart du temps nous restons à la maison.

– Euh... où la retrouves-tu ?



– Un petit restaurant près de chez elle. Chez Bénédicte.

Un loup hurle et le vent secoue la maison.

Ou du moins c'est l'impression que me font ces mots. Chez Bénédicte est un nouveau restaurant français au coin de Charles Street et University Parkway. La cliente, c'est Tess Wintergarten.

– Pourquoi ne pas l'inviter ici ? Je cuisinerai le dîner.

Il se tait un moment, puis trouve une excuse.

– Je préfère éviter que ça traîne en longueur, *conchita*. Je la retrouve, on parle affaires, et je rentre.

Je me demande si ce n'est pas avec moi qu'il veut éviter que ça ne traîne en longueur.

– Ne te presse pas de rentrer à cause de moi, dis-je d'un ton sec. Je vais peut-être passer chez Wendy et fêter l'événement avec elle.

Je raccroche sur un « au revoir » abrupt mais j'ai l'impression qu'il m'a raccroché au nez.

Qui sait s'il n'a pas déjà revu Tess ? Il ne m'a jamais révélé les noms des destinataires des fleurs. Pour ce que j'en sais, Tess pourrait être une bénéficiaire régulière de sa liste de destinataires. A propos de fleurs, sauf la première semaine et mon anniversaire (qui ne compte pas puisque de toute évidence il l'avait totalement oublié), Henry ne m'a pas offert le moindre pétale depuis le début de notre vie commune.

J'ai à peine reposé le combiné qu'il se met à sonner. Ô joie ! Henry me rappelle pour me dire qu'il a modifié le programme de sa soirée.

Mais c'est Wendy. Une Wendy au bord de l'hystérie. Elle sanglote si fort que la seule chose que je comprends est qu'elle a un problème et aimerait me voir.

Je m'empare de ma bouteille de champagne et pars sur-le-champ. Oubliées, les odeurs euphorisantes de la ville. Il règne une chaleur et une humidité épouvantables – charmante combinaison qui vous laisse à bout de souffle et toute molle en quelques secondes. Lorsqu'on est à pied, Wendy habite très très loin. Et zut. Je marche jusqu'à Pratt Street et, de là, je fais la folie de m'offrir un taxi. Dès que j'aurai ce boulot, je serai pleine de fric. En un clin d'œil, le taxi me dépose devant l'immeuble de Wendy, près de la basilique.

Je sonne à l'Interphone de l'immeuble, persuadée qu'elle a revu Sam, et m'apprête à la gratifier d'un sermon qui, une fois pour toutes, lui coupera tout désir de le revoir. J'ai préparé une liste d'arguments, certains durs à entendre, d'autres même faux, mais je suis prête à combattre jusqu'à la mort. C'est-à-dire la mort de cette histoire avec Sam. Je suis cruelle mais c'est pour ton bien ! voilà mon cri de bataille.

Dès qu'elle me fait entrer, j'attaque.

– Cette histoire doit cesser, dis-je, debout dans le vestibule, avec un regard dégoûté pour le mouchoir en lambeaux qu'elle tient à la main.

– Comment ?

– Tu ne dois plus revoir Sam.

– Amy ! crie-t-elle. Je ne revois pas Sam ! Je fais une fausse couche.

Elle regagne le salon en trombe et s'écroule sur le canapé.

Je me giflerais. Je m'infligerais n'importe quelle douleur, physique, publique, pour qu'elle soit témoin de mon humiliation. Comment ai-je pu me montrer si stupide et manquer de cœur à ce point ? Comparés aux siens, mes propres problèmes sont ridicules. Je la suis dans le salon et m'assieds à ses côtés.

– Je suis désolée. J'ai cru que...

J'ai cru qu'elle se comportait comme une imbécile. Alors qu'elle traverse une tragédie. L'imbécile c'est moi.

– Le médecin n'entend plus le cœur, sanglote-t-elle dans son mouchoir...

– Mon Dieu, ma pauvre chérie, dis-je en l'étreignant.

– Toutes les autres fois, il était très fort. Il l'a même perçu très tôt...

Je me souviens qu'elle m'avait effectivement dit cela.

– Alors lorsque aujourd'hui il ne l'a pas entendu, il m'a aussitôt fait passer une échographie.

Elle hoquette entre deux sanglots.

– Et ?

Je crois savoir ce qui vient après ce « et » et cela me glace.

– Et il a dit que le fœtus était mort.

Elle sanglote de toutes ses forces – des sanglots de douleur désordonnés et bruyants. Je ne peux rien faire pour endiguer leur flot, à part la serrer contre moi en murmurant « Oh, chérie » encore et encore, en alternant avec « Je suis tellement désolée ». Je me fustige intérieurement d'avoir aggravé son chagrin en lui jetant à la figure, la porte à peine ouverte, des accusations concernant Sam.

Lorsqu'elle se reprend, je vais lui chercher un verre d'eau et de nouveaux mouchoirs.

– Qu'es-tu censée faire ?

– Il m'a dit de rester chez moi et de me reposer, et de revenir lundi, sauf si des contractions se déclenchaient, auquel cas je devrais me rendre à l'hôpital.

– D'accord. Donc tu attends jusqu'à lundi. Je vais rester avec toi. Tu n'as pas de contractions au moins, n'est-ce pas ? Cela pourrait encore se produire.

Elle hoche lentement la tête.

– Tu as des contractions ?

Ma voix monte dans les aigus.

– ... Là maintenant ?

Elle acquiesce.

– Elles ont commencé dès que je suis rentrée chez moi. L'examen interne a dû les déclencher.

– Il faut appeler le médecin ! T'emmener à l'hôpital.

– C'est pour ça que je t'ai appelée.

– Tu as appelé le médecin ?

– Oui.

– Et qu'a-t-il dit ?

– Ce que je viens de te dire... que je devais me rendre à l'hôpital.

– Où sont tes clés ? C'est moi qui conduis.

Suivant ses instructions, je prépare son sac et prends ses clés. Je l'aide à descendre les marches, la soutenant d'un bras. Les contractions sont maintenant plus fortes et la douleur la rend agressive. Elle alterne gémissements et rires hystériques, répétant « Ça fait un mal de chien ». La douleur semble la surprendre, comme si son corps lui jouait un mauvais tour.

Je conduis comme une folle le long de Charles Street et passe devant chez Tess sans même m'en soucier. Le médecin de Wendy officie au Greater Baltimore Medical Center. Lorsque nous arrivons en vue de l'entrée, elle a déjà détaché sa ceinture et s'est recroquevillée sur le sol, en proie à une douleur atroce. Ce n'est pas drôle du tout. J'ai peur.

Exactement comme l'a fait ma sœur deux mois plus tôt, je me gare sur une place réservée aux handicapés près de l'entrée et demande à un employé de m'aider à emmener Wendy aux urgences. Son médecin, un nommé Eric Bernstein, a prévenu de son arrivée et elle est tout de suite installée dans un box tandis que je repars pour changer la voiture de place.

Tout est arrivé si vite que je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Je ne ressens rien. J'espère que Wendy ne sent plus rien non plus. Lorsque je reviens du parking, les infirmières lui préparent déjà une chambre. Aux crampes s'ajoutent maintenant des saignements, à profusion. Les infirmières échangent des regards qui me font comprendre que cela ne leur plaît pas du tout. J'accompagne Wendy dans sa chambre et m'assieds à ses côtés, tandis que les infirmières accomplissent les mille petits gestes qui relient un patient à la vie. Un tube par-ci, un écran par-là, des comprimés à avaler.

Les comprimés et la transfusion estompent la douleur. Le problème majeur de Wendy semble maintenant être l'hémorragie. Après une demi-heure passée à attendre dans la chambre, je ne tiens plus en place et pars à la recherche d'une infirmière dans la salle des infirmières, éclairée d'une lumière vive.

– Le Dr Bernstein n'était pas censé venir ?

– Il est en route, mon petit.

Dans la chambre, Wendy sommeille. La pièce est sombre et grise, et je respire l'air conditionné jusqu'à sa dernière bouffée, tout en contemplant les collines de Towson par la fenêtre embuée. Towson et ses jolies petites maisons chics, ses centres commerciaux et ses écoles privées. Je me console en imaginant les familles heureuses qui occupent ces maisons, les ados qui ont rendez-vous avec leur petit copain, ou petite copine, tandis que les parents s'installent devant la télé avec leur bol de pop-corn passé au micro-ondes. Ce qui me rappelle mon propre rituel du vendredi soir, avec Henry, fichu en l'air ce soir par son « rendez-vous professionnel » avec Tess. La soirée aurait été de toute façon fichue à cause du coup de fil de Wendy. Mais il s'agit là d'une véritable urgence. Le rendez-vous de Henry et de Tess n'est pas une urgence.

Pourquoi ai-je même entamé cette liaison ? Dès le moment où je l'ai rencontré dans la boutique de fleurs, j'aurais dû comprendre qu'il n'était pas celui qu'il me fallait. Mais c'est lui qui m'a

donné sa clé. Il m'exhorte à avoir confiance en moi. Comment puis-je avoir confiance en moi alors que je partage la vie d'un homme qui use de son charme pour accumuler les clientes ?

– Quelle heure est-il ? murmure Wendy.

– Plus de 20 heures, dis-je en me tournant vers elle.

Je décide de profiter de son moment de lucidité.

– Je devrais appeler tes parents.

– Non, dit-elle, groggy. Ne les appelle pas. C'est seulement une fausse couche.

Seulement une fausse couche. Ouais. Seulement une bombe atomique lâchée dans ton cœur.

– ... Où est le médecin ?

– On m'a dit qu'il arrivait.

Mais je suis en colère qu'il ne soit pas là et retourne voir les infirmières. Une gentille gamine en uniforme qui semble avoir dans les seize ans remplit des documents.

– J'accompagne Wendy Jackson. Il y a une demi-heure on nous a assuré que le Dr Bernstein arrivait. Il arrive d'où ? Du Tadjikistan ?

Elle ricane.

– Personne ne vous a prévenue ? Dès son arrivée il a été appelé pour une césarienne en urgence. Il vous verra dès qu'il aura fini. Ce ne sera pas long. Je vais quand même aller voir votre amie.

Elle me suit dans la chambre et accomplit les gestes de routine – tension, température, pouls, observation des saignements.

– Hum... vous perdez beaucoup de sang, dit-elle à Wendy qui ouvre à peine les yeux. Je vais voir ce qu'on peut faire, ajoute-t-elle avant de disparaître mystérieusement.

Nous ne la voyons pas réapparaître durant une autre demi-heure, durée qui me suffit à devenir folle. Wendy doit se rendre aux toilettes. Je l'aide à vaciller jusqu'à la minuscule salle de bains toute proche. Je me demande si, malgré ce qu'elle dit, je ne devrais pas appeler ses parents. Et s'il lui arrivait quelque chose ? Ils voudraient être présents, non ? Si quelque chose arrive, ils me tiendront pour responsable.

Quelque chose *arrive*. La petite infirmière fait irruption dans la chambre et ouvre la porte de la salle de bains à la volée. Wendy est recroquevillée sur le sol. Elle s'est évanouie ! Elle a dû appuyer sur le bouton d'alarme avant de tomber dans les pommes.

– Appelez une infirmière ! me crie la gamine de seize ans en s'agenouillant pour prendre le pouls de Wendy.

Une infirmière ? Et elle est quoi, chanteuse d'opéra ? Mais j'obéis et me précipite dans la salle des infirmières. Incroyable, mais elle est vide. Paniquée, je scrute le couloir du regard et aperçois une femme vêtue de ce qui ressemble à un uniforme. Difficile de savoir de nos jours... toutes les infirmières portent des trucs différents. Pantalons blancs et blouses courtes multicolores. Elles s'imaginent qu'elles sont quoi ? Des instits de maternelle ? Qu'est-il advenu de la bonne vieille coiffe blanche, rigolote et toute raide ? Si elles préfèrent le look école maternelle, elles devraient au moins porter des badges marqués « INFIRMIERE » en grosses lettres noires !

Je crie :

– Aidez-moi ! Wendy Jackson est dans la 304. Elle s’est évanouie.

La femme me regarde d’un air étonné avant de pénétrer dans une chambre proche. Quelques secondes plus tard, un médecin en blouse de salle d’opération sort, un bloc à la main. Le bonnet de douche dont il est coiffé, les lunettes à verres épais cachant ses yeux et la moustache broussailleuse au-dessus de sa lèvre supérieure me donnent l’impression de rencontrer le Dr Quackenbush échappé d’un film de Groucho Marx. J’ai envie de hurler. Mais lui paraît peu perturbé et prend son temps pour me suivre dans la chambre de Wendy.

Ainsi voici le Dr Bernstein. Wendy n’a même pas droit à un médecin qui transpire un peu pour elle. Peut-être qu’elle et moi devrions laisser tomber les hommes, devenir lesbiennes et vivre ensemble.

Dans la chambre, il pose quelques questions à l’infirmière. Wendy est éveillée maintenant et reprend ses esprits.

– Ce n’est rien. Vous vous êtes évanouie, dit l’infirmière. Vous pouvez vous lever ?

Je m’approche et aide l’infirmière à mettre Wendy debout. Le docteur est allé chercher une autre infirmière qui pousse un fauteuil roulant. Il semblerait que le Dr Bernstein ne soit pas autorisé à manipuler lui-même les fauteuils roulants. Wendy retrouve son lit en quelques secondes. Un instant plus tard, on apporte une civière et les infirmières l’aident à s’y installer. Nous sommes passés de l’immobilisme total à l’action en accéléré – du sol au fauteuil, du fauteuil au lit, du lit à la civière, allez hop ! Le médecin me prend en aparté, supposant apparemment que je suis de la famille.

– Nous devons faire un curetage, explique-t-il. Elle a perdu beaucoup de sang, probablement parce qu’elle approchait des quatre mois de grossesse. Si nous la gardons pour la nuit, nous devrions pouvoir éviter de la transfuser.

Il a un sourire rapide et me tapote le bras.

– Merci.

On emporte maintenant Wendy, et je tapote *son* bras.

– Tout va bien se passer, chérie, lui dis-je. Le Dr Bernstein est là. On va s’occuper de toi.

Elle est trop dans le cirage pour répondre et se contente de fixer le plafond d’un regard sans expression.

Après son départ pour la salle d’opération, je continue de fixer l’endroit où elle se trouvait, soudain effrayée. Et si elle m’avait mal comprise et avait interprété mes paroles de réconfort comme l’assurance qu’elle n’allait pas perdre le bébé ? J’envisage de courir à sa poursuite mais renonce. Que lui dirais-je ? « Au fait, Wen, tu as vraiment perdu ce bébé. Je voulais simplement dire que tu vas t’en sortir, même si le bébé lui ne s’en sortira pas. »

Moulue, l’esprit confus, triste et même en colère, je regagne sa chambre et m’assieds sur la chaise à côté du lit vide. Et je fonds en larmes.

Oh, il ne s’agit pas des sanglots auxquels Wendy aurait très justement droit. Après tout, quelle raison ai-je de pleurer ? Un vendredi soir fichu ? Les escapades de Henry et Tess ? Cela fait pâle figure à côté de la perte d’un bébé.

Je pleure parce qu'il vaut mieux pour Wendy qu'elle ait perdu le bébé. Lorsqu'elle se réveillera, elle le comprendra et pleurera elle aussi. Elle n'a pas eu le droit de ressentir la joie immense de découvrir qu'elle attendait un enfant. Et maintenant le droit de vivre son deuil lui sera dénié. D'autres sentiments interféreront.

Tous ces tristes chemins me ramènent à Sam. S'il avait été sincère envers elle, elle aurait pu éprouver la joie d'avoir le bébé et le chagrin de le perdre. Maintenant la situation est étrangement inversée. Ce satané Sam. C'est un monstre.

Dans un accès de colère, je m'empare du téléphone près du lit et cherche le numéro de Sam. Je le compose avec tant de violence que je me trompe et obtiens la messagerie d'un autre. Je réessaie. Il n'est pas chez lui mais sa boîte vocale se met en marche.

– Vous avez bien joint le Pr Terrill. Laissez un message.

Il n'y a que les crétins de première catégorie pour mentionner leur titre dans le message de leur boîte vocale. *Professeur* Terrill ?

– Amy à l'appareil, l'amie de Wendy, tête de con. Wendy vient de faire une fausse couche. Cela résout ton problème, connard.

Je raccroche brutalement pour faire bonne mesure. Cela me fait tellement de bien que je me remets à pleurer. J'inonde cinq mouchoirs.

J'appelle alors Henry. Lui au moins n'est pas comme Sam. Il fait des trucs bien, non ? Il est venu me voir lorsque j'étais à l'hôpital. Il m'a encouragée dans ma recherche d'emploi. Il a tiré une couverture sur moi une nuit où j'étais tombée endormie de bonne heure. Henry n'est pas marié.

Du moins, je ne crois pas qu'il soit marié. Comment le saurais-je ? Juste parce qu'il me l'a dit ? Qu'est-ce que ça change ? S'il ne voit rien de mal à mener d'autres femmes en bateau juste pour obtenir leur clientèle, peut-être me mène-t-il en bateau moi aussi ?

Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas. Je secoue la tête. Tu réfléchiras à ça demain, Scarlett. Au dodo, mademoiselle Scarlett. Demain est un autre jour. Ce soir, j'ai simplement besoin d'un ami. Son entrevue avec Tess, cette sorcière, devrait être terminée maintenant.

– Allô ? répond-il à la troisième sonnerie, juste avant que la boîte vocale ne se déclenche.

– Henry, c'est Amy.

– Où es-tu ? demande-t-il.

Il parle d'une voix bizarre. La mienne tremble tandis que je plonge, et lui raconte l'atroce histoire de Wendy dans son intégralité.

– Comment va-t-elle ?

Sa voix a quelque chose d'étrange que je ne saisis pas. Il ne semble pas du tout inquiet à mon sujet.

– Elle est très faible. Et malheureuse. Tu imagines. Elle est en salle d'opération pour l'instant.

Je ne sais plus pourquoi j'étais en colère après lui. J'ai envie d'avouer que mon scénario de chambre d'amis était idiot. J'ai envie de lui dire que je ne jouerai plus les « petites femmes » et que moi aussi je crois que je suis en train de tomber amoureuse de lui, mais que je ne veux pas

souffrir une fois encore. J'ai envie de lui dire toutes ces choses parce que je suis fatiguée de me demander si quelqu'un m'aime, et parce que peut-être, si j'accepte l'idée que quelqu'un m'aime, tout se mettra en place.

– Je vais rester ici et attendre qu'elle sorte de la salle d'opération. Je...

Vas-y, dis-le. Tu peux le faire.

– ... j'aimerais bien que tu viennes attendre avec moi.

Cela ne ressemble pas à ma voix. Du moins pas à la voix que j'utilise depuis ces deux dernières années. Cette voix est plus lente et un peu hachée. C'est la voix qui vient directement de mon cœur, débarrassée de tout artifice. Enfin.

Dans le lointain, une voix de femme retentit. La voix de Tess.

– Un problème, chéri ?

Le chagrin et la colère enflamment mon visage. Je m'arrache un coassement :

– Finalement ça ira.

Et je raccroche.

## Arbre de Judée : trahison.

*Les femmes des Etats du Sud m' indisposent. Peut-être parce que, née au sud de l'axe Mason-Dixon, j'avais toujours entretenu l'illusion d'en être une. Jusqu'à ce que j'entre à l'université de Richmond. Le réveil avait été rude. J'avais découvert que je ne possédais pas les qualifications requises pour appartenir au club. Les filles du Sud rencontrées là-bas affichaient une confiance en soi sans faille ainsi qu'une grande maîtrise des atouts féminins. Elles offraient un mélange parfait de coquetterie et de féminisme, cet équilibre subtil qui m'échappe toujours. Chaque fois qu'un garçon avec qui j'aurais pu avoir envie de sortir attirait mon regard, une beauté du Sud postmoderne surgissait pour me le piquer, juste sous mon nez. J'avais commencé à me considérer comme un espion en terrain ennemi, une yankee (même si officiellement je n'en étais pas une) en territoire sudiste durant la guerre de Sécession. L'ex de Rick était une fille du Sud.*

Mais évidemment, rien ne va plus. Non seulement Henry a invité Tess à sortir, mais il l'a ramenée chez nous ! Oui, chez *nous* ! J'habite là aussi, non ? Et comme je ne suis pas présente pour faire office de modérateur naturel des impulsions de Henry, qui sait ce qui était en train de se passer ou est sur le point de se passer ?

En pensant à ce qui est arrivé à Wendy, au cœur de pierre de Sam, à mon propre chagrin concernant Rick, je comprends que cet accroc sur ma route – je parle de Henry – était inévitable. Dans quelques années, je me dirai : « Oui, c'était plutôt idiot de sortir avec un homme comme Henry Castle, juste après m'être remise de Rick. Mais il fallait bien commencer quelque part, et regardez-moi maintenant, pleine de vie, entière et en pleine forme. »

Mais pour l'instant, je ne me sens pas en pleine forme du tout. J'ai mal au ventre et n'ai rien avalé depuis ce matin. Je m'essuie les yeux et me renseigne auprès d'une infirmière.

– La cafétéria est fermée, mais vous trouverez des distributeurs, dit-elle avant de m'indiquer le chemin.

J'ai du mal à m'orienter dans l'hôpital et manque me perdre en revenant avec une barre chocolatée et un soda. Quand on ramène Wendy dans sa chambre aux alentours de minuit, j'ai réussi à avaler la moitié de la barre et bu la totalité du soda.

A l'entrée de la chambre, le Dr Bernstein m'assure que tout s'est très bien passé. Normalement, Wendy pourra avoir d'autres enfants.

– Ce genre de choses est souvent un mal pour un bien, dit-il, tandis que son masque de chirurgien tombe sur son menton trop mince. Il s'agit en général de la réponse de la nature face à un fœtus souffrant d'un problème. Un problème qui le rend non viable.

– Quand pourra-t-elle rentrer chez elle ?



– Je passerai la voir demain matin. Si son volume sanguin est remonté et qu'elle se sent bien, elle pourra sortir demain après-midi. Elle devra éviter les efforts durant quelques semaines. Est-ce que quelqu'un peut l'aider chez elle ?

– Moi.

Il s'éloigne pour rendre visite à un autre patient et je pénètre dans la pénombre de la chambre de Wendy. Elle s'éveille à peine de l'anesthésie, heureuse que la douleur ait disparu et que tout soit terminé. Elle sourit faiblement en me voyant.

– Tu devrais rentrer. Ça ira.

Rentrer ? Où ? Autant camper ici à l'hôpital. Qui a envie de surprendre Tess et Henry ? Surprendre Gina et Fred m'a suffi.

Juste au moment où je m'assieds au chevet de Wendy, Henry sort de mes pensées et entre dans la chambre, en chair et en os. Je lui décoche un regard noir, signifiant que sa présence ne lui vaudra aucun bon point.

– Je suis venu dès que j'ai pu, dit-il. Comment va-t-elle ?

– Ça va. Je te l'ai dit au téléphone. Tu n'avais pas besoin de venir...

Je parle sans le regarder.

– ... je ne voudrais pas priver tes précieuses clientes de ta présence.

– Tu m'as demandé de venir, rétorque-t-il.

– C'était avant que je ne découvre que tu étais occupé ailleurs.

Je ne le regarde toujours pas. Une infirmière entre et me demande d'un ton joyeux « Comment va la patiente ? ». Je résiste à l'envie de lui répondre que c'est elle qui devrait me le dire. Elle prend le pouls de Wendy, vérifie sa perfusion et la réveille afin de lui prendre sa température. Les résultats doivent lui convenir car elle s'éloigne sans un mot, sans froncer les sourcils ni faire la grimace.

– Je l'ai invitée à prendre un dernier verre, dit-il les dents serrées. C'est tout. Je pensais que tu aimerais faire sa connaissance.

Je me souviens que c'est après avoir « pris un dernier verre » que Henry et moi nous sommes retrouvés dans le même lit pour la première fois.

– Hum, dis-je tout bas.

Il savait que je me rendais chez Wendy et ne serais pas chez lui.

– Lorsque je l'ai invitée, j'ignorais que tu ne serais pas là, dit-il comme s'il avait lu mes pensées.

– Oh, ça change tout, dis-je dans un murmure. Si tu voulais la draguer sous mon nez évidemment...

Il ne me contredit pas. S'il refuse de se défendre, c'est qu'il est forcément coupable, non ?

– J'allais partir, dis-je en me levant et prenant mon sac. Tu peux rester si tu veux.

Je me penche pour murmurer au revoir à Wendy. Elle répond d'un balbutiement.

– Je reviendrai demain.

En quittant la chambre, je continue de m'obstiner à ne pas regarder Henry. Il me rattrape et nous prenons l'ascenseur ensemble, toujours silencieux. Puis nous marchons jusqu'au parking.

Il fait nuit, mais l'air est aussi étouffant que dans une serre. La chaleur humide m'inonde dès que j'ouvre la porte, contrastant avec l'air conditionné de l'hôpital.

Arrivée à la voiture de Wendy, je m'installe sur le siège du conducteur mais Henry bloque la portière avant que je ne la referme.

– Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que Rick Squires était ton fiancé ? demande-t-il d'un ton farouche.

Mon cœur s'emballe.

– Comment ?

– Merde, j'ai eu droit à une sacrée surprise. Cet après-midi, après t'avoir parlé, Calvin Squires est passé dans mon bureau et m'a demandé ce que je faisais ce soir. Je lui ai répondu que j'avais rendez-vous avec une cliente. Il demande quelle cliente, je lui donne son nom et il me dit qu'il la connaît et la trouve très belle. Ce à quoi je réplique que j'ai une petite amie, et oh, à propos, elle cherche du travail, aurait-il connaissance d'une opportunité quelconque ? Il a demandé qui tu étais et je lui ai donné ton nom.

Mon estomac se noue. Je visualise M. Squires, du haut de sa grande taille, avec son long visage surmonté d'une crinière de cheveux grisonnants, son apparence fragile donnant l'impression qu'une bourrasque de vent pourrait le renverser.

– Qu'a-t-il répondu ? dis-je dans un murmure, bien que nous soyons sortis de la zone « Silence » de l'hôpital.

– « Je crains de ne pouvoir vous aider. » Là-dessus, il est parti. Une secrétaire avait suivi la conversation. C'est elle qui m'a tout raconté.

– A propos de Rick, de moi et de l'accident.

– Oui.

– Mais tu devais bien le savoir. Tu travailles là-bas. Au même endroit que lui.

Les yeux me piquent et je bats des paupières à toute vitesse.

– Pour l'amour du ciel, Amy ! Tu connais ce milieu. On ne parle que du boulot. Je n'avais aucune idée que...

Aucune idée que sa petite amie pouvait être un obstacle à sa carrière ? J'ignore ce qu'il voulait dire. Il secoue la tête, en colère. Je n'ose lui dire que je suis désolée.

Mais merde, je suis fatiguée d'être désolée. Je suis désolée depuis deux ans. Henry devrait être désolé. Sam devrait être désolé. Rick devrait être désolé. Même le Dr Bernstein devrait être désolé. Je m'essuie le visage du revers de la main.

– Je comprends. Tu ne serais pas sorti avec moi si tu avais su.

J'arrache la portière à l'emprise de Henry et la claque. Puis je baisse la vitre pour lutter contre la chaleur étouffante.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit, dit-il.

– Tu n’as pas besoin de le dire, j’ai compris.

Je mets le contact.

– ... Au moins maintenant, je suis au courant. Mieux vaut ça qu’attendre, comme Wendy l’a fait avec Sam.

Henry prend un air sarcastique.

– C’est ça. Je suis comme Sam. Tous les hommes sont comme Sam.

Il hoche la tête, dégoûté.

– Sam t’a vraiment rendue plus que méfiante envers les hommes. Coupables, jusqu’à preuve de leur innocence...

Il a élevé la voix. Un garde de la sécurité sort sur le pas de la porte de l’hôpital et regarde dans notre direction.

Henry lui lance un regard, puis me fait une grimace. L’idée me traverse que notre liaison pourrait se terminer de même qu’elle a commencé.... avec un homme en uniforme insistant pour m’arracher « au latino en furie ».

Il baisse la voix et se rapproche.

– Comment espères-tu être aimée si tu caches ce genre de secrets ?

La colère perce dans sa voix.

– Je ne te cachais rien, zut. Mais l’occasion ne s’est jamais présentée de te le dire.

Je décide de contre-attaquer et lui jette à mon tour des accusations à la tête.

– Et toi ? Tu ne parles jamais de tes ex. Pourquoi moi devrais-je en parler ?

– Je te l’ai dit, je n’ai pas d’« ex ». Je n’ai jamais connu de liaison sérieuse, pas jusqu’à ce que je te rencontre, insiste-t-il. Et je ne mélange pas le travail et le plaisir. Tu ne peux pas t’enfoncer ça dans le crâne ? C’est toi que je...

– Arrête !

Je l’ai interrompu. Je compte pour lui, et alors ? Jolie façon de me le montrer – que d’inviter Tess, Joanna et je ne sais qui encore chez lui.

– Et lorsque tu m’as parlé de l’accident, tu aurais dû préciser que ton fiancé était Rick Squires.

Henry passe d’un pied sur l’autre et fixe le vide devant lui.

– Imagine le visage de Squires. Il semblait avoir vu un fantôme.

Un interrupteur s’allume dans ma tête, déclenchant un flot de fureur pure. Henry me reproche le chagrin de Squires ?

– Squires ? ! dis-je dans un cri.

Un volcan explose en moi. Je suis fatiguée de me sentir coupable.

– Si ça peut faciliter les choses, dis-lui que son fils n’était pas mon fiancé. Du moins pas quand il est mort. *Ce soir-là, il venait de rompre avec moi !*

Les larmes m’étouffent. Je viens de dire à Henry ce que je n’ai jamais avoué à quiconque. Ni à Wendy, ni à Gina, ni à ma mère, pas même à ce bon vieux Dr Waylon Freud. La nuit de l’accident,

Rick avait rompu nos fiançailles.

Sur la voie express Baltimore-Washington, juste au nord de la sortie Dorset, Rick m'avait expliqué d'une voix tendue qu'il n'était finalement pas sûr que nous devions nous marier. Débordé, incertain de ses désirs, il avait besoin d'air.

Besoin d'air ? Ses paroles m'avaient coupé la respiration ! Mon cœur battait à toute vitesse, plus rien ne semblait réel. La frayeur m'avait agrippée au ventre. Mon futur mari demandait le divorce.

Et pendant qu'il parlait, mon esprit et mon cœur s'étaient accrochés à toutes les bouées de secours à leur portée – peut-être avait-il juste besoin de réconfort, m'étais-je dit, de rester quelques jours chez ses parents, ou de partir en voyage, ou de ne pas me voir jusqu'au mariage, ou, ou, ou...

Ou peut-être avait-il besoin d'une autre femme.

Elle s'appelait Sally, Sally Chessman. C'était la fille avec qui il sortait à l'école de droit, la seule liaison sérieuse qu'il avait eue avant que lui et moi craquions l'un pour l'autre. Voyez-vous, il était encore sous le coup de la déception amoureuse lorsqu'il m'avait rencontrée. Elle comptait encore pour lui, mais il n'en avait pas été conscient, pas avant qu'il ne la rencontre par hasard lors de ce congrès en Caroline du Nord. Il avait découvert qu'elle allait travailler pour un cabinet de Washington D.C., et aussi que le courant passait toujours entre eux, Ame, il ne pouvait le nier, et il savait qu'il allait me faire atrocement souffrir, et c'était la dernière chose qu'il voulait, me faire souffrir, parce que j'étais une fille tellement super, et...

Et je n'avais pu supporter de l'entendre prononcer les mots inévitables – que je rencontrerais quelqu'un qui me mériterait. La panique m'avait saisie à la gorge tandis que je criais en silence : « Ne dis pas ça Rick, s'il te plaît, ne dis pas ça. » Parce que si lui me quittait, je ne rencontrerais jamais personne qui me mériterait. C'était lui qui me méritait ! Et je le méritais ! Non ?

– Je suis désolé, Ame, je suis vraiment désolé, mais je ne peux pas continuer à vivre ainsi.

Et un instant plus tard, dans un choc aveuglant et assourdissant, il avait cessé de vivre tout court.

Lorsque je me suis réveillée le lendemain et que ma sœur m'a appris qu'il était mort, je ne l'ai pas crue. Bien sûr, je ne l'avais pas dit. Je l'avais écoutée, avais regardé bouger ses lèvres. J'entendais les mots « Rick n'a pas survécu, ma chérie » et j'étais tombée endormie, abrutée de médicaments et de douleur, certaine que Dieu n'avait pas pu le prendre, lui, et me laisser sans recours, sans seconde chance de prouver que j'étais la femme qu'il lui fallait, moi et pas Sally, qu'il avait simplement souffert d'une angoisse courante à la veille de se marier, que si seulement je parvenais à dormir, tout irait bien à mon réveil.

Quand j'ai intégré la nouvelle, ma réaction s'est transformée en « Bien fait ! briseur de cœur ! » Je souffrais tant ! Pas à cause de l'accident, mais de Rick. C'est horrible, mais ma première réaction a été de penser qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait. Et quand j'ai pleuré, j'ai pleuré des larmes de vengeance et de colère, pas de chagrin, des sanglots de colère, suivis de larmes silencieuses et obstinées, des larmes de culpabilité, comme si l'accident avait été ma faute, parce que l'espace d'un bref instant je me suis réjouie de sa mort. Cause à effet.

Les souvenirs m'étranglent et je ne parviens plus à parler. Je fixe le volant tandis que les larmes

sillonment mon visage.

– Comment ? demande Henry, désarçonné.

– Tu m’as entendue. Il avait rompu avec moi.

Je continue à voix basse, évitant le regard de Henry.

– Qu’attends-tu de moi, Henry ? Des excuses ? D’accord, je suis désolée... désolée d’avoir été fiancée à Rick Squires. Désolée qu’il ait été tué dans un accident. Et d’avoir été au volant. Et, plus que tout, je suis désolée de t’avoir rencontré.

– Amy..., m’interrompt-il.

Mais je ne le laisse pas faire.

– Sors avec autant de femmes que tu veux. Envoie-leur des fleurs à toutes ! Raconte à Squires que tu m’as fichue dehors dès que tu as compris combien il était bouleversé !

Dès que j’ai fini de parler, le soulagement m’envahit. J’ai toujours su que cela se terminerait ainsi entre nous. Autant en finir une fois pour toutes, non ? La nuit est aux cœurs brisés, profitons de la réduction : deux pour le prix d’un. Le chagrin est en promo.

– Je vais chez Wendy, lui chercher quelques affaires. Je dormirai là-bas. Ne fais pas attendre Tess.

Je passe la marche arrière sans attendre sa réponse.

Il recule, les mains dans les poches. Je ne lui fais pas de signe d’au revoir et lui non plus.

## Roses jaunes : jalousie ou déclin de l'amour.

*Quand je scrute ma vie avec Rick à la loupe du recul, les indices me crèvent les yeux. Je comprends sa présence prolongée le soir au bureau, nos rapports amoureux moins fréquents, son désintérêt croissant pour ma famille et mes amis, le tout s'accumulant comme autant de preuves à charge. Vous vous souvenez de ce soir où Rick m'a offert des roses parce que j'étais jalouse de sa nouvelle collègue ? Si seulement j'avais connu alors la signification de ces fleurs. C'était une offrande de paix, d'accord, mais une paix offerte pour une guerre menée à mon insu, sur un champ de bataille dont j'ignorais tout – le cœur de Rick. Les sentiments de Rick à mon égard se sont évanouis bien avant la nuit où il m'a annoncé qu'il désirait annuler le mariage. Il était doué pour dissimuler ses pensées les plus profondes, un talent qu'il avait développé en grandissant dans un foyer au silence oppressant. Dieu merci, Henry ne m'a jamais offert de roses jaunes. Car, dans ce cas, rien n'aurait été possible entre nous... Encore que ç'aurait peut-être été préférable. Que cette histoire n'ait jamais commencé. Le plus bel été de ma vie fut celui où je n'avais aucun homme dans ma vie, l'été au bord de la piscine de Sheila.*

\*\*\*

Donc maintenant Henry connaît mon secret. Non seulement Rick est mort à mes côtés, mais il m'avait d'abord brisé le cœur. Vous connaissez les pubs « Deux pour le prix d'un » ?

Rick et moi revenions d'une soirée à Potomac, dans la banlieue de Washington. La réception était donnée par un de ses amis avocats. Une soirée amusante – rires en cascade, verres qui s'entrechoquent, plats raffinés servis dans une luxueuse demeure décorée avec faste. Ce soir-là, je m'étais vue comme Cendrillon. Une fille pauvre qui s'en était sortie. Elevée parmi la classe moyenne, dans la banlieue de Baltimore, je côtoyais la haute société des milieux juridiques de Washington. Ce soir-là, j'avais tant souri que mon visage me faisait mal.

Mais Rick s'était montré plutôt silencieux, ce que j'avais attribué à un mal de tête. Encore qu'il avait vraiment beaucoup bu, ce que je me rappelle avoir trouvé étrange. De plus, au contraire de son habitude, il avait consommé des alcools forts. Ses goûts le portaient plutôt vers les bons vins, mais ce soir-là il avait avalé deux whiskys, des Glenlivet, secs. Plus deux verres d'un merlot australien. Et même un verre de Courvoisier juste avant que nous ne prenions la route, raison pour laquelle j'avais demandé les clés de la voiture et proposé de conduire.

Je ne pouvais pas savoir qu'il rassemblait son courage pour rompre avec moi. Le pauvre. Il devait avoir sauté de joie à l'idée que je prenne le volant. Il savait que lorsqu'il plongerait le poignard dans mon âme, je ne pourrais pas le regarder en face.

Lorsque j'ai repris conscience à l'hôpital, j'ai vite compris qu'il n'avait parlé de ses intentions

à personne d'autre. Il avait à peine trouvé le courage de me parler à moi. Comment aurais-je pu en parler à quiconque ? Tout le monde m'offrait ses condoléances. Nous sommes tellement désolés d'avoir appris la mort de votre fiancé, mon petit. Rick était un garçon tellement charmant, mon petit. Apprendre votre deuil nous a fait tant de peine, mon petit.

Qu'étais-je supposée répondre ? Attendez, vous vous trompez, il n'était pas charmant, et d'un point de vue technique, il n'était plus mon fiancé. Mais si vous m'offrez vos condoléances pour la rupture, merci...

Non, mieux valait se taire, taire ma propre douleur et mon humiliation. Mieux valait ne se rappeler que des bons côtés de Rick et penser qu'il aurait vite changé d'avis. Il aurait ri et, sa gueule de bois disparue, se serait frappé le front avant de déclarer : « Ouah, quelle idée débile, hein, chérie ? Sally n'a jamais été la femme qu'il me fallait. »

Du moins est-ce ce que je me répétais.

Je me répète maintenant que ce qui va le plus me manquer, suite à ma rupture d'avec Henry, c'est le sexe. Samedi, je me réveille de bonne heure, avec l'impression que c'est *moi* qui ai une gueule de bois. Chaque bruit de pas à la porte de Wendy me fait espérer un livreur de fleurs matinal m'apportant un joli petit buisson de framboises (remords) de la part de Henry. Ou même un bouquet, petit mais élégant, de branches de pin (pitié). Un pin miniature – genre bonsaï – me ravirait.

Pas de livraison.

La météo s'accorde à mon humeur et le samedi se révèle gris et brumeux. Je crois que ni Wendy ni moi n'aurions supporté l'une de ces journées qui vous jette le bonheur à la figure à coups de ciel bleu et de soleil échappés une comédie musicale.

Henry n'appelle pas. Tout en m'affairant dans l'appartement de Wendy, je passe en revue notre conversation dans le parking. Pas une seule fois il n'a prononcé des paroles ressemblant, même de loin, à des paroles de consolation ou de réconfort. Il ne se souciait que du fait que mon silence avait créé une situation embarrassante pour lui vis-à-vis de son boss.

Quel mec. Je l'avais percé à jour dès le début, n'est-ce pas ? Ce n'est peut-être pas un enfoiré comme Sam, mais il en a l'étoffe. Donnez-lui quelques années et il trompera sa femme comme le plus doué des enfoirés. Ou rompra avec moi.

Ouille. Tromper sa femme. La pensée de Henry au bras d'une jolie mariée déclenche une onde de douleur qui chasse ma colère. C'est uniquement parce que je ne supporte pas l'idée qu'il soit heureux, n'est-ce pas ? Je veux qu'il souffre. Comme moi.

Car je souffre. Le sevrage est douloureux, aggravé par le fait que ma meilleure amie se trouve à l'hôpital et que je n'aie aucune épaule sur laquelle pleurer. Et après ce que Wendy vient de traverser, son épaule risque de ne pas être disponible pendant un moment.

A quelles activités m'adonnais-je avant d'avoir un mec ? A quoi occupais-je mon temps ? Oh, c'est vrai ! Je m'apitoyais sur mon sort. Hum... c'est ce que je fais en ce moment, je me complais dans l'auto-apitoiement. C'est marrant, ça ne me fait plus la même impression.

Comme je me suis réveillée de bonne heure – non que j’aie dormi beaucoup –, je consacre deux heures à faire le ménage chez Wendy, attendant une heure décente pour lui rendre visite. Je change ses draps et range sa commode. Vide son panier à linge et lave ses vêtements dans la buanderie du sous-sol. Je parviens même à préparer des brownies que je dispose sur un plat en terre italien trouvé au fond d’un placard. Ses couleurs festives m’attristent. Wendy l’a acheté récemment – l’étiquette est encore collée au fond – et je devine qu’elle l’a choisi un jour où son cœur conservait encore un soupçon d’espoir concernant Sam.

A l’hôpital, je fais un arrêt dans la boutique de l’entrée afin d’acheter des fleurs et un ballon gonflé à l’hélium. Ne sont disponibles qu’œillets, roses et marguerites. Je choisis les marguerites, qui signifient « innocence ».

Dans sa chambre, Wendy chipote son petit déjeuner du bout de sa fourchette. Du moins je suppose qu’il s’agit de son petit déjeuner. Peut-être est-ce en fait de la pâte à modeler ou de la glaise destinée à la rééducation par le travail manuel.

Wendy me sourit, mais d’un sourire forcé qui se craquèle très vite. Ses lèvres sont desséchées et de larges cernes soulignent son regard. Pourtant, avec sa peau nacrée et sa chevelure de soie, elle jouit toujours de cette beauté classique digne d’une peinture médiévale. Comment un homme peut-il renoncer à elle ?

– J’ai pensé que les fleurs te remonteraient le moral, dis-je en cherchant un vase du regard.

Comme je n’en trouve aucun, je reste debout et les lui tends.

– Elles sont ravissantes. Que signifient-elles ?

J’improvise.

– Euh... le bonheur pointe à l’horizon.

Une infirmière entre dans la chambre et nous interrompt. Tout en prenant la tension et la température de Wendy, elle admire les fleurs.

– Je vais vous trouver un vase, propose-t-elle.

Mais Wendy, le thermomètre pointant hors de sa bouche, secoue la tête.

– Je rentre chez moi aujourd’hui. Ce n’est pas la peine, dit-elle lorsqu’on lui ôte le thermomètre.

– Si tôt ? dis-je en me tournant vers l’infirmière.

– Dès que le Dr Bernstein aura signé la décharge. Il devrait arriver d’une minute à l’autre. Il avait un accouchement ce matin.

L’infirmière quitte la pièce d’un pas léger, inconsciente du coup qu’elle vient de porter à Wendy.

Comme il n’y a aucune raison de le cacher, j’apprends à Wendy que Henry et moi sommes en train de rompre. Bizarrement, je me dis qu’elle se sentira peut-être mieux de savoir que quelqu’un d’autre souffre aussi. Elle écoute, les sourcils froncés.

– Désolée de l’apprendre, dit-elle en se mordant la lèvre.

Mais sa voix exprime davantage la résignation que la sympathie, comme si elle n’attendait plus rien de bon de la part des hommes.



– Si tu ne sais pas où dormir, je peux t’héberger.

– C'est temporaire, dis-je.

Elle sourit. Pour moi le temporaire dure maintenant depuis plusieurs mois.

– Ecoute, Ame, pourquoi ne m’accompagnerais-tu pas en Europe ? dit-elle tandis que je m’installe à son chevet.

– Tu ne penses quand même pas partir malgré tout ? Pour quoi faire ? Tu dois te reposer !

– Là-bas je me reposerai autant que je le désire. Et puis, pour l’instant, je me sens incapable d’affronter mes parents. J’ai besoin de respirer. J’attendais vraiment ce voyage avec impatience.

Ses yeux se remplissent de larmes. Il est d’autres choses qu’elle attendait aussi avec impatience.

– Tu as toujours ton passeport, n’est-ce pas ?

Mon passeport... Rick et moi devons séjourner en Grèce pour notre lune de miel.

– Je dois trouver du boulot, Wen. J’en ai peut-être même décroché un. J’ai passé un super-entretien hier... la semaine dernière.

Je ne veux pas faire allusion à hier. Peut-être que cette journée finira par disparaître, effacée des calendriers.

Elle laisse échapper un long soupir, sans me regarder.

– Tu pourras toujours chercher un job à ton retour. Ce n’est pas comme si les employeurs se bousculaient sur ton paillason.

Sa franchise presque cruelle me surprend, mais je la mets sur le compte de la douleur. Nous regardons la télévision ensemble une bonne heure. Les infos, puis quelques émissions culinaires, mais Wendy somnole la plupart du temps. Toujours aucune trace du Dr Bernstein. Je pars me renseigner auprès d’une infirmière qui me répond, toute joyeuse, qu’il a effectué un autre accouchement et que « celui-ci est passé comme une lettre à la poste ! ». J’ai envie de lui envoyer mon poing dans la figure.

Comme Wendy est toujours endormie, je décide de faire les courses à l’hypermarché du coin et demande à l’infirmière de prévenir Wendy de mon absence si elle se réveille.

Vive les hypermarchés ! Non seulement on trouve dans celui-ci de la soupe à la tomate, mais aussi des gâteaux industriels, des petits pains à la cannelle Pillsbury et la tarte à la crème au chocolat Marie Callender’s.

A l’hôpital, le déjeuner de Wendy arrive avant le Dr Bernstein. Nous passons le temps en nous plaignant de l’agence Gelman, ressassant des faits dont nous avons discuté des milliers de fois. C’est bon de parler de choses familières et relativement inoffensives. Nous n’évoquons pas du tout sa fausse couche, ni Henry. Nos deux âmes blessées ont besoin de récupérer.

Finalement, à 14 heures passées, le Dr Bernstein fait son entrée. Je manque de le reconnaître sans son bonnet de douche. Il est presque chauve et le peu de cheveux qui lui restent sont pratiquement rasés. Il paraît étrangement vulnérable. Les résultats des examens de Wendy lui conviennent, mais il insiste pour qu’elle se repose une fois rentrée chez elle.

– Vous avez perdu beaucoup de sang, madame Jackson, lui dit-il.

Il a temporairement oublié qu'elle n'était pas mariée.

– Mais vous allez vous rétablir. Les infirmières vous ont expliqué ce que vous deviez surveiller ?

Wendy acquiesce, mais il réitère tout de même les consignes – guetter les signes d'un problème éventuel, revenir bientôt pour un examen de routine, attendre plusieurs semaines avant de reprendre une activité sexuelle. Pas de problème de ce côté.

Dès qu'il est parti, j'aide Wendy à passer une robe genre Laura Ashley, le seul truc ample et confortable que j'aie trouvé dans son placard. Elle rit à sa vue, mais ne proteste pas lorsque je la lui enfle et en noue les liens dans le dos. Lorsque nous gagnons la voiture, j'attache même le ballon qui proclame « Je rentre à la maison ! » à son fauteuil roulant.

Chez elle, je l'aide à se coucher et prépare à dîner. Rien d'extraordinaire. Un pain de viande, des pommes de terre et des haricots verts. De la nourriture qui fait chaud au cœur. En dessert, je sers les brownies. Elle mange peu, parle peu et, lorsque plus tard je jette un œil dans sa chambre, je distingue une pile de mouchoirs dans la poubelle près de son lit. Pauvre Wendy.

Je passe le samedi soir à regarder la télévision, seule dans le salon, et à m'interroger sur ce que fait Henry. Comme je dois récupérer mes affaires, j'ai le cœur qui bat à l'idée du coup de fil que je vais devoir lui passer à ce sujet. Cela ajouté au manque de sommeil de la nuit précédente fait que je m'écroule avant 22 heures. Je tombe endormie toute habillée et me réveille à 2 heures du matin. Je ne me rappelle plus où je me trouve. Je panique, essayant de comprendre pourquoi Henry est absent et pourquoi il m'a abandonnée sur ce divan bosselé.

Petit à petit, tout me revient. Il ne m'a abandonnée nulle part. Je l'ai abandonné. Je l'ai pris de vitesse. Mon cœur cesse de s'affoler, ma respiration s'apaise. La crainte recule, remplacée par cette souffrance sourde de l'après-rupture. Combien de temps va-t-elle s'éterniser ? Je me lève pour aller voir Wendy, qui dort à poings fermés, puis retourne dormir moi aussi. Inutile de me changer. D'ailleurs, je n'ai rien d'autre à me mettre.

Dimanche, j'emprunte quelques vêtements à Wendy et prépare un dîner dominical faste avec rôti de porc, purée de pommes de terre et maïs. Le repas est suivi d'une tarte. Wendy se lève pour débarrasser.

– Assieds-toi, lui dis-je. Le docteur t'a dit de te reposer.

– Je me sens mieux. Et puis tu ne peux pas jouer les infirmières éternellement.

Elle pose les plats dans l'évier et je termine la vaisselle tandis qu'elle s'installe à la petite table.

– Si le médecin m'y autorise, je partirai en France en septembre, dit-elle en me regardant fixement. J'aimerais vraiment que tu m'accompagnes, Ame. C'est un service que tu me rendrais.

Je hausse les épaules.

– Je n'ai pas encore dit non. J'ai juste besoin de...

J'ai besoin de parler à Henry.

– ... de vérifier un truc ou deux.

– Si tu t'offres un break maintenant, tu pourras chercher un job en rentrant. Je t'aiderai,

j'envverrai des courriers. D'ailleurs, je n'aurai pas d'autre occupation.

– Tu vas reprendre ton job. Et à mon avis devoir affronter quelques critiques.

– Je ne reprendrai peut-être pas le boulot tout de suite.

Je sens qu'elle ne me dit pas tout.

– Tu envisages de donner ta démission ? dis-je en plaçant une casserole dans l'égouttoir.

– C'est une possibilité que j'étudie, réplique-t-elle, sur la défensive.

– Que ferais-tu ?

– Je retournerais chez mes parents. C'est ce que je comptais faire de toute façon. Après le bébé.

Sa voix tremble.

– Mais ils te rendent folle.

Et sans un bébé pour jouer les tampons, elle sera folle à lier en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « Maman chérie ».

Elle hausse les épaules avec irritation.

– Ils ne sont pas si horribles.

Elle se lève et s'étire en bâillant.

– Si tu veux avoir un bon prix pour l'avion, tu devrais te décider dans une semaine ou deux. J'espère vraiment que tu viendras. Cela représenterait beaucoup pour moi.

Elle gagne sa chambre d'un pas lourd et ferme la porte. A mon avis, c'est l'heure de sa crise de larmes. C'est un peu comme prendre un cachet ou une dose de médicament. Ces accès de larmes sont aussi nécessaires à son rétablissement.

J'achève la vaisselle, à la fois coupable (de ne pas agir en amie dévouée et sauter sur l'opportunité de partir avec elle), anxieuse (de me voir offrir un job juste au moment de partir) et triste (Henry). Tout cela en même temps. Mais je suis surtout triste.

Henry. Est-ce que je souhaite qu'il m'appelle ? Et comment ! Je meurs d'envie qu'il appelle. J'en rêve. J'entends sa voix dire : « *Conchita*, je suis désolé. Il y a deux ans, tu as été éprouvée par un deuil terrible et, à propos de l'accident, les seuls sentiments dont j'aurais dû me soucier étaient les tiens. Reviens, je t'en prie. »

Je serais même heureuse qu'il appelle pour dire « Hé ! Quoi de neuf ? »

D'ailleurs, dimanche soir, le seul sujet qui occupe mes pensées, c'est Henry. J'ai envie qu'il m'appelle, afin de ne pas l'appeler en premier. Or j'ai vraiment besoin de le contacter. Je veux lui demander de s'occuper de Trixie, au moins jusqu'à ce que je trouve un autre domicile, car Wendy est allergique aux chats. Comme j'attends son coup de fil, j'invente des petits jeux pour empêcher l'attente de tourner à l'obsession. J'espérais qu'il appellerait – il doit se demander quand je vais récupérer mes affaires. Mais en rattachant le torchon à son crochet, une pensée atroce me traverse l'esprit. Et s'il se contentait de jeter mes affaires sur le trottoir devant son appart ?

Nan. Je ne l'imagine pas faire ça. Un article du règlement doit l'interdire.

Décue que le téléphone ne sonne pas, je décide de l'appeler lundi. Il sera au bureau et ne pourra pas me parler très longtemps. Environnement professionnel pour un appel purement pratique, n'est-

ce pas ? Il lui sera impossible d'interpréter mon appel comme celui d'une femme désespérée.

Mais lundi, j'ai peine à me retenir de presser Wendy de finir son petit déjeuner afin qu'elle saute dans la douche et que je puisse téléphoner en privé.

A 8 h 55, j'ai ma chance. Le bruit ininterrompu de la douche filtre de la salle de bains. Je m'empare du sans-fil, compose le numéro de Squires et demande d'une voix de conspiratrice à parler à Henry. On me passe sa secrétaire, puis je me heurte à un mur.

– Il est absent ce matin. Je peux prendre un message ? L'espace d'un bref et exaltant laps de temps, j'imagine un Henry tellement bouleversé par notre rupture qu'il a échoué à se traîner au bureau. J'ai honte d'avouer que ce scénario me rend très, très heureuse.

– Pas de message, dis-je. Je rappellerai plus tard.

Je rappelle immédiatement chez lui. Il répond tout de suite, en grognant, presque en colère.

– C'est Amy, dis-je sans détour. Je viens d'appeler au bureau, on m'a dit que tu étais chez toi.

– Oui. J'attends l'arrivée de ce fichu plombier. Une conduite s'est rompue dans la salle de bains.

Une conduite s'est rompue dans la salle de bains ? C'est arrivé quand ? Dès que Tess a posé un pied dans l'appart, peut-être ?

– Je dois passer chercher mes affaires.

– D'accord.

« D'accord », c'est tout ? Je rame encore un peu.

– Et aussi... je me demandais si tu accepterais de garder Trixie un moment. Elle semble t'aimer plus que moi.

Mes paroles sonnent bizarrement. Comme si j'avais dit que Trixie aimait plus Henry que moi je n'aimais Henry. Peut-être est-ce ce que j'essaie de dire.

– ... Wendy est allergique aux chats.

– D'accord.

Il n'ajoute rien. Comme j'entends sonner à sa porte, je glisse que je passerai certainement aujourd'hui ou demain, crie « Salut ! » dans le récepteur et me dépêche de raccrocher avant lui.

Conversation hautement insatisfaisante. A chaque mot, j'avais envie de l'entendre me demander de rester. Des mots simples. Pas de déclaration d'amour ou d'engagement éternel. Juste l'entendre me demander de rester.

Je comprends alors pourquoi je n'ai pas sauté tout de suite sur l'invitation de Wendy à l'accompagner en France. J'espérais secrètement que Henry me demanderait de rester, et s'il me l'avait demandé, je serais restée.

Bon sang, j'ai vraiment envie de cette piscine. Je regrette que la résidence de Wendy n'en possède pas. J'ai envie de plonger dans l'eau froide, une eau qui me revigore et s'immisce en moi, m'enveloppe de ses ondes transparentes à travers lesquelles je peux voir et qui me protègent de toute douleur.

Je ne parviens pas à me rendre chez Henry avant le mercredi suivant. Wendy n'est pas censée

conduire et lundi, elle me demande de faire quelques courses pour elle. Mardi, elle semble si déprimée que, désespérant de lui remonter le moral, je l'emmène chez le coiffeur.

Depuis quatre jours, j'emprunte des vêtements de Wendy. Afin de ne pas trop piocher dans sa garde-robe, je les lave à la sauvette le soir. Cela devient ennuyeux. J'ai besoin de mes vêtements.

Lorsque je me rends chez Henry le mercredi, c'est plus fort que moi, je voudrais que les tuyaux aient à nouveau lâché et que Henry soit là. Peut-être pourrais-je en casser un moi-même et appeler Henry au bureau pour le prévenir ? Nan. Il se contenterait probablement de me demander d'attendre le plombier.

Je me répète que j'ai envie de le voir uniquement parce que je ne suis pas encore « passée à autre chose ». Expression chère au Dr Waylon Freud. Il parlait toujours de l'importance pour moi de « passer à autre chose » maintenant que Rick avait disparu. Sauf que lorsqu'il a prononcé ces mots pour la première fois, avec son accent du Sud et ses drôles d'inflexions, j'ai cru qu'il me disait de « passer autre chose » et, durant un quart d'heure entier, j'étais restée le visage en feu, furieuse et humiliée que ce thérapeute spécialisé dans le deuil insulte ma garde-robe. Même après avoir compris mon erreur, mon embarras avait persisté et mes mains étaient obstinément restées collées sur une tache de graisse pâlie se distinguant à peine sur mon pantalon gris.

Mais quand je pense à « passer à autre chose » avec Henry, je focalise sur un seul scénario. Un scénario dans lequel il s'agenouille à mes pieds. Mon regard se perd dans un ciel aussi bleu et rose que celui d'*Autant en emporte le vent*. Henry pose sa tête sur ma jupe de calicot, répète combien il souffre de mon départ, qu'il m'aime vraiment, se demande pourquoi il ne me l'a pas avoué plus tôt, et me supplie de rester, « Oh reste, je t'en prie, oh je t'en prie, oh je t'en prie ».

A moins que ce ne soit Rick que j'imagine à genoux.

Henry n'est pas chez lui et une odeur de bacon flotte dans l'atmosphère. Dans la cuisine, la poêle est posée dans l'égouttoir, avec la tasse du petit déjeuner. Tout est propre et net. Probablement plus encore que lorsque je jouais les petites femmes au foyer.

Après avoir rassemblé mes affaires, je parcours l'endroit d'un rapide coup d'œil, histoire de m'assurer que je n'oublie rien. Je fouille dans les affaires de Henry. Mais je ne trouve rien. Pas de glace au café dans le freezer. Pas de shampooing aux plantes dans la douche. Pas même un cheveu de nuance différente. Ou un pétale tombé d'un bouquet.

Je passe un bon moment à caresser Trixie et lui tenir un discours à cœur ouvert, pour lui expliquer de ne pas trop s'attacher à Henry. Mais elle m'accorde à peine un regard et se dirige vers son écuelle dans la cuisine avec un ronronnement assuré. Aucune raison de m'attarder. Je traîne ma valise jusqu'à la porte d'entrée où je suis accueillie par un employé du service postal UPS muni d'une épaisse enveloppe à mon nom.

Tout excitée, je la déchire dans l'entrée – mais zut, il s'agit d'une lettre de refus émanant du programme d'aide aux enfants en difficulté ! Je n'ai pas le poste. Heureusement que je n'ai pas fêté ça vendredi dernier, hein ? Bon sang, comme je me sens idiote maintenant.

Ils me renvoient tous les échantillons de mon travail. Sympa de leur part, mais pas assez pour atténuer le coup. « Nous avons été très impressionnés par vos capacités et qualités, mais avons embauché une personne dont les qualifications sont plus adaptées à nos besoins », dit la lettre. Qui sait ce qui s'est passé ? Encore une candidature interne ? Ou un candidat surgi du néant après mon

entretien ?

Conseil à tous les employeurs : ne pas confier les lettres de refus à UPS. L'employé de UPS, c'est l'homme qui apporte les cadeaux de Noël, votre commande sur catalogue, le cadeau spécial envoyé par grand-tante Susie. Il est cruel de vous faire espérer un truc sympa livré par l'homme en uniforme brun, pour que celui-ci finisse par déposer sur vos genoux un petit tas de cendres.

Bafouée, en colère et toujours triste, je retourne chez Wendy. Ce jour est à marquer d'une pierre noire. En un seul après-midi, j'ai déménagé de chez mon petit ami et me suis vu refuser un job presque acquis. Et Tess n'est même pas dans le coin.

A mon retour, je trouve Wendy dans le salon, plongée dans un magazine. Elle a meilleure allure – ses joues ont retrouvé des couleurs et sa nouvelle coupe encadre joliment son visage, faisant ressortir ses yeux.

– Henry a appelé, dit-elle après que j'ai traîné ma valise dans l'appartement.

Mon cœur accélère.

– Il a laissé un message. Ta sœur t'a appelée chez lui. Il s'est contenté de dire qu'il te transmettrait le message.

Bang. C'est le bruit de mon cœur heurtant le sol.

– Merci, dis-je.

Je ne lui demande pas à quoi ressemblait sa voix, ni s'il a ajouté quelque chose. J'imagine que s'il avait été en sanglots ou avait lâché qu'il ne pouvait vivre sans moi, Wendy m'en aurait fait part.

Comme je ne bondis pas sur le téléphone, elle pose son magazine.

– J'allais faire une sieste, dit-elle avec un sourire en rejoignant sa chambre.

Bon sang, que son appartement est petit. Je dois très vite trouver une solution. Je ne peux pas rester ici. Peut-être devrais-je retourner chez Gina.

Soudain très lasse, j'appelle Gina. Elle répond à la troisième sonnerie. Dès qu'elle reconnaît ma voix, elle ne me demande pas comment je vais, ni pourquoi elle n'a pu me joindre chez Henry. Elle m'annonce illico la nouvelle. Et quelle nouvelle.

– Je suis enceinte !

Je regarde par-dessus mon épaule pour m'assurer que Wendy n'a pas pu entendre. La nouvelle n'égaierait pas forcément sa journée.

– Ouah ! C'est génial, dis-je dans un murmure. Quand l'as-tu appris ?

– Ce matin. Je reviens juste de chez le médecin. J'ai failli le dire à Henry lorsque j'ai appelé chez lui. Mais je voulais te l'apprendre à toi d'abord. Enfin, après Fred.

Sa joie frôle l'hystérie.

– Comment a réagi Fred, dis-je d'une voix hésitante.

– Comment ? Il est *fou de joie* ! Pourquoi murmures-tu ? Tu es au bureau de Henry ou quoi ?

Non, simplement chez une femme qui se remet d'une fausse couche. Je ne veux pas parler à ladite femme de la grossesse de Gina. Ni de la fausse couche de ladite femme. Mauvais karma. A

la place, je raconte ma rupture à Gina.

– Oh, zut. C'est trop moche, dit-elle.

J'ai l'impression que cette mauvaise nouvelle l'impatiente et qu'elle est pressée de retourner à sa bonne nouvelle.

– Tu rencontreras quelqu'un d'autre. Après tout, tu recommences à peine à sortir avec des hommes, Ame. Cela aurait été une chance incroyable que tu tombes sur le bon dès la première fois.

Il y a quelques mois seulement, elle m'assurait de ma chance incroyable d'avoir rencontré Henry si vite.

– Oh, et moi qui ne l'ai jamais invité à dîner, dit-elle comme s'il s'agissait là d'un détail important, plus important que mon cœur en mille morceaux.

Je lui dis que, puisque je n'ai plus de jobs potentiels en souffrance, je pars en France avec Wendy. Que je n'ai même pas encore avertie. Hé zut, je ne me l'étais même pas encore dit à moi-même.

Note à mon subconscient : communiquer les décisions importantes à mon cerveau avant d'en avertir les autres.

– Ouah ! Tu vas en France ? Quand as-tu pris cette décision?

J'explique que Wendy prépare ces « vacances » depuis un moment et qu'elle a envie de compagnie.

– Elle aussi a rompu avec son petit copain.

– Oh, c'est moche. Mais j'avoue que je ne tiens pas en haute estime une femme qui sort avec un homme marié.

Je me demande si avoir subi une fausse couche va faire remonter Wendy dans l'estime de Gina.

– Comment vas-tu financer ce voyage ? demande Gina.

– Je dois juste payer le billet d'avion et les dépenses courantes. Les parents de Wendy lui ont trouvé une location. Et je possède quelques économies.

– Tu ne devrais pas les conserver? Tu sais, en cas de coup dur.

En cas de coup dur ? Je suis inondée de coups durs et la pluie ne semble pas s'arrêter. Mes économies en cas de coup dur ne me seront d'aucune utilité au milieu de ce champ de ruines. Autant les dépenser et m'amuser un peu.

– Wendy ne veut pas partir seule. Je serai un peu comme sa dame de compagnie.

Gina m'assaille encore de plusieurs questions concernant le voyage, puis recommence à radoter au sujet du bébé, répétant à peu près ce que disait Wendy lorsqu'elle s'extasiait à l'idée de devenir mère, lorsqu'elle avait entendu le cœur du bébé pour la première fois, à quoi il faut s'attendre durant la grossesse, si elle doit ou non tenter d'accoucher sans péridurale. Sauf que chez Gina, aucun nuage sombre ne rôde à l'horizon – pas de père adultère et absent. Le ciel est d'un bleu limpide. Bon sang, ça fait du bien.

Quand je repose le téléphone, Wendy regagne le salon. Malgré mes efforts pour ne pas parler trop fort, elle a entendu une partie de la conversation – la mention de mon voyage en France. Un

sourire jusqu'aux oreilles, elle s'empare d'un magazine, comme si c'était ce qu'elle était venue chercher.

– Ce sera comme au lycée, dit-elle, même si nous ne sommes pas allées au lycée ensemble. Ce sera trop marrant ! Attends de voir où nous allons habiter. Près de la plage, une maison avec une petite terrasse, et même une piscine !

Elle a bien dit une piscine ? Pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ? C'est kismet. Plus de tergiversations sans queue ni tête. Le destin m'appelle. Qui suis-je pour le remettre en question ?



## Cyprès : deuil, mort, désespoir.

*La Méditerranée était censée être la destination de ma lune de miel avec Rick. Sable blanc, eaux bleues, longs cyprès ondulant dans la brise du soir. En réponse à mes fleurs et à ma lettre de condoléances au texte incohérent, les parents de Rick m'ont fait parvenir la carte classique de remerciement. J'ignore quelles fleurs j'ai envoyées – Gina les avait commandées pour moi. Leur réponse tenait davantage de la formule type que du débordement de gratitude. « Merci de vos pensées en ces temps difficiles » disaient les mots gravés en relief, signés « Emily Squires ». Pas une parole de réconfort ou de soutien à mon intention. Sally s'était-elle rendue aux funérailles, avait-elle envoyé des fleurs, s'était-elle déplacée à leur domicile ? Que lui avaient-ils écrit à elle ? Lorsque j'ai été en état de me reprendre en main, ma facture de téléphone m'a porté un nouveau coup. L'encre, noire et stérile, retraçait sur le papier bleu l'histoire de mon cœur brisé. Un appel par mois, minimum, pour un numéro en Caroline du Nord. Depuis le retour de Rick du congrès près de Duke. C'était lui qui gérait les factures de téléphone. Gaz et électricité m'incombaient et nous partagions le loyer. J'avais compris que Sally avait peut-être bien davantage fait partie de la vie des Squires que moi. Rick était sorti avec Sally pendant trois ans. Elle appartenait à leur « milieu », au contraire de moi, avec qui il n'est sorti qu'un peu plus d'un an. L'accident n'avait pas seulement détruit mon avenir avec Rick, mais aussi notre passé commun.*

Les deux semaines suivantes, Wendy reprend des forces. Elle retrouve sa vivacité et discute au téléphone avec l'agence de voyage, et sa mère, planifiant le moindre aspect de ce séjour de six semaines. Dès que le médecin lui donne le feu vert, elle part en virée shopping, renouvelle sa garde-robe de voyage de fond en comble, et me fait cadeau des vêtements dont elle ne veut plus.

Moi qui ai commencé l'été avec un placard pratiquement vide, je croule maintenant sous les vêtements. Ceux que ma sœur m'a offerts après mon déménagement, ceux que je me suis achetés avant de débiter ce maudit job à Notre-Dame-d'Airwick, et maintenant les rebuts griffés de Wendy. Bientôt les vêtements règneront dans l'appartement et il n'y aura plus de place pour nous.

Autre raison pour laquelle notre prochain départ se révèle une bonne chose : Wendy et moi faisons de notre mieux pour ne pas nous gêner l'une l'autre, mais l'appartement est fichtrement trop petit. Lors d'une soirée particulièrement difficile, je meurs d'envie soit d'appeler Henry, soit de broyer du noir en pensant à lui, mais je n'ai d'autre choix que plaquer un sourire sur mon visage pendant que Wendy pouffe devant des rediffusions de sitcoms. Je suis à deux doigts de retourner chez Gina, même pour les quelques jours qui restent avant notre départ.

Mais je reste, m'accrochant bec et ongles à ma résolution, sans appeler Henry et ni trop réfléchir à mon avenir. Mais bon sang, ça fait mal. Plus que je ne l'avais imaginé. Henry me manque. Je continue d'éprouver la sensation que mon absence est temporaire, que je m'occupe

d'une amie et que je serai bientôt de retour chez lui. Et qu'il m'attend. Dans les périodes sombres, j'ai la certitude qu'il ne m'attend pas.

Un voyage en France constitue un lot de consolation plus que décent, bien plus efficace que l'autre, qui est de me dire que Henry tente de m'appeler mais, peu sûr de lui, raccroche chaque fois avant la sonnerie.

Quelques jours avant le départ, Wendy me fait une surprise.

– Je ne t'ai pas fêté ton anniversaire, dit-elle un soir après dîner en me tendant une enveloppe.

L'embarras me submerge. M'offre-t-elle de l'argent ? Je suis fauchée certes, mais je me sens mortifiée à l'idée d'accepter de l'argent de mon amie... Lorsque j'ouvre l'enveloppe, je découvre à l'intérieur un bail manuscrit de sous-location de son appartement pour une durée de six mois. Dans la case où on est censé porter le montant du loyer, elle a inscrit « zéro ».

– Tu pourras habiter ici à notre retour, dit-elle. Moi je serai dans le Connecticut.

Wendy va réintégrer son ancien univers. Sa mère lui parle déjà d'un jeune docteur très bien sous tous rapports qu'elle aimerait lui présenter.

Je proteste.

– Wen, c'est trop.

– Ne sois pas ridicule. Je ne fais que te rendre une partie de ce que tu as fait pour moi, c'est tout.

Qu'ai-je fait pour elle ? Je ne l'ai même pas sauvée de Sam.

Mais je ressens tout de même un certain soulagement. Enfin. Enfin j'aurai un endroit où poser mes valises en attendant de retomber sur mes pieds. Oui, je sais... N'étais-je pas censée retomber sur mes pieds ces deux dernières années ? Je n'apprends pas vite.

Mon désir pour Henry s'est mué en une douleur sourde mais constante. J'ai du mal à rester en colère après lui. Ce n'est pourtant pas faute d'essayer. Chaque fois que je revis notre altercation dans le parking, je me souviens de ses paroles. Il m'a avoué que j'étais la seule relation sérieuse qu'il ait jamais vécue. Je me rappelle aussi sa façon de me questionner sur mon ex-fiancé, avant qu'il n'apprenne qu'il s'agissait de Rick. Peut-être Wendy a-t-elle raison – avant de s'engager, il voulait être certain que j'étais guérie de Rick. Mais guérie, je l'étais, non ? Que je n'aie jamais avoué à Henry le nom de Rick ne signifie rien, n'est-ce pas ?

Avec Henry, ce n'était qu'une histoire de sexe. De super-sexe. C'est tout. Rien de plus. Je vous en prie, mon Dieu, faites qu'il ne s'agisse que de sexe. Ça je peux gérer.

Ce soir, mon besoin de Henry augmente en intensité. Wendy va se coucher tôt et je reste assise dans la lumière bleue du crépuscule. A l'extérieur, l'atmosphère se charge déjà des bouffées d'air vif promises par l'automne. Difficile de ne pas me souvenir comment, il y a quelques semaines à peine, je rêvais tout éveillée de passer l'automne avec Henry. Oui, j'en rêvais. Je ne me l'étais peut-être pas avoué, mais j'en rêvais. Je nous imaginais partir en balade à la campagne, admirer le camaïeu de couleurs des feuilles, cueillir des pommes dans un verger près de mon ancienne maison. Je nous voyais à Halloween distribuer des bonbons aux enfants du quartier.

Zut, je ne vais jamais pouvoir rester dans cet état encore six semaines, je vais craquer avant. Je

me rends et l'appelle. Après tout, il faut bien que je le prévienne de mon départ, au cas où Trixie ait un problème et qu'il doive me joindre.

Il est presque 22 heures. J'ai l'impression que je le réveille.

– Amy Sheldon à l'appareil, dis-je.

– Salut.

Sa voix s'éclaire.

– Quoi de neuf ?

– Je voulais te prévenir que je pars demain.

Je pars demain ? Je suis déjà partie. De chez lui.

– ... pour la France. Je pars pour la France avec Wendy.

– Wendy n'a pas besoin de repos ?

Ne t'inquiète pas de Wendy ! hurle une voix en moi, mais seulement de moi.

Oh-oh. J'entends de nouveau des voix. Il est temps que je m'en aille.

– Le médecin assure qu'il n'y a pas de problème tant qu'elle se montre raisonnable.

– Avec quel argent t'offres-tu un voyage en France ? Je croyais que tu n'avais pas un sou ?

– J'ai un peu d'argent de côté. Je vais le dépenser.

– Et pour le passeport ?

– J'en ai un qui date de mes fiançailles avec Rick. Nous devons passer notre lune de miel en Grèce.

C'est bizarre. Parler de Rick à Henry me fait du bien. Je n'avais pas réalisé à quel point le fantôme de Rick s'était dressé entre nous.

Je me demande si sa série de questions est sa façon de me dire qu'il ne veut pas que je parte. J'ai soudain envie de l'entendre prononcer ces mots. Je presse le combiné de toutes mes forces contre mon oreille, comme si j'allais ainsi avoir accès à des messages subliminaux : « Ne pars pas. Tu vas me manquer. » Mais les parasites sur la ligne ne me livrent aucun message secret et le moment de raccrocher est venu. Je me rappelle alors la raison de mon appel, ou du moins la raison que je me suis inventée pour m'autoriser à le contacter.

– Euh, pour Trixie... mieux vaut que je te laisse mon numéro en France. Au cas où elle aurait un problème.

Il me demande de patienter le temps de chercher un papier et un crayon. Lorsqu'il revient, je débite le numéro du cottage loué par Wendy.

– Nous y séjournerons les quatre dernières semaines. Les deux premières nous voyagerons.

– Le programme semble sympa.

– Oui, je crois que ce le sera. Je ne suis allée qu'une fois en Europe. Un voyage avec l'école. Au lycée, en terminale. Nous avons visité Londres.

Je me lance dans un récit minutieux de mon voyage de lycéenne. Je ne lui épargne aucun détail, y compris la nausée de Heather Pakoskyzc dans l'avion. Je suis pitoyable. Je désirerais tant

retrouver cette sensation de bien-être. Henry et moi.

Un ange passe.

– J’ai eu des nouvelles de Gina, dis-je, le souffle court. Elle est enceinte.

– Vraiment ? C’est super. Transmets-lui mes félicitations.

– Oui, c’est super.

Nous comprenons tous deux ce que je veux dire. Gina peut se réjouir, alors que Wendy ne le pouvait pas.

– Il paraît que Fred est fou de joie lui aussi.

– C’est génial.

Nous avons épuisé les sujets de conversation qui ne risquent pas de nous blesser et je me prépare à contrecœur à raccrocher.

– Ce voyage représente une formidable opportunité, reprend Henry avant que je ne raccroche. Je ne suis allé en Europe qu’une seule fois, lorsque j’étais étudiant. J’aimerais y retourner.

– Oui, c’est un beau voyage. Et j’ai besoin de souffler.

Il ne dit plus rien. J’ai vraiment l’impression qu’il a envie de me demander de rester, mais qu’il ne peut plus, maintenant qu’il a souligné la belle opportunité que représente ce voyage. Il ferait figure d’égoïste, n’est-ce pas ? En se taisant, il fait preuve d’altruisme. Nous voilà donc coincés dans les sables mouvants d’un cruel dilemme.

– Merci, Henry, finis-je par dire. De m’avoir hébergée.

– Tout le plaisir était pour moi, *conchita*.

Henry n’envoie pas de fleurs avant notre départ, mais Sam, lui, en envoie. Elles arrivent le matin de notre départ pour l’aéroport. Un bouquet de minuscules boutons de roses blanches. Je me demande pourquoi il a attendu si longtemps, mais il est vrai que ce devait être tout en bas de sa liste, juste après « séduire jeune étudiante » ou « trahir ma femme. » La carte dit : « Désolé d’avoir appris ton séjour à l’hôpital. Sam. » Il aurait tout aussi bien pu dire : « Alléluia ! Dieu merci il n’y a plus de bébé ! »

Les boutons de roses blanches signifient « Cœur étranger à l’amour ».

Wendy ne me demande pas leur signification. Elle est sur le point de les jeter, mais je suggère d’en faire profiter sa voisine, une dame âgée qui sort peu de chez elle. Nous les laissons sur son paillason accompagné d’un petit mot chaleureux.

Wendy est encore fatiguée mais heureuse de partir. Comme moi, elle abandonne derrière elle de lourds « bagages » qu’elle secoue au vent comme un balai à poussière. Depuis ma confession à Henry concernant Rick, je me sens libre de le dire aux autres. Dans les jours précédant mon départ, j’ai appris l’humiliation que m’a fait subir Rick à Gina. Gina a d’abord réagi par un silence, avant de déclarer :

– Je n’avais pas voulu te le dire, chérie, mais Rick ne m’a jamais paru tout à fait sincère.

Bonne vieille Gina. Je sais que je peux compter sur elle pour m’épargner la difficulté de le

répéter à papa et maman.

Mais le chagrin de Wendy est trop frais pour que j'y ajoute le mien. Je lui dirai plus tard.

Au diable mon passé. L'avenir m'attend, droit devant.

## Hysope : nettoyage.

*J'ai commencé à rêver d'une piscine presque dès l'instant où je suis sortie des brumes de l'anesthésie, après l'accident. Etre coincée sur un lit d'hôpital, les bras bardés de tubes, la tête cernée de machines, rien de tel pour vous donner envie de plonger dans l'eau fraîche, là où les sons vous parviennent étouffés et les images, floues, mais sous le poids de laquelle vous vous sentez étrangement vivante. Pendant ma convalescence chez ma sœur, assise dans son salon, couverte de sueur, je fixais son petit carré de jardin, parfait pour une piscine. Si je plonge, me demandais-je, mes plâtres vont-ils se dissoudre, libérant mes membres, provoquant la même sensation que celle ressentie par Franklin Roosevelt plongeant dans je ne sais quelle source d'eau chaude ?*

*J'ai séjourné deux semaines à l'hôpital, puis ensuite dans un centre de rééducation, avant d'atterrir chez Gina pour terminer ma convalescence. Papa et maman voulaient me ramener chez eux, mais réintégrer le domicile parental s'apparentait pour moi à une ignominieuse défaite, impossible à affronter. Lors de ma première semaine de rééducation, Gina m'a emmenée sur la tombe de Rick. Je suis restée cramponnée à mes béquilles, clignant des yeux au soleil tandis qu'elle arrangeait des jonquilles sur la pierre tombale. Les jonquilles signifient « Je désire un retour d'affection », mais je l'ignorais à ce moment. Chez elle, Gina m'a dorlotée, pouponnée, nourrie et faisait même ma toilette. Tant que je n'étais pas débarrassée de mes plâtres, les bains m'étaient interdits, et cette restriction à elle seule m'avait fait désirer une piscine rien qu'à moi, plus que tout. Un endroit protégé et frais où je pourrais nager et nager encore, me sentir en sécurité, où mes larmes se mêleraient au chatoiement de l'eau bleue sans que personne ne comprenne que j'étais en train de pleurer.*

Dans l'avion qui nous emmène en France, je suis obligée d'avaler un somnifère. Un de ceux de Wendy, prescrits par son médecin au cas où elle éprouverait des difficultés à se reposer.

Je craignais une migraine. Erreur. Je souffre d'une crise de claustrophobie. Les murs se referment sur moi. Les autres passagers m'étouffent. Je ne peux plus respirer. Wendy me donne un de ses cachets.

Je tombe endormie en dix minutes, rate le repas et dors toute la durée du vol, ce qui me va tout à fait. Mais lorsque nous atterrissons, le manque de nourriture déclenche une migraine. Malheureusement, je dois renoncer à prendre une de mes pilules magiques. J'ai peur que, ajoutée au sédatif, elle ne me tue ou ne provoque une réaction pire encore – comme la pousse de poils sur ma poitrine.

Peut-être à cause du sédatif, j'ai fait durant le vol un rêve étrange, si vivace que j'ai l'impression qu'il s'est réellement produit, et je me réveille totalement déboussolée.

J'ai rêvé que j'avais réintégré mon ancienne chambre chez mes parents, et attendais l'arrivée

d'un garçon qui m'avait invitée à sortir. Il fait sombre. Postée à la fenêtre, je contemple la colline, guettant les phares de sa voiture. Notre rue est peu fréquentée et chaque voiture qui descend la colline me remplit d'excitation et d'espoir. Je sais que je vais m'amuser, puis je rentrerai me coucher dans mon lit aux volants pourpres, à la maison, là où on m'aime et on prend soin de moi, et durant cette attente à la fenêtre j'éprouve un sentiment de joie.

A mon réveil, je ne désire rien d'autre que retourner dans cette chambre.

Je vous ai prévenu qu'il s'agissait d'un rêve étrange. D'habitude, l'idée d'habiter chez mes parents me donne des frissons.

A ma grande surprise, en France, nous sommes accueillies par une atmosphère chaude. Nous sommes si loin de Baltimore et son humidité que je m'attendais à un air doux et tiède.

Nos chambres sont réservées dans un grand hôtel parisien. Dans le taxi qui nous emmène à travers la ville, mes problèmes avec Henry et Rick s'obstinent à défiler devant mes yeux. C'est parce que dans un taxi parisien, vous frôlez perpétuellement la mort. Je crois que les chauffeurs visent les piétons.

Note perso : ne pas marcher dans Paris.

Mais même ma migraine ne peut atténuer la splendeur de cette ville. Dès que nous prenons possession de nos chambres rouge et or, je prends le risque de développer une pilosité excessive et avale une pilule magique.

Ma migraine diminue et nous partons reconnaître les lieux, errant sans but dans les rues, nous pinçant pour vérifier que nous ne rêvons pas. Wendy avait raison. C'est comme un voyage de fin d'études au lycée. Rien que du plaisir, aucune culpabilité. J'y prendrais goût sans problème.

La première semaine, nous visitons les hauts lieux célèbres de Paris et ses environs – Notre-Dame, la tour Eiffel, Montmartre, le tombeau de Napoléon, le Louvre, et plusieurs musées d'art moderne. Nous partons en excursion à Versailles et Fontainebleau et je rêve de Marie-Antoinette et Scaramouche.

J'achète des bijoux de pacotille sur un marché en plein air. Nous ne prenons plus que deux repas par jour tant nous nous gavons, lors de nos petits déjeuners tardifs, de croissants bien gras ou de pâtisseries. Le soir, nous sirotons du Cointreau et dégustons des plats, eux aussi très riches, dans de petits bistrotts.

A la fin de la deuxième semaine, j'éprouve la nostalgie des saveurs américaines et nous prenons le chemin des Champs-Élysées pour un arrêt au McDonald local. Les Parisiens célèbrent peut-être l'arche héroïque au bout de cette superbe avenue, mais ce sont les arches jaune d'or du McDo qui chez moi font vibrer la corde sensible.

Puis nous refaisons nos bagages et partons pour notre « cottage » sur la Côte d'Azur, traversant en train des régions intéressantes à contempler.

Au fil du voyage, Wendy se transforme en un archétype d'une fille de son milieu – riche, gâtée et soumise aux diktats de la mode. Elle recommence à lire *Vogue* – enfin à faire semblant puisqu'il s'agit du *Vogue* français. Elle se contente d'admirer les photos et de les commenter. Elle s'adresse aux portiers, chauffeurs de taxi et vendeurs d'une voix forte et d'un ton sec. J'ai hâte d'atteindre la Côte d'Azur, où nous séjournons seules, car je commence à redouter qu'elle ne déclenche un

incident diplomatique.

Comme le français de Wendy est pratiquement inexistant, elle expérimente souvent des situations frustrantes qui provoquent des roulements d'yeux chez elle et des ricanements chez ses interlocuteurs. J'interviens dès que je le peux et tente de rafraîchir mon français du lycée. De façon surprenante, une bonne partie me revient. Je connais mon plus grand moment de fierté à Fontainebleau, lorsqu'un couple me demande son chemin et que je le lui indique dans un français impeccable, avant d'entendre l'homme s'écrier « Damn » avec l'accent anglais. Ils m'ont prise pour une autochtone.

Le cottage tient plutôt de la villa miniature et m'évoque instantanément le genre d'endroit où Zelda et F. Scott Fitzgerald vivaient avant leur plongée dans l'alcool et la folie. Surplombant la Méditerranée, le cottage aux murs de stuc et au toit de tuiles possède quantité de chambres, une terrasse abritée de murs et – roulements de tambour je vous prie – une piscine.

Enfin, j'ai atteint La Mecque.

Vraiment ? La piscine n'est pas immense. Il ne s'agit pas d'un modèle olympique, juste d'une piscine de taille modeste que le propriétaire a installée pour mon usage personnel. Exactement la piscine sur laquelle je fantasmais lorsque je rêvais d'en avoir une à disposition. Au calme. Fraîche. Silencieuse. Elle scintille au soleil, attirante comme un bijou emballé à ma seule intention.

Eh bien, vous savez quoi ? Après avoir plusieurs fois plongé dans ses profondeurs, je découvre que je préfère la plage. La piscine est solitaire et immobile. La plage, elle, grouille de personnages intéressants et du bruit des gens qui s'amuse, même si nous sommes en septembre.

C'est drôle, n'est-ce pas ? J'ai passé deux ans à rêver d'une piscine et, quand j'en obtiens enfin une – ou du moins son usage exclusif –, je découvre que ce n'est pas à mon goût.

Les quelques fois où j'y nage, je pense à Rick. Mais ces pensées ne sont plus emplies de souvenirs amoureux auréolés d'un halo doré, elles ne tournent plus au pénible examen des indices de l'abandon de Rick. Il s'agit de flashes, au sujet de petites choses que je n'aimais pas chez lui. Comme le fait qu'il ait été un peu snob. Une fois au moins, j'en suis sûre, il a feint une indigestion pour éviter un dîner avec mes parents. Et lorsque nous faisons la lessive ensemble, il avait l'habitude agaçante de ne plier que ses vêtements et laisser les miens en tas sur le lit. Et lorsqu'il m'avait demandé de l'épouser, ce n'était pas au cours d'un dîner aux chandelles romantique dans un grand restaurant. C'était après un fou rire dû à une plaisanterie stupide. Il m'avait regardée et, avec des yeux encore brillants de rire, avait déclaré : « On devrait se marier. » Et puis vous savez quoi, au lit Rick était un peu bizarre, comme un gosse immature, rapide et avide d'affection.

Et à part les roses jaunes, pas une fois il ne m'a offert de fleurs.

Quelle surprise ! Il n'était pas parfait. Soyons clairs, ce n'était pas non plus un monstre. Seulement il n'était pas comme...

Eh bien, il n'était pas comme Henry. Je sais, je sais... Henry non plus n'est pas parfait. Mais assise au bord de la piscine, je réalise que Henry est super. Henry est, comme l'a décrit Gina, « une affaire ». Je n'imagine pas Gina décrire Henry comme « pas tout à fait sincère ». La sincérité de Henry est à la fois son défaut et sa qualité.



Il refuse d'être traité à la légère, ce que je n'avais pas compris lorsque je vivais avec lui.

Il n'avait pas invité Joanna Wentworth et Tess Wintergarten chez lui pour les séduire. Mais pour me provoquer. Pour me dire : dis-moi que tes ex ne comptent plus pour toi et je ne verrai plus d'autres femmes. Mais, merde, dis-le-moi.

D'accord, peut-être sa technique manquait-elle de – euh – de douceur. Peut-être ai-je le droit d'avoir été irritée par la brutalité de sa démarche. Mais je ne lui ai pas facilité la tâche, n'est-ce pas ? Il gardait son cœur à l'abri, d'accord, mais il m'en avait offert la clé et j'avais refusé d'ouvrir le coffre.

Sa manie d'envoyer des fleurs n'était qu'un simulacre. Il ne couchait pas avec ces filles. Il essayait simplement de décrocher des affaires, exactement comme il me l'avait dit.

Depuis mon arrivée en France, j'ai repassé au moins une douzaine de fois dans ma tête notre dernière scène dans le parking. Je tâche de me souvenir des mots précis, afin de raviver ma colère et ma douleur, et me conforter dans l'idée que j'ai eu raison de le quitter. Mais voilà le problème – les mots exacts se perdent dans un brouillard confus de douleur sourde et d'émotions diverses. Je me demande si ce brouillard ne serait pas causé par le désir de refouler des paroles que je regrette avoir prononcées.

Puis je comprends que ce chaos dans mes souvenirs est dû au désir de refouler les mots que *Henry* n'a pas prononcés. Voyez-vous, depuis que j'ai rencontré Henry, je l'ai entendu dans ma tête me dire « Au revoir, c'est fini » une bonne centaine de fois. Pas étonnant que ces paroles se soient immiscées dans mes souvenirs de notre dispute.

Mais en réalité, il n'a jamais prononcé ces mots. Ni dans le parking. Ni jamais.

Je le comprends pour la première fois alors que je suis étendue sur la plage, occupée à fixer l'eau scintillante et revivre pour la quatorzième fois cette dispute. Lorsque je réalise qu'il n'a jamais prononcé ces mots, je manque me tourner vers le corps bronzé le plus proche afin de m'excuser.

Cette querelle dans le parking fut notre première dispute d'importance. Elle n'était pas obligée de s'achever par une rupture. Une superbe réconciliation aurait pu suivre, dont serait née une compréhension plus profonde.

Mais j'avais voulu anticiper l'avenir. J'étais tellement certaine de l'issue de cette liaison, tellement certaine que la fin en était déjà écrite dans les astres... Allez-y, finissons-en ! avais-je crié aux astres. Amy Sheldon tiendra le coup. Comme elle a tenu le coup auparavant. Elle peut le faire une seconde fois. Perdre un homme. Et survivre.

Henry est ce qu'il est. Il ne vous offre que ce qu'il peut vous donner. Sauf que je n'ai rien pris, n'est-ce pas ? Non, je l'ai laissé partir. Je ne vous avais pas dit que j'avais le don de transformer l'or en verroterie ?

Après que la piscine a perdu son charme, je les abandonne, elle et le jardin qui l'entoure, pour gagner chaque jour la plage où j'observe les familles françaises et les hommes français (dont certains me regardent eux aussi) batifoler dans la chaleur étouffante du soleil de cette fin d'été. Parfois Wendy m'accompagne, mais elle aime emporter son téléphone portable et parle souvent avec sa mère, en passe de devenir sa meilleure amie. Je lis livre après livre. De vieux livres que

j'ai aimés et des romans policiers récents. En un rien de temps, je suis dorée comme un abricot et cultive l'impression d'être redevenue une collégienne à la fin des vacances d'été, où l'on se dit que retourner à l'école n'est pas si mal finalement. Je ne tiens plus en place.

Non que je mène une existence désagréable. En fait, je la recommande chaudement.

Notre programme quotidien consiste à nous réveiller vers 10 heures, déjeuner de pain frais et de café fort dans un bistrot local, enfiler nos maillots et nous asseoir sur la plage. Vers 15 heures, nous rentrons au cottage faire la sieste, puis réfléchissons au dîner. Nous rendre au marché et cuisiner nous occupe environ deux heures, puis nous nous installons à une terrasse pour prendre le frais en dégustant du vin et discutant de l'avenir. Parfois nous assistons à un concert, consacrons l'après-midi à faire des courses ou rédiger des lettres. Je téléphone régulièrement à Gina afin de savoir comment elle se porte. Elle se porte à merveille.

Je me sens maintenant prête à apprendre à Wendy la grossesse de Gina, et Wendy se sent assez bien pour exprimer une joie sincère, et même s'enquérir de la date prévue de l'accouchement et du nom du médecin. Pas le Dr Bernstein, Dieu merci, mais une femme nommée Preston.

Je n'ai toujours pas appris à Gina la fausse couche de Wendy. J'ai calculé qu'à mon retour Gina devrait avoir dépassé le stade dangereux de la grossesse. Je la mettrai alors au courant. En fait, j'ai maintenant hâte de rentrer. Je vais pouvoir passer du temps avec Gina, l'accompagner faire du shopping pour le bébé, puis rentrer chez moi, dans l'appartement de Wendy. Sans craindre de tomber sur Fred tout nu.

J'établis aussi une nouvelle stratégie de recherche d'emploi. Je vais consulter un conseiller professionnel, ou peut-être même une agence de recrutement, et rencontrer tout directeur des relations publiques dont le nom me traverse l'esprit. Si cela ne fonctionne pas, je reprendrai peut-être mes études.

Assise jour après jour sur la plage, avec mes super-lunettes de soleil et mon corps enduit d'huile, je me découvre un nouvel optimisme. Ces deux dernières années, j'ai dû être amputée de la zone du cerveau qui le génère. Maintenant elle se régénère. Peut-être est-ce un effet secondaire des pilules magiques.

Il ne manque que Henry à ce paradis. Me manque-t-il ? Et comment ! Surtout maintenant que j'ai commencé à réaliser qu'il n'était pas si mauvais, ni infidèle, et qu'il était... eh bien, probablement amoureux de moi et me l'aurait avoué si je n'avais pas été aussi certaine qu'il allait me faire du mal. Je ne cesse de me demander s'il est trop tard.

Peu avant la fin de notre séjour, Gina appelle – un dimanche – car elle a invité papa et maman à un barbecue. Je prends la communication dans ma chambre ensoleillée, sur mon lit au couvre-lit bleu foncé, au milieu des meubles en pin et des rideaux vaporeux gonflés par la brise du soir. Gina me passe tout le monde, l'un après l'autre, même Fred, qui semble fou de joie, de la joie primitive qu'éprouve un homme fier d'avoir fécondé une femme. Et j'ignore pourquoi, mais la voix de ma mère, si loin, me donne envie de pleurer.

J'ai à peine raccroché que le téléphone sonne de nouveau. C'est certainement Gina qui a oublié de me dire quelque chose, ou encore la mère de Wendy qui le dimanche appelle parfois sur le fixe.

Mais il s'agit de quelqu'un dont je ne m'attendais pas à avoir des nouvelles. Henry.

Quand il reconnaît ma voix, il se présente de façon formelle.

– Amy, Henry Castle à l'appareil.

Comme si mon carnet d'adresses débordait de Henry.

– Salut, dis-je timidement.

Mon cœur s'emballe, tout excité, car le simple son de sa voix suffit à déclencher ces tonnes de « je voudrais tant » – je voudrais tant l'entendre prononcer des mots qu'il n'a jamais prononcés, je voudrais tant prononcer moi-même des mots qui me font encore peur.

– Trixie va bien ?

– Hein ? Oh oui. J'ai essayé de t'appeler hier.

– Nous sommes allées au casino.

– Ecoute, vendredi on a laissé un message pour toi sur ma boîte vocale. De la part d'un certain Brian Ripton. Il voulait te parler d'un nouveau poste chez eux.

Ripton, Ripton, le vice-président de l'université intéressante avec qui j'ai passé un entretien. Celui à qui j'ai déballé toute ma vie.

– Il a laissé un numéro ? dis-je en cherchant frénétiquement un stylo.

Henry commence à épeler le numéro. Je m'empare d'un bâton de rouge à lèvres et le note sur le miroir.

– Merci.

– Cela semble prometteur.

Il semble ne pas avoir envie de raccrocher.

– Comment vas-tu ? dis-je, assise au bord du lit.

– Très bien.

Impossible de résister.

– De nouvelles clientes ?

Je jure que je l'entends sourire.

– La routine.

Je voudrais lui demander s'il est heureux ou si je lui manque ne serait-ce qu'un tout petit peu, comme lui me manque, s'il pense que nous devrions faire un nouvel essai, ou s'il vaut mieux en rester là et, ah, au fait, invites-tu toujours des femmes chez toi, et lorsque tu disais que tu pensais être en train de tomber amoureux de moi, voulais-tu dire que tu étais amoureux de moi mais que j'étais trop aveugle et trop bête pour m'en rendre compte ?

Au lieu de quoi, je demande :

– Tu envoies des fleurs ces temps-ci ?

Incroyable, mais il répond « Non ».

Nous bavardons encore une vingtaine de minutes. Je lui explique qui est Ripton et il réfléchit un instant.

– J'ai entendu dire que cette université était en pleine expansion. Tu dois avoir impressionné ce

VP, pour qu'il se souvienne de toi.

– Oh, certainement. J'ai dû lui laisser une sacrée impression.

– Si tu le rappelles de France, il sera doublement impressionné.

– Je ne peux que l'espérer.

– Fais-moi savoir si tu as besoin d'une aide quelconque, propose-t-il, je crois que tu as laissé ton CV sur mon ordinateur.

– Oui. Je t'appellerai en cas de besoin. De toute façon, je rentre bientôt.

– Où vas-tu habiter ?

– Chez Wendy. Elle me sous-loue son appart.

– Super. De retour au cœur de la ville, hein ?

– J'aime vivre en ville.

– Moi aussi.

– Bon, je t'appellerai si j'ai besoin de quoi que ce soit, dis-je, attendant un mot de sa part, un signe.

– D'accord.

Lorsque je fais part de son appel à Wendy, je canalise tout mon enthousiasme à épiloguer sur cette possibilité de boulot et lâche à peine un mot de ma conversation avec Henry.

Assise sur la terrasse, Wendy parcourt un magazine, tapotant distraitement de ses doigts la table de fer forgé. Elle est tout de noir vêtue aujourd'hui – short et débardeur noirs, sandales noires, écharpe noire drapée sur son chapeau. Quand j'y pense, elle commence à évoquer une version blonde de Tess. Ça fiche la frousse.

– Tu vas rappeler ce type dès ton retour ! Il se pourrait que tu décroches un job, dit-elle de l'air joyeux qui s'impose.

– Je pensais l'appeler demain.

– Tu plaisantes. D'ici ?

– Nous avons un téléphone.

– Mais tu es en vacances.

Oh-oh, elle *s'est transformée* en Tess Wintergarten – riche, gâtée, déconnectée du quotidien.

– Il faut que je batte le fer tant qu'il est chaud, dis-je, avant de changer de sujet. Que veux-tu pour dîner? Nous avons des restes de poulet.

– On pourrait dîner dehors.

Dîner dehors ne convient pas à mon portefeuille. Je n'ai certes pas à assumer les frais les plus importants de ce voyage, mais la propension de Wendy à toujours choisir l'option la plus coûteuse a miné mon petit bas de laine.

Comme si elle avait lu mes pensées, Wendy ajoute :

– Je t'invite.

– D'accord.

Plus tard dans la soirée, nous nous installons donc dans un café du coin où nous commandons crevettes à l'ail et légumes provençaux. Nous buvons trop et Wendy insiste pour rapporter à la maison un gâteau entier imbibé de Cointreau.

Lorsque nous parvenons en haut de la colline où se situe notre demeure, le gâteau s'est écrasé dans sa boîte, méconnaissable.

Wendy l'emporte dans la cuisine.

– Miam, dit-elle en léchant son doigt couvert de crème. Les Français savent cuisiner. Quand je serai mariée, j'engagerai un cuisinier français.

Le désir de mariage de Wendy vire à l'obsession. Sa mère la tient informée de la disponibilité des célibataires bien sous tout rapport d'Hartford et je parierais que Wendy cache une liste avec des notes dans son tiroir à lingerie.

Nous restons sur la terrasse tard dans la soirée, à manger le gâteau et boire du brandy. Il est près de 22 heures mais une lune brillante éclaire le bleu roi du ciel.

– A l'année qui vient, qu'elle soit meilleure ! dis-je en levant mon verre.

– Tchin tchin. Puisses-tu trouver un nouveau Rick.

J'ignore pourquoi mais je n'ai pas envie de boire à ce toast.

– ... Henry, reprend-elle d'une voix de conspiratrice, n'avait rien de Rick.

J'acquiesce intérieurement. Non, Henry n'a rien de Rick. Dieu merci. Et enfin, j'avoue à Wendy le désir de Rick d'annuler le mariage.

Sans reprendre sa respiration, elle s'exclame :

– Quel enfoiré... Merde, ce sont tous des enfoirés !

Durant une bonne demi-heure, elle imagine à haute voix combien ç'a dû être dur pour moi et m'assaille de questions sur la famille de Rick, demande si quelqu'un d'autre était au courant. Notre discussion se prolonge tard dans la nuit.

Lorsque Wendy part se coucher, j'enfile mon maillot et plonge dans la piscine silencieuse pour un dernier bain solitaire.

Le lendemain j'attends le début d'après-midi pour appeler Brian Ripton, calculant qu'à cette heure il arrivera juste à son bureau. Lorsque je lui apprends que j'appelle de France, il semble impressionné. L'université a décidé d'étendre son service des relations publiques, m'explique-t-il, et de le diviser en un département publications et un département relations publiques. Ils cherchent quelqu'un pour diriger le département publications, mais quelqu'un qui aurait l'expérience des relations publiques – pas un graphiste mais une personne habituée à travailler avec des graphistes. Il s'est souvenu de moi et de mon expérience dans la publicité, de notre entretien qui s'était si bien déroulé, et s'est demandé si je serais intéressée par le poste.

Je fais ce que je peux pour ne pas éclater en cris hystériques. Suis-je intéressée par le poste ? Suis-je...

– Oui, dis-je d'une voix posée. Très intéressée.

– Je vais appeler les ressources humaines. Bien sûr nous devons passer une annonce officielle.

Bien sûr. En cas de candidature interne. Zut, ce poste semble si près. Si près.

Et flûte. Je ne le laisserai pas m'échapper. Pas comme j'ai laissé Henry m'échapper.

– Monsieur Ripton, et si je rentrais demain afin que nous discussions tout cela ?

– Je m'en voudrais d'abrégé vos vacances.

– Elles sont pratiquement terminées de toute façon. Et je suis très, très intéressée par ce poste...

Là-dessus je me lance dans un laïus sur l'université, notre entretien si fructueux, des publications qui pourraient être améliorées et de ma motivation pour réaliser ces modifications sans dépense supplémentaire. Je termine persuadée qu'une autre a pris possession de mon corps, car la femme qui s'exprime ainsi ne me ressemble pas.

Non, ce n'est pas vrai. Elle me ressemble. C'est la femme que j'étais auparavant. Optimiste. Déterminée.

Ripton m'assure qu'il est impatient de s'entretenir avec moi et je comprends que si je parviens à le rencontrer dans les prochaines quarante-huit heures, il se passera de l'intervention des ressources humaines. C'est un VP, il a le droit de décider avec qui il veut travailler. Après tout, si c'était possible pour sœur Mary Altamont, ça l'est certainement pour lui.

Lorsque, après le déjeuner, Wendy entre dans ma chambre, je lui annonce :

– Je rentre.

Et j'entreprends tout de go de faire mes valises.

– Pourquoi ?

– Ce job... j'ai l'impression que ça va marcher.

– Oh.

Elle fait la moue.

– Ça ne peut pas attendre ? Je pensais louer une voiture et aller à Monaco à la fin de la semaine.

– Désolée, Wen. C'est une opportunité exceptionnelle qui s'offre à moi.

J'ouvre mon porte-monnaie et constate avec amertume qu'il me reste moins d'argent que je le croyais. C'est moi qui ai laissé le pourboire la veille au restaurant parce que Wendy n'avait pas de petites coupures. Je ne trouve pas le moment idéal pour lui demander de me rembourser, même si c'est elle qui a tenu à dîner dehors. Heureusement que je pars. Un excès d'amitié peut vous ruiner.

Je ferme ma valise et me tourne vers Wendy.

– J'ai appelé la compagnie, j'ai un vol ce soir. Si je me dépêche je peux arriver à l'aéroport à temps.

Un petit aéroport tout proche fait la liaison avec les aéroports plus importants. De là, je filerai droit à la maison. Ce qui me coûtera jusqu'à la dernière de mes économies. Lorsque j'ai échafaudé ce plan, cinq minutes après avoir raccroché avec Brian Ripton, j'avais imaginé emprunter de l'argent à Wendy.

Mais à la vue de sa grimace, je comprends que Wendy n'est plus la femme chaleureuse et généreuse qui m'a invitée à l'accompagner pour me remercier de mon aide. Wendy s'est

transformée en... la fille de sa mère. Qui entend obtenir ce qu'elle veut quand elle le veut. Et ce qu'elle veut, c'est que je reste. Mieux vaut ne pas lui demander d'argent. Je me débrouillerai. Je dois être à deux doigts de me faire avaler ma carte de crédit.

– Bon, comme tu veux..., dit-elle avant de quitter la pièce.

Je range mon passeport dans mon sac, chausse mes lunettes de soleil et appelle un taxi à qui je donne rendez-vous au pied de la colline. J'ai remarqué que les taxis facturent une somme exorbitante pour grimper jusque chez nous. Puis je retrouve Wendy dans la cuisine et la serre dans mes bras. Sous mon étreinte sa carapace fond et, le temps de nous dire au revoir, je retrouve la Wendy d'avant.

– J'ai passé de super vacances, Ame, renifle-t-elle, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi.

– Haut les cœurs, Wen. Je compte sur une invitation au mariage d'ici à Noël.

– Je vais m'atteler à la tâche.

Tout excitée, je descends la colline pour attendre mon taxi. J'ai calculé un budget tellement serré que, lorsque j'embarque dans l'avion qui va me ramener chez moi, il me reste exactement deux dollars et vingt-trois cents dans mon porte-monnaie. Insuffisant pour dîner à l'aéroport, donc j'embarque avec un mal de tête épouvantable et aucune pilule. Je les ai terminées une semaine plus tôt.

Je m'installe dans mon siège et écoute les deux étudiantes à mes côtés qui gloussent et papotent durant des heures à propos des deux formidables semaines qu'elles viennent de passer à Paris. Elles s'étonnent de ce que le rosbif servi dans l'avion ait le goût de chocolat. Je n'ai pas le cœur, ni l'estomac, de leur apprendre que le rosbif est arrosé de Grand Marnier, une liqueur qu'on trouve aussi dans certains chocolats français.

L'odeur du rosbif manque avoir raison de moi et je fonce deux fois aux toilettes, mais pour rien. Je tente de me distraire en laissant mon esprit vagabonder au hasard : des images de piscine, de fraîcheur, de douceur m'enveloppent, une sensation d'apesanteur. C'est là que je réalise soudain que je ne sais pas du tout comment je vais aller de l'aéroport à chez moi. Je n'ai plus assez d'argent pour un taxi, une limousine ou quoi que ce soit. Impossible d'y réfléchir. Je ne peux penser qu'à mon mal de tête.

Des heures plus tard – à moins qu'il ne s'agisse de décennies –, l'avion entame sa descente vers l'aéroport Baltimore Washington International à travers une épaisse couche de nuages. La carlingue remue et secoue. J'alterne les prières pour rester en vie avec des prières pour ne pas vomir sur mes voisines si joliment vêtues.

En descendant l'étroite allée menant à l'aérogare, je cherche un téléphone. Je ne sais pas l'heure qu'il est, seulement que dehors il fait jour. Je vis encore à l'heure européenne.

Pas de réponse chez Gina. Et puis zut, j'appelle Henry. Je compose le numéro du bureau puis, après le message électronique, celui de son poste. Pas de réceptionniste, pas de secrétaire, c'est lui qui décroche – il est là !

– Tu m'as dit de t'appeler si j'avais besoin de quoi que ce soit.

Il reconnaît immédiatement ma voix.

– C'est vrai.

– Eh bien, j’aurais besoin qu’on vienne me chercher à l’aéroport.

– Quand ?

– Tout de suite.

Il rit.

– Je serais ravi de venir te chercher.

Il m’indique où le retrouver et me promet d’être là dans une demi-heure environ.

Lorsque je raccroche, il me reste juste assez pour un Coca. Je m’enfonce dans une moelleuse banquette noire de la salle d’attente où Henry m’a donné rendez-vous, et avale la moitié du Coca. Je découvre au fond de mon sac un flacon d’ibuprofène. Trois cachets seulement, il faudra faire avec. J’irai racheter mes pilules magiques dès demain matin.

Peut-être suis-je déshydratée parce que le Coca me revigore. A moins que ce ne soit l’ibuprofène. Ou le fait d’être de retour à la maison. A moins que, à moins que...

A moins que ce ne soit la vue de Henry, dix minutes plus tard, remontant l’allée à toute vitesse, un large sourire aux lèvres. Et son cœur en bandoulière.

C'est marrant que je ne l’aie jamais remarqué auparavant.

Il porte un énorme bouquet de fleurs. Des tulipes. Des tulipes d’un rouge éclatant. Déclaration d’amour. Et je sais qu’il sait ce qu’elles signifient.

– Bon retour à la maison, *conchita*, dit-il.

Il m’emporte dans un vrai baiser de cinéma.



# REMERCIEMENTS

Je remercie la collection Red Dress Ink, et en particulier mon éditrice, Kathryn Lye, pour ses remarques pénétrantes et ses suggestions perspicaces.

Merci également à mes amies écrivains Jerri Corgiat et Karen Brichoux pour leur soutien et leur disponibilité vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept même en cas de névrose paranoïaque digne d'Amy. Et... à mon ami Bruce Bortz pour sa foi en moi.

Enfin je remercie tous les membres de ma famille pour leurs encouragements, en particulier ma sœur, Mary Ann, pour m'avoir suggéré de me lancer dans la fiction, sachant que j'en avais toujours eu envie, et avoir un jour remarqué qu'une fleuriste prenant les commandes d'un homme qu'elle n'avait jamais rencontré constituerait un point de départ intéressant pour un roman.

# DANS LA MÊME COLLECTION par ordre alphabétique d'auteur

LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros mensonge</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Dans la peau d'une autre</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros changement</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Big Love</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Mon meilleur ennemi</i>
BETSY BURKE	<i>Lucy, un peu... beaucoup... à la folie</i>
BETSY BURKE	<i>Journal d'une apprentie séductrice</i>
LAURA CALDWELL	<i>People attitude</i>
LAURA CALDWELL	<i>Méfiez-vous de vos vœux...</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Mariée, moi ?... Jamais !</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Promotion canapé</i>
LYNDA CURNYN	<i>Confessions d'une ex</i>
LYNDA CURNYN	<i>Opération bague au doigt</i>
LYNDA CURNYN	<i>Cherche prince charmant désespérément</i>
LYNDA CURNYN	<i>Petits meurtres en Bikini</i>
LYNDA CURNYN	<i>Les petits secrets de Carly*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Sexe, meurtres et cappuccino</i>
KYRA DAVIS	<i>Crimes, passion et talons aiguilles</i>
KYRA DAVIS	<i>Séduction, meurtres et chocolat noir</i>
KYRA DAVIS	<i>Rupture et conséquences*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Coups de foudre, crimes et rouge à lèvres</i>
JODY GEHRMAN	<i>Vent de folie en Californie***</i>
JODY GEHRMAN	<i>Bons baisers de Californie****</i>
KELLY HARTE	<i>Ma rivale et moi</i>
KELLY HARTE	<i>Coup de folie sur la City</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Petites confidences entre amies</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Miss London emménage</i>
HOLLY JACOBS	<i>Opération Cupidon***</i>
HOLLY JACOBS	<i>Un scénario diabolique****</i>
BRENDA JANOWITZ	<i>Comment j'ai survécu au mariage de mon ex</i>
BRENDA JANOWITZ	<i>Mon fiancé, sa mère et moi</i>
MINDY KLASKY	<i>Comment je suis devenue irrésistible!</i>
COURTNEY LITZ	<i>Ça n'arrive que dans les films !</i>
LIBBY MALIN	<i>Il m'aime... un peu... beaucoup ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Vous avez dit célibataires ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Ex in the City</i>
WENDY MARKHAM	<i>A quand le grand saut ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Moi &amp; mon secret</i>
WENDY MARKHAM	<i>Mon fiancé, mon ex et moi</i>
WENDY MARKHAM	<i>Talons aiguilles et peinture fraîche</i>
LYNN MESSINA	<i>Fashion Victim</i>
LYNN MESSINA	<i>Made in New York</i>
LYNN MESSINA	<i>Héritière malgré moi</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>City Girl</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Trois filles en folie</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Télémania</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Hommes, femmes : mode d'emploi</i>

SARAH MLYNOWSKI	<i>Moi &amp; Moi, Vice Versa</i>
MELANIE MURRAY	<i>Miss Bubbles vole la vedette</i>
MELANIE MURRAY	<i>Un Noël (presque) parfait !**</i>
LEE NICHOLS	<i>Eleanor débarque !</i>
LEE NICHOLS	<i>Un fiancé qui a du chien</i>
LEE NICHOLS	<i>Eleanor s'en mêle !</i>
LEE NICHOLS	<i>Drôle de tandem</i>
TYNE O'CONNELL	<i>Absolutely fantastic</i>
TYNE O'CONNELL	<i>Lola et ses ex</i>
ERICA ORLOFF	<i>Diva attitude*</i>
ARIELLA PAPA	<i>Manhattan et moi</i>
ARIELLA PAPA	<i>Pas de répit pour Rebecca*****</i>
ARIELLA PAPA	<i>Au secours, ma meilleure amie est enceinte !</i>
LEIGH RIKER	<i>Ce que veulent les filles...</i>
WENDY ROBERTS	<i>Crimes et cocktails en série</i>
JACKIE ROSE	<i>Au secours, il m'aime !</i>
JACKIE ROSE	<i>Comment j'ai trouvé le prince charmant...</i>
ALLISON RUSHBY	<i>Apprentie fermière</i>
ALLISON RUSHBY	<i>Je hais la Saint-Valentin</i>
MELISSA SENATE	<i>Célibataire à New York</i>
MELISSA SENATE	<i>Trois sœurs à New York</i>
MELISSA SENATE	<i>J-30</i>
MELISSA SENATE	<i>4 amis à Manhattan</i>
MELISSA SENATE	<i>La revanche d'une brune</i>
MELISSA SENATE	<i>Quinze questions à se poser avant de l'épouser*****</i>
MELISSA SENATE	<i>Miss Yorkville*****</i>
POONAM SHARMA	<i>Bientôt 30 ans, toujours célibataire !</i>
JANE SIGALOFF	<i>Lizzie dans tous ses états</i>
JANE SIGALOFF	<i>Personnel et Confidentiel</i>
JANE SIGALOFF	<i>Pour le meilleur et pour le pire !</i>
JANE SIGALOFF	<i>Telle mère, telle fille</i>
JANE SIGALOFF	<i>Chassé-croisé à Notting Hill</i>
JANE SIGALOFF	<i>Mister Mariage*****</i>
JANE SIGALOFF	<i>Toute la vérité*****</i>
P. JACQUELINE DE SOIGNÉE	<i>Princesse attitude*</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Le pacte</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Miss Malchance mène l'enquête</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Micmacs à Manhattan</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Mystère à San Francisco</i>
KAREN TEMPLETON	<i>Moi, l'amour et autres catastrophes</i>
CATHY YARDLEY	<i>Aller simple pour Los Angeles</i>

\* titres réunis dans un volume double

\*\* titres réunis dans un volume double

\*\*\* titres réunis dans un volume double

\*\*\*\* titres réunis dans un volume double

\*\*\*\*\* titres réunis dans un volume double

\*\*\*\*\* titres réunis dans un volume de cinq nouvelles : *Cinq citadines branchées*